This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 3 9015 00385 320 0
University of Michigan – BUHR

PROPERTY OF
The University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

16,000 LIEUES

A TRAVERS

L'ASIE ET L'OCÉANIE

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

16,000 LIEUES

A TRAVERS

L'ASIE ET L'OCÉANIE

VOYAGE EXÉCUTÉ PENDANT LES ANNÉES 1858-1861

PAR LE COMTE

HENRY RUSSELL-KILLOUGH

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE GÉOGRAPHIE ET DE L'ALPINE CLUB DE LONDRES

Nihil est dulcius his litteris, quibus cœlum, Terras, maria cognoscimus.....

DEUXIÈME SÉRIE

NOUVELLE-ZÉLANDE — INDES HIMALAYA, ETC.

PARIS

AMYOT, ÉDITEUR, RUE DE LA PAIX, 8

M DCCC LXVI

Tous droits réservés

ADS

13-41247?

SEIZE MILLE LIEUES

A TRAVERS

L'ASIE ET L'OCÉANIE.

CHAPITRE XXV.

Immutabilité du caractère anglais. — Retour à Nelson par la vallée de la Waïrao. — Cent vingt lieues à pied. — Détroit de Cook. — Tempête. — Wellington et visite aux Maoris. — Adieux aux missionnaires catholiques et à la Nouvelle-Zélande. — Remarques sur les Maoris. — Anthropophagie. — Ressources de cette belle colonie.

La souffrance ennoblit et épure. Qui ne l'a point senti? qui ne l'a point dit? qui ne l'a point écrit? Obligé pour la première fois de rester tranquille, arrêté subitement par une catastrophe inattendue, et comme renversé par l'orage, moi aussi j'appris bientôt ce qu'il y a de beau et de salutaire dans la résignation; et, au moment où le livre de la nature avait failli se fermer à jamais pour moi, je sentis se remuer les plus saintes profondeurs de moi-même.

Un dimanche soir surtout, au moment de m'endormir, j'entendis s'élever, de la chambre voisine, des chœurs qui me touchèrent bien plus que ceux de l'Opéra. C'était la voix chevrotante du vieux berger, accompagné par tous ses en-

fants, qui célébraient le dimanche en chantant des hymnes. Sans doute, ces bruits religieux m'eussent ému partout ; mais là, couché sur un lit de douleur, à cinq mille lieues de l'Europe, au fond d'une vallée à laquelle je n'aurais jamais voulu voir d'autre nom que celui de « vallée de la Désolation, » ils me semblèrent presque séraphiques. Heureuse nation, me dis-je, dont les fils ont emporté leur culte aux lieux mêmes les plus déshérités du monde ! *Solidité*, tel est le mot le plus universellement applicable à la race anglaise : solidité dans ses croyances, dans l'amitié, dans ses institutions, ses armées, et jusque dans ses plats et dans ses meubles.... Rien d'anglais qui ne soit solide : tout le reste est plus ou moins versatile : il n'y a pas jusqu'à l'erreur d'où, lorsque l'Anglais y tombe, il ne soit presque impossible de le faire sortir ; et s'il est parfois lourd et âpre comme le rocher, il est fort et immuable comme lui.

Il faut le dire, le Français transplanté est bien vite transformé : il subit la tyrannie de la mode jusque dans ses idées politiques et religieuses ; le Russe perd sa physionomie et son accent, il adopte tout et s'adapte à tout ; l'Espagnol n'est plus reconnaissable ; l'Allemand devient cruel.... Il n'y a qu'un peuple, aussi grand que bizarre, dont les enfants restent partout inflexibles comme le fer et roides comme leur charpente.

Oui, je fus profondément touché de la piété de la patriarcale famille qui m'hébergeait ; mais je ne le fus pas moins des soins de toute espèce que l'on me prodiguait. Pendant les deux ou trois premiers jours, mon estomac ne pouvait rien digérer, et la nuit j'avais de telles crampes que je me levais, poussais des cris en faisant lever tous mes hôtes. Jamais je n'entendis un mot de murmure : on me préparait du thé le sourire sur les lèvres, et le jour on empêchait les enfants d'être trop espiègles.

Parmi les vieux bouquins enfouis dans la poussière d'une petite bibliothèque, se trouvait un *Paradis perdu :* je me mis donc à lire quand les fils aînés s'absentaient pour soigner les troupeaux ou chasser le sanglier, et une semaine s'envola bien vite. Déjà l'appétit avait reparu : je dévorais du mouton qui me semblait, à tort ou à raison, le meilleur du monde; enfin le septième jour, les ravages de la faim s'étant beaucoup effacés, et mes forces s'étant un peu refaites, j'allai à pied jusqu'à un rocher situé à deux cents mètres de la porte; c'est tout ce que je pus faire. La santé revint cependant si vite que deux jours après, craignant d'abuser de l'hospitalité vraiment écossaise que l'on m'accordait, je ressaisis mon bâton, et, la jambe légère, repris la route de la Waïrao et de Nelson. Puisse le tribut de reconnaissance que je viens de payer au berger de la Nouvelle-Zélande, trouver le chemin de sa lointaine vallée, et ne diminuer en rien celle que je dois à M. Elliot, qui permit qu'on me fît si bien les honneurs de chez lui !

Enjambant le premier jour les dix lieues qui me séparaient de la Waïrao, j'allai le lendemain au petit port de *Beavertown*, avec l'idée de m'y embarquer pour Nelson; mais je découvris que le vapeur *Tasmanian Maid*, affecté à ce service, était maintenant occupé à transporter à Nelson les malheureuses familles chassées de l'île du Nord par les horreurs de la guerre.

J'attendis trois jours un départ de navire à voiles, craignant que mes forces ne me trahissent si je revenais à pied; mais enfin ma patience se lassa, et, ne voulant pas revenir à Nelson par la route que j'avais suivie en venant, je résolus, au lieu d'aller au nord, de remonter à l'ouest la magnifique vallée de la Waïrao, pour tourner ensuite au nord-est. J'accomplis ce projet en entier, et franchis, en cent vingt heures, cinquante lieues qui auraient pu éprouver le plus rude marcheur.

Je ne saurais assez faire l'éloge de cette grande et belle vallée. La rivière qui lui donne son nom est large, très-impétueuse, très-limpide en général, et longue d'environ cent cinquante kilomètres. La vallée part de la mer en se dirigeant à l'ouest avec une largeur d'une bonne lieue, et va, en ligne droite, jusqu'à plus de cent kilomètres, où elle est bornée par un mont vénérable appelé « Mont Patriarche, » presque toujours neigeux, et aussi bien dessiné, vu à cette distance, qu'il le serait à quatre lieues. A droite, des montagnes très-élancées ne montrent sur leurs flancs que des forêts séculaires et complétement impénétrables à tout ce qui n'est pas fer ou feu, tandis que le côté gauche de la vallée est un pays de pâturages, où les montagnes sont absolument nues. De chaque gorge il tombe des torrents écumeux qui vont grossir la Waïrao; à toutes les cinq ou six lieues on trouve une chétive et maigre auberge (*rest-house*); du reste, point de culture, à peine une route, et presque jamais un passant; cette vallée appartient encore à la nature, malgré le drame terrible qui, connu sous le nom de « massacre de la Waïrao, » y eut lieu en 1843.

Des indigènes ayant été accusés d'avoir brûlé les tentes des arpenteurs employés sur la Waïrao, on envoya de Nelson un détachement de cinquante hommes, commandés par le capitaine Wakefield, avec ordre de s'emparer des coupables. Arrivés au campement Maori, et sommant les rebelles de se rendre, ils furent reçus par une décharge de mousqueterie qui finit par les disperser. Le capitaine Wakefield, ne pouvant rallier ses hommes, se dirigea alors vers les deux chefs maoris, *Raoparaha* et *Ranguihaiata*, avec un drapeau blanc, et se rendit, avec sept de ses compagnons, au premier de ces chefs, qui leur donna à tous une poignée de main. Mais, en même temps, Ranguihaiata arriva furieux, demanda la vie des prisonniers pour venger

sa fille qui venait d'être tuée, acheva lui-même les blessés, et, se glissant comme un serpent derrière ceux qui venaient de se rendre, il massacra ces malheureux un à un avec son tomahawk.

De toute l'expédition, il ne revint à Nelson que vingt-trois hommes, qui eurent à endurer pendant plusieurs jours, dans les fougères et les ronces, les plus cruelles fatigues. Il faut ajouter, pour l'honneur des Maoris, que presque tous montrèrent la plus grande et la plus sincère indignation à la nouvelle de ce forfait.

Pour revenir à mon récit, je partis donc à pied un matin de l'embouchure de la Waïrao, et arrivai le soir à l'auberge *Okley*, après dix lieues de course où j'eus rarement les pieds secs. Humidité, saleté et pénurie de vivres m'attendaient là; mais j'y trouvai du bon vouloir et dînai presque avec cela.

Parti le lendemain dès l'aurore, je rencontrai plusieurs cavalcades revenant des courses de Nelson, passai devant quelques fermes, d'arides bruyères, et, m'enfonçant de plus en plus dans les montagnes qui se rapprochaient en étranglant la vallée, j'arrivai le second jour à l'auberge de *Motouéka-Island*.

Ici il fallut traverser le fleuve, seul et sans pont; mais il y avait un bac solidement amarré par corde et par poulie à une autre corde fixe qui joignait les deux rives. Dire comment avec ces données premières on peut traverser un large torrent filant sept ou huit nœuds à l'heure, serait assez difficile, en même temps qu'impossible d'expliquer par quelles manœuvres hardies, savantes et inusitées je parvins, en moins d'une heure, à l'autre bord. Il est sûr que j'en avais presque perdu l'intention.

J'arrivai enfin, bien en nage, et ne résistai pas à la tentation de me plonger dans des eaux d'une telle pureté, à un endroit où elles semblaient dormir. Bien m'en prit de

choisir ce petit coin, qui me laissait la faculté de sortir à l'instant même, car j'y fus à moitié gelé, et la Sibérie traversa mon esprit comme une glaciale apparition. Un quart d'heure après, j'étais installé dans une détestable auberge où j'appris que jamais on ne devait tenter seul l'exploit que je venais d'accomplir, mais bien appeler au secours ou allumer un grand feu comme signal de détresse.

Le lendemain, sept petites lieues me menèrent sans incident, à *Top-House* (Maison du Sommet), ainsi nommée parce qu'elle se trouve très-élevée sur une crête formant séparation des eaux. A gauche se prolongeait, toujours en se rétrécissant, et entourée de paysages alpestres, la sombre vallée de la Waïrao : partout c'étaient des pâturages, des rochers et des arbres géants, surmontés des nouvelles et pures neiges de l'hiver; on entendait gronder des torrents, et je fus en même temps ravi d'être accueilli à *Top-House* avec toute la cordialité possible par un honnête Allemand. Partout au monde où une forêt est habitable, on est sûr d'y trouver un Allemand, et je persiste à dire que c'est la race voyageuse par excellence.

Cette gorge de la Waïrao, que je laissai maintenant à ma gauche, est digne, à double titre, d'une mention spéciale. D'abord c'est par là, dans un pays de la plus sauvage grandeur, que passe le sentier qui mène de Nelson à la province de Canterbury; et secondement elle n'a été rendue que trop célèbre par les désastres survenus à une des premières caravanes qui tentèrent ce voyage au cœur de l'hiver : surpris par la neige, la plupart des voyageurs éprouvèrent les plus atroces souffrances, et plusieurs furent gelés et perclus pour le reste de leurs jours.

Faible encore, et momentanément dégoûté de la vie nomade par ma récente aventure, je pris la route de Nelson en m'enfonçant pendant quatre heures dans une de ces

superbes et silencieuses forêts de la Nouvelle-Zélande, où les rayons solaires, pour ne pas dire la lumière, pénètrent à peine.

Comme la nature reste belle partout, malgré la diversité de ses aspects! Pareille forêt en Siberie eût fourmillé de loups, de rennes et de zibelines; au Brésil des serpents monstrueux, suspendus aux branches, eussent sifflé sur mon passage; dans l'Inde, la voix des tigres eût ébranlé le sol : ici rien que quelques inoffensifs robins, des abeilles égarées et rentrées à regret dans la vie sauvage; silence absolu, s'il n'y avait le murmure presque perpétuel des ruisseaux les plus limpides de l'univers, encaissés dans des rives d'émeraude.

Huit lieues d'une course fatigante me menèrent aux bords de la *Motouéka*, qu'il fallut, comme toujours, traverser à gué pour coucher dans une petite auberge sur l'autre rive.

Je rentrai le lendemain dans la vie civilisée et les terres cultivées par la vallée de la *Waïméa*, où l'on ne peut faire une lieue sans voir une maisonnette ou une église, et couchai à *Richmond*, après douze lieues de marche. Enfin, le lendemain matin, je fis les dernières trois lieues qui me séparaient encore de Nelson, où j'arrivai ainsi après un voyage pédestre de cent vingt lieues qui avait duré un mois.

Je trouvai la petite ville de Nelson toute en émoi, pour ne pas dire en deuil, à cause des proportions que prenait la guerre : presque tout le monde s'était enrôlé pour la défense commune; des centaines de femmes et d'enfants, venus du siége de la guerre, encombraient les maisons que l'on s'empressait de leur offrir, et les journaux jetaient feu et flamme contre l'apathie des troupes royales. Si en Angleterre l'on ne s'avise de parler que de ce que l'on comprend bien, il est loin d'en être ainsi dans les colo-

nies, où chacun croit tout savoir et veut jouer un rôle. A mon avis, il est merveilleux que la colonie de *Taranaki*, où éclata cette guerre, n'ait pas été exterminée dès son début. Il est évident que chacun fit son devoir; cependant la presse d'un côté, les missionaires protestants de l'autre, ne cessèrent pas un instant de jeter le blâme et tout ce qui est capable de décourager sur l'héroïque petite armée, qui sut vivre et rester imposante en face d'un ennemi aussi subtil que le serpent. Les prétentions des hommes les plus obscurs, mais surtout des écrivains, dans ces colonies lointaines, où l'on semble oublier que le talent ne s'improvise pas, sont choquantes. Tout le monde croit être bon général ou homme d'État, et l'on semble rougir souvent de sa profession : car il est maint tailleur qui s'offusquerait de n'être pas appelé un *outfitter*, comme il est plus d'un médecin qui ne veut être appelé que *medical practitioner*. Quant à la pompe et à l'emphase des hommes d'État et des journalistes, je crois y avoir déjà fait allusion, et n'en reparle ici que parce qu'elles firent une explosion générale à l'occasion de quelques désastres qui signalèrent le début de la guerre.

J'ai souvent pensé qu'une collection de journaux rapportés de tous les points du globe donnerait une passable idée du caractère des peuples qui les lisaient. C'est dans cette conviction que je me permets de citer les extraits suivants.

Voici une réclame d'un perruquier de Wellington (Nouvelle-Zélande) :

« PROFESSEUR ROWLEY.

« Le voyageur qui navigue d'un pôle à l'autre cherchera en vain (ceci est assez probable) une exécution supérieure à celle de l'inimitable professeur qui affirme en toute confiance être le *nec plus ultra* de sa profession. Ayant reçu

un envoi de *Bay-Rum*, il est tout prêt à embellir le teint de ses pratiques, etc., etc.

« Professeur ROWLEY. »

En voici une autre d'un journal du hameau de Beavertown :

« Je défie tout homme marié dans un rayon de dix milles de Beavertown, de ramasser cent pierres éloignées d'un mètre l'une de l'autre (c'est-à-dire la pierre la plus éloignée étant à cent et un mètres, et la plus près à un mètre), et de porter chaque pierre séparément dans un panier placé exprès pour cela. (Pari de deux cent cinquante francs.) »

Cette citation, tout étrangère à mon sujet qu'elle puisse paraître, montre cependant à quoi peuvent s'occuper des hommes qui sont intimement convaincus que le vaisseau de l'État ne marcherait pas sans eux. Il marche cependant, malgré tout cela, et à pleines voiles, je serais le dernier à le nier. Les Maoris, sentant qu'ils sont parfaitement gouvernés, sont généralement dévoués à l'Angleterre, dont ils ne perdent pas une occasion de reconnaître et de bénir l'influence. Les hommes qui gouvernent peuvent peut-être nous faire sourire : mais ils sont appuyés sur le dévouement universel des colons, qui marchent tous au même but et ont constamment prouvé, dans l'adversité, qu'ils étaient aussi unis que les membres d'une même famille. Tel est le secret de la prospérité des colonies anglaises : c'est que tout en aspirant à jouer un rôle et à être responsable de quelque chose, personne ne cherche à paralyser l'action de son voisin.

Quittons maintenant la grande île, passons le détroit de Cook, et allons voir un peu l'île du Nord, moins pittoresque, mais qui est essentiellement la tête de la colonie.

Le mal de mer est une singulière chose. Jamais dans les

immenses traversées que j'avais faites sur tant de mers, je ne l'avais ressenti, et à peine étais-je sorti de *Blind-Bay* qu'une défaillance de cœur me saisit au point de me forcer à quitter la table. Ce détroit de Cook est terrible : c'est une cheminée où tous les vents viennent s'engouffrer, se resserrer entre de hautes montagnes où ils ne soufflent qu'avec fureur et dans deux directions diamétralement opposées. Il en résulte une mer qui rappelle celles de la Chine sous le coup des Typhons, autrement dit une chaudière d'eau bouillante. Il est facile de comprendre que lorsqu'on sort des grandes baies de la côte, unies comme les lacs de la Suisse, pour se trouver tout à coup au milieu des colères de l'Océan, la constitution la mieux trempée doit recevoir un choc fatal. J'eus au moins la consolation de voir mon honneur sauf, lorsque notre capitaine lui-même devint pâle comme l'ivoire et disparut pour quelques moments.

La nuit qui suivit fut une des plus agitées que j'aie jamais passées sur mer ; on sentait à chaque instant, du fond de son lit, le navire descendre comme s'il tombait du haut d'un précipice ; puis une de ses roues entrant tout à fait dans l'eau et ne pouvant plus tourner, la machine semblait s'arrêter : quand il se relevait, la roue se trouvait en l'air, qu'elle battait comme un oiseau qui échappe aux serres d'un aigle ; puis, si le navire parvenait à se calmer un instant, on entendait sur le pont et dans chaque poulie ce sifflement prolongé, le son le plus lugubre que puisse entendre l'oreille de l'homme. Il semblait même que les pics escarpés qui dominaient victorieusement ces mers toujours convulsives nous renvoyaient, du fond de leurs gorges, des grondements et des plaintes, et l'on s'étonnait presque de les voir encore debout. Le voyageur qui a passé, couché et bercé dans un bon lit, par ces scènes maritimes, n'en conserve qu'un souvenir poétique : mais comme elles sont loin de là pour l'infortuné matelot qui reste quelquefois la

moitié de la nuit sur une vergue aux prises avec une voile souvent gelée ou qui se déchire et bat l'air comme les ailes d'un démon !

Lorsque le soleil se leva, tout étant rentré dans le calme, nous glissâmes comme une gondole dans le port de *Wellington*, où l'objet qui attira le premier mon attention fut un *damier* (*procellaria Capensis*), espèce de pigeon de mer que je n'avais pas revu depuis mon voyage au cap Horn. Les mers australiennes sont, de ce côté-là, excessivement pauvres. On sait que ce charmant oiseau se pêche à la ligne, au grand amusement des passagers accablés par l'ennui des longues traversées, et qu'une fois amené sur le pont, ni lui, ni aucun oiseau de mer, ne saurait s'échapper, car ils ne peuvent reprendre leur vol que d'une surface liquide.

Aucune nouvelle importante relative à la guerre ne circulait à Wellington, mais il y en avait une excentrique : c'est qu'un Américain venait de partir seul pour Wanganui, camp des Maoris, le pistolet au côté, jurant comme un païen et promettant de « leur faire sentir l'enfer. » Cela s'appelle « marcher au feu. »

J'eus le malheur de descendre à Wellington, dans un hôtel de second ordre (je devrais dire de troisième ordre, car les meilleurs sont encore du second), où l'ivrognerie était générale chez des gens respectables sous tous les autres rapports. Je déclare n'avoir jamais rien vu de semblable, et il faut que les Maoris aient de bien solides qualités naturelles ou la volonté bien forte pour ne pas suivre l'exemple de ceux qui devraient en tout leur servir de modèles. Je dois même ajouter que je n'ai pas toujours trouvé l'honnêteté chez les colons. Ainsi, à Nelson, je fus deux fois dupé le même jour : d'abord par mon maître d'hôtel, qui, profitant de ma précipitation au départ, me fit payer trente pour cent au delà du prix convenu ; et

ensuite par un libraire à qui j'avais demandé les cinq derniers numéros de l'*Illustrated News;* comme il m'avait affirmé que c'étaient les plus récents, j'allais le payer avec bonhomie, lorsque, en les ouvrant par hasard, je découvris leur antiquité et le peu de probité du libraire. Voilà, n'en déplaise aux colons, ce qu'un Maori ne ferait pas; à Wellington les blancs savent parfaitement s'approprier les couteaux, les pipes, les cannes, et jusqu'au verre de bière de leurs voisins.

Je connais peu de rades aussi bien encadrées que celle de Wellington, ou plutôt celles de la Nouvelle-Zélande en général, où la mer s'enfonce partout dans de hautes montagnes pour y former des bassins que l'on prendrait pour des lacs.

A huit milles de la ville se trouve le village appelé *The Hut*, qui fut le premier établissement de cette côte. Comme il y avait là un *pah*, ou hameau maori, et que du reste le temps était magnifique, quoique à la fin d'avril, ce qui correspond chez nous à la fin d'octobre, j'y allai un jour à pied par une excellente route longeant la mer. J'y trouvai, en effet, groupés sur la plage, une centaine de Maoris, hommes et femmes, la plupart à tête et crinière de lion, et à encolure de taureau. Malgré l'effervescence des esprits et les doutes que l'on entretenait sur la fidélité de ces sauvages, leur honnête figure me décida à avancer seul et sans armes au milieu d'eux, où je trouvai l'accueil le plus fraternel après que la première défiance fut passée. D'abord ils furent très-intrigués d'une grosse canne en bambou que j'avais rapportée de Chine, et lorsque j'eus prononcé le nom de ce bois, le mot de bambou, accompagné de gestes explicatifs, d'airs de profonds connaisseurs, et de hochements de tête, fit le tour de la société. Ensuite un chef tout tatoué vint à moi, drapé d'une couverture, pour me demander en anglais estropié, si la guerre de Russie était finie! Sur ma réponse

affirmative, un grand silence se fit : les hommes s'assirent en cercle et commencèrent à me montrer la prodigieuse carrure de leurs épaules et la nervure de leurs bras, comme qui dirait : « Faites bien attention!... car nous pourrions vous broyer, ou même vous faire rôtir et vous manger. » Rien cependant n'était plus loin de leurs intentions, car tirant un vieux jeu de cartes et commençant un whist, ils me prièrent d'y prendre ma place. Bien plus, un dîner tout fumant, composé de poisson sorti de l'eau depuis à peine une heure, et assaisonné de pommes de terre, arriva sur des plateaux de bois portés par les femmes : les chefs jetant artistement leurs couvertures par-dessus leurs épaules, me prièrent encore de faire partie du cercle joyeux ; quelques-uns firent le signe de la croix et dirent un *benedicite*, et si ce n'eût été que je craignais de réveiller, à un moment mal choisi, des passions éteintes, je leur aurais dit, en les remerciant de leur excellent repas : « Est-ce que cela ne vaut pas mieux que la chair humaine ? »

En revenant chez moi touché de l'hospitalité maorie, quelque chose de plus touchant encore pour un cœur catholique vint frapper mes regards, je veux dire quelques prêtres en soutane, et parmi eux l'évêque de Wellington ; mais une discrétion peut-être mal fondée, et qui m'en coûta beaucoup, m'engagea à passer outre comme un inconnu. Je rentrai à l'hôtel pour n'y trouver guère que de ces types vulgaires de tous les ports de mer, que caractérisent les barbes rousses, les allures nonchalantes et une insupportable suffisance. Je préfère les habitants de Nelson, où j'ai trouvé bon nombre d'hommes sérieux et à conversation nourrie, de bons musiciens même ; quoique je ne doive point oublier l'accueil que m'offrit à Wellington l'aimable famille de M. Meredith. Si d'aussi vulgaires détails peuvent intéresser, j'ajouterai que l'on faisait meilleure chère dans la grande île qu'ici, où tous les plats, cachés

sous le poivre rouge, semblaient des charbons ardents. C'est tout naturel, du reste, lorsqu'il s'agit de satisfaire des palais entièrement émoussés par une quantité d'eau-de-vie telle, que chez un homme ordinaire et pas encore initié, elle devrait produire une combustion non-seulement spontanée, mais instantanée.

J'avais eu l'idée de traverser l'île du Nord et d'arriver par terre à Auckland, la capitale, me réjouissant de voir de près des jets d'eau chaude, rivaux des *geisers* de l'Islande, et bon nombre de volcans. L'homme, et surtout le voyageur, veut tout voir, tout avoir, tout savoir; il ne croit rien impossible, quoiqu'à chaque pas il surgisse quelque obstacle à un de ses désirs. C'est ainsi que le flambeau de la guerre, allumé maintenant à quelques lieues de Wellington, m'avertit qu'il fallait se garder d'errer dans un pays où un blanc n'avait plus d'autre pensée que de défendre sa vie. Comme aucun devoir ne m'y retenait, je me décidai à quitter ce terrain brûlant, et sentis tout mon cœur se dilater à l'idée que n'importe où je dirigerais mes pas sur la terre, il m'était désormais impossible de ne pas me rapprocher de l'Europe.

Je sortis du port de Wellington le 3 mai, à la nuit tombante, malgré les réclamations de plusieurs passagères que faisait frisonner la pensée de traverser le détroit de Cook avec le vent qui soufflait alors. Nous trouvâmes au large une mer très-clapoteuse et une grande brise de N. O. qui sauta dans la minute au point de l'horizon diamétralement opposé. Le 4 fut une journée agitée, qui ne me sembla cependant pas longue; car j'étais en compagnie d'un missionnaire français qui m'intéressa vivement par le récit des actes de cannibalisme dont il avait été sans cesse témoin pendant un long séjour dans les îles Fi-Ji.

Le 5, nous rentrâmes à Nelson, où je méditai sur la route que je devais suivre, et passai l'après-midi parmi des mis-

sionnaires français qui me firent les honneurs de leur jardin potager, en même temps que du presbytère.

Et ici, avant d'aller plus loin, qu'il me soit permis de dire que si jamais on veut bien me pardonner de me mettre en rapport intime avec mon lecteur, et de l'initier à ces troubles de l'esprit dont une vie d'exil constant et de changement perpétuel est inséparable, en voici l'occasion. Il est impossible à un homme de cœur d'errer seul sur le monde sans étudier son âme et y voir d'étranges choses à de certains moments. Le jour où il est parti, celui où il reviendra, les circonstances présentes, tout cela envahit parfois son esprit et y forme de tels contrastes, qu'en se sentant agité et écrasé par sa pensée, il est tenté de se laisser tomber sous un tel poids. Toutes les fois, dans le long voyage que je décris, qu'il a fallu me décider à aller vers tel ou tel point du globe, à transporter ma tente sous un ciel nouveau, une affreuse guerre s'est faite en moi, pour me laisser, longtemps même après la décision prise, dans une mortelle anxiété. Quelle plus grande preuve pourrais-je donner, si l'on avait besoin de prouver un pareil fait, que l'homme n'est pas naturellement nomade, qu'il est destiné à jeter quelque part des racines, puisque tout l'y invite, et qu'un charme presque irrésistible le retient, le fixe pour ainsi dire dans un lieu qu'il n'a eu que quelques semaines pour étudier et connaître? La prison ne se quitte pas sans une arrière-pensée triste, le navire où l'on n'a cessé de s'aigrir le caractère se remplit d'attraits au moment où il faut en sortir, et les plages les plus désolées deviennent aimables lorsqu'il faut les fuir. Que dire de ces regrets et de ces saintes tristesses lorsque ce sont des hommes que l'on quitte? Comment les exprimer lorsqu'il s'agit d'adieux faits à des compatriotes, à d'apostoliques missionnaires qui ont d'autant mieux conservé la chaleur de leur cœur, qu'il n'y a presque plus pour eux

d'objets sur lesquels ils puissent la répandre? Ils sortiront ici spontanément du sanctuaire le plus intime de moi-même, ces pieux et indélébiles souvenirs d'une heure consacrée à faire mes adieux à des apôtres de la France, sur le seuil même du temple où ils avaient arraché tant d'âmes au paganisme, et devant ces montagnes qui me rappelaient mes montagnes natales, quoiqu'elles pointassent vers le point diamétralement opposé de l'univers, et que ma pensée n'aurait dû s'y promener qu'en deuil! Je les trouvai pourtant splendides encore, quand le cri strident de la vapeur, rugissant comme les lions des cirques romains lorsqu'ils attendaient leurs victimes, m'annonça qu'il fallait partir. Je regrettais ces cimes dépouillées que dorait paisiblement la lune, ces maisonnettes dont la fumée s'élevait droit au ciel, et cette chapelle où les sons de l'*Angelus* attendrissaient jusqu'au cœur des sauvages! Et cependant j'avais en ce moment l'idée fixe de revenir d'un seul trait en Europe; mais ma pensée semblait osciller comme le pendule, qui ne peut se résoudre à l'immobilité qu'après avoir remué, erré pendant des heures, et essayé de toutes les positions, excepté de la seule qui lui soit naturelle. Si l'âme humaine est si turbulente, si orageuse, si inquiète, il est bien heureux que le temps ait le privilége d'y effacer les impressions les plus vives, avec une rapidité qui l'étonne elle-même.

Puisque je traite ici de psychologie et de morale, peut-être est-ce le moment de parler un peu du caractère des Maoris, que j'ai à peine effleuré encore. J'ai déjà dit que l'honneur et le courage leur étaient naturels. Ce n'est pas tout, ils ont une aptitude merveilleuse à se civiliser, et sont essentiellement perfectibles. Les trois quarts d'une nation presque toute composée, naguère encore, de buveurs de sang, sont aujourd'hui de bons chrétiens. D'après le capitaine Pasley, qui prit une part glorieuse à la der-

nière guerre, ils n'entreprennent jamais rien sans faire d'abord une prière en commun, et un de leurs *pahs* fut saisi presque sans coup férir un dimanche, parce qu'ils y étaient en prières, et ne s'imaginaient pas que des soldats chrétiens pussent les attaquer ce jour-là.

Je ne m'appuierais pas uniquement sur cet argument pour conclure qu'ils soient saints et vertueux, car c'est une idée reçue chez la plupart des sauvages, idée qu'ils ont peut-être empruntée à des hommes civilisés, que du zèle pour les cérémonies extérieures du culte absout de tous les écarts; mais il est reconnu qu'il y a d'excellentes qualités chez le Maori. Il ne vole guère, n'assassine presque jamais, est sobre, et témoigne sa reconnaissance pour le plus petit service en faisant cadeau de tout ce qu'il peut trouver de mieux. Il n'est pas traître, qualité qui, à mon avis, le distingue immédiatement de tous les sauvages, sans en excepter ceux qu'ont enveloppés Châteaubriand et Cooper d'une auréole beaucoup trop poétique; car s'il est un vice universel chez tous les hommes de la nature, c'est la perfidie.

Le Maori a dans l'esprit, au plus haut degré, cette tournure poétique qui est l'apanage de tous ceux qui passent leur vie au milieu des merveilles de la création; témoin l'allocution suivante, présentée par les hommes de cette race, habitant la province de Canterbury, à M. Hall, qui retournait en Angleterre, après avoir rempli pendant quatre ans les fonctions de juge de paix. J'espère que ce document ne sera pas trouvé trop long :

« Notre-bien-aimé ami, monsieur Hall, nous vous saluons.

« On nous a dit que vous partiez pour un pays lointain, et c'est pour cela que nous nous sommes rassemblés pour vous dire des mots d'adieu.

« Ami, monsieur Hall, écoutez! Nous sommes fâchés

d'apprendre votre prochain départ, mais nous ne voudrions pas vous retenir. Allez voir vos parents, et puis revenez dans la Nouvelle-Zélande, notre patrie commune. Mais nous vous prévenons, afin que, si vos amis insistent pour vous retenir, vous ne consentiez pas; s'ils tiennent tant à vous, qu'ils reviennent avec vous et cherchent une patrie dans la Nouvelle-Zélande. Vous pourrez leur parler des bonnes choses de ce pays.

« Ami, monsieur Hall, prêtez l'oreille aux sentiments du *rumanga* des chefs de Canterbury; nous avons une raison pour venir vous trouver dans cette occasion : nous réfléchissons maintenant sur tous vos actes passés comme magistrat; et ils méritent notre approbation.

« Voici l'ordre de la Reine à son gouverneur dans la Nouvelle-Zélande : « Ayez soin de mes enfants, pakehas « (blancs) et Maoris; mais que votre souci pour le Maori « soit égal à votre souci pour le pakeha. » Dans notre opinion, cet ordre s'applique également à vous, car c'est par l'autorité de la Reine que vous avez été nommé magistrat ici.

« Mais notre raison pour vous exprimer ainsi notre respect pour vous tient à votre bonté pendant les années de vos fonctions de magistrat; nous voulons dire votre bonté pour le Maori. Et maintenant que vous partez pour une terre lointaine, ne croyez pas que le Maori vous oubliera, ne croyez pas que le cœur du Maori soit froid; non, c'est un cœur qui se souvient. Le feu de la forêt continue à flamber jusqu'à ce que tout le bois soit consumé; ainsi du cœur du Maori, quand l'amour y a mis le feu ! La mort seule peut éteindre l'incendie. Quand vous serez parti pour le pays lointain, nous nous souviendrons encore de vous et de votre bonté pour le Maori. Le *waraoroa* (coucou de la Nouvelle-Zélande) prend son vol avec l'été, puis s'en va; mais quand le froid de l'hiver a passé, il reparaît. Ainsi de vous. Votre

vol sera comme celui de cet oiseau. Le waraoroa vient de nous quitter, et vous nous quittez aussi. Mais quand la chaleur de l'été sur son retour nous rapportera le waraoroa, alors aussi nous vous attendrons.

« Adieu donc, notre ami, monsieur Hall. Va voir la terre de tes ancêtres! Dis aux chefs de cette terre que les races européenne et maorie vivent ensemble dans la paix et les liens de l'amitié, comme des frères aînés et cadets; que le Maori a cédé ses terres pour l'établissement du pakeha, et qu'en retour le pakeha a enrichi le Maori du Christianisme et de bien d'autres bonnes choses.

« Adieu, monsieur Hall, adieu!! Puisse le dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu du Maori aussi bien que du pakeha, vous sauvegarder dans tous vos voyages!! (Chanson maorie.) Adieu! Adieu!! »

« Signé, PAVRA TAO, et quinze autres.

« Christchurch, 10 mars 1860. »

Il me semble que ce naïf et touchant discours ne charmera pas moins le philosophe et le philanthrope que le poëte. Remarquez la reconnaissance témoignée pour les bienfaits du Christianisme et « toutes les autres bonnes choses. » Je ne puis me rappeler aucun autre pays où des sauvages, bien moins encore des cannibales, aient été amenés, en quelques années, à payer volontairement un semblable tribut. Et ce n'est pas seulement au moral que s'est opéré, en des mains habiles, un changement si radical, mais dans presque tout ce qui a rapport à la vie matérielle. Tandis que l'Indien de l'Amérique croupit encore comme une taupe sous son wigwam, que le Mongol s'obstine à s'asphyxier sous la yourte, et le nègre australien à ne pas se loger du tout, le Nouveau-Zélandais, dont on a dit tant d'horreurs, a bien vite abandonné le repaire infect, ou plutôt le cercueil de terre et de roseaux où il vivait dans l'atmosphère d'un bain

russe et la nuit des catacombes. Aujourd'hui non-seulement tous les Maoris endossent au moins une couverture et s'abritent, lorsqu'ils le peuvent, sous un toit, mais beaucoup d'entre eux sont de véritables *dandies* ou même des *snobs*. Il y en a qui donnent cent vingt-cinq francs pour une paire de bottes « Wellington, » et battent le pavé armés d'éperons, d'une cravache et d'un cigare; je crois que le *Journal des Modes* trouverait un bon débit dans le pays qui fume encore de plats de chair humaine. L'Hindou persiste à vivre avec ce qui suffirait à peine à nourrir un de nos poulets; le Maori ne mange plus de racines de fougères, et devient toujours davantage appréciateur du roast-beef. Mais ce qui vaut mieux que tout cela, je le répète, il est un homme respectable. Le chef de l'insurrection lui-même, W. Kingi, dont les principes sont peut-être suspects, ayant trouvé, pendant mon séjour à Nelson, un cheval anglais égaré se promenant dans son camp, le renvoya immédiatement parmi les siens, avec un groom portant un morceau de calicot au bout de son fouet en guise de drapeau blanc.

Ne nous dissimulons pas cependant que toutes ces merveilles sont de récente date; car il n'y a pas encore un demi-siècle, la Nouvelle-Zélande était la terre classique de l'anthropophagie, et aujourd'hui encore le Maori, lorsqu'il s'irrite, au lieu de dire, comme un Anglais : *Damn you*, ou comme le Français, « Que le diable vous emporte, » s'avise quelquefois de vous lancer ces sinistres paroles : « *Je mangerai ta tête; je me nourrirai de tes parents.* » Ce n'étaient pas seulement les prisonniers de guerre que l'on dévorait il y a vingt-cinq ans à peine; mais des esclaves, pour les fautes les plus triviales, étaient aussitôt mangés que tués. Une jeune fille de la plus grande beauté fut tuée pour s'être absentée deux jours de chez ses parents. « Le corps fut ensuite décapité, ouvert, et les entrailles lavées et mises dans un panier, les membres coupés en morceaux aux différentes

articulations, avec des circonstances aussi horribles qu'obscènes. Sa tête fut jetée aux enfants comme joujou, et ces petits monstres la firent rouler comme une boule, enfonçant de petits bâtons dans le nez, la bouche, les oreilles, et enfin lui arrachèrent les yeux. Ses restes, en plusieurs morceaux, furent alors placés dans un panier et portés à la rivière, pour être purifiés des souillures qu'ils avaient reçues en étant broyés par terre. On chauffa les fours, on gratta quelques légumes, et le tout fut cuit dans une demi-heure. Beaucoup de convives se partagèrent le corps[1]. »

Je n'oserais parler des mœurs d'un pays où je n'ai fait qu'un si court séjour. La beauté du sang porte à croire qu'elles doivent être pures, et le Maori a d'autant plus de sollicitude pour sa femme qu'il obéit à une loi par laquelle, à la mort de celle-ci, sa fortune retourne au père, et jamais au veuf. Il ne faut donc amuser que les petits enfants par l'histoire du Maori devenu chrétien, à qui un missionnaire vint déclarer qu'il devait désormais se contenter d'une femme, et qui se débarrassa de l'autre en la mangeant.

J'ajouterai encore, à propos des Maoris, quelque chose qui étonnera peut-être, c'est qu'ils jouent très-bien aux dames, ce dont on peut facilement se convaincre, pourvu que l'on soit décidé à rester de bonne humeur en cas de défaite, car un gentilhomme maori ne respecte nullement le vaincu et se pâme de rire devant sa victime. Les formes l'inquiètent fort peu, les mots encore moins, et l'on prétend même que, tout reconnaissant qu'il est, il n'a pas de mot pour « merci! » Mais laissez-le faire, la familiarité chez lui n'engendre nullement le mépris. S'il entre dans un magasin, c'est rarement pour acheter; il veut tout voir, tout toucher, il essaye des bagues et les arrache avec ses dents, mais il ne volera rien, et sortira la conscience aussi légère que la poche, s'il

1. Polack's *New-Zealand*, vol. II.

en a une, pour aller chanter des hymnes au bord des torrents ou de la mer. Nous avons chez nous de bien plus grands fléaux de magasins!

Il faut donc se garder de considérer les Nouveaux-Zélandais d'aujourd'hui comme des sauvages à la bouche ensanglantée, aux instincts féroces, à la physionomie farouche.

En costume européen, il serait difficile de les distinguer de nos matelots, dont ils ont les larges épaules, le teint bronzé et la figure honnête, lorsqu'elle n'est pas tatouée. S'il est vrai que le climat agisse sur le caractère, et que les habitants sans cesse malades des pays trop froids, trop chauds ou trop brumeux aient nécessairement le caractère mal fait, il n'est pas étonnant de trouver si honnêtes et si gais les indigènes d'une île dont le climat est incomparable. A Nelson, l'air est tellement transparent que l'on prétend y avoir vu les étoiles en plein midi, et cela d'après le dire de personnes qui n'étaient pas toujours capables de les voir à minuit. On ne saurait dire même qu'il y ait un hiver : car, à Nelson, le géranium, et beaucoup d'autres plantes restent en fleur en toutes saisons. Les forêts n'y sont jamais dépouillées, et presque tous les arbres y restent toujours verts.

En somme, aucune colonie anglaise ne promet plus pour l'avenir. Elle est riche en tout, en produits naturels, tels que le charbon et beaucoup de métaux, comme par ce dont elle a été dotée par Cook et ses successeurs. Sans parler du cochon, de la volaille, du chien et de bien d'autres animaux, je citerai particulièrement l'abeille : on y a vu une ruche fournir à elle seule en quatre ans mille kilogrammes de miel!

Je ne m'appesantirai pas sur la beauté des pâturages et des moutons; les laines de ce pays sont aujourd'hui connues partout; le poids moyen de la toison d'un mouton est d'à peu près quatre livres; l'accroissement annuel des troupeaux varie de quatre-vingts à cent pour cent.

Reprenant mon rôle de touriste, je répéterai encore que la nature y est grande partout; les plus hauts précipices du monde, tombant à pic sur la mer, se trouvent sur les côtes de la Nouvelle-Zélande; l'air y est extrêmement vif; rien n'y est désert jusqu'aux neiges éternelles; enfin, s'il est possible de s'y attrister, ce n'est qu'en pensant à l'immense éloignement où l'on se trouve de l'Europe.

CHAPITRE XXVI.

En mer. — Retour à Sydney. — Jardins botaniques. — La presse. — Course pédestre aux montagnes Bleues. — Cataracte de Weatherboard. — Ravages de la grippe. — Mes adieux à Sydney.

C'est de cette belle terre que le 5 mai 1860, à dix heures du soir, je m'éloignai à toute vapeur, et pour jamais sans doute, laissant à droite, en sortant du détroit de Cook, les neigeux volcans de Taranaki, aux pieds desquels les secousses politiques succèdaient maintenant à celles, non moins redoutables, du monde physique. Car les tremblements de terre sont fréquents dans ces parages, et le sol se souleva une fois de trois pieds à Wellington, d'une manière permanente.

En mer encore! Mot terrible lorsqu'il sonne à l'oreille du navigateur, et terrible aussi pour l'écrivain qui le met en tête de ses chapitres avec l'honnête intention de dire quelque chose d'utile ou d'agréable. A peine la terre a-t-elle disparu, que le passager, déconcerté, ne sachant plus où poser ses regards, pour ne pas dire ses pieds, ni que faire de son temps, examine les détails de sa prison, devient taciturne, et compte les jours qui lui restent à naviguer. Le mouvement monotone de l'hélice le porte au sommeil; des figures qu'il ne tiendrait pas toujours à connaître l'épluchent à chaque pas; plus d'amusements, plus de liberté pour lui; ses yeux ne servent plus qu'à lire, et, nouveau Prométhée, il devra rester indéfiniment cloué à quelques planches, appelant en vain un nouvel Hercule pour sa délivrance.

Une des plus grandes illusions des hommes de terre, si l'on veut bien me passer l'expression, consiste à croire que la vapeur a complétement anéanti les distances, et que, muni d'eau et d'une machine, un navire peut défier toutes les tempêtes. Non-seulement le bateau à vapeur aux plus puissantes machines est presque complétement à leur merci, et ne peut filer plus de deux milles à l'heure contre un vent très-fort, mais c'est encore un problème de savoir si un grand navire à voiles, bien constitué, n'est pas, dans un très-gros temps, préférable, sous tous les rapports, à un vapeur. D'abord sa grande voilure lui donne plus d'aplomb; il n'attaque pas le vent corps à corps, c'est vrai, mais en courant habilement des bordées il peut avancer de trois milles à l'heure dans le lit même du vent, et sortira intact de la bataille sans avoir blessé un seul de ses passagers. Dans la plus affreuse tempête, un navire à voiles, même de moyenne taille, lorsqu'il est couché sous le vent et manié par un habile timonier, donne si peu de secousses que l'on peut toujours y dormir tranquillement; tandis que sur un vapeur qui, tenant à ne jamais s'écarter de sa route, coupe et déchire les lames à angle droit, les chocs sont insupportables et le tangage tellement violent, que l'on ne peut rester en place ni à table, ni au lit, ni dans un endroit quelconque. Il n'y a qu'une circonstance où l'avantage de la vapeur soit incontestable, c'est en traversant les calmes de l'équateur. Les immenses vapeurs à machine auxiliaire qui font de temps en temps la traversée de Liverpool en Australie arrivent quelquefois à leur destination sans s'être servis de cette machine plus d'un jour sur sept, grâce à leur grande voilure et leur merveilleuse construction, qui leur ont fait franchir jusqu'à *quatre cents milles marins*, ou cent quatre-vingt-six lieues de poste, dans les vingt-quatre heures! Les plus fortes machines connues ne sont jamais parvenues, sur mer, à un tel résultat.

C'est dans un coup de vent de sud-ouest, qui nous assaillit en quittant la Nouvelle-Zélande, au milieu d'une mer impitoyable, et en proie à un roulis qui menaçait de renverser jusqu'à la raison, que je restai plus que jamais convaincu du désagrément d'un bateau à vapeur dans les mauvais temps. La cabine était sombre et déserte; les lampes et le baromètre, se secouant comme des pendus, allaient se heurter contre le plafond, pendant que les verres, lancés hors de chez eux, volaient en éclats : le bois criait partout; on ne pouvait s'asseoir sans prendre les mêmes précautions que le chamelier sur la bosse de son chameau lorsqu'il se relève ou s'accroupit; mais en montant sur la dunette, la scène était bien autrement sauvage. La pluie, mêlée à la grêle, frappait horizontalement comme une décharge d'artillerie; un vent furieux, qui semblait ne pas savoir où se diriger, vaporisant toute la surface de la mer, y faisait une telle brume qu'on ne voyait souvent pas à dix mètres de soi; seulement, si un rayon de soleil perçait, la mer se montrait tourmentée de partout, couverte de masses mouvantes qui chancelaient et s'écroulaient, ou redoublaient de hauteur. Échevelées comme des volcans en éruption, ces lames aiguës arrivaient quelquefois droit l'une contre l'autre, et, après leur choc épouvantable, produisaient un calme subit pareil à celui qui se ferait sur le cadavre de deux adversaires qui se seraient entre-tués, calme auquel un philosophe pourrait trouver de l'analogie dans cette paix qui inonde parfois les cœurs ulcérés, lorsqu'ils sont foudroyés de tous les côtés à la fois.

C'est sous ces auspices que je commençai mon retour en Europe, retour tant désiré, si souvent ajourné, et qui allait l'être encore, non par moi, cette fois, quoique pour mon bonheur sans doute.

Les bateaux de la Nouvelle-Zélande sont supposés arriver à Sydney en six iours. et à temps pour transborder leurs

malles et leurs passagers sur les vapeurs de la compagnie *Peninsular and Oriental*, qui partent mensuellement pour Suez; mais le mauvais temps, très-fréquent dans ces mers, et la lenteur de la marche de ces navires les forcent souvent à dépasser ces six jours de traversée, et c'est à quelques heures de retard, à quelques bouffées de vent par conséquent, que je dus de voyager encore dix-huit mois avant de revoir l'Europe, tant le courant de mes idées avait changé pendant le mois de séjour forcé que je fis à Sydney.

Je reprends, non-seulement pour plus de clarté, mais pour la variété et pour éviter des transitions impossibles autrement, la forme de journal.

7 mai. Tempête du S. O. qui nous enlève notre beaupré et enfonce un de nos sabords en fer. Le soir, le vent commence à râler et s'épuise.

8. La mer est d'un bleu foncé, et semble lavée par le mauvais temps d'hier; mais le roulis, vu l'absence du vent, devient tout à fait alarmant. La machine n'y tient plus et se détraque. Le temps est beau et porte à la joie : je pense avec bonheur que j'ai déjà vu diminuer de vingt-cinq minutes la différence entre l'heure de Paris et la mienne, et mon esprit se remplit d'images brillantes du soleil de l'Orient et des sables dorés de l'Arabie.

Du 8 au 13, les passagers reparaissent un à un, le temps étant superbe, mais ils semblent déjà ennuyés les uns des autres, inconvénient inséparable de la vie de mer, car la nouveauté est nécessaire à l'homme, dont le caractère, sur un navire, est bien vite mis à nu. Pas de politesse, pas de dissimulation qui tiennent entre personnes qui se trouvent perpétuellement face à face : au bout de huit jours leurs plus petits travers sont connus de tous.

Il y a aussi trop de formalité à table, trop de poivre dans la soupe, assez d'eau-de-vie autour du plum-pudding pour

le mettre à flot, et trop de pommes cuites autour des oies. Le *providor*, fonctionnaire chargé par la compagnie, moyennant salaire fixe, de nourrir les passagers, est cependant tout fier, et a l'air de dire : « Vous n'avez jamais fait semblable chère ! »

J'introduis à bord les exercices gymnastiques.

14. Une baleine paraît, et la terre ensuite. Tout le monde change de physionomie et de costume, et ceux qui veulent aller en Europe percent l'horizon pour savoir si le *Bénarez* est parti pour Suez. Enfin voici une colonne de fumée qui sort du port de Sydney et vient même, par une bien rare condescendance, à notre rencontre, car les bateaux de la « grande compagnie » ne se dérangeraient pas pour laisser passer toutes les flottes de l'univers. Le *Bénarez* vient prendre nos boîtes à lettres et nos passagers pour Suez : c'est une masse noire, superbe, immense et luisante, qui frémit d'impatience en nous accostant, et part pour les antipodes, pour les pays que le télégraphe relie presque à Paris... « Irai-je ou n'irai-je pas? »

Voici des Nubiens au teint bronzé, des fils de la terre des Pharaons avec leurs volumineux et gracieux turbans, des Hindous, et puis la cloche qui s'ébranle, le sifflet qui rugit pour nous dire de nous dépêcher.

Oh ! à quelles secousses l'esprit humain est-il voué ! Que de forces le soulèvent, l'aveuglent, le paralysent dans certaines phases de la vie ! Mais déjà il est trop tard, je n'aurais jamais eu le temps de faire mes paquets, et je rentre dans une paix profonde.

Alors je me laisse aller à une admiration sans réserve devant ce grand chef-d'œuvre d'architecture navale, si long, si léger, qu'on serait tenté de dire qu'il est souple, monde flottant, merveille et triomphe du génie anglais. Toute une population est groupée sur son pont qui s'illumine, à la nuit tombante, comme les Champs-Élysées aux

jours de fête; chaque lame soulève cette immensité comme du liége, ou plutôt comme un cheval qui se cabre : sa mâture s'en va dans le ciel, puis, à un signal donné par le capitaine qui, malgré sa tournure de *snob* et le cigarre qu'il porte très-élégamment à la bouche, a passé l'équateur autant de fois que nous le seuil de nos portes, voici le fer invisible qui se remue sous la mer et la fait tourbillonner : le géant décrit un demi-cercle, passe si près de nous que nos vergues s'entre-croisent, mais sans nous toucher : une voix de Stentor crie : *Full speed!!!* Il s'élance dans un désert d'écume, et, lorsque la nuit nous le dérobe, nous l'entendons encore palpiter. Dans quarante jours il défilera au pied du mont Sinaï, et moi je serai en route pour la capitale de l'Inde!

A neuf heures du soir, je me trouve sur le pont avec le capitaine entrant dans la rade de Sydney.

La nuit est profonde; on entend l'eau que nous coupons, mais sans la voir; on n'aperçoit que deux fanaux rouges allumés sur un écueil, comme un râtelier de feu prêt à dévorer quiconque s'en approche, lorsque des cris de possédé sortent de l'eau: *Help me! help me* (au secours)! Nous nous arrêtons, repêchons à grand'peine un homme asphyxié, mais qui au bout d'un quart d'heure reparaît dans la jubilation, habillé de neuf, et se met à table. Il faut être matelot pour passer si vite d'une impression à l'autre!

Voici toutes les lumières de la fameuse Sydney qui se déroulent; l'ancre descend et s'arrête, et la cabine se remplit, comme toujours en entrant dans le port, de fonctionnaires de toute espèce, pour se vider encore plus vite et devenir plus déserte que jamais. Nullement pressé de débarquer à pareille heure, je laisse sortir tout le monde et couche à bord dans le silence et le repos le plus profond, qui semblent toujours, après une navigation agitée, le calme qui succède au réveil d'un cauchemar.

..

Je suis heureux d'avoir à reparler de cette belle et attachante ville de Sydney, où mes souvenirs, errant comme des papillons, aiment tant encore à poser leur aile, quoique, en fait de société, je m'y sois presque contenté d'étudier les physionomies. Ce qui m'a frappé bien souvent, là comme ailleurs, c'est que même l'Anglais, qui change aussi rarement de caractère physique et moral qu'il change souvent de costume, n'était plus à Sydney l'Anglais de Melbourne, pas plus que celui de Londres : aujourd'hui je pourrais ajouter, pas plus que celui de Calcutta. *Les traits ont changé :* voilà un fait qui me semble palpable, et un monde tout entier s'ouvre devant moi lorsque je cherche les rapports qui existent entre un effet tout physique et des causes qui doivent être morales; car même en admettant que le climat puisse directement changer la physionomie d'un homme, on ne peut admettre que celui de Sydney diffère assez pour cela de celui de Melbourne.

Du reste, ce n'est pas un cours de physiognomonie que je prétends faire ici : je fais le métier de narrateur et non de philosophe; les disciples de Lavater me sauront peut-être gré d'avoir tout simplement fait part d'une observation qui m'a frappé dans tant de pays, non-seulement chez des races, mais chez des individus.

Se loger et bien se loger est la première pensée de tout voyageur qui arrive : cela accompli, il songe, quelquefois lorsqu'il est temps de repartir, à se loger économiquement. Hélas! je ne crois pas que hors de l'Europe et des États-Unis, on puisse jamais avoir le bonheur de se contenter sur tous ces points. C'est pour cela qu'à Sydney je commençai par me loger au *Royal Hotel* où je payais dix-sept francs par jour (vins extrà), et que j'allai de là à *Tattersall's hotel* pour chercher de l'économie en renonçant au confort. Je payais là soixante-quinze francs par semaine, sans vin, et n'eus sérieusement à me plaindre que du

manque de respect, inconvénient que l'on n'a malheureusement que trop souvent à essuyer dans les pays où les distinctions sociales existent à peine, et où un homme se pèse au poids de ses écus, vérité bien mieux établie encore à Melbourne qu'à Sydney. En voyageant, ce n'est pas seulement son régime et son costume qu'il faut changer selon les lieux ; mais il faut monter ou baisser le niveau normal de son caractère et de son orgueil, comme l'on déplace sur son baromètre, selon la hauteur au-dessus de la mer, la ligne qui doit indiquer le beau temps ou la pluie. Suivez ce conseil, qui est basé sur l'expérience. Si ces habitudes nivelantes vous choquent, souvenez-vous qu'il n'est pas prouvé que nos institutions les plus vénérées n'ont pas fait leur temps : car il est difficile, en courant le monde, de ne pas se demander quelquefois si notre Europe n'est pas une vieille machine usée, rouillée, tombant de vétusté, qui n'a plus, sous certains rapports, le sens commun, ni de raison d'être.

Ma vie ne fut pas triste à Sydney, malgré la solitude presque absolue à laquelle je m'y vouai. D'abord, j'allai tous les jours aux jardins botaniques respirer le parfum de la mer et de toutes les plantes du monde, entendre la musique militaire dont l'Anglais, si peu musical cependant, ne saurait se passer, et voir les toilettes des élégants de la capitale. Celui qui menait la musique m'amusait beaucoup, en ce qu'il se croyait compositeur, et conservant toujours pour la fin, par une très-louable modestie, le morceau de sa composition, faisait néanmoins jouer coup sur coup tous les autres pour qu'on ne s'en allât pas avant d'avoir entendu le sien. Je redevenais sérieux et me prenais à réfléchir, lorsque j'entendais après cela cette mélodie grave qui fait découvrir la tête à tout Anglais, depuis Londres jusqu'à Sydney, depuis la terre hottentote jusqu'à Québec.

Quant aux toilettes, à part quelques types extravagants

de mineurs enrichis portant des gilets de velours, des touffes de barbe rousse sans favoris ni moustaches, des boutons d'or et des coiffures à la Peau-Rouge, elles étaient généralement aussi convenables que recherchées.

Parmi les plantes, celle qui m'intéressa le plus fut un grand sapin venu de l'îlot de Norfolk, situé à quelques centaines de milles de Sydney, et devenu célèbre par l'histoire suivante. Il paraît qu'un équipage s'étant une fois révolté dans ces mers, on débarqua tous les matelots sur une île voisine peuplée de sauvages, où ils ne tardèrent pas à épouser bon nombre de négresses. Ayant été découverts plus tard par un navire de guerre, ils furent transplantés sur l'îlot de Norfolk, dont on chassa les forçats pour leur faire place, et où ils sont devenus, malgré leurs barbares alliances, les modèles du bon chrétien et de l'homme civilisé.

Je dus aussi à l'obligeance d'un Américain, M. Rickards, d'agréables moments passés dans les *Exchange Rooms*, où il me fit obtenir le droit d'aller lire tous les principaux journaux du monde, inappréciable consolation pour l'exilé livré aux ressources de son esprit. C'est aussi pour cela que je souscrivis à la bibliothèque de l'École des arts et métiers, où je me plus à voir que les ouvriers de la ville composaient les neuf dixièmes des lecteurs.

C'est, je le répète, en lisant assidûment les journaux d'un pays, qu'on apprend le plus facilement à le connaître. Ceux de Sydney sont écrits avec talent; mais il y règne beaucoup d'ignorance sur la politique européenne. On y trouve souvent l'expression des meilleurs sentiments à côté des preuves journalières d'excès dans la boisson que l'on ne voit dans nul autre pays. Un mari meurt le samedi soir d'intempérance, et sa femme est ivre le dimanche matin. Mais que pensera-t-on, à l'arrivée si désirée et si longtemps attendue de la malle d'Europe, lorsque en tête de toutes

les dépêches télégraphiques, et éclipsant toutes les autres nouvelles, on verra proclamer, aussi haut que la chute d'un empire, celle qui annonce l'issue d'une lutte entre deux hommes changés pour un instant en *bull dogs?* Le naufrage du « Royal charter » ne remua pas plus l'Australie que le combat de « Heenan et de Sayers. »

Je ne veux, je le déclare, faire aucun sarcasme, sentant trop ma propre faiblesse; mais combien je serais tenté de faire une petite liste de ces mots choisis et majestueux qui frappent partout en Australie, à l'étalage des magasins, dans les journaux, dans les affiches de spectacle! *Stylish, smart, exquisite, unrivalled, unique, superb* (sur les gilets et pantalons) : *rectitude, verity, eternal :* puis les mots latins, *bona fide*, les signatures latines, *Senex albus*, au bas de ce qui n'est d'aucune langue, et où on aurait pu mettre *Senex stultus :* puis les annonces, *Traviata, ou la Dame de Camille!* Nous avons ri, nous allons pleurer maintenant sur la forme inanimée de deux époux ivres-morts; sur les meurtres et les suicides de tous les jours; sur les pénibles déclarations telles que celle-ci : « Je ne suis pas responsable des dettes contractées par ma femme, » sur des calomnies anonymes de tous les genres; sur une répétition, par une autre victime, de la précédente déclaration : « Ma femme m'ayant abandonné malade emportant mes bagages, je ne suis pas responsable de ses dettes, » etc.

La grippe envahit la ville; voulez-vous en savoir la cause? Allez vite ouvrir les journaux, et vous apprendrez à l'éviter en achetant des éteignoirs pour toute votre famille; car un savant prétend qu'en soufflant sur les chandelles pour les éteindre, on développe de l'*acroléine*, source de toute grippe, et il propose une loi contre ce barbare usage. Un autre prétend que la grippe est due au trop grand développement naturel de l'acide *sélenhydrique*, occasionné par les inondations; mais il a la pudeur de ne pas proposer de loi pour

y mettre ordre. Terminons cette description un peu sombre en avançant avec timidité, quoique par conviction, que l'incrédulité n'est pas rare en Australie, si les articles de journaux et les conversations d'hôtel ont quelque signification.

Cependant je ne puis que rendre hommage au zèle universel pour les pratiques religieuses; les inombrables églises de Sidney se remplissent tous les dimanches; le commerce chôme, les théâtres sont muets, et si un catholique surtout cherche à s'édifier, il n'a qu'à s'approcher de notre belle cathédrale de *Sainte-Marie*, où les offices se font avec toute la pompe possible.

Je lui conseillerai seulement de ne pas se présenter à la porte trop longtemps avant l'heure fixée, à moins qu'il ne tienne à se convaincre de la pétulance irlandaise jusqu'au pied des murs du temple, comme cela m'arriva un dimanche matin que j'y avais été trop tôt. Parmi la foule qui encombrait la cour, il y avait un petit vieux, type du pédant, qui ne cessait de trépigner, et, dans une explosion involontaire, vint enfin à moi sans me connaître, pour m'expliquer avec indignation comme quoi un des premiers articles du concile de Trente déclarait qu'au moins une des portes des églises devait toujours rester ouverte. Étant moins savant que lui, on conçoit que je baissai modestement les yeux et ne dis rien.

Une chose qu'on ne saurait assez louer à Sidney, c'est son climat. Pour tout le mois de mai, correspondant à notre mois de novembre, je ne trouve dans mon journal, à propos du temps, que « Temps d'été, temps admirable, » etc., et une température habituelle de 20° à l'ombre, avec un ciel sans nuage et une bonne brise. Aussi continuai-je tous les jours à me plonger avec délices dans la mer, au fond d'une de ces anses aux eaux bleues et profondes, où un vieux navire sert en même temps d'établissement de bains et de res-

taurant : on a soin toutefois d'entourer les bains de palissades, car la mer fourmille de requins.

Le 24 mai, jour cher à tout cœur anglais, arriva enfin, et la naissance de la Reine se fêta avec toute la gaieté possible. Puis vinrent les courses, qui eurent lieu les trois derniers jours du mois. Je n'ai pas besoin de faire l'éloge des chevaux de l'Australie, dont tout le monde connaît la force; aussi en envoie-t-on des milliers dans l'Inde. On leur reproche seulement quelquefois de manquer de charpente, d'être mal dressés et de jouer des tours pendables à leurs cavaliers.

Cependant mes goûts explorateurs reprenaient le dessus; je commençais à trouver que la plus dure de toutes les épreuves pour un voyageur était d'être cloué à la même place, et qu'il vaudrait mieux pour lui être épuisé de fatigue que d'être forcé à rester tranquille. Ainsi donc, le 31 mai, n'y tenant plus, et ayant encore deux semaines à attendre, je partis de Sydney pour les montagnes Bleues, chaîne étrangement découpée et analogue, par ses terrasses et ses gradins, aux *ghauts* de l'Inde. Arrivé en chemin de fer à Paramatta, j'y couchai, et partis à pied le lendemain, me dirigeant, par la grande route de Bathurst, vers l'ouest.

J'allai d'abord goûter à Penrith (trente kilomètres), où je vis pour la première fois en Australie une rivière véritable et permanente, le *Nepean*, trop peu profonde cependant pour être navigable, quoique les ruines d'un pont qu'elle venait d'emporter attestassent combien ses inondations devaient être terribles. Je ne sache pas qu'il y ait sur tout le continent d'autre rivière navigable que la *Darling* et la *Murray;* encore ne le sont-elles pas toujours, et l'une se jette dans l'autre.

Je cheminais sur la route la plus importante, la plus passante de l'Australie; cependant après Penrith, ce ne fut plus qu'une succession de crevasses à moitié remplies de poussière, où l'on n'aurait pu voyager la nuit sans tomber à cha-

que pas. Ayant rencontré un intendant du gouvernement, je lui en fis l'observation, à quoi il répondit qu'il faudrait plus de quatre millions de francs pour réparer un pareil chemin, et qu'on ne savait où les trouver. Ce n'étaient pas les bras qui manquaient, il y en avait trop, puisque dans ce moment-là même on organisait des comités d'émigration pour rapatrier des malheureux sans ouvrage, ou les envoyer en Californie.

Au delà de Penrith, je montai le premier échelon des montagnes Bleues, et m'en allai coucher à *Boland's inn*, tout couvert de poussière, après une marche de quarante-huit kilomètres, qui n'avait pas offert beaucoup d'intérêt. De belles forêts vierges bordaient cependant la route, composées d'arbres à gomme[1] surtout, dont un, le *blue gum*, croît quelquefois de cinq pieds dans l'année. Je passai devant un nombre infini d'auberges portant les inscriptions les plus étranges, entre autres celle-ci : « *Licensed to sell fomented spirits.* » C'est là qu'allaient se remplir d'alcool et de cidre où les pommes n'entrèrent jamais pour rien, les poudreux rouliers chargés de conduire des chars attelés de six et sept paires de bœufs.

Je dînai sans façon avec l'un de ces hommes que je trouvai assez poli, dans une salle à manger, où des portraits du pape me firent conclure que mes hôtes étaient catholiques et probablement Irlandais; je ne me trompais pas; inutile d'ajouter que je me trouvai bien parmi eux. Déjà je me sentais élevé au-dessus de la mer, quoique je ne pusse l'apercevoir. La température avait considérablement baissé, et on apercevait au loin, entre les deux parois d'arbres qui bordaient la

1. Le gommier fournit à la distillation, de la naphte, du goudron, de l'acide pyroligneux et du gaz à éclairer. Il est propre à bâtir et à brûler; on éprouve l'or avec son charbon; son écorce sert à faire du tannin et du papier; elle est non moins utile au pharmacien qu'au teinturier ; enfin cet arbre est précieux à mille titres.

route, les côtes vaporeuses et humides de la Nouvelle-Galles du Sud. A l'ouest, ma route continuait à monter pendant trois ou quatre lieues, avant d'atteindre le point culminant d'où elle s'abaissait vers le versant occidental de la chaîne. Je cheminai le lendemain pendant deux heures, m'attendant bien peu, après une montée si graduelle de huit lieues, à la magnificence de la vue qui allait se présenter à moi. En effet, des précipices en fer à cheval, absolument verticaux, commencèrent à se montrer à ma gauche, cachant leurs pieds dans un océan de forêts et une fumée bleue provenant de leurs incendies; la mer se dessina dans l'orient à une distance énorme, bordée, sur une étendue de côtes d'au moins cent kilomètres, des plaines les plus riches. Arrivé à l'auberge de *Weatherboard*, je voulus aller voir, à deux milles de là, une cataracte dont j'avais lu quelques descriptions, mais dont la réputation mal établie ne me permettait pas d'attendre grand'chose. Ayant d'abord essayé de la trouver seul, je me perdis dans les forêts dont je ne sortis pas sans peine, et je repartis avec un petit guide âgé de dix ans, qui me fit marcher pendant une demi-heure le long d'un vallon rempli d'arbres, à la pente si douce qu'il me semblait impossible qu'il aboutît même à une cascade de quatrième ordre.

J'avais vu deux fois Niagara; mais quant à la perpendicularité, aux dimensions, à la manière subite et effrayante de se présenter, rien de comparable au gouffre qui s'ouvrit comme par enchantement sous mes pas; gouffre dans les vagues et lointaines profondeurs duquel le regard ne distinguait plus rien.

Entrez au grand Opéra par l'amphithéâtre, et plongez de là votre vue sur le parterre, les loges et la scène : tel est exactement, sur une échelle qui n'appartient qu'aux choses de la nature, l'effet produit par cette cavité anormale ouverte dans les flancs d'une chaîne de montagnes qui s'élève

généralement ailleurs par des pentes imperceptibles. La muraille au bord de laquelle on se trouve n'a pas moins de mille pieds de hauteur; elle est verticale et se prolonge ainsi en fer à cheval à droite et à gauche du spectateur, en finissant par des parois de quatre cents mètres. Un torrent insignifiant en lui-même, dont le cours avait été jusque-là aussi paisible que celui de la Seine, s'élance tout à coup dans le vide, et l'on ne peut se pencher assez pour voir où sa chute se termine, car il semble se perdre à mi-route. Au midi, à une vingtaine de kilomètres, des montagnes taillées aussi en parois ferment la vue, cachant leur base sous des forêts qui semblent du velours, à travers ces teintes vaporeuses des régions du soleil. A cette époque de mes voyages, je n'avais jamais vu de gouffre pareil, et aujourd'hui même, que j'ai pu contempler les chutes de Guerseppa, tombant des montagnes du Malabar, je ne sais à qui décerner la palme. La cataracte australienne a cet avantage, qu'elle est encore pleine de mystère, attendu qu'elle a défié tous les efforts de l'homme pour descendre au fond de ses abîmes envahis de toutes parts par une colossale végétation où les arbres, confondus par l'éloignement, ne forment plus qu'une immense draperie noire.

Il me semblait que l'humanité tout entière tiendrait dans ce gouffre, dont la beauté est encore rehaussée par l'imprévu, puisque à dix mètres de son bord on ne peut en soupçonner l'existence; un seul pas de trop, et l'on serait lancé, avant d'avoir rien vu, par-dessus un des plus effrayants précipices du globe. Cependant le nom de cette merveille est presque inconnu à Sydney, et complétement dans le reste du monde!

Si l'on parle exclusivement de chute d'eau, nul, qu'un fou, ne contestera la suprématie du Niagara sur toutes les chutes connues; mais supposez le Saint-Laurent à sec, il ne reste qu'une paroi de rocher haute à peine de cinquante-

cinq mètres. Niagara inspire plus d'étonnement que d'admiration, et plus d'admiration que d'effroi. Un grand homme, Burke, a dit qu'un des éléments nécessaires du sublime était la terreur, et pour cela il faut, comme à la cataracte dont je viens de parler, que la terre semble s'ouvrir, s'écrouler et fuir soudain sous vos pas; il faut que l'on sente la possibilité de tomber par-dessus ses bords, d'être lancé dans l'espace plein de vie, et d'avoir, pendant cette chute horrible, dix ou douze secondes à méditer sur le sort qui vous attend en bas, dans des régions où nul n'a encore pénétré vivant. On peut analyser tous les détails de Niagara avec autant de sécurité que si l'on faisait le tour de sa chambre; il le faut même pour juger de ses proportions; tandis qu'ici on est tenté de reculer en tremblant, et du premier coup d'œil on devine qu'il faut absolument se contenter de voir.

Enfin, le mystère remplit tellement cet immense espace, que l'on ne sait encore où reparaît le torrent qui s'y jette. Comme le jour tombait, des vapeurs blanchâtres l'envahirent bientôt, et tout s'éclipsa, excepté des précipices éloignés d'une vingtaine de kilomètres, devenus d'un rouge vermillon sous l'ardeur du soleil couchant.

Je cueillis une fleur au bord du torrent, et en quittant cette merveille de la nature je me consolai facilement d'avoir été obligé de prolonger mon séjour en Australie. En revenant à l'auberge de Weatherboard, j'entendis des bruits sourds et soudains, des espèces d'explosions lointaines dans ces forêts complétement inhabitées. L'aubergiste les attribuait au vent. Il me dit ensuite avoir tenté bien souvent de descendre, du côté de l'est, au pied de la cataracte, mais qu'il n'avait jamais pu parvenir qu'à une distance incommensurable de sa base, qu'il considérait comme absolument inaccessible. Il me dit encore avoir rencontré quelques chevaux à l'état sauvage, et avoir souvent vu, l'hiver, la cascade gelée. Dans les violents orages qui éclatent sur les mon-

tagnes Bleues, où le tonnerre venait tout récemment de tuer treize chevaux et quatre hommes, le torrent grossit en quelques heures et devient furieux. Alors je ne doute pas que celui qui aurait trouvé le moyen de se glisser dans le ténébreux sanctuaire où il bondit, et pourrait, d'en bas, contempler cette cataracte, ne pût se flatter d'avoir vu ce que jamais l'œil de l'homme n'a vu.

J'avoue que je ne puis concevoir qu'à Sydney, du moins, les chutes de Weatherboard soient si peu connues. Je devais éprouver un autre genre d'étonnement en remarquant, à mon retour, bon nombre de familles européennes logées, à quelques lieues de la capitale, comme les Indiens de l'Amérique, dans des huttes d'écorce. Je rentrai à Sydney le 5, pour y trouver les deux cinquièmes de la population grippés, chose qui m'a frappé comme arrivant toujours dans les lieux, non pas infestés d'acroléine ou d'acide sélenhydrique, mais où la différence de température entre l'ombre et le soleil devient excessive, ce qui était vrai alors pour Sydney, où il faisait de 15° à 20° à l'ombre, et une chaleur presque tropicale au soleil.

Je passai agréablement les quelques jours qui me restaient à lire des livres de voyage et à fréquenter le théâtre Italien, où les chefs-d'œuvre de Verdi, la *Traviata* surtout, furent passablement exécutés, quoique celui-ci soulevât dans la presse un orage de discussions aussi édifiantes qu'amusantes à lire. Ce n'est pas à ce que l'on représente sur les théâtres de Sydney qu'il faudrait ainsi s'attaquer au nom de la moralité, mais bien plutôt à ce que tout le monde voit et que personne n'empêche, à la porte et au foyer; car l'on aurait une idée bien déplorable et, j'aime à le croire, bien fausse, de la moralité de cette ville, si l'on en jugeait par le scandale qui court les rues et les lieux publics. Celui qui a franchi sans broncher la porte des théâtres de l'Australie, pourra [illegible]ut y entendre impunément.

Ai-je dit trop de mal de cette belle et florissante colonie? S'il en est ainsi, sa prospérité suffira pour me démentir, et si je n'en ai pas assez mis le bien en relief, c'est par la faute bien involontaire de n'avoir pas été à même de le voir de plus près. Aussi ne porterai-je aucun jugement, pour rester, en ne constatant que des observations, à l'abri de toute critique. Je me garderai de dissimuler que je m'affligeai lorsque l'heure de mon départ approcha, et qu'une dernière fois j'allai m'asseoir sur un banc au milieu des pelouses du jardin botanique, au bout d'un promontoire moussu qui s'avançait dans la rade.

C'était une de ces soirées d'or où l'âme se détache de la terre pour prendre les couleurs du ciel. La mer, qui grondait au loin sous ses falaises, caressait ici ses rivages avec un calme presque religieux : les navires y étaient immobiles; on eût dit qu'elle se recueillait, à mesure que le voile pudique de la nuit descendait sur elle du fond de l'orient.

Au couchant, tout était en feu. C'était une fournaise de lumière, où s'agitait vaguement dans des brumes dorées, à travers les braises d'un soleil tropical, le bruit lointain des hommes et des fanfares.

Enfin tout près de moi, où l'automne et le soir avaient rougi les arbres, le vent exhalait à peine, sous les bambous et les pins, quelques timides soupirs, et le souffle embaumé que lui transmettaient les fleurs. Le dos appuyé contre un arbre, je partageais cette ineffable mélancolie des soirées d'automne, où la nature, comme transfigurée par tant de splendeurs, semblait presque trop sublime pour des yeux mortels.

Affligé cependant, je voulais que l'heure du retour eût enfin sonné pour moi comme pour l'enfant prodigue, et je me disais en regardant autour de moi : « Oh mes chères Pyrénées! j'aime mieux encore vos forêts séculaires, et les

cloches vénérées de vos villages, dont je n'entends plus la pieuse harmonie! Votre souvenir est aussi précieux qu'indélébile, et je ne sais combien de larmes je dois verser, alors qu'aucune voix ne me parle plus de vous, alors que le monde est entre vous et moi! »

Dans ce moment, un canot monté par deux mousses se détacha des flancs d'un énorme clipper mouillé à cinq cents mètres du rivage. Une jeune femme y descendit en pleurant, après avoir cent fois embrassé celle qui paraissait être sa mère : elle se retourna plusieurs fois pendant le trajet, puis monta sur le pont et disparut seule au fond du navire.

Aussi tristement qu'elle, je repris la route de Sydney, où je rentrai à l'hôtel pour dîner sans ami. Voilà, bien plus que toutes les fatigues du corps, les plus dures épreuves de la vie nomade, auxquelles il faudrait être sans cœur pour s'habituer.

J'avais promis une esquisse des sauvages indigènes de l'Australie; mais puisque nous devons les retrouver dans l'Australie occidentale, où je passai quelques heures, je me réserve d'en parler plus tard.

CHAPITRE XXVII.

Départ de Sydney. — Luxe de la Compagnie *P. and O.* — Melbourne. — Tempête. — Les navires de moyenne taille sont les meilleurs. — L'Australie occidentale. — Les naturels : leurs armes, leurs danses. — Anthropophagie. — Opinion de différents auteurs sur eux. — L'Australie occidentale peuplée de mystère. — L'océan Indien. — Les tropiques. — Arrivée à Ceylan.

Le 14 juin 1860, je quittai le *Tatersall's hotel* de Sydney dans un cabriolet qui avait pour cocher une espèce d'hyène ou de harpie. En effet, lorsqu'il m'eut mené au quai où je devais m'embarquer, course tout au plus d'un mille, et que je lui eus remis trente-six sous, il entra dans une fureur blanche qui ne dura pas moins d'une heure. Détestable engeance que les cochers de fiacre partout ! Ainsi pensais-je, et ainsi le criais-je à la barbe même du mécontent, qui, encouragé bientôt par une foule de ses compagnons ou compères, et par les huées qu'ils m'adressaient, commença à ne plus m'épargner même l'insulte. Je l'eusse peut-être jeté à l'eau, quitte à lui sauver la vie après, si un fonctionnaire quelconque, évidemment muni de certains pouvoirs, ne se fût avancé, et ne lui eût imposé silence en même temps que l'ordre de s'en aller content.

Délivré de cette peste, je descendis sur un petit vapeur qui devait me mener au monstre mouillé plus au large, où j'allais m'enfermer pour plusieurs semaines. C'était le *Malta*, du port de dix-neuf cents tonneaux, et de la force de cinq

cents chevaux, superbe et gracieux navire, sur le pont duquel on pouvait faire cent mètres de plain-pied en ligne droite. A peine y étais-je monté, et commençait-il à frémir en lançant une bourrasque de vapeur, que nous fûmes entourés de canots et de petits bateaux à vapeur contenant les parents et amis des passagers. On eût cru à une régate ou à une fête quelconque, si des centaines de mouchoirs ne se fussent mouillés de pleurs. Lorsque deux heures sonnèrent, et qu'il ne resta plus à bord que ceux qui ne devaient plus en sortir, l'anse de la rade où nous étions mouillés présenta vraiment un coup d'œil féerique. A la barre du gouvernail, quatre magnifiques matelots européens, bien bronzés, habillés de neuf et immobiles comme si on allait les photographier, étaient prêts à mettre en mouvement une roue qui leur dépassait la tête, ayant devant eux un officier en uniforme qui semblait un chef d'orchestre. Au-dessus d'eux, le vent déployait et tordait en tout sens un pavillon colossal, symbole de la puissance maritime : et, groupés autour des passagers, des passagères surtout, les officiers de la compagnie voltigeaient en grande tenue avec l'éclat et la légèreté des papillons. Un signal fut donné, et aussitôt une secousse se fit, comme celle d'un tremblement de terre : l'hélice avait commencé à tourner. Alors le mouvement et le bruit devinrent universels. Un orchestre allemand se mit à jouer l'air mélancolique d'*Evangelina*, pendant que deux canons vomissaient, coup sur coup, des éclats de tonnerre. Des foules bigarrées d'Hindous, d'Abyssins en bonnets rouges et d'Égyptiens, se mirent à hâler sur les manœuvres, obéissant aux sons aigus d'un sifflet qui dominait tout : des hourras partirent de la flotte qui nous entourait, en même temps que du rivage où les mouchoirs s'agitaient en détresse. Nous marchions, mais d'un mouvement encore si grave et si insensible pour nous, que c'est la terre qui

semblait nous fuir. Passant devant un bâtiment de guerre, nous abaissâmes chacun trois fois notre pavillon, et tous alors, sauf les cipahis, qui montaient la garde sur le pont, nous restâmes cloués à notre place pour contempler une dernière fois cette rade si célèbre, ses villas, ses rochers, ses parcs et ses prairies, jusqu'à ce que, débouchant sur l'Océan entre les deux bras de fer qui arrêtent son courroux, nous nous lançâmes et disparûmes dans la région des tempêtes.

Le ciel, obscur et gris, n'annonçait rien de bon, et le vent, soufflant violemment du sud-ouest, augmentait de force. Nous nous mîmes donc à table pour notre premier dîner (où chacun trouva son nom à la place qui lui était destinée), sous d'assez mauvais augures, que ne contribua pas à dissiper un cri perçant parti sur le pont, cri que l'on peut entendre bien des fois sans jamais s'y habituer : *Un homme à la mer !* En une minute nous fûmes tous sur le pont, échevelés comme si le feu avait pris au navire. La machine fut arrêtée à l'instant, mais l'*impetus* était si grand que le malheureux était au moins à mille mètres de nous quand nous fûmes parfaitement arrêtés.

D'après les opinions les plus éclairées, je me crois fondé à dire que c'est une erreur, en pareil cas, d'arrêter la machine; il faut au contraire, faire décrire au navire, à toute vitesse, le plus petit cercle possible autour de l'infortuné qui se noie, dont on se rapproche ainsi bien plus vite. Dans la circonstance actuelle, entre le temps qu'il nous fallut pour nous arrêter, les dix minutes passées nécessairement à mettre à l'eau un canot capable de résister à une très-grosse mer, et les vingt minutes employées à aller, à grand risque, au secours de la victime, elle dut rester près de trois quarts d'heure dans l'eau, à une saison où l'on en aurait eu trop de cinq minutes. C'était un Nubien, habitant des tropiques : il était asphyxié quand on le hissa à bord. Cependant, le lendemain, il se portait mieux que jamais.

J'ai vu, une autre fois, un homme tomber dans le Mississipi et y rester si longtemps, à cause de l'énorme distance que nous mîmes entre lui et nous pour n'avoir pas immédiatement changé notre route, qu'il mourut asphyxié au bout d'une heure.

Après cet incident, toute mon attention se porta sur les arrangements intérieurs du monde nouveau où j'allais vivre si longtemps. Je dois dire d'abord, et bien haut, qu'en fait de luxe et de magnificence, je ne connais rien de comparable aux vapeurs de la Compagnie « péninsulaire et orientale. » Si les prix sont exorbitants, le bien-être, quoi qu'on en dise, m'y semble atteindre le plus grand développement dont il est capable sur mer.

La cabine que j'occupais seul, quoiqu'elle fût faite pour trois, ne pouvait avoir moins de vingt-cinq mètres cubes; je pouvais donc m'y promener à l'aise. Pour laisser entrer le jour, ce n'étaient plus des petits *hublots*, grands comme des soucoupes, mais bien des fenêtres carrées, munies de volets, persiennes, vitres, etc., et du côté de la porte, il y avait des jalousies s'ouvrant à volonté par un ressort. Lavabo en marbre blanc, eau et serviettes à discrétion, sofa, miroir, rien n'y manquait. Si de là nous faisons l'inventaire du grand salon, où il ne se passe pas trois heures de suite que l'on ne serve des repas de Sardanapale, quel luxe prodigieux! Velours, dorures, acajou, des *punkahs* pour la ventilation sous les tropiques, bibliothèque, jeux de toute espèce, etc., etc. Passons à l'état-major du bâtiment : nous trouvons des officiers pour un régiment, toujours de la plus exquise propreté, d'une élégance même outrée et qui sied mal à un marin, ayant sous leurs ordres des milices de toutes couleurs, qu'un geste fait voler du bord de l'eau à la tête du mât, ou rassemble en bataillons éblouissants tous les dimanches matins pour être passés en revue.

Les *stewards* même sont de grands seigneurs. Vous

adressez-vous, pour quoi que ce soit, à celui auquel vous n'appartenez pas (car chacun d'eux *s'empare*, dès le commencement, d'un certain nombre de passagers), il vous répond respectueusement en vous indiquant un de ses collaborateurs : « Ce *gentleman* va vous servir. » C'est ce gentleman qui vous éveille tous les matins à sept heures, une tasse de thé dans une main et de café dans l'autre; à neuf heures, il s'agite et se démène derrière vous à déjeuner, à midi pour le goûter; à quatre heures, il se met en nage pour que vous mangiez à votre dîner de quoi attendre le souper qui est à sept heures, sans compter les vins, biscuits et fromages qui apparaissent à neuf heures.

Une autre classe à bord est celle des musiciens, qui, réunis en cercle joyeux sur le pont, ravissent à chaque instant vos oreilles, sèment à travers l'Océan des chants plus doux que celui du rossignol, où livrent à l'aile des tempêtes les sombres mélodies qu'elles semblent avoir inspirées. A huit heures du matin, à midi et à quatre heures, fanfare d'un soliste comme pour rappeler le chant du coq, quoique celui-ci sache parfaitement chanter aussi, et ne se doute pas, entouré de sa famille, de ses amis, de troupeaux de vaches et de moutons, qu'il n'est plus dans une basse-cour.

Le vent aurait beau souffler, s'il n'y avait le mouvement, on ne se douterait pas, sur d'aussi grands et beaux navires, que l'on navigue ou que l'on a quitté son hôtel. J'ajouterai même que l'ennui y est difficile, entouré comme l'on y est de personnes de tous les caractères, de tous les goûts, venues de tant de points différents, qui ont toutes quelque chose à raconter, et entre qui l'on est libre d'élire ses amis. Il y a toujours, parmi les officiers, un chirurgien; et quoique la compagnie ne fournisse pas aussi les ministres de la religion, comme il y en a presque toujours un parmi les passagers, on n'est jamais en peine, les diman-

ches, de faire le service dans le salon, s'il fait froid, sur le pont et sous une tenture, s'il fait chaud, pendant que le piano ou l'harmonium accompagnent les chants religieux des amateurs qui ont ou croient avoir de la voix. Ces scènes sont belles et touchantes en mer.... Surtout si, pendant que tout le monde est en bas chantant les louanges de Dieu, priant comme les apôtres, des tempêtes se déchaînent au dehors, alors que la nuit, le vent et le tonnerre s'abattent en même temps sur la fragile coquille, et que, saisis de terreur comme les Israélites au pied du mont Sinaï, les pèlerins, baissant la tête, se demandent si Dieu lui-même ne vient pas enfin leur demander compte de toutes les actions de leur vie.

Lorsque les mauvais jours sont passés, que le soleil vient reluire dans des latitudes heureuses, le pont devient une salle de bal que les étoiles se chargent d'éclairer.

La vie est donc relativement bien douce sur ces navires, même pour ceux qui, entre Sydney et Suez, y restent cinq semaines, et qui malgré tout, ont la conscience d'avoir trop payé. En effet, voici le revers de la médaille, et le péché capital de cette compagnie : c'est que pour trop bien faire, elle fait de trop lourdes conditions. Pourquoi fournir gratis, et presque à toute heure, les vins les plus recherchés de l'Europe, et gorger ses passagers comme le feraient les cannibales les plus intéressés? Mieux vaudrait supprimer un repas, laisser à chacun la liberté d'acheter son vin, et réduire les prix de moitié.

La ligne que je suivais maintenant était cependant, de toutes, la moins chère, puisqu'on mène de Sydney à Calcutta (trente jours de mer) pour quinze cents francs, soit, en moyenne, cinquante francs par jour, tandis que dans les mers de l'Inde on paye deux fois cela, et dans celles de Chine, jusqu'à la somme extravagante de *trois cents francs par jour!*

Le second reproche amer que je ferai à cette compagnie, c'est qu'elle n'a pas, ou du moins ne prétend pas avoir, de secondes classes. Que résulte-t-il de l'énormité de ces prix? C'est qu'il y a en Chine, mais surtout dans l'Inde, un très-grand nombre d'officiers et des familles malades, très-malades, auxquelles le médecin ordonne, sous peine de mort, de revenir en Europe, et qui meurent en effet, parce qu'ils n'ont ni le temps d'aller à la voile par le Cap, ni l'argent nécessaire pour aller par Suez. Je sais que, grand admirateur de l'organisation de cette compagnie, beaucoup trouveront que j'en ai fait un éloge trop exclusif. Les journaux se remplissent souvent des plaintes, des lamentations de leurs passagers; mais la vérité pure c'est que, quoi que l'on obtienne, on est mécontent et dégoûté d'être forcé à le payer si cher.

Sur le *Malta* il y avait de grands bavards, mais ceux-là, dans les traversées, se vident généralement l'esprit aussi vite que l'estomac, et ne disent plus rien au bout de deux jours. Il en fut ainsi du moins, et très-heureusement pour moi, d'un passager pétri cependant d'intelligence et membre du parlement de Victoria, qui ne cessa de jeter l'insulte à la France. Tout Français, pour lui, était le type de l'ignorance, en preuve de quoi il nous raconta en avoir trouvé un qui ignorait « où était Trébizonde. » La conversation changea; je l'amenai sur la Russie et parlai d'Astrakan « Où est cette ville? » me demanda le même individu tout dépaysé. J'ai vengé, pensai-je, l'honneur de l'instruction publique en France : car si un membre du parlement de l'Australie ne sait pas ce que c'est qu'Astrakan, il est bien permis à quelque crétin français qu'il aura rencontré, d'ignorer la position, non-seulement de Trébizonde, mais de Londres.

Il y avait aussi, comme toujours, un grand nombre de passagers qui s'adonnaient à une muette contemplation de tous les autres, craignant de se livrer par une seule parole.

Mais c'est là la nature humaine, dont un navire porte tous les travers. Heureusement pour la société que, sur mer comme sur terre, beaucoup d'hommes paraissent hautains et réservés, qui ne sont, à vrai dire, que bêtes.

Rasant de très-près les côtes rocheuses du sud-est de l'Australie, nous arrivâmes le 16 au soir, après cinquante-six heures de mer, à l'entrée de Port-Philip, traversée digne d'être citée, comme représentant *cinq cents kilomètres par jour*. Nous jetâmes le loch avant d'entrer dans la baie; il indiqua plus de treize nœuds, et dans ce court trajet nous gagnâmes vingt heures, c'est-à-dire près de trente pour cent sur le *City of Sydney*, bateau cependant de première marche.

Le 17 au matin, arrivée à Melbourne, et débarquement après l'inévitable visite des douaniers et du médecin.

Il est étrange combien les mêmes choses font sur nous, suivant nos dispositions, une différente impression : il arrive parfois que les lieux que nous avons le plus aimés nous inspirent un beau jour, sans qu'ils aient changé, de l'aversion; et de tous ceux que nous visitons, notre lieu natal est le seul dont nous ayons toujours la même opinion. Melbourne, où j'avais débarqué autrefois dans la tristesse, parce que j'abordais une terre qui m'était absolument inconnue, me sembla maintenant tout autre, plus animée, plus gaie. Elle était cependant encombrée de poussière qui l'enveloppait comme d'un nuage, et ces types insolents de vauriens devenus en quelques jours des Crésus, trébuchaient fièrement sur ses rues et ses trottoirs. Mais les environs avaient changé. Derrière la ville et des deux côtés de la baie, la terre avait verdi, les sables étaient en fleur, le soleil illuminait sans embraser, et dans le fond de l'horizon, la noire silhouette du mont Macédoine me rappelait

"l y avait non loin de là une famille qui avait la bonté
regretter.

Le 18 juin se leva tout brillant, après une nuit humide qui avait drapé la campagne de gelée blanche : et légèrement transi, je désirais maintenant fuir au plus vite vers les tropiques. Comme à Sydney, la musique donna le signal du départ, lorsque nous eûmes, en trente-six heures, pris plusieurs centaines de tonneaux de charbon. Déjà le cri de *go ahead* avait été jeté, un grognement convulsif avait inauguré les mouvements de la machine, lorsque deux hommes sautèrent à bord et saisirent sans pudeur, devant nous tous, un de nos passagers par le collet. Munis d'un mandat d'arrêt, ils prétendaient, au nom de la Reine, le mener en prison pour dettes. C'était un négociant allemand avec lequel je m'étais un peu lié en venant de Sydney, et qui m'inspira tant de pitié, qu'oubliant tous les conseils de la prudence, je lui offris immédiatement mille deux cent cinquante francs dont je pouvais disposer ; mais les créanciers impitoyables voulaient tout ou rien, et malgré les signes de mépris que nous leurs fîmes, bien que le capitaine, porteur de la malle de Sa Majesté, refusât énergiquement d'arrêter la machine, et protestât qu'ils avaient perdu tous leurs droits dès le premier tour de l'hélice, ils restèrent là comme deux chacals, vociférant, rugissant, et menaçant. Cependant nous allions maintenant à toute vitesse, en sorte qu'ils ne pouvaient redescendre dans leur bateau qu'au départ du pilote, à quarante milles de là. Profitant alors d'une crise plus violente de leur fureur, quelques-uns d'entre nous fîmes adroitement évader la victime dans la chambre du mécanicien, où elle resta plusieurs heures, jusqu'à ce que nous arrêtant à Philip-Heads pour renvoyer le pilote, les deux intrus durent, par une pluie battante, et couverts seulement des huées de tout le monde, descendre les mains vides dans un bateau où ils restèrent probablement toute la nuit. Le passager persécuté sortit dans ce moment des entrailles du navire,

parut triomphant sur le pont comme dans une espèce d'apothéose, et si nous avions eu des bouquets, nous l'en aurions couvert. Je me suis étendu sur cet incident, parce qu'il arrive très-souvent en Australie, où Lola Montès, dit-on, passa par les mêmes vicissitudes.

A dix heures du soir, nous doublions le cap Otway, ayant fait cent milles en neuf heures.

Le 19, la terre étant en vue, il surgit un fort vent d'ouest, qui passe le matin au N. N. O., à mesure que nous approchons de l'île des Kangourous. Scène irlandaise, c'est-à-dire verdure des plus intenses, vent, averses, éclaircies de beau temps. En une heure nous transbordons, très au large, la malle d'Adélaïde sur un petit vapeur; et, oubliant presque que nous nous sommes arrêtés, nous filons vers l'ouest.

21, temps superbe, avec vent du nord. Ennuis des premiers jours de navigation, même en vue de terre; décidément on ne peut lui refuser cette grande qualité, qu'elle rend l'homme meilleur et plus traitable, en donnant un échec mat à l'impétuosité de ses désirs.

Tout est théâtral sur ces navires : à midi, on voit six officiers rangés en bataille, le sextant braqué sur le soleil comme si c'était la dernière fois qu'on le voyait. Lorsqu'ils ont prononcé à l'unanimité qu'il passe le méridien, la musique éclate en sons bruyants comme aux jours des proclamations d'empire, pour devenir ensuite plus tendre et retomber dans le Rossini et le Verdi.

22, grande brise de N. O. qui annonce une tempête; jusqu'à présent nous défions la mer, parce que notre grande vitesse nous fait couper les lames au lieu de les gravir; mais attendons : voici déjà, malgré notre merveilleuse machine, notre marche ralentie à cinq nœuds; nous commençons à faire des mouvements graves, si vous voulez, sans [illegible] sur l'arc d'un très-grand cercle. Le navire

se cabre de six mètres au-dessous de sa ligne de flottaison, et se précipite sur l'arrière. Je remarque alors que notre nombreux équipage, composé aux trois quarts au moins d'Asiatiques et d'Africains, agit sans intelligence, sans calme, quoique avec la meilleure volonté du monde.

23. En pleine tempête d'ouest; l'hélice sort tout entière en fureur de l'eau, et tourne en l'air comme un moulin à vent.

24. Tempête soufflant du sud-ouest; les lames rejetées par nos flancs vont briser celles qui viennent, et nous fendons des nappes de neige; l'arc-en-ciel paraît à chaque instant dans la vapeur de mer dont nous sommes enveloppés. Quelques damiers mourant de faim, errent autour de nous; la nuit ne nous apporte que des rafales, et la lune ne peut percer les ténèbres.

25. Vent à tempête; nous roulons majestueusement comme une montagne dans un tremblement de terre. Rien de faux, à mon avis, comme le préjugé qui porte à croire que plus un navire est grand, moins on y est secoué.

Pour expliquer ma pensée et justifier ma conclusion, je distingue deux mouvements d'un navire : l'un par lequel il se meut autour de son centre, et qui constitue le roulis et le tangage; l'autre par lequel il est porté tout entier, de droite à gauche, de haut en bas, sur le dos des lames, et de leur sommet à leur base. Or, comment se comporte un petit navire dans une très-grosse mer? Il gravit les collines d'eau qui s'offrent à lui, et en redescend comme une diligence franchissant une côte : son mouvement de *translation* est donc immense et continuel. Mais ce n'est pas celui-là qui secoue; la terre vole dans l'espace comme un boulet de canon, et nous ne le sentons pas, tandis qu'un mètre carré de sa surface n'a qu'à osciller, et nous sommes renversés. Ce qui secoue un objet, y met le désordre, y jette la perturbation et l'instabilité, ce sont les mouvements vio-

lents qu'il exécute sur lui-même, sur son axe, et ces mouvements s'opèrent sur une échelle d'autant plus grande que l'objet est plus grand, non-seulement par le fait seul qu'il est plus grand, mais parce que, couvrant une plus grande surface agitée, il est sujet à être bouleversé dans toute son étendue. En effet, les Léviathans de nos jours enjambent plusieurs lames à la fois, y font presque pont, mais ils ne peuvent lutter contre tant d'ennemis. Sont-ils en équilibre un instant au haut d'une lame, celle qui la suit vient bondir sous leur proue avant qu'ils aient eu le temps de se laisser retomber sur les flancs de la première, qui vient rouler sous leur arrière pendant que leur avant est déjà aux prises avec un nouvel ennemi, ou pointe dans le vide pour plonger, faute de support, comme du plomb, dans la troisième vallée. Dans son lit, la nuit, on se sent quelquefois tomber dans l'espace comme si l'on avait été lancé du haut des tours de Notre-Dame.

Mais ce n'est pas tout ; du fait qu'un navire soit grand il résulte non-seulement qu'il est travaillé par plus de causes perturbatrices, mais aussi que les courbes décrites par son pont et ses mâts sont énormes. On y est très-élevé au-dessus de l'eau, et la mâture bien plus encore ; or, il saute aux yeux que plus on est éloigné du centre d'un objet qui roule sur lui-même, plus l'arc du cercle que l'on décrit est grand, plus la vitesse avec laquelle on le décrit est grande aussi. Cela est de la théorie, mais c'est encore de l'expérience ; chacun peut s'en convaincre même sans naviguer, en suivant de l'œil un bouchon qui flotte, ou un oiseau de mer qui dort, au milieu des plus fortes tempêtes ; c'est à peine s'ils bougent, ou si l'on me passe l'expression, *ils changent de place*, mais *ne remuent pas*. Mettez-y le *Great-Eastern*, et il craquera de toutes parts, se tordra comme un serpent, ou s'ouvrira en deux comme le *Royal Charter* au milieu de frissons électriques.

Je ne crois pas que l'on puisse voir rien de mieux construit que le *Malta*, où cependant dans des tempêtes ordinaires, je fus plus secoué que je ne l'avais été autrefois sur un navire qui aurait pu lui servir de chaloupe, en doublant le cap Horn.

Le vent s'étant enfin calmé, nous approchâmes des terres de la colonie naissante de l'Australie occidentale, où l'on ne distinguait partout que des falaises et des îles de granit, des plages d'un sable aussi blanc que la neige, et un horizon assez ondulé d'arbustes rabougris. Nous entrions dans la baie dite *King George's Sound*, ayant à son extrémité, entouré de solitudes vierges, le village d'*Albany*. A gauche se dressait une singulière masse de granit, véritable caricature de Louis-Philippe, à droite une humble montagne appelée « mont Gardener. » Quelle différence avec les rades animées de Melbourne et de Sydney, leur bruit, leur commerce, leurs monuments ! Et où étaient maintenant les grands *Eucalyptus* avec leurs perroquets blancs ? Étions-nous vraiment sur le même continent ? Il n'y eut plus à en douter dès que nous eûmes mis pied à terre et que nous y fûmes accueillis par ces pauvres négresses qu'on craint de nommer des femmes, dignes enfants du plus aride pays du globe. Maigres, noires et luisantes, les cheveux barbouillés d'ocre rouge, une inexplicable coquetterie les amenait là, et elles s'imaginaient marcher de conquête en conquête. Il y avait même parmi elles une vieille penchée vers la terre, portant, en signe de deuil, une ligne crayeuse sur le front et une autre sur la raie dépouillée qui séparait un reste de cheveux ; et celle-là croyait ses charmes irrésistibles ! Qu'on cite après cela les sauvages et la vie de la nature ! Voilà ce qu'elle produit livrée à elle-même ! Pour ne parler que du physique, rien ne saurait être laid comme la forme et les traits de toutes ces malheureuses, qui n'avaient pour elles que l'expression brillante

de leurs yeux, et leurs belles dents blanches. Il n'y a que les Européens qui aient de mauvaises et de vilaines dents.

Quant aux hommes, ils me réconcilièrent un peu avec leur race : quoique osseux et marchant les genoux ployés, ils avaient une apparence de force et les attitudes très-fières. Droits comme des flèches, la poitrine très-développée, la barbe noire et fournie, les cheveux soyeux et l'œil animé, c'étaient vraiment de beaux hommes. J'appris, du reste, que leur esprit ne démentait pas leur physionomie, et que dans les écoles où on élevait leurs enfants, ceux-ci montraient beaucoup d'intelligence. Ce qui nous intéressait le plus, c'était de les voir à l'œuvre dans ce qu'ils devaient le mieux faire, c'est-à-dire maniant leurs arcs, leurs lances et le formidable *boumarang*. Aussi en choisîmes-nous cinq ou six qui devaient, moyennant quelques shillings, nous donner une séance. Nous plantâmes une pièce en terre, de manière qu'elle fût presque entièrement visible, et les priâmes de s'en aller à quarante mètres au moins pour l'enlever d'un coup de lance. Mais ils trouvèrent tous la distance trop grande, et la réduisirent à quinze ou vingt mètres. Alors avec beaucoup plus de grâce et de force que d'aplomb, ils cherchèrent à atteindre le but, quoique presque toujours sans succès. Ils ne se distinguèrent que par la force, et nous restâmes bien convaincus de l'efficacité meurtrière de l'arme, quoiqu'elle fût en bois, maniée par de pareils hommes. Après les jeux de lance vinrent les expériences avec le *boumarang*, lame de bois mince légèrement recourbée qui a la singulière propriété de voyager dans les airs sur un cercle, et revient, en tournoyant sur son axe avec une rapidité prodigieuse, au point d'où elle a été lancée. Ceci réussit pleinement et méritait bien la peine d'être vu. Le sauvage regardait d'abord le ciel comme s'il le menaçait, faisait plusieurs bonds, et lançait son terrible messager avec un effort qui semblait capable de disloquer toute son organisation : l'in-

strument de bois, sifflant en fendant l'air, montait à au moins vingt mètres, puis semblait tomber à terre, mais il repartait de nouveau comme un objet animé, remontait en tournant toujours sur lui-même, et après avoir erré ainsi pendant près d'une minute, revenait, comme un oiseau de proie qui n'a rien trouvé, se débattre en mourant au pied de son maître, à moins qu'il ne l'eût lancé avec une vigueur extrême, et alors il recommençait un nouveau cercle. On conçoit facilement qu'avec beaucoup d'adresse, on puisse, avec cette arme, tuer, décapiter même son ennemi derrière un objet quelconque, arbre ou maison. Quant à livrer une bataille sans autres armes que celle-là, comme les projectiles destinés à l'ennemi reviendraient parfois tuer ceux qui les auraient lancés, je crois qu'elle resterait longtemps indécise; ce serait certainement tourner dans un cercle vicieux. Cet instrument, fabriqué en bois d'acacia, est appelé par les naturels *calé*. Ils s'en servent beaucoup pour la chasse des oiseaux, qui se trouvent tout déconcertés en voyant voler parmi eux un objet si étrange. Il paraît qu'ils le lancent même la nuit, allumant alors une de ses extrémités.

Après divers exercices vint le *corrobori* ou danse de guerre que l'on fait toujours exécuter aux indigènes en passant à King George's Sound, moyennant une quarantaine de sous par acteur. Cette fois ils étaient une douzaine qui se rangèrent en cercle, boumarang en main, sans autre vêtement qu'une peau de kangourou qui avait l'air d'être depuis longtemps un héritage dans leurs familles. La danse consistait en ceci. Ils commençaient par trépigner en poussant un cri rauque chaque fois qu'ils mettaient le pied à terre; ils accéléraient le mouvement, s'échauffaient, feignaient la colère, et à un moment donné se lançaient tous à la fois vers le centre du cercle où leurs hideuses bouches se rencontraient pour jeter, avec un ensemble merveilleux, un cri qui devait faire fuire toutes les bêtes sauvages jusqu'à cinq lieues à la

ronde. Après cela ils éclataient de rire et nous demandaient, en très-bon anglais, notre opinion sur cette manœuvre.

Il faisait jour; mais c'est la nuit, à la lueur des torches, qu'il faut voir un *corrobori*, si l'on veut savoir combien la face humaine peut devenir effrayante, surtout chez des gens à traits si mobiles.

Ce sont des hommes si bizarres que les noirs de l'Australie, au physique comme au moral, au moral surtout, un composé des plus hétérogènes. Ainsi le cannibalisme et le fratricide y sont à l'ordre du jour, et cependant des jeunes gens y sont souvent tués pour inconduite. Si l'on veut les connaître parfaitement, il est un excellent ouvrage à consulter : je dirai même qu'il n'y a que celui-là, c'est l'ouvrage intitulé *Mémoires historiques sur l'Australie*, par Mgr Rudesindo Salvado, religieux bénédictin, évêque de Port-Victoria, traduit en français par l'abbé Falcimagne. A propos de cannibalisme, j'y trouve à la page 197, les lignes suivantes : « J'ai dit que dans le cas de famine extrême les Australiens se nourrissaient de chair humaine. Voici le récit que m'en fit mon fidèle Bibliagoro : « C'était par un temps d'hiver, me dit-il, lorsqu'après une pluie abondante qui dura six jours de suite, et par un froid extrême, nous ne trouvâmes aucune espèce de gibier pour manger. Nous étions quatre familles que la faim réduisait au désespoir. Dans cette douloureuse extrémité, un homme de la compagnie prit son danak (morceau de bois devenu très-dur par l'action du feu), et il en frappa traîtreusement ma jeune sœur à la tête, en sorte qu'elle tomba par terre à demi morte. Ils la prirent ensuite, et à demi vivante, sans la dépecer, ils la placèrent sur un grand feu, et avant qu'elle fût entièrement rôtie ils se partagèrent ses membres. Comme j'avais faim autant que les autres, j'en eus ma part. Or quoique le sang qui me dégouttait sur le menton et sur les mains fût le sang de ma propre sœur, hélas! orpheline, pourtant la faim extrême qui

me tourmentait en ce moment me fit tout oublier. Il est vrai qu'alors j'étais trop jeune et que je comprenais peu ce que je faisais; si c'était aujourd'hui elle n'aurait pas été tuée, parce que j'aurais été en état de prendre les armes contre celui qui aurait attenté à sa vie. Mais en pareil cas, le malheureux sort serait tombé sur quelque autre jeune fille, sans doute sur la plus grasse et la moins protégée, parce que la faim était désespérée et qu'à tout prix il fallait manger.» Quelle horreur! quelle inhumanité! Quand bien même nos travaux et nos souffrances n'auraient procuré à ces misérables d'autre bienfait que la suppression d'usages aussi barbares, nous nous en croirions bien suffisamment récompensés, et nous nous estimerions singulièrement heureux. Mais ce ne fut pas l'unique résultat de nos soins.

« Quand nous pénétrâmes dans ces bois, en février 1846, nous ne trouvâmes que des créatures qui tenaient bien moins de l'homme que de la bête ; des sauvages qui se tuaient, comme on vient de le voir, pour se dévorer les uns les autres; *qui déterraient leurs morts*, même après trois jours de sépulture, *pour s'en nourrir* dans les cas extrêmes ; des maris qui pour un rien tuaient leurs femmes; des mères qui donnaient la mort à leur troisième fille, alléguant pour raison unique le grand nombre de femmes[1]. »

Plus loin, page 275, on lit : « La terrible destinée de la troisième fille est de périr de la main de sa propre mère, et ils en donnent pour raison qu'il ne convient pas de laisser se multiplier les femmes. La seconde fille elle-même est mise à mort, si l'enfantement a été laborieux ou si l'enfant donne trop de mal à apaiser. »

Enfin, page 314, on lit encore : « J'ai dit que les Australiens, dans les cas d'extrême famine, mangent de la chair humaine, et, en effet, dans certains temps de l'année, les

1. Salvado, p. 195 et 196.

racines étant très-rares et la chasse devenant très-difficile à cause de la mauvaise saison, ils peuvent se trouver réduits à la plus cruelle nécessité. Si, dans ces sortes d'extrémités, il vient à leur connaissance que quelque sauvage ait été enterré depuis peu, ils préfèrent le *déterrer et s'en nourrir* plutôt que de sacrifier quelque jeune et innocente victime. Je leur représentais ce qu'il y avait d'horrible dans un pareil acte, et que la chair du cadavre exhumé leur était tout à fait pernicieuse. Il me fut répondu qu'un cadavre, qui n'était resté inhumé que trois jours et deux nuits, était encore mangeable, et que sa chair ne pouvait que leur procurer la diarrhée. Dans tous les cas, ce mets est préparé au feu de la même manière que la chair du kangourou. Dans ces funestes conjonctures, si les parents du trépassé viennent à savoir que la tombe de leur parent a été violée, et que son corps a été dévoré, ils se colorent le front en noir et portent la guerre et la désolation chez les violateurs de la sépulture[1]. »

Les Australiens se font souvent édenter et disloquer, comme pour abjurer à tout jamais l'habitude de manger ou d'assommer personne, et cependant si l'un d'eux meurt d'une mort non violente et naturelle, ils ne peuvent se persuader que cela soit possible, mais font vœu de tuer sur place un soi-disant meurtrier de leur ami, qu'ils trouvent en regardant de quel côté tombera un bâton placé momentanément en équilibre, ou par quelque autre manœuvre analogue!

Au physique, ils offrent aussi des particularités remarquables : d'abord leur excessive cambrure et la saillie de leur poitrine, leur force et leur souplesse, quoiqu'ils vivent de presque rien, et restent aussi longtemps sans manger que des chameaux. Leur agilité ne demande pas d'autre

1. Salvado, p. 214.

preuve que celle-ci, que tout le monde connaît : c'est la manière dont ils grimpent aux arbres en faisant des trous dans l'écorce pour y mettre leurs orteils, la main toujours armée d'un tomahâk qui leur fraye la route, tour d'adresse que ferait difficilement le plus habile de nos saltimbanques, eût-il franchi le Niagara sur une corde.

Assurément, ils ne sont pas tombés si bas, même au physique, qu'on voudrait nous le persuader ; l'angle facial des blancs est souvent plus aigu que le leur, et dans l'Australie occidentale du moins, leurs cheveux, loin de ressembler à ceux des nègres, sont, au contraire, lisses et parfois du blond le plus franc. Mgr Salvado, qui passa tant d'années parmi eux, nous assure qu'ils ont le sang extrêmement pur, en preuve de quoi il cite ce fait, qu'il ne vit jamais que quatre Australiens aveugles, et jamais un sourd, un muet, un estropié ou un imbécile. Ils ne connaissent ni la petite vérole, ni bien d'autres maladies qui sont autant la honte que le fléau des peuples les plus civilisés. Ils arrivent souvent à un âge avancé, et n'ont jamais eu l'idée du suicide, malgré toutes les épreuves de leur misérable existence. Ils passent, en effet, quelquefois plusieurs jours sans manger, et alors ce qu'ils engouffrent passe toute croyance. Selon l'explorateur Gray, ils dévorent, outre six espèces de kangourous, des chiens, des tortues, des serpents, des phoques, beaucoup de poissons, toutes sortes d'oiseaux, ainsi que leurs œufs et ceux des lézards, sans compter une foule de végétaux, et même de la terre mêlée à certaines racines ; si bien qu'ils se donnent souvent, après un carême forcé, les les plus affreux cauchemars, qu'ils prennent pour des mauvais esprits. On les voit alors se lever la nuit pour les chasser, allumer un tison, et l'agiter violemment autour de leur tête, avec mille imprécations.

Tels sont les principaux traits physiques de cette race si mal connue. Si nous passons au moral, nous trouverons

chez les Australiens des qualités qui leur feront le plus grand honneur : « Je sais fort bien, dit Sturt, qu'il y a eu chez eux des exemples individuels de brutalité, qui ne peuvent recevoir de palliation même dans la vie sauvage, qu'ils ont des coutumes dégoûtantes, qu'ils sont vindicatifs et adonnés au vol. Cependant je dirai qu'ils ont des qualités pour racheter tout cela. D'abord j'aime à croire que les horreurs dont ils se sont rendus coupables ont été locales; quant au reste, je ne vois pas qu'ils soient pires que d'autres races barbares. La perfidie et la ruse sont inhérentes au cœur de tous les sauvages. Je me demande même s'ils ne les considèrent pas comme des vertus cardinales ; mais, en admettant que les indigènes de l'Australie ont les passions les plus ingouvernables, on pourrait donner, de leur respect pour la vérité et l'honnêteté, des exemples qui devraient peser dans tout jugement que nous pouvons faire de leur caractère. Aucun Européen, pas même M. Eyre, n'a vu tant d'aborigènes du continent australien que moi, et cela dans des circonstances où une lutte semblait imminente, et jamais homme n'a eu moins à s'en plaindre. Si mon expédition a été menacée par ces gens, si nous avons vu leurs lances dressées par centaines contre nous, c'est parce qu'ils avaient été surpris, et agissaient sous l'influence de la peur. Si je m'étais précipité sur ces pauvres gens, j'aurais reçu leurs coups, et me serais vu obligé de lever la main sur eux ; mais en leur donnant le temps de revenir de leur surprise, en leur laissant accomplir leurs cérémonies habituelles, et par des démonstrations pacifiques, des collisions hostiles ont été évitées. . . . . .

. . . . . .

« Ils sont susceptibles d'attachements solides, sont des parents indulgents, et témoignent certainement d'un sentiment d'affection envers leur famille; sont imprévoyants et généreux, ne s'inquiétant pas du lendemain. De l'autre côté,

ils sont vindicatifs et rusés, et traitent leurs femmes avec beaucoup de dureté, rejetant sur elles le poids de presque toutes leurs affaires ; celui-là étant considéré le plus riche qui en a le plus, parce qu'il peut s'asseoir dans sa hutte et les envoyer chercher sa nourriture[1]. »

Voyons ce qu'en dit Mitchell, qui les a tant étudiés :

« Il n'y a pas de sujet touchant l'Australie moins compris en Angleterre que le caractère et la condition des aborigènes. On les a dépeints comme le dernier échelon de l'humanité ; cependant j'ai trouvé ceux qui m'accompagnaient supérieurs en pénétration et en jugement aux blancs qui composaient mon expédition.

« Il me siérait mal de vilipender le caractère des aborigènes, car c'est un des individus de cette race infortunée qui fut mon guide, mon compagnon, mon conseiller et mon ami, dans les occasions les plus critiques de ce dernier voyage d'exploration. Youranigh était petit et frêle de sa personne, mais son courage et sa résolution étaient des plus déterminés. Son intelligence et son jugement me le rendirent si nécessaire, qu'il était toujours à mes côtés, soit à pied, soit à cheval. Jamais ma confiance en lui ne fut mal placée.....

« Rien n'échappait à son œil pénétrant et à son oreille subtile ; ses phrases courtes, mais oratoires, furent toujours sages, quoique prononcées par quelqu'un réputé « sauvage, » et son affection et sa bonté pour le petit Dicky parurent tout à fait paternelles[2]. »

Revenons à notre saint évêque. Il nous dit, à propos de l'aptitude des Australiens à tout apprendre : « En essayant d'inculquer à quelques petits garçons les premiers éléments de la religion et des lettres, je trouvai qu'ils apprenaient avec beaucoup de facilité et de promptitude. L'un d'eux,

1. Sturt, vol. II, p. 275.
2. Mitchell's *Tropical Australia*, p. 415.

dès le premier jour, apprit en dix minutes quarante lettres divisées en majuscules et minuscules de divers caractères anglais, savoir : huit lettres dans chacun des cinq alphabets. Qu'on fasse la même expérience dans le plus nombreux institut d'Europe, avec cinq alphabets inconnus ou cinq différents caractères, et on verra si en dix minutes un enfant de neuf ans, comme était celui-là, pourra retenir de mémoire et distinguer quarante caractères, et en répéter les noms par tous les bouts.

« Un autre, après quelques leçons, redisait par cœur, de gauche à droite et *vice versa*, toute espèce de nombres composés, depuis deux jusqu'à neuf chiffres, les augmentant successivement et point par ordre progressif ; or il le faisait avec une telle promptitude, qu'on l'eût pris pour un vieux calculateur.

« Un troisième, et à peu près du même âge que le premier, apprit en quelques semaines plusieurs opérations d'arithmétique, quoique la numération connue chez eux ne dépasse pas le trois.

« J'en ai vu un qui, au bout de cinq minutes d'observation, eut appris à tricoter des bas en regardant faire seulement une femme qui était occupée à cette sorte d'ouvrage.

« Un autre, ayant vu un capitaine de vaisseau prendre le méridien avec le sextant, répéta l'expérience avec succès. Ce même capitaine m'assura que quatre jeunes gens, ses élèves, avaient mis trois mois pour apprendre à reproduire cette opération, qu'un jeune australien de moins de dix ans, venait de saisir avec tant de précision dès la première fois. On la lui fit ensuite répéter plusieurs fois en présence de diverses personnes pour s'assurer que ce n'avait pas été l'effet du hasard[1]. »

1. Salvado, p. 251 et 252.

Ce qu'il y a de plus primitif parmi eux, c'est leur arithmétique, qui ne va, pour le moment, que jusqu'à trois. N'espérons donc pas encore dénicher un Pascal australien; mais, en revanche, consolons-nous en apprenant qu'il existe au fond de ces déserts de touchantes croyances religieuses et des germes de sainteté : « Les Australiens croient que l'âme est immortelle, et qu'à la mort d'un sauvage elle passe dans le corps d'un autre, ou bien qu'elle va chantant d'un ton lamentable et voletant d'un arbre à l'autre. Bien des fois, pendant les nuits, j'ai observé quelque femme australienne, à qui il était mort un fils depuis peu, se lever et se mettre à courir seule au travers des bois, parce qu'elle avait entendu le chant mélancolique de quelque oiseau nocturne, et elle croyait à n'en pas douter que c'était l'âme de son cher enfant. Elle l'appelait par son nom, elle lui tenait les discours les plus caressants, et, fondant en larmes, elle l'invitait à venir avec elle. Elle donnait souvent au delà de deux grandes heures à ces démonstrations de véritable tendresse maternelle, et s'écartait de plus d'un mille de l'endroit où elle passait la nuit.

« J'ai dit, dans la seconde partie de cet écrit, que les sauvages, croyant apercevoir une âme qui s'envole d'arbre en arbre, s'en approchent l'un derrière l'autre pour obtenir qu'elle descende, persuadés que, si par hasard l'âme se rend à leur invitation, elle reste dans le corps du sauvage, le premier venu s'il est seul, ou le dernier s'ils sont plusieurs, traversant à cet effet le corps de ceux qu'elle rencontre les premiers; en sorte que, selon eux, il y a des Australiens qui possèdent deux âmes. Si un sauvage vient à être tué d'un coup de ghici, ils croient que l'âme du trépassé demeure fixée à la pointe de l'arme qui lui donna la mort, et il faut que ce bout du ghici soit brûlé après la sépulture du cadavre, afin que l'âme puisse s'envoler. Ils croient, en outre, que l'âme éprouve la rigueur du froid

nocturne ; voilà pourquoi, non loin du lieu de la sépulture, ils allument un grand feu afin qu'elle puisse se réchauffer, et cette pratique se continue bien souvent pendant plus d'un mois[1]. »

Ne naîtra-t-il pas un Cooper ou un Chateaubriand pour chanter ces poétiques sauvages ? Peut-être en seraient-ils plus dignes par leurs vertus que les hordes barbares des forêts de l'Amérique. Il est vrai qu'en débarquant sur les plages de l'Australie occidentale, l'on n'est frappé que des plus grossiers spectacles ; mais l'Européen est là qui a tout corrompu. « Le sauvage, dit encore Salvado, ne pardonne jamais l'insulte faite à la pudeur des femmes qui lui appartiennent ; c'est un outrage qui se paye cher et le plus souvent par la mort. Les premiers Européens qui se rendirent coupables de tels méfaits en ont su quelque chose. Nos voyageurs ne trouveront certainement pas, dans le voisinage des établissements européens, des mœurs aussi sévères, parce que, réduits à la misère et subjugués par la force, les pauvres sauvages sont contraints, par le désir de leur propre conversation, de prendre en patience l'opprobre de peur de pire ; c'est tout autre chose pourtant parmi ceux qui, loin du contact européen, vivent au milieu des forêts. Dans les trois années de mon séjour, je n'ai jamais observé autour de nous un seul acte tant soit peu indécent ou déshonnête parmi eux ; au contraire, je trouvai des mœurs louables au plus haut point. Lorsqu'une famille se dispose à dormir, les garçons qui ont passé l'âge de sept ans dorment seuls autour du feu commun, les plus petits avec le père, et les enfants à la mamelle, aussi bien que les filles, quel que soit leur âge, avec la mère. Les femmes jouissent du droit d'ancienneté, la première dort plus près du mari et ainsi de suite[2]. »

1. Salvado, p. 260.
2. Salvado, p. 280.

Pour moi, qui n'ai vu l'Australie qu'en touriste, qui n'ai pu même me former une opinion sur ses aborigènes, je m'en amusai plutôt qu'autre chose, et j'aimais surtout à me demander, en voyant passer devant moi ces formes singulières et grotesques, en entendant les sons de leur langue assez musicale, en les voyant tourner le dos à la civilisation et retourner sans effroi dans leurs déserts, j'aimais à me demander avec un intérêt profond : « Quelle espèce de patrie habitent ces hommes étranges, et d'où sont-ils venus ? »

Quelle question plus capable d'intriguer tout être que charme le mystère et que séduit la perspective des aventures ? Tirez une ligne du point où nous sommes maintenant, aux côtes perdues que baigne, sans les rafraîchir, le golfe de Carpentarie, et tout le pays situé à gauche de cette ligne, surface grande comme quatre Frances, nous est à peu près aussi inconnu que la géographie de Saturne. On pourrait se livrer, et on s'est livré à des spéculations sans nombre sur la nature de ce pays, terre ou eau, éden ou sahara ; on croit, pour beaucoup de raisons plausibles, qu'il doit y avoir ou une mer ou un très-grand lac : mais n'importe les suppositions, celui qui, parti d'Albany, déboucherait sur le golfe de Carpentarie, mériterait que la plus lointaine postérité ne l'oubliât jamais. En présence de ces horizons sans bornes qui s'étendaient vers le nord, sans une maison, sans une route, sans autre bruit même que celui du vent dans des arbres condamnés à ne pas grandir, je me demandais, du haut d'un rocher de granit, si ce serait trop de risquer sa vie pour accomplir une pareille œuvre. Mais l'on est poëte, et rien de plus, lorsqu'on voit le désert à ses pieds et que l'on rêve à ses profondeurs. Ce n'est que lorsqu'on a commencé à en remuer le sable et à s'embraser sous son soleil, que l'on comprend les difficultés de sa tâche, et que l'on reste

convaincu, une fois de plus, qu'il n'y aura jamais de limites aux désirs de l'homme. Admirable illusion cependant que celle qui nous fait croire le contraire, et laisse allumée toute notre énergie, souvent même beaucoup plus qu'il n'en faut, pour les entreprises qui ne sont pas au-dessus de nos forces !

Quelques passagers ayant acheté, à l'hôtel d'Albany, de belles couvertures en peau d'*Opossum*, et des plumes d'*Emeu*, nous nous hâtâmes, au premier coup de sifflet parti du bord, de reprendre le chemin du *Malta*, qui ne s'arrêterait plus maintenant jusqu'à Ceylan. Quoique je n'eusse conçu aucun attachement pour les noirs indigènes qui nous escortèrent à la plage, je fus touché et fier en même temps d'apprendre par eux combien l'honneur européen est au-dessus de ce qu'atteint rarement un sauvage, quoiqu'il le comprenne toujours, en entendant cette question qu'ils posent souvent aux blancs : « Me le promettez-vous ? — Oui, » et ils douteraient plutôt de leurs divinités que de cette parole.

Au moment de partir, j'achetai à un fleuriste qui vint à bord un grand nombre de graines que je crus précieuses, venant d'un pays si peu connu encore, et où des troupeaux de moutons en entier sont quelquefois empoisonnés sans que l'on sache pourquoi ni comment. Nous embarquâmes un missionnaire catholique venu par terre de Perth, la capitale de la petite colonie ; nous vîmes, en défilant le long de la rade, d'énormes blocs de granit, superposés et en équilibre; puis doublant à droite le cap Louis-Philippe, nous cinglâmes à pleines voiles vers l'océan Indien.

27 juin. Nos musiciens allemands nous accompagnent encore pour nous consoler de l'absence de la terre ; et les mélodies d'Ernani, qui rompent aujourd'hui le silence de maintes forêts américaines, vont aussi réjouir l'Océan sur l'aile des vents alizés et le souffle des pôles.

28. Nous arrivons à 35° de latitude : la température monte peu à peu ; des éclairs paraissent au nord et au sud, le vent tend à ne plus souffler de l'ouest, mais la mer roule toujours de ce point ses longues collines.

29. On hisse la vergue du grand cacatois avec une machine à vapeur. Température = 18°.

30. Température = 24° Nous passons un brig qui a cassé un de ses mâts. Le soir, nous jouons sur le pont aux jeux les plus bruyants, et pour clore la fête, je me hasarde à voler inaperçu à la tête du mât, malgré la taxe levée par les matelots du monde entier, sur tout passager qui monte dans la mâture. Mais je suis saisi au sommet par un matelot européen d'un côté, par trois nègres de l'autre, qui m'enchaînent et me forcent à capituler ; j'obtiens ma liberté moyennant rançon. Je ne connais pas, à bord d'un navire, de délassement plus agréable et d'exercice plus salutaire, que d'aller, quelque temps et quelque mer qu'il fasse, s'asseoir solidement sur le cacatois ou le contre-cacatois s'il y en a un, pour fumer et contempler l'immensité de l'Océan qui, à cette hauteur, paraît vraiment grand. Ce soir-là j'en descendis fort tard et assistai à un bal sur le pont.

1er juillet. C'est dimanche, et nous sommes sous le pavillon de l'Angleterre ; pas d'échecs, pas de cartes, pas de musique ; à neuf heures chacun descend pour l'office dans la cabine, après quoi on passe la revue de l'équipage et des cipahis, où l'on peut admirer tous les costumes de l'Orient et toutes les couleurs connues.

Nous sommes à la porte des tropiques et entrons dans les vents alizés du sud-est, région d'éternelle sénérité où l'on peut toujours compter sur les éléments. On hisse sans crainte toutes les voiles possibles, qui nous donnent un air des plus imposants ; la machine est condamnée à modérer ses feux et à ne plus aller qu'à demi-vitesse ; cependant grâce

au vent et à la beauté de la mer, unie comme les pelouses de Hyde-Park, nous ne filons pas moins de treize nœuds.

2. Le cri de « Au feu ! » jette la consternation partout ; mais on apprend bientôt que ce n'est qu'un simulacre d'incendie pour exercer l'équipage à l'éteindre lorsqu'il éclatera pour tout de bon. Aussi au lieu de devenir la proie des flammes, nous essuyons un nouveau déluge.

3. On hisse de la cale sur le pont les gros bagages de tous ceux qui en ont besoin; exemple de sollicitude de la compagnie pour la propreté et le confort de ses passagers, que l'on ferait bien d'imiter partout, surtout sur les navires où on laisse courir et s'échapper scandaleusement sur le pont des moutons et des cochons, tandis qu'un nécessaire ne trouve pas de place dans la cabine payée plus cher qu'une loge d'Opéra. Température = 26°, latitude = 16°.

Nous sortons trop vite des heureuses régions qui ne connaissent que le beau temps : voici la pluie et les bourrasques avant-coureurs de la ligne.

4. Température = 29°. Nous passons près, trop près peut-être, d'un navire, car on prétend que deux objets sur l'eau exercent l'un sur l'autre une attraction très-sensible. En passant le huitième degré de latitude, des vents violents et irréguliers se déchaînent : une pluie de plomb vient rebondir sur le pont qui fume, et des éclairs déchirent des nuages si massifs qu'ils ont le relief des montagnes. Le bout-dehors de beaupré est emporté dans un grain. Nous voyons quelques oiseaux de terre, qui nous signalent l'existence probable, quoique contestée, d'un îlot marqué sur quelques cartes.....

7. Nous passons l'équateur, la température étant de 30°; puis nous nous dirigeons sur une ligne à gauche de la ligne directe qui mène à Ceylan, pour neutraliser l'influence souvent très-grande d'un fort courant allant vers l'est.

9. Voici la terre, non des Pharaons ou de Montézuma,

mais la plus poétique et la plus fleurie, l'heureuse, l'éblouissante île de Ceylan, avec ses parfums et ses côtes écumeuses ! Loin de nous désormais les sables, la bise, et la perspective de périr désolé dans le fond des gorges de montagnes ; car s'il existe un paradis sur la terre, nous sommes à ses portes !

CHAPITRE XXVIII.

M. Coleman. — Les Cingalais. — Voyage à Colombo et à Kandy. — Le bouddhisme et souvenir de la Mongolie. — Les éléphants au travail. — Ascension d'Anthony Peak. — Retour à Galle. — Mariage musulman. — Beauté de la nature à Ceylan. — Solitude du voyageur.

Jamais je n'oublierai le jour où, par une belle matinée de juillet, je m'éveillai à l'ancre en face des merveilles qui composent le tableau de Point de Galle. Toute la côte, jusqu'à perte de vue, était bordée d'une muraille de cocotiers, le plus gracieux de tous les arbres, et qui se penche toujours naturellement vers l'eau. Au pied de cette ligne noire s'étendait, dans la mer, un chaos de rochers, les uns à fleur d'eau, les autres dominant tout ce qui les environnait, où les lames brisées et réduites en poudre formaient en grondant d'éblouissants tapis d'écume. On ne voyait pas la fin de ces plages, car le choc de la mer produisait une vapeur blanche qui les couvrait, même à côté de nous, d'une demi-teinte : non ce triste brouillard des pays pluvieux, mais une gaze blanche, un voile léger que perçait à peine le plus brillant des soleils. Au-dessus de ces chaudes vapeurs et de tout ce bruit, des pics lointains chantés par les poëtes de l'Inde, se dressaient de deux mille mètres au-dessus de mille vallons, berceau peut-être du genre humain. Nous avions à peine eu le temps de contempler cette belle scène, si différente de la dernière que nous avions quittée, que nous

fûmes tout entourés de bateaux très-singuliers, et propres à Ceylan, souvent appelés, mais à tort, des *catimarons*, avec lesquels ils n'ont rien de commun, leur véritable nom étant, en anglais, des *outriggers*. Puisqu'il en sera plusieurs fois question, je vais les décrire ici.

Ce sont des bateaux longs d'environ six mètres, et larges seulement de six pouces, ayant un arbre pour cale, auquel tous les autres morceaux sont cousus, mais jamais cloués. Le mât qu'ils portent se place extérieurement, et soutient une vergue mobile autour de lui, où s'installe une très-grande voile, susceptible de se gonfler comme les flancs d'un ballon. On conçoit facilement que le contact de quoi que ce soit, à plus forte raison le vent, ferait chavirer à l'instant un bateau si étroit, ne tirant que quelques pouces et sortant beaucoup de l'eau, s'il n'était muni d'un appareil, d'un appendice très-important qui lui a valu son nom d'*outrigger*. C'est tout simplement une poutre arrondie qui flotte parallèlement à six pieds du bateau, et lui est si fortement liée par deux solides bâtons recourbés, qu'elle en fait partie et lui est plus indispensable que les jambes ne le sont à l'homme. Car, lorsqu'il fait du vent et que la voile est pleine, si cet appendice se trouve *sous le vent*, sa résistance à l'eau, où rien ne le ferait enfoncer, empêche le bateau de chavirer de ce côté-là; tandis que s'il se trouve *au vent*, sa difficulté à sortir de l'eau produit le même résultat. Je dis « difficulté, » car il n'y a pas « impossibilité » que cela arrive par un vent très-fort, et dans ce cas-là on met deux ou même trois hommes sur les verges de bois qui joignent le bateau à la poutre, afin d'en augmenter la pression sur l'eau et la forcer à y rester. Rien de plus parfait que cette combinaison, qui joint une extrême légèreté à la sécurité, et permet à des bateaux que deux hommes pourraient porter, de suivre, de dépasser quelquefois, même dans une assez grosse mer, de très-grands bâtiments

à vapeur. Mais le reste est moins ingénieux. Ainsi, ils sont tellement étroits, qu'il n'y a que certains hommes qui puissent y entrer; le timonier est logé dans un trou que remplirait un petit chien; les avirons sont en deux morceaux, etc., etc.

Je tiens à signaler aussi, en mettant le pied dans cette île, deux autres choses assez étranges. Il s'agit d'abord d'un homme énergique devenu si célèbre que je me crois le droit d'en parler comme d'un homme public, et comme tel la propriété du public : c'est M. Coleman.

Chaque fois qu'un bateau à vapeur mouille à Point de Galle (et cela arrive plusieurs fois par semaine), à peine l'ancre est-elle descendue que le pont est envahi en foule par de jeunes messagers envoyés par les propriétaires d'hôtels, avec une écharpe où paraît en grosses lettres le nom de leur maître. Parmi ceux-ci, l'envoyé de M. Coleman a toujours l'importance d'un ambassadeur de grande puissance. Mais ce n'est rien encore. Lorsque vous avez, à grand'peine, mis pied à terre (car la houle est toujours très-forte), que voyez-vous avant tout le reste, même en débarquant sur une terre étrangère? Ce sont de nouveaux messagers portant sur des placards, comme les pauvres aveugles, l'illustre nom de M. Coleman. Une grande porte s'ouvre à gauche sous le mur d'enceinte : mais au lieu du nom de vingt victoires, celui-ci montre à tous le nom du fameux maître d'hôtel. Vous vous avancez sous une allée de beaux arbres, et chaque tronc porte une planche avec une main pointant, comme l'aiguille aimantée vers le sud : *To Coleman's*. Maintenant nous gravissons les degrés de l'hôtel dont le maître s'obstine à se cacher, jusqu'à ce que par une théâtrale apparition il se montre aux yeux de tous, comme qui dirait: « Me voilà ! Êtes-vous contents? » Je dois le dire cependant : M. Coleman est un homme plein de sens, et, ce qui vaut mieux, plein de cœur; il est aux plus

petits soins pour ses pratiques, et non content de leur faire servir des liqueurs dont le secret lui appartient et qui n'ont jamais été baptisées, il cherche encore à leur être agréable lorsque, après dîner, il se redresse de toute sa hauteur pour entonner des chansons bachiques qui étouffent jusqu'à l'artillerie de la mer. Voici les noms dont, inspiré peut-être par la poésie de l'île, il a décoré quelques-unes de ces liqueurs qui défient la nomenclature chimique : *The celebraled nectarian crasher*, *gum ticklers*, *eye openers*, *palate irritators*, *bosom caressers*, *sleep inducers*, *morning dews*, etc., etc.

. . . . . .

Passons à la seconde curiosité de Ceylan : c'est la chevelure des hommes. Que ce soit un don gratuit de la nature, ou l'huile de coco dont on les sature journellement, ou les deux causes réunies, peu importe ; mais il n'y a pas de lion qui l'ait plus épaisse, de femme qui l'ait plus soyeuse, d'artiste qui sache mieux la porter. C'est un vrai manteau de velours noir qui descend en plis onduleux sur les épaules, le dos, même jusqu'aux hanches, et défie les plus ardents rayons du soleil.

C'est du reste un type très-singulier que celui des jeunes Cingalais : ils ont de si beaux yeux, les traits si délicats et tous les membres si souples, que l'on ne sait jamais, littéralement, si l'on parle à un garçon ou à une fille, remarque qu'ont faite tous les voyageurs. A vrai dire, ils ont même la physionomie et la tournure bien plus agréables que les femmes, auxquelles leur extrême timidité donne un air sournois et morose, tandis que les jeunes gens ont toujours le sourire sur les lèvres.

Les dents des Cingalais sont aussi dignes d'être étudiées, chez ceux, du moins, qui ne mâchent pas le *bétel*. C'est de l'ivoire même, et la preuve que leur blancheur est considérée par eux comme une beauté, c'est le soin scrupuleux

qu'ils mettent à les nettoyer constamment avec leurs doigts. Il est vrai qu'à côté de cela je pourrais citer le mauvais goût de l'un d'eux à qui je demandais si le bétel embellissait les dents : « Oui, me répondit-il. — Ça les blanchit ? — Non ! ça les noircit ! »

Comme peu d'entre nous devaient prendre la route de Calcutta, et que la plupart comptaient partir le soir même pour Suez, on se hâta d'organiser quelques bandes pour aller voir les jardins de *Ouak Wallak*, situés à quatre milles de Pointe de Galle. Quoique je dusse y rester deux semaines, je profitai de l'occasion et partis en voiture avec trois autres personnes, prenant une route qui ne cessa de serpenter au milieu des forêts de cocotiers, hauts quelques-uns de quarante mètres et plus. Quoique nous allassions très-vite, des gamins nous suivirent presque tout le temps en courant comme des lévriers, nous inondant de bouquets et demandant des sous. Mille arbres dont j'ignore le nom couvraient de leur ombrage la colline de Ouak Wallak, où je reconnus pourtant, éclatant entre tous, le magnifique acacia rouge, l'arbre à pain, et l'élégant aloès.

Nous trouvâmes en arrivant un restaurant, où, plus que partout ailleurs, nous fûmes assaillis par ces hordes d'enfants qui font fortune à Ceylan en vendant aux Européens trop crédules des verres de couleurs pour toutes sortes de pierres précieuses. Ce n'est pas à dire cependant que l'on ne puisse en trouver de véritables, mais il faut alors s'adresser à des marchands connus de Galle ou de Colombo, chez qui l'on trouvera tout ce qu'il y a de plus beau : ainsi, par exemple, la fameuse pierre appelée « *œil de chat*, » qui est une variété de quartz hyalin aux reflets verts et phosphorescents. Lorsque cette pierre atteint la taille d'une pièce de dix sous, et qu'elle est de première qualité, elle se vend, à Ceylan, jusqu'à dix mille francs. J'y ai vu aussi un saphir de la taille d'un dé à coudre, ayant une étoile

fort bien dessinée dont les rayons retombaient sur ses faces; cette pierre magnifique, appelée, je crois, par les lapidaires *astérie*, ne valait pas moins de sept à huit mille francs. Enfin, on ne saurait nier que presque toutes les pierres précieuses se trouvent dans cette île, où l'on peut dire sans exagération que la nature a réuni la plus grande partie de ses trésors et épuisé, si cela était possible, toutes ses ressources. Il n'y a pas jusqu'aux poissons que nous vîmes au marché en revenant à Galle, qui n'eussent des couleurs aussi vives que celles du rubis et du saphir. Rien, dans cette île, n'est terne, tout a de l'éclat, tout brille, tout parle d'une patrie que l'homme déchu n'habite plus, et l'on pardonne à ses habitants de croire fermement qu'Adam aimait à se promener sur la cime majestueuse qui porte son nom. C'est une perle elle-même que Ceylan, et le plus brillant ornement de l'Inde. Je ne fus donc pas du tout fâché d'y passer quelque temps, quoique la vie d'hôtel y fût chère, et les excursions encore plus.

Avant cependant de partir pour l'intérieur, je tenais à connaître les environs de cette coquette ville de Point de Galle, et je ne cessai de me promener sous les bois de cocotiers et sur les plages sonores qui l'avoisinent. Ces cocotiers sont les plus beaux que j'aie jamais vus. Au moindre souffle, on les voit se balancer sur leur tige et agiter leur tête gracieuse. Il est impossible à des hommes nés dans des pays où tout est si svelte et si harmonieux de ne pas refléter dans leurs allures aussi bien que dans leur caractère quelques traits d'une nature aussi séduisante. C'est ce qu'on remarque dans tout l'empire des Indes au suprême degré, mais surtout à Ceylan, où, sans s'en douter, les hommes ont toujours l'air de poser pour un tableau. Il faut voir les jeunes Cingalais grimper comme des écureuils le long de la tige de leurs cocotiers, se promener dans leurs branches à plus de cent pieds au-dessus du sol, et

passer de l'un à l'autre sur une corde tendue exprès, sans redescendre à terre. Ce serait presque une école pour Blondin. Je ne me lassai pas de les faire ainsi manœuvrer et de causer ensuite avec eux; car ils parlent presque tous un très-bon anglais et sont les plus grands rieurs du monde. En effet, que pourrait attrister des hommes échappant à la loi du travail qui pèse sur tous les autres, et trouvant dans leur arbre favori, sans avoir à se préoccuper de rien, *nourriture, boisson, bois de chauffage, éclairage, maison et mobilier?* Toujours heureux et contents, ils passent leur vie à chanter, à courir et à danser.

Me trouvant un jour au milieu d'eux, je leur demandai de me faire goûter le *bétel*, pâte rose composée de chaux vive, produit du corail calciné, des feuilles d'une espèce de poivrier et de la pulpe de l'*arec*. Rien n'est plus mauvais, comme je le prouvai en exprimant le plus suprême dégoût, ce qui excita des rires comme on n'en voit plus guère même en France, la patrie de la gaieté. Je ne mangerai plus de bétel, mais si jamais je tombe dans la mélancolie, j'irai m'asseoir à l'ombre des cocotiers de Ceylan.

Tous les environs de Galle sont remplis de singes, et à une certaine distance on trouve des léopards et des éléphants. Les indigènes prétendent que ces léopards (*tchitas*) n'ont, à midi, que la force d'un homme, à cause de la chaleur qui les écrase : à deux heures, la force de deux, et ainsi de suite. Les éléphants disparaissent journellement devant les chasseurs, et les singes se font bien prier avant de se laisser voir; une douzaine en tout fuirent devant moi à toutes jambes et s'élancèrent au sommet des arbres.

Au milieu des écueils qui bordent partout la côte, je trouvai une agréable distraction à me baigner dans des eaux tièdes et tranquilles dont les requins ne pouvaient approcher : un bain de mer est un luxe qu'on ne sait apprécier

que sous les tropiques, où l'on peut y passer plusieurs heures impunément. Prenez tous les jours un bain froid ; couchez-vous à neuf heures, levez-vous au chant du coq, ne commettez aucun excès, surtout de boisson, et il faut que votre constitution soit bien mauvaise si vous ne conservez pas la santé, même dans les pays les plus pestilentiels.

La chaleur à Ceylan n'est nulle part insupportable, quoique si près de l'équateur; seulement elle éprouve beaucoup, parce qu'elle ne cesse jamais, et les Européens qui y vivent au niveau de la mer sont tous jaunes et défaits. Heureusement que sur un espace moins grand que l'Irlande, on y trouve presque tous les climats, même ceux où l'on ne peut dormir à aucune époque sans deux couvertures. Quand j'y arrivai c'était le temps de la mousson du sud-ouest, la saison des pluies et des orages subits, où il ne fait guère plus de 30° à l'ombre. Mais pour ce qui regarde la météorologie, les ressources naturelles, et j'ajoute l'histoire de ce beau pays, on apprendra tout en lisant le remarquable ouvrage de Sir Emerson Tennant, ouvrage si parfait que l'on a honte, après lui, de dire quoi que ce soit sur le même sujet. Je prie cependant que l'on me pardonne le récit de mon petit voyage à Kandy, dans l'intérieur de l'île, que j'accomplis dans les plus heureuses circonstances, accompagné, entre autres personnes, du chevalier de Bunsen, qui me montra toutes sortes d'attentions.

Le 12 juillet, à quatre heures du matin, après d'épouvantables orages, nous partîmes en voiture pour Colombo, par une route qui longeait toujours la mer, et décrite, j'allais dire chantée par Mme Ida Pfeiffer. Le soleil était trop près du tropique du Cancer pour qu'à cette heure le ciel ne fût pas encore parfaitement sombre; l'air de la mer était frais et vif, et lorsque parurent les premières lueurs de l'aurore, nous vîmes à notre gauche l'Océan complétement vert, excepté sur les millions d'écueils d'où il bondis-

sait en rideaux d'écumes jusqu'au haut des cocotiers. C'est le seul moment où, sous les tropiques, on puisse respirer à pleins poumons et où l'on sente l'envie de faire de l'exercice. Ce sentiment de bien-être diminua cependant considérablement lorsque nous nous aperçûmes que les chevaux de poste qu'on nous donnait étaient absolument sauvages, si bien que le cocher était inutile, et qu'ils se seraient lancés dans la mer, sans le *coureur*, homme maigre et effilé qui passe sa vie à sauter à bas de la voiture pour apprendre aux chevaux à suivre la grande route.

Il y a soixante-douze milles, ou cent quinze kilomètres, de Galle à Colombo, dont le coureur fait au moins les deux tiers à pied, suivant, gourmandant et dirigeant dans la droite voie, des chevaux lancés au galop comme tout ce qui marche à la perdition. Heureusement pour nous, la route était excellente et des plus pittoresques. Je ne crois pas que durant tout ce trajet, où l'on ne sort cependant jamais des forêts les plus épaisses, l'on fasse un seul kilomètre sans voir quelque hutte propre et pleine d'enfants, à moitié cachée sous leur ombrage; cinq kilomètres ne se franchissent pas sans traverser un village où des foules joyeuses allant à l'école le livre sous le bras, viennent gambader autour de la voiture, avec leur incomparable chevelure leur servant d'ornement et même de vêtements. Voulant satisfaire notre curiosité en tous points, nous goûtâmes de chaque chose qu'on vint nous offrir : d'abord de l'*arak*, eau-de-vie de l'Inde, extraite par la distillation du *toddy* (jus de cocotier), boisson excessivement spiritueuse qui grise même les bœufs au point qu'on est souvent obligé de les dételer. Puis le toddy lui-même, la noix de coco, des gâteaux dont on nous donna huit pour deux sous, et des cigares coûtant encore moins, qu'il fallait plus de temps pour allumer que pour fumer; car on passait plusieurs minutes à la première opération, tandis qu'une bouffée suffisait

pour faire jeter à la mer, au plus loin et au plus vite, un végétal sans nom, d'une amertume sans égale.

Rassasiés bien vite, nous voulûmes continuer notre route; mais cette fois, il fallut que l'on saisît non-seulement les oreilles des chevaux, mais les roues de la voiture, de peur qu'elles ne partissent dans la direction des fossés; et c'est ce qui arriva, les chevaux s'y étant établis les premiers. Jamais l'on n'aura peur en voiture si l'on s'y est fait rouler à Ceylan.

C'est surtout lorsqu'il fallait traverser de larges et profondes rivières infestées de crocodiles, sur des ponts ébranlés, que nous nous demandions avec anxiété à quoi servaient ces monstres d'abord, et ensuite si le cheval avait jamais été destiné par la nature à d'autre exercice que celui de bondir et de piaffer dans les déserts? Heureusement que les crocodiles ne parurent pas à la surface pour effrayer encore nos bêtes : nous n'y vîmes que des milliers de noix de coco, qu'on y laissait pourrir dans le but de délier les fibres de leur écorce; et en fait de tristes curiosités nous rencontrâmes de pauvres malheureux se traînant sur la route avec des jambes d'une grosseur monstrueuse; ils étaient atteints de l'*éléphantiasis*, maladie à peu près incurable, et due, dit-on, au voisinage des marais ou à la chair des poissons que l'on y pêche. Je fus d'autant plus étonné à la vue de plusieurs estropiés et d'aveugles que le sang me sembla généralement magnifique.

Rien de pittoresque comme cette route étroite, serpentant entre des colonnades de cocotiers qui l'abritent toujours contre le soleil en formant voûte au-dessus d'elle; à gauche, on voit constamment la mer brisant de tous côtés, et sur la route elle-même on rencontre à chaque pas des groupes joyeux où les femmes, moins timides, osent paraître sous des draperies aux mille couleurs jetées avec

un naturel que l'art n'atteindra jamais. A mi-chemin de Colombo, nous nous arrêtâmes dans une détestable auberge où nous déjeunâmes avec les membres de la légation de Prusse en route pour le Japon, dont M. de Bunsen faisait partie. Après cela nous nous enfonçâmes dans d'épais fourrés où nous perdîmes de vue la mer, jusqu'à ce que nous débouchâmes, le soir, sur une immense esplanade au pied des murs de Colombo, la capitale de l'île, qui a passé successivement sous le joug des Portugais, des Hollandais et des Anglais.

C'est une ville régulièrement bâtie, à l'aspect monumental, aux rues larges, bien aérées, mais très-malsaines néanmoins, comme ne l'attestent que trop les figures cadavéreuses de tous les Européens que l'on y rencontre.

Ayant pris le lendemain mon bain de mer, je partis, le corps et l'esprit légers, pour Kandy, ville située au milieu de l'île, dans la région des montagnes. Nous étant mis en route de très-grand matin, nous trouvâmes cependant sur leurs portes presque tous les jeunes campagnards, occupés à se laver les dents et à faire passer des peignes à travers les flots de leur longue chevelure. J'ai lu maintes fois que les Cingalais, en règle générale, portaient un peigne dans leurs cheveux; rien n'est plus faux, rien ne les rendrait plus ridicules, et rien ne les déparerait davantage. Le fait est que cet usage distingue une certaine caste, ou plutôt une secte, et que les neuf dixièmes au moins des Cingalais ont trop d'amour-propre et de bon sens pour ne pas laisser rouler en toute liberté leurs cheveux sur tout le haut de leur corps.

Nous vîmes bientôt, en sortant de Colombo, de nombreux échantillons d'une tout autre race, appelés vaguement « des Malabars. » Ils se distinguaient par une peau aussi noire que celle des nègres, et par un grand développement musculaire. Ils sont laids, quoique bien faits, et tellement

endurcis au soleil qu'ils travaillent toute la journée nu-tête sur les grandes routes. Ces hommes, dont l'aspect barbare nous eût fait hésiter avant de leur demander un service, nous en rendirent néanmoins un fort grand; car à la première côte qu'il fallut monter, nos chevaux, aussi rétifs que ceux de la veille, reculèrent, et nous auraient lancés dans un abîme, sans ces Malabars qui, stimulés par le fouet autant que par leur bonne volonté, sautèrent aux roues et nous poussèrent, avec des hurlements de bêtes fauves, jusqu'au haut de la côte.

C'est ici que je vis pour la première fois des êtres humains prendre, pour se reposer, l'attitude adoptée dans toute l'Inde, et que nos saltimbanques pourraient seuls imiter : je veux dire s'asseoir par terre en ramenant vers eux leurs talons, et faisant toucher leurs genoux à leur menton. On verra les Hindous passer des heures entières accroupis de la sorte, et dormir même comme des crocodiles au soleil; pour quiconque a essayé de cette posture, rien ne prouvera mieux l'extrême souplesse dont sont doués les Asiatiques.

Nous vîmes aussi beaucoup de charrettes attelées de bœufs, que guidaient gracieusement des hommes méritant de fixer les regar dsd'un peintre, par la symétrie de leurs formes : même auprès des tiges perpendiculaires et sveltes des arbres d'*arak*, ils restaient les emblèmes de l'élégance; les femmes, encore mieux faites, passaient et repassaient, ayant un petit bouton doré vissé dans leur narine gauche, des écharpes éblouissantes, des boucles d'oreilles ornées d'un petit cylindre, et des bagues à leurs doigts de pied. Si c'étaient des mères, elles portaient leur enfant à califourchon sur leur hanche, en lui soutenant le dos avec le plus gracieux de tous les bras, usage auquel on attribue souvent la cambrure que ces enfants gardent pour toute la vie.

Cependant nous nous élevions toujours, quand nous n'en aurions eu d'autres preuves que l'abaissement très-sensible de la température. Les cocotiers disparaissaient, tant à cause de la hauteur que de l'éloignement de la mer dont ils semblent ne pouvoir se séparer, et nous entrâmes dans la région des plantations de café, où des montagnes, des précipices rocheux et des gorges presque pyrénéennes nous enveloppèrent bientôt complétement.

L'Arabe qui trouve une oasis dans le désert, le moribond qui revient à la vie, le naufragé même qui aperçoit un navire, ne sauraient éprouver un sentiment de bien-être plus grand que celui réservé à un Européen, lorsqu'il quitte les plaines équatoriales pour s'élever dans l'atmosphère saine et élastique des hautes régions. On dirait même que la nature a, dans ce pays, fait preuve envers lui d'une sollicitude toute particulière, car j'ai souvent remarqué que, pour une hauteur égale, la différence de température était bien plus grande sous les tropiques que chez nous, et la raréfaction de l'air beaucoup moindre : à mille mètres au-dessus des plaines les plus chaudes du monde, la température ne dépasse presque jamais 30°, et à quatre mille mètres dans les mêmes pays l'on respire encore librement. C'est là une question très-intéressante à laquelle je fais allusion seulement pour le moment, mais dont j'aurai l'occasion de reparler souvent. Longtemps avant d'arriver à Kandy, nous nous trouvâmes presque à son niveau, c'est-à-dire à six cents mètres environ au-dessus de celui de la mer, hauteur qui, en Europe, ne causerait pas une grande différence de climat. Déjà cependant un vent froid, qui descendait des gorges de l'intérieur, nous obligea à bien nous couvrir, et nous remarquâmes que tous les indigènes avaient renoncé à l'économique et léger costume des plaines, pour se vêtir d'étoffes aussi voyantes que bigarrées, rouges, jaunes ou blanches. Arrivés au haut d'une côte fort dangereuse par

le manque de garde-fous, les abîmes qui nous entouraient et la méchanceté de nos chevaux, nous aperçûmes un groupe des plus pittoresques, composé de quelques jeunes femmes couvertes de bracelets, aux chevilles comme aux bras, et se reposant près d'un gigantesque *banian*. Impossible à quiconque a le moindre sentiment de l'art et du beau, de ne pas s'arrêter devant un tableau d'une telle grâce naturelle. Nos sympathies seront toujours pour l'Européenne, qui parle notre langue, dont le cœur bat à l'unisson du nôtre, et qui adore le même Dieu que nous; mais nous admirerons moins ses formes et sa grâce après avoir vu, même pour un seul jour, la rectitude absolue, la taille toujours arrondie, quoique élancée et toujours mince, et les allures d'une jeune Indienne, sans omettre ses yeux et ses magnifiques cheveux. J'en dirai autant des hommes, trop féminins cependant pour nos goûts; pas un seuil de cabane où des jeunes gens ne se roulassent sur de la paille ou ne dormissent au soleil.

C'est un caractère tout particulier aux montagnes de l'Inde, sauf l'Himalaya, d'avoir peu de pics aigus; leur sommet est généralement de forme carrée, cylindrique, ou en terrasse. Du haut de la côte dont je parle, nous vîmes une montagne dont la cime se composait presque uniquement d'un rocher carré, dans lequel je crois qu'on aurait pu creuser tout un palais, et cela sur un piédestal de cinq à six cents mètres d'élévation. Dans les *ghauts* occidentales, près de Bombay, on voit beaucoup de ces montagnes excentriques. Nous remarquâmes encore, avant d'arriver à Kandy, de grandes plantations de café, sillonnées de tubes en zinc y amenant l'eau de fort loin, une multitude de champs de riz, disposés en terrasses successives comme les marches d'un immense escalier, quelques cotonniers, et une assez belle colonne appelée « *Captain Dawson's pillar.* »

J'allais oublier de mentionner des troupeaux de vaches, tatouées au fer rouge à la manière des Nouveaux-Zélandais, dans le but de les faire engraisser.... Après avoir passé une grande et limpide rivière sur un pont hardi d'une seule arche, nous arrivâmes pour l'heure du dîner, à la riante ville de Kandy, située au fond d'une vallée tout entourée de hautes montagnes. Devant l'hôtel s'étendait une place bornée par un réservoir artificiel aussi grand que bien des lacs, et par le célèbre temple bouddhiste, où l'on conserve dans un tabernacle d'or la dent de Bouddha lui-même.

Ici ma pensée éprouva un revirement soudain et s'envola en Mongolie, terre bouddhique par excellence, terre de souffrance pour moi, dont le souvenir vivait encore. Je traversai en esprit les arides pays qu'avaient dû franchir cette religion et ses apôtres pour que je les retrouvasse ainsi, sous le même habit et enseignant les mêmes dogmes, à une distance que je craignais de mesurer. Dès le lendemain de mon arrivée, m'étant fait ouvrir les portes de ce temple, je causai, par le moyen d'un interprète, avec le vénérable lama qui en était le grand prêtre : je lui dis que j'avais été à Ourga, que je savais même quelques mots de mongol; et cet homme eût-il été chrétien, eût-il été de ma chair et de mes os, je ne me serais pas senti plus porté vers lui. Jamais, en effet, depuis ces cruels épisodes de mon voyage à Péking, je n'avais pu échanger avec qui que ce soit une pensée à cet égard, pensée du moins qu'il pût partager ou comprendre. J'éprouvais auprès de ce lama un sentiment analogue à celui qui aurait agité mon cœur auprès d'un missionnaire français en lui parlant de Paris, quoiqu'il fût question d'une religion que je ne saurais aimer. L'idole même du dieu avait été faite à Péking, et avait l'identique expression de toutes celles de la Mongolie. En vérité, lorsque je me rappelais les lieux où pour la première fois mon regard s'était arrêté sur ce type entre les

rideaux vermoulus des temples d'Ourga, la terre me semblait bien grande, les années employées à la parcourir bien longues, et les espaces où n'avait point encore pénétré la lumière évangélique, d'une désolante immensité.

Ceylan passe, à tort ou à raison, pour le berceau de cette religion que professe un quart de l'humanité; ce qui est bien plus problématique, c'est qu'on y ait conservé la dent de son fondateur, dont on s'obstine à ne nous montrer que le tabernacle et l'enveloppe en or le plus pur. L'histoire de cette dent devrait être écrite et son sort éclairci, tellement elle a soulevé de discussions, et tellement elle a couru le monde. Ceux qui ont obtenu l'honneur de la voir vous en donneront les dimensions.

Du temple bouddhiste nous allâmes, à quelques kilomètres de Kandy, voir travailler des éléphants à l'édification d'un pont de pierre, spectacle des plus curieux. Ils étaient deux, dont un à peine arraché à la vie sauvage, était encore trop dangereux pour que nous en approchions. L'autre fonctionnait comme un ouvrier, allant chercher des pierres de quinze cents kilogrammes qu'il traînait très-facilement à leur destination, pour les soulever ensuite avec le bout de sa trompe et les faire rouler sur elles-mêmes en y appliquant son front. Durant ce travail, lorsqu'on voit un animal de cette taille, avec tous ses muscles tendus, faisant un effort suprême qui suffit à peine pour arriver à un résultat, on trouve vraiment dans l'éléphant l'emblème de la force. Pendant une petite récréation de l'éléphant dont je viens de parler, nous lui fîmes poser sa jambe gauche sur une pierre, et le saisissant par l'oreille, nous nous hissâmes sans peine sur son dos. Mais il faut dire que les éléphants de Ceylan sont petits, comparés à ceux du Bengale, sur lesquels nous n'aurions jamais pu accomplir ce haut fait. Il se prêta de très-bonne grâce à cette occasion de nous faire plaisir, quoique le cornac le

taquinât, et, pour nous effrayer, lui fît pousser les cris les plus sauvages.

Voici ce que cet homme nous apprit sur le compte de son élève : que la vie moyenne de l'éléphant était de cent ans; que celui-ci mangeait trente livres pesant de feuilles et de grains par jour, et qu'il valait approximativement cinq mille francs. Pendant qu'il nous donnait ces renseignements, le monstre s'affaroucha d'un de nos chevaux, rétif comme tous ceux de son espèce à Ceylan, et donna un coup de queue qui nous aurait infailliblement jetés par terre si, cédant à une légitime curiorité, nous avions été examiner d'un peu trop près le petit faisceau de poils dont elle était garnie. Cette secousse morale l'ayant mis tout en sueur, on lui donna une branche d'arbre avec laquelle il commença à se frotter. Après cela, on prit une brosse, on le coucha sur le flanc comme un navire échoué, et on se mit à le gratter et le laver absolument comme si on le calfeutrait. Mais nous n'avions rien vu encore : la séance allait se terminer par un exercice qui devait éclaircir quelques doutes sur le mode de natation des éléphants.

La rivière sur laquelle on construisait le pont pouvait avoir deux cents mètres de large, et une assez grande profondeur; nous insistâmes pour qu'on la fît traverser à l'animal qui avait jusqu'ici donné tant de preuves de bonne volonté. Or voici ce qui arriva très-positivement, et j'ajouterai (quoique ce fait, lorsque je le raconte, ne trouve que des incrédules) que le cornac nous avait tout prédit en nous affirmant que l'éléphant ne savait pas nager, dans le sens strict du mot. Dès qu'il perdit pied, il disparut sous l'eau, le cornac restant à la surface, debout peut-être sur son dos invisible : puis il reparut, à une dizaine de mètres de là, comme une baleine qui vient respirer, se laissa encore sombrer pendant longtemps, revint prendre l'air, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il eût gagné l'autre rive et qu'il fût

revenu de même. Une fois sous l'eau, il allait droit au fond où il avançait en marchant, justifiant pleinement ce que nous avait dit le cornac, qu'un éléphant ne pouvait faire son chemin dans l'eau profonde que par cette manœuvre. Toutefois, c'est à lui que je laisse la responsabilité de cette doctrine, dont je n'eus qu'un exemple sous les yeux.

Nous revînmes bien vite à Kandy par une route de montagnes toute bordée de cactus sauvages; puis, regardant la hauteur du soleil et un pic très-hardi qui semblait nous narguer, il fut décidé à l'instant que nous en ferions l'ascension. C'était le *Mutton Button* ou, en langage intelligible, *Anthony Peak*, dont la base est à trois milles de la ville sur la route de Colombo. Il faut le dire, malgré la fraîcheur relative de l'air, malgré une ardeur bouillante et la jeunesse, je ne retrouvai plus mes jarrets pyrénéens, où le plomb avait momentanément pris la place du fer. Si nous avions pu arriver à l'établissement, changé en *sanitarium*, de *Nueva Orellia*, perché à près de huit mille pieds de haut, j'y eusse retrouvé l'air natal et mon élasticité; mais les membres de la légation de Prusse s'étaient emparés, pour y aller, de tous les chevaux disponibles, et nous restâmes dans une zone intermédiaire qui représentait le purgatoire. Cependant, sur les flancs du pic, nos poumons commencèrent à respirer en humant une brise dépouillée de tous miasmes. Nous ne courions qu'un danger réel, auquel on est exposé à chaque pas dès qu'on débarque à Ceylan, c'est la piqûre d'un de ces terribles serpents, le *tic belonga*, par exemple, ou le *death by the way*, piqûre produisant une mort presque instantanée. Ils habitent par milliers les plantations de café où nous nous frayions de vive force un chemin. Nous avions d'autres ennemis à éviter, quoique moins redoutables : ce sont les longues sangsues de terre, inutiles dans la médecine, et qui s'attachent à vous

dans les forêts basses de manière à vous couvrir le corps, en dépit de toutes les précautions. Je ne parle pas des scorpions, qui atteignent parfois quinze centimètres, car de telles rencontres, dans les pays chauds, ne valent même pas la peine qu'on s'en préoccupe. Ce qui nous intéressa vivement, sans nous faire trembler, ce furent des myriapodes gigantesques, entièrement noirs, et qui nous permirent toutes sortes de familiarités, comme de les ramasser, de les dévisager (cette partie de l'opération fut très-difficile), de les broyer sous nos pieds. Des papillons aux mille couleurs erraient sur des fleurs que je n'avais jamais vues, entre autres une qui avait nom *trumpet flower*, à cause de sa forme évasée, blanche comme un lis, et croissant à vue d'œil. C'est, je crois, en bon français, la *stramoine*, à laquelle on attribue la propriété, que je me gardai de constater, de donner le délire.

Parvenus au sommet d'*Anthony Peak*, la vue était fort belle, malgré le brouillard continuel dans cette saison, qui nous cacha les hautes cimes formant le groupe du pic d'Adam. L'horizon n'était pas étendu, à cause du rapprochement des montagnes, qui nous entouraient de tous côtés : mais la vallée de Kandy, où venaient déboucher cinq ou six gorges sauvages, quoique vertes et humides, les rivières qui y serpentaient, la petite ville elle-même reluisant au soleil, et par-dessus tout des nuages aussi menaçants qu'orageux qui semblaient vouloir éclater sur nous, formaient un tableau assez imposant. Descendant à regret de ces régions de la santé au bas des vallées, nous rentrâmes à Kandy avant la nuit, passant devant la caserne de la garnison malaise placée là exprès à cause de la haine mortelle de cette race pour les Cingalais, garantie la plus sûre du prompt rétablissement de l'ordre, s'il venait à être troublé. Mais le joug anglais ne pèse point aux heureux habitants de Ceylan, qui en comprennent parfaitement tous les avantages, plus sen-

sés en cela que leurs voisins de l'Inde, qui mordent sans cesse leur frein. « Les lois anglaises sont très-douces et très-justes, » me dirent les marchands de Kandy, dans la boutique desquels je me plaisais beaucoup à causer, les ayant tous trouvés, sans exception, de la dernière obligeance, et pleins d'esprit autant que de bon sens. Leur ayant demandé comment ils faisaient pour être tous si contents, malgré la médiocrité de leur fortune, ils me répondaient en véritables philosophes : « A quoi bon la richesse? Nos ancêtres se contentaient de peu... » Ils s'intéressaient beaucoup à la guerre d'Orient, et tenaient à savoir à quel comté d'Angleterre j'appartenais. On me priait partout de m'asseoir, d'écrire mon nom, puis on me faisait cadeau des objets que j'étais venu pour acheter, sachant bien cependant que je n'étais qu'un oiseau de passage qui ne reparaîtrait plus. Un jour dans un magasin dont le propriétaire, devenu chrétien, me donna sa signature en cingalais, correspondant à *don André de Silva*, on insista pour me faire boire du *milk punch*, ou punch au lait, liqueur douce et agréable composée de lait de vache, d'arak, de muscade, de cannelle, de sucre, de jus d'orange et d'ananas. Après mille remercîments que je fis du meilleur cœur, on me supplia d'attendre encore quelques instants pour voir un phénomène : c'était un hercule de vingt-huit ans, homme qui aurait pu se mesurer avec un taureau, ayant les bras tatoués et portant toute sa barbe au menton, signe qu'il n'était pas encore marié. Bien satisfait de ma journée, je me levai enfin pour tout de bon, au milieu d'un groupe des plus intelligentes figures, variant, pour la teinte, de l'ivoire à l'ébène ; on me fit encore cadeau de cigares très-forts appelés *bédullas*, et promettant à don André de Silva, qui insista beaucoup là-dessus, que son nom serait dans mon ouvrage, je rentrai à l'hôtel parmi les Européens, hommes de ma chair et de mon sang, chez qui plus d'une fois cependant j'ai regretté l'entière sincérité, la gaieté na-

turelle et l'obligeance désintéressée des hommes avec qui ils avaient honte de s'associer.

Si je dois absolument retourner la médaille afin de tout dire, j'avouerai que les mœurs passent pour dissolues chez les Kandiens, conséquence toute naturelle d'une vie désœuvrée et d'un climat qui porte à la nonchalance, quoique bien moins accablant que celui des plaines. Mais je tremble, malgré le peu de portée de mes paroles, toutes les fois que j'avance une opinion à ce sujet, parce que je me demande comment, lorsque les avis sont encore partagés à cet égard dans les pays et les villes de l'Europe où la vérité ne semble plus pouvoir nous échapper, un écrivain ose, surtout lorsqu'il n'a fait que passer, juger des peuples dont il connaît à peine le costume et les traits. Il est bien possible que l'Europe soit le plus corrompu de tous les pays; je serais honteux de l'apprendre, mais me garderai bien d'affirmer que non : ce qui est certain, c'est qu'il existe peu de races si mal faites, peu de sang aussi pauvre que parmi nous, qui devons notre suprématie sur le globe exclusivement à notre énergie et à notre intelligence. Il n'y a presque pas de pays où nous puissions vivre sans dégénérer, tandis que les Chinois et bien d'autres vivent et prospèrent sous tous les climats.

Le 16 juillet, le temps pressant, je redescendis des hauteurs de Kandy à Colombo où je retrouvai toute l'ardeur d'un soleil d'autant plus nécessaire à éviter que le choléra sévissait presque partout. Cependant je fis en plein midi et sans abri quelconque, une promenade dans les environs, où j'offris vingt francs, mais inutilement, pour une petite pierre que vendent les Malabars, et qui passe pour avoir la propriété d'absorber comme une éponge le venin laissé par la morsure des serpents; elle se détache ensuite par l'application d'un peu de lait. Cette croyance est trop générale pour être fondée que sur le mensonge, comme le prouve assez

ce fait, qu'un pauvre homme vivant avec cinq francs par mois, en refusa vingt d'un tout petit caillou.

De très-beaux cocotiers font ceinture autour de Colombo, à qui la nature n'a guère accordé que cela; car son port est détestable, comme tous ceux de l'île, excepté *Trincomalee*, dans le nord-est, que beaucoup de voyageurs proclament le plus beau de l'univers. C'est dans son voisinage que vit une race à peu près éteinte, celle des *vétas*, sauvages nichés dans les arbres et vivant de chasse. C'est aussi dans les forêts et les montagnes qui font entre Kandy et Trincomalee une barrière difficile à franchir, que se trouvent la plupart des éléphants sauvages épargnés par les chasseurs, et dont, m'a-t-on assuré, il restait tout au plus deux mille. Le moyen le plus usuel de les prendre est de former autour d'eux, dans leurs forêts natales, un grand cercle que l'on rétrécit graduellement, les refoulant tous vers le centre où ils sont pris entre des palissades. Cela s'appelle faire un *craûl*. Mais il y a un autre moyen très-singulier de s'en rendre maître, qui consiste à aller les chercher la nuit avec une lanterne que l'on braque droit sur leur figure. Ils sont comme fascinés, et reculent épouvantés dans la direction voulue.

En sortant de Colombo, le 18, je remarquai un fait qui me sembla étrange : c'est que les cocotiers encore tout jeunes sortent de terre avec leurs branches entièrement développées, et aussi grandes qu'elles le seront jamais. Plus tard on entoure leurs troncs de branches épineuses pour empêcher qu'on n'y monte, à moins qu'ils ne doivent servir aux besoins quotidiens de ceux qu'ils abritent.

Cette fois notre « coureur, » sur les cent quinze kilomètres qui séparent Colombo de Point de Galle, en fit au moins quatre-vingts au galop, sans trop s'épuiser, fait inexplicable quand on pense que ces hommes ne mangent pas plus qu'un enfant européen de dix ans.

J'arrivai à temps à Galle pour aller voir, avec un de mes

compagnons de voyage, un mariage musulman qui allait se faire, à grand orchestre, en pleine nuit et en pleine forêt, à un mille du village.

Un Européen en pareille circonstance n'a qu'une ligne à suivre, c'est d'être, avec tous, de la dernière politesse, n'oubliant jamais que personne n'est si susceptible sur ce chapitre qu'un Asiatique.

Agissant d'après ce principe, nous fûmes reçus avec la pompe réservée aux ambassadeurs, et traités par le boucher qui allait se marier, avec autant de bienveillance que par un souverain. Quand même il n'y aurait pas eu la singularité du lieu, les fantastiques décors, les feux d'artifice tirés au milieu de forêts vierges, les torches, la musique barbare, et la danse des bayadères, j'aurais été ému par le respect et l'attention dont nous étions l'objet. On nous fit asseoir tous les deux sur une estrade devant une table où l'on étala bientôt des sorbets, des liqueurs qui étaient du vrai nectar, et des ananas, pendant que de petits musulmans nous éventaient avec des feuilles sèches de cocotiers. Quel intérêt avait-on à tout cela ? Aucun. C'était de la pure bonté d'âme pour des personnes que l'on savait ne devoir jamais revoir, bonté que l'on me témoigna souvent après dans l'Inde, mais toujours dans un but intéressé. Malheureusement pour nous la fiancée s'obstina à se cacher, et nous dûmes, vers minuit, après toutes sortes d'excuses et de remercîments, prendre congé de ces braves gens, dont plusieurs nous escortèrent avec des torches jusqu'à la sortie de la forêt.

Pendant les quelques jours qui nous restaient à attendre l'arrivée du bateau de Suez à Calcutta, que nous devions prendre au passage, nous recommençâmes la chasse aux singes ; nous en vîmes de parfaitement blancs, mais ils étaient d'une telle timidité que nous les abandonnâmes, sans plus nous en soucier, à leurs habitudes misanthropiques. Les

environs de Point de Galle, véritable bijou sur la terre de tous les bijoux, nous offraient des promenades assez agréables en elles-mêmes, quand elles n'auraient eu ni habitants, ni souvenirs historiques, pour nous dispenser d'assassiner sans but d'innocentes créatures. La solitude la plus absolue, celle de Robinson Crusoé, serait supportable dans un tel pays, si l'on pouvait en chasser les animaux nuisibles. C'est l'unique endroit que j'aie jamais visité où il semblerait que la nature seule pût longtemps remplacer pour l'homme toute société, et lui être une véritable, une aimable compagne. Le voisinage de la mer, sa voix puissante, l'ombre et la fraîcheur, l'éclat de la plus somptueuse végétation, des rivières sans nombre, tout cela remplirait l'esprit d'un philosophe s'il était bien fait ; que lui faudrait-il de plus, à la rigueur, pour vivre, lorsqu'il trouverait en outre sa nourriture et un abri dans chaque arbre de la forêt ? Je dis « à la rigueur » pour insinuer que mon philosophe ne mourrait ni de folie, ni d'inanition : c'est tout ce que je prétends ; car s'il se souvenait un jour qu'il est homme et qu'il est seul, son âme effrayée serait capable de s'envoler à l'instant, en maudissant le séjour où elle se verrait livrée à l'espace, comme un astre qui resterait seul, sans pouvoir graviter, après la destruction de l'univers. Depuis le grain de sable jusqu'au soleil, depuis l'enfant jusqu'à Dieu, rien de matériel ou de moral ne se suffit à lui-même, et s'il est permis à la pensée de monter si haut, on osera croire, on aimera à supposer que c'est une joie pour Dieu lui-même de penser que l'homme l'adore et ne mourra pas, afin qu'il puisse l'adorer toujours. Il n'y a point de lumière sans objet éclairé, point d'intelligence sans vérité à saisir, point d'être infiniment bon sans un objet de son amour, l'homme ne saurait exister sans son semblable ! Nous le savons tous, nous le sentons tous, nous surtout voyageurs qui avons été si souvent livrés à la solitude au milieu de ce que Dieu a créé de

plus magnifique : nous avons alors souffert d'une maladie vague et sans nom, d'autant plus incurable qu'elle était plus mystérieuse, et nous nous sommes retournés instinctivement vers Dieu, notre patrie et nos foyers !

CHAPITRE XXIX.

Madras. — Escamoteurs. — Catimarons. — Arrivée aux bouches du Gange et à Calcutta. — Description de cette ville. — Les adjudants. — Fourberie et servilité des indigènes. — Le soleil du Bengale. — Le palanquin.

Il fallut encore partir et quitter un aussi beau pays; j'allai faire mes adieux à la modeste chapelle catholique qui, à moitié cachée sous les cocotiers, se voit cependant de la mer, où elle rappelle à tous le besoin de prier, puis je m'embarquai, le 24, sur le grand vapeur *Candia* venant de Suez, inférieur sous presque tous les rapports, à cause surtout de sa vieillesse, au rapide *Malta*. Voici ce que dit mon journal pour la traversée de Ceylan à Calcutta.

25. En doublant le sud de l'île pour passer à l'est, nous essuyons la force de la mousson, des orages, des grains, séparés par des intervalles de calme absolu où la température reste en général à 30°. Le navire est paresseux, sale, et tombe de vétusté. Il n'y a pas de musique, comme sur le *Malta*, et on nous refuse, à moins de payer extra, de la limonade ou de l'eau de Seltz.

26. Vent de S. O., qui nous casse notre vergue, toute vermoulue, de grand hunier. Température, 32°, la plus haute que j'aie observée en mer, sous n'importe quelle latitude[1].

1. Je n'avais pas alors vu la mer Rouge.

27. En vue de Madras. Houle épouvantable qui va se briser avec fracas, en formant plusieurs murailles parallèles, hautes de quatre mètres, tout le long de la plage où il nous faudra débarquer. Tandis que j'hésite à aller à terre, des escamoteurs viennent à bord nous fasciner durant une heure. Je n'ai jamais vu une adresse pareille à celle des jongleurs de Madras, qui font tous leurs escamotages sous vos yeux, étant aussi peu vêtus que la décence le permet. Le tour le plus gracieux et le plus incompréhensible me semble celui-ci : ils prennent un plateau contenant du riz exclusivement, ils le secouent de manière à jeter tout ce riz en l'air, et à mesure qu'il retombe on le voit subir une transformation graduelle, mais complète, en toutes espèces de graines, jusqu'à ce qu'il ne reste plus de riz du tout. Prenant ensuite une toupie, ils la font tourner sur la pointe d'une baguette qu'ils posent en équilibre sur le bout de leur nez : quelques mots cabalistiques, et la baguette se met à tourner avec la toupie : un cri, aussitôt la toupie tourne seule ! Et cela sur le pont d'un navire qui roule de manière à renverser à chaque instant tout homme de terre ! D'autres fois, prenant du sable, ils vous en tatouent la figure de toutes les couleurs, crachent plusieurs livres pesant de clefs, de serrures, de clous, de l'étoupe enflammée, s'enfoncent *réellement* un couteau long de dix-huit pouces dans le gosier, de manière qu'on le sente en appliquant la main sur leur cou; vous donnent une vieille peau de serpent dure comme du parchemin, puis la mettant sous une serviette et jouant de leur trompette en bois, toujours dans un état de nudité presque absolue, ils mettent soudain à jour une horrible *cobra de capello* cherchant qui mordre ! Nous donnâmes tous, à chacun d'eux, un shilling, que nous ne regrettâmes assurément pas.

Madras est une des villes qui se présentent le mieux de la mer, à cause de l'immense étendue de la ligne de bâti-

ments qui longent la plage, ligne qui n'a pas moins de deux lieues, et dont la direction semble parfaitement droite. On y voit une suite continue de belles maisons à verandahs et toits en terrasses, de fortifications, de promenades; coup d'œil grandiose où l'intensité de la lumière tropicale est encore rehaussée par le bleu foncé de la mer, dont la houle éternelle soulève et tourmente en tous sens les plus grands navires. Pour mener les passagers à terre, des bâteaux gros comme des brigs se présentent en quantité, portant douze ou quinze hommes d'équipage, et pouvant contenir presque autant de passagers avec leurs bagages. Personne ne songerait à aller à terre autrement. Mais à côté d'eux l'on voit bientôt arriver une foule de bateaux d'une tout autre espèce, si l'on peut donner le nom de bateau à ce qui n'a ni cale, ni quille, ni place pour s'asseoir, et qu'il est aussi difficile de définir que le point mathématique. Ce sont les fameux *catimarons*, c'est-à-dire deux ou trois poutres fortement jointes, que montent généralement deux hommes fort lestes, toujours debout en équilibre, et préparés à être jetés à tout moment au beau milieu des requins.

Ce fut là dedans, où plutôt là-dessus, que je me proposai d'aller à terre. Lorsque j'y fus accroupi, non-seulement à fleur d'eau, mais dans l'eau, et que je m'éloignai du bord avec l'immobilité d'une statue, un hourra universel retentit, accompagné d'éclats de rire, sur le pont du *Candia*, dont je m'attendais à voir s'abaisser le pavillon. On m'abandonna cependant, sans plus d'encouragements, à mon sort, qui ne tarda pas à se décider : et il fut démontré à tous, ce dont ils se doutaient bien déjà, qu'il serait plus facile à un Européen de tomber dans une fournaise sans se brûler que de tenter une descente en catimaron sur la plage de Madras sans faire naufrage. J'en fus complétement convaincu lorsque j'approchai, sur mes

deux poutres, des fumantes cataractes qui me séparaient de la terre et étourdissaient autant mon oreille que mon regard. Me levant aussitôt, sans penser à ce que je faisais, j'appelai au secours avec tous les signes de la plus grande détresse, et halant un des gros bateaux qui passaient près de moi, je procédai, en essayant de monter dedans, au dernier acte de mon héroï-comédie. Les plus grandes difficultés m'attendaient à cette crise, tellement qu'il fut un instant douteux si je ne laisserais pas un de mes membres en pâture aux requins. Ce fut lorsque, debout sur mes deux poutres, en complet équilibre, je saisis à deux mains le bord du bateau qui m'accosta, et qu'au même moment, la houle venant à le soulever de huit ou dix pieds, mon perfide catimaron s'abaissa d'autant, me laissant dans l'espace. C'est un coup de canon que je m'attendais maintenant à entendre sur le vapeur, où des centaines de personnes voyaient un de leurs semblables dans une situation si précaire ; mais ils se fièrent à mon instinct, moi à mes muscles, et je m'élançai dans le bateau avec l'énergie d'un Jean Valjean traqué, qui saute par-dessus un mur et respire enfin à l'aise. Une morale utile doit être tirée de cet incident qui aurait pu n'être pas si comique : c'est qu'il faut se garder, en pays étranger, de renoncer tout à coup à ses habitudes, s'imaginant que l'on peut tout y faire comme les indigènes. Pour moi, il m'est démontré à tout jamais qu'un Chinois, voire même un matelot, se servirait mieux d'un cheval arabe, un Anglais d'un plat de grenouilles, et un Français de la liberté, qu'un Européen quelconque d'un catimaron.

J'ai parlé du danger de devenir la proie des requins ; mais je veux faire ici une réticence, parce que c'est un fait dont doutent avec moi beaucoup de marins, qu'un requin oserait attaquer un homme vivant et se remuant dans l'eau ; je ne dirai pas que non, seulement je constate qu'il

y a des doutes à ce sujet, et que la seule chose qui soit bien prouvée, c'est que les requins se lancent sans hésiter sur des cadavres ou des hommes flottant asphyxiés à la surface de l'eau. Et ce qui est certain, c'est que j'ai vu des ports de mer infestés de requins, celui de Bombay, par exemple, où les équipages n'hésitaient jamais à se baigner. Tout le monde convient que les noirs bateliers de Madras, qui tombent à chaque instant à l'eau, en sortent toujours intacts, circonstance que l'on attribue; sans raison aucune, à la noirceur de leur peau, comme si un animal affamé irait se demander, avant de commencer son repas, si le plat qu'on lui sert descend de Cham ou de Japhet!

Quoi qu'il en soit, la vie de ces hommes est bien assez pénible pour qu'ils aient le droit d'espérer une mort plus douce. Sans cesse exposés, nu-tête, à un soleil de feu, travaillant comme des forçats, ils risquent leur vie presque toutes les fois qu'ils viennent échouer leurs bateaux sur la plage; car la mer les mettrait en pièces, si par la moindre maladresse ils présentaient le flanc de leur bateau à la lame.

Il y a, en temps ordinaire, au moins trois lames parallèles qui se brisent au même moment, et il s'agit d'arriver sans qu'aucune d'elles s'abatte sur l'arrière du bateau où, abrités du soleil et de la mer, les passagers sont tous blottis, ne voyant rien de ce qui se passe derrière eux, entendant seulement un bruit de cataracte, et les cris perçants des bateliers, qui trahissent toutes sortes d'émotions. Pour s'échouer, c'est bien plutôt une affaire d'adresse que de force; mais pour reprendre la mer, on engage une lutte corps à corps avec elle, et on peut juger des difficultés, puisque dans un pays où un sou en représente vingt, on ne trouve pas de bateau qui vous transporte sur un navire, quelque près qu'il soit, pour moins de sept francs.

Je me garderai bien de tenter ici la description de

Madras, tant de fois entreprise et si difficile à bien faire, tellement il entre d'éléments différents dans une grande ville de l'Inde. Ici, comme à Calcutta, à Bombay, à Bengalore, partout enfin où les Européens sont établis, il y a la ville européenne, avec ses grandes et larges rues, ses maisons qui seraient chez nous des palais : et à côté d'elle, l'immensité de la ville « noire » ou indigène, avec son dédale de rues, ses bazars infinis, ses élégantes pagodes, sa poussière, ses odeurs et ses couleurs. Madras est une ville immense; quoique en connaissant peu les détails, je l'ai cependant parcourue en tous sens, et ne crois pas qu'elle ait moins de vingt-cinq kilomètres de circonférence. Je la préfère à Calcutta, surtout à cause de la brise de mer, des arbres qui en occupent un bon quart, de son architecture, de l'eau qui y circule en abondance, et parce que les indigènes m'y ont semblé plus honnêtes, si jamais on peut profaner ce mot au point de l'appliquer à un natif de l'Inde; ils sont du moins plus beaux, plus alertes, mieux faits que les Bengalais. C'est tout ce que je dirai pour le moment de Madras, par la raison que c'est tout ce que j'eus le temps d'y observer à ma première visite, qui ne dura que quatre heures; j'en reparlerai en temps et lieu.

En quittant Madras, et dès que *le Candia* fut en pleine mer, je m'aperçus que nous avions embarqué une trentaine d'officiers, formant à eux seuls les trois quarts des passagers. Ne m'étant jamais trouvé parmi un si grand nombre d'officiers anglais de l'Inde, je devais naturellement commencer par me tenir à l'écart et non me jeter à leur tête; aujourd'hui que j'en ai beaucoup vus, beaucoup connus et intimement connus, je me hâte de dire que j'ai appris à les apprécier, et jetterais immédiatement au feu toute page où parlant d'eux j'eusse omis de faire leur éloge. Mais je ne pensais pas ainsi sur le pont du *Candia*, où je ne pus douter que j'inspirais de la défiance, et sus même

que je passais pour un espion de la France; il n'y eut que deux ou trois de ces messieurs qui montrèrent du bon sens dans leurs rapports avec moi, en arrivant à la découverte que j'étais honnête homme, ce dont je leur sus gré, admirant en cela autant leur génie que leur jugement.

La cause de ces malentendus est cependant trouvable : c'est que l'on ne voit guère, presque jamais, d'Européen voyageant dans l'Inde pour son bon plaisir; en sorte que lorsqu'on en rencontre un qui cherche à s'instruire et demande des renseignements, surtout s'il parle le français, et n'est connu de personne, on ne peut se persuader que son but ne soit pas politique. Que de fois n'ai-je point entendu affirmer, ou plutôt à qui n'ai-je pas entendu affirmer, dans l'Inde, toutes les fois que l'on parlait de la Russie, que des espions russes parcouraient tout le pays avant l'insurrection? Cependant, si je suis certain de quelque chose, c'est qu'on les a tous rêvés. Mais la presse l'a dit, le *Times* l'a dit, et dès lors aucun Anglais n'y met de doute. Il est incontestable que le peuple du monde entier le plus pétri de bon sens, est précisément celui auquel il est le plus facile de persuader les choses les plus impossibles, des faits qui ont leurs sources plus cachées que celles du Nil.

Le 30 juillet, tout notre horizon devint tellement bourbeux que l'on avait peine à se croire sur mer, quoique l'on ne pût apercevoir un pouce de terre. Je pensais involontairement au fleuve Mississipi, avec lequel celui de l'Asie a plus d'une analogie, surtout à sa multiple et fangeuse embouchure. Nous entrions dans le *Hooghly*, bras du Gange qui passe sous les murs de Calcutta, pendant que le reste de ses eaux va se perdre à l'est dans un labyrinthe d'îles et de terres marécageuses, les fameux *Sunderbunds*, que se disputent les tigres, les crocodiles, le choléra et toutes les fièvres.

Lorsqu'on songe que l'immense fleuve où l'on entre n'est qu'un bras très-minime du Gange, on est étonné du prodigieux total qu'il doit porter à la mer; le Hooghly, à lui seul, dépassant en largeur le Mississipi. Mais un œil tant soit peu exercé voit tout de suite, en approchant d'une côte, si c'est celle d'une île ou d'un grand continent, de même qu'en entrant dans une embouchure de fleuve comme celle-ci, on ne peut douter un instant qu'il n'appartienne à des terres presque infinies, dont il a dû traverser au moins mille lieues pour s'agrandir de la sorte.

Avec la marée pour nous, nous franchîmes en cinq heures les quarante-cinq lieues qui séparent les *sand Heads* de Calcutta, trajet qui offre peu d'intérêt, à cause surtout de l'éloignement des rives, de leur caractère marécageux, à cette saison plus que jamais, et du manque absolu d'une élévation quelconque. Cependant d'élégants palmiers agitaient leurs panaches sous la brise de mer, au milieu d'une verdure que l'on ne voit que dans les pays à extrême chaleur et à extrême humidité. Au-dessus de ce monotone tableau, que remplissaient à moitié les replis bourbeux du fleuve, on voyait un point plus varié : c'était un ciel courroucé, chargé de nuages orageux, couleur de cuivre et d'acier, où des roulements sourds ne cessaient de gronder. En un mot, nous étions au fort de la mousson, ou saison des pluies, qui dure, au Bengale, du commencement de juin à la fin d'août.

Enfin, après une majestueuse courbe du fleuve, déjà bordé de palais, parmi lesquels se distinguaient, à droite, celui de l'ex-roi de l'Oude, et à gauche, entouré de *casuarinas* et de tous les rois du règne végétal, le *Bishop's college*, j'eus un premier coup d'œil de la *Cité des Palais* à travers la mâture de cent navires. Ma pensée se reporta aussitôt à la Nouvelle-Orléans, quoique l'architecture n'y offre rien de comparable à ce qu'on voit en débarquant à Calcutta.

C'est une plaine quatre fois grande comme le champ de Mars, bordée d'un côté par le fleuve chargé de navires, et de tous les autres, sur une longueur de cinq ou six kilomètres, par une suite à peine interrompue de palais, de fortifications et d'églises. Semés par l'habile main de la nature sur cet horizon de pelouses, on voit çà et là des bouquets de gros arbres dont l'ombre est plus précieuse et plus chère à l'Européen qui y cherche un abri contre la dévorante ardeur du soleil, que la plus belle oasis pour l'Arabe du désert; au nord se dessine l'imposante masse du palais du gouverneur général de l'Inde, avec ses cent colonnes, son dôme et ses terrasses; au midi, la redoutable forme du *fort William* borne partout la vue, et presque au milieu se dresse, à une hauteur d'environ quatre-vingts pieds, environnée de statues et au point de jonction d'avenues qu'envierait Paris, une colonne que l'on regrette de ne pouvoir appeler belle ou élégante. Si le soleil est sur l'horizon quand on débarque, cette vaste plaine sera aussi déserte que le Sahara; si c'est de grand matin ou au crépuscule, elle ressemblera aux Champs-Élysées embellis des brillants costumes des princes détrônés de l'Asie.

Tel est le premier aspect de Calcutta; c'est là la ville européenne, c'est là véritablement « la ville des palais. » Traversez maintenant cet espace, appelé la *Maïdane*, vous trouverez quelques rues dignes des plus belles capitales du monde : quelques *squares* qui ont l'avantage de renfermer des réservoirs artificiels presque aussi grands que des lacs, et où l'on descend par de larges escaliers de pierres. Vous verrez aussi quelques flèches d'églises assez élancées, puis encore quelques équipages européens; enfin, vous cesserez graduellement de voir des figures blanches, pour entrer dans un monde pestilentiel de maisons pourries, délabrées, noires, penchées quelquefois les unes sur les autres, à travers des rues tortueuses où il faut avoir été cent fois pour

ne pas perdre son chemin. Cinq cent mille, on a dit même un million d'hommes grouillent dans ces ténébreux repaires; ils y vendent de tout, vous y attaquent comme des bandits pour vous forcer à acheter, hurlent dans toutes les langues qui reconnaissent le sanscrit pour mère; des milliers sont endormis au seuil de leur porte, où d'autres ne descendent que pour faire en public ce qu'un chien tremble quelquefois d'y faire; puis, dans la plus infâme des ruelles, vous trouverez quelque palais de rajah où sont amoncelés tous les trésors de l'art et de la nature, aussi inutiles et aussi cachés que s'ils étaient sous les ruines de Pompeï. Continuons toujours, faisons des kilomètres et des lieues, et voici à gauche, au bord du fleuve sacré qui ne roule que de la boue et des cadavres couronnés de corbeaux, un repaire plus repoussant que tous les autres par la fumée dont il empoisonne tout ce qui l'entoure. Il est clos de murs partout, excepté vers le fleuve; entrons, que voyons-nous? Des cadavres que l'on va brûler sur un bûcher où ils sont déjà étendus sous un livide papier d'argent, que vont allumer un père, une mère peut-être, sans savoir, même une fois dans leur vie, verser une larme! Partout des bûchers fument ou jettent par intervalles les flammes lugubres d'un feu qui s'éteint sans avoir fait son devoir, car des jambes et des cheveux sortent encore à travers les bûches. Fuyons ces lieux, et allons dans les quartiers de l'aristocratie indigène. Voici de gros *babous* bien replets, dont la rotondité atteste qu'ils sont chrétiens au moins à able, allongés nu-pieds dans les plus belles voitures de l'Europe attelées de chevaux qui ploient sous des harnachements d'argent. Les palanquins s'entre-choquent au milieu des jurons; les marchands vocifèrent toujours, ils vendent tous les produits de la terre, des géographies et des parapluies, des photographies, de la vaisselle, des bottes et des gâteaux graisseux qui collent aux doigts. En voici un qui se fait toucher l'or-

teil toutes les fois qu'il a vendu : c'est un prêtre. Mais la nuit approche ; pas de gaz ici, et vous êtes seul, à la merci d'un million d'hommes qui croiraient effacer tous leurs péchés en vous tordant le cou ! N'ayez pas peur : d'abord l'obscurité sera dissipée par des centaines de lampions suspendus aux portes, et puis vous n'avez affaire qu'à une race de moutons qui n'oseraient toucher un cheveu de votre tête tant qu'il y a un Européen à dix lieues de là : votre promenade serait bien plus sûre et bien plus tranquille à minuit au milieu de Calcutta qu'à Paris, si les chacals vous y respectaient autant que les hommes.

Pendant quatre mois en tout que je passai dans la capitale de l'Inde, je ne me lassai jamais d'aller seul, en palanquin, explorer ses bazars, où je découvrais toujours quelque chose de nouveau. La chaleur est telle, l'impossibilité pour un Européen de se promener au soleil si absolue, que je me trouvais toujours là perdu et bien à l'aise pour faire des études de mœurs, surtout dans le quartier du *China bazar*, où l'on trouve tous les produits de la Chine presque au même prix qu'à Canton. Ce ne fut cependant que longtemps après mon arrivée que je parvins même à connaître l'existence de ces bazars, car j'eus d'abord de vives préoccupations occasionnées, je ne le cacherai pas, par l'excessive cherté de la vie d'hôtel. Il y en a deux principaux à Calcutta, les deux seuls qui soient convenables : ce sont *Spence's Hotel* et *Wilson's Hotel*, où je me logeai. C'est un établissement presque aussi monstrueux que l'hôtel du Louvre, dans la plus belle de toutes les situations, à l'angle nord-est de la Maïdane. Les chambres y sont aussi grandes que dans un palais, le lit étant au milieu pour plus de fraîcheur, et surmonté d'un *punkah*, ventilateur que je décrirai plus tard. La chère n'y laisse rien à désirer, mais je trouvai exorbitant que l'on me fît payer quatorze shillings par jour (dix-sept francs) sans me donner à boire autre

chose que de l'eau ; et ne pouvant me décider à dépenser vingt-cinq francs par jour pour vivre, je me mis bientôt en quête d'un autre logement.

Il y a un immense désagrément à essuyer par quiconque débarque à Calcutta, d'autant plus décourageant qu'il ne s'y attendait pas : c'est que peu d'indigènes y parlent anglais. L'Inde était le seul pays conquis que j'eusse jamais visité où les Européens n'avaient pas imposé leur langue : et si l'on ignore l'hindoustani, on se trouve aussi dépaysé à dix lieues de Calcutta qu'au milieu de l'empire chinois. Il m'était réservé d'y faire bientôt de bien plus étonnantes découvertes, avant même d'avoir fait celle d'une honnête maison pour me loger. Cela heureusement ne fut pas trop difficile, attendu qu'il y a dans Park-street d'excellentes *boarding-houses* à tous les prix. Je m'arrangeai avec madame *Frewin* pour avoir logement et nourriture au prix de cent soixante-quinze francs par mois, renonçant sans regret à l'hôtel et à ses pompes.

Lorsque je fus établi en paix dans mes nouveaux quartiers, et que, malgré des conseils trop bien fondés, je m'en allai en plein soleil, sans parasol, errer dans Calcutta pour satisfaire ma soif de curiosité, voici la chose la plus étrange qui m'y frappa.

C'étaient des oiseaux gigantesques, perchés en désordre au faîte de tous les monuments publics, dans une immobilité si parfaite, que pendant fort longtemps je les pris pour des statues. La plupart étaient debout sur une jambe, tandis que l'autre, gracieusement ployée, s'appuyait contre sa voisine, pour supporter le monstre en équilibre. Un bec hideux et malade, percé au sommet de divers trous, et dominé par deux yeux rouges chargés d'ennui, plongeait droit dans l'espace : la tête était chauve, et un goître violet, ayant l'apparence d'un fruit trop mûr qui aurait dû tomber, était suspendu à je ne sais quoi de terreux qui servait de racine

au bec : ces êtres, inconnus pour moi, semblaient l'emblème de la maladie et de la mélancolie, particulièrement au moment où l'un d'eux étant près de moi, je fus à lui comme un médecin qui veut tâter le pouls à un cholérique, et que l'animal ému tourna le haut de son corps en arrêtant sur moi un regard fripon que je n'oublierai jamais : je me serais permis de le toucher, mais son bec me faisait peur et me disait : « N'approchez pas. » D'ailleurs il se défiait aussi de moi : car il abaissa bientôt sa seconde jambe, marcha de côté en me regardant toujours, comme un cheval qui se dérobe, ou plutôt comme un jeune danseur à son premier quadrille, et enfin, sans dire mot, monta lourdement dans l'espace en faisant un parapluie de ce qui m'avait paru être les deux pans d'un habit, car non-seulement en regardant ces bêtes pour la première fois, on reste longtemps sans savoir si l'on a affaire à quelque chose de vivant; mais lors même que l'on a fait cette première découverte, l'on ne sait pas encore, en les voyant marcher huit ou dix de front, la jambe tendue et l'œil un moment animé, si ce ne sont pas des hommes en frac. Le vulgaire appelle ces animaux taciturnes, qui ne semblent ouvrir le bec que pour avaler des chats et toutes les saletés de la ville, des *adjudants*, à cause de la dignité de leurs manières, et la zoologie, plus sensée, par allusion à leur goître, les nomme « *cigognes à sac.* » Il est si vrai que sans eux tout Calcutta se couvrirait bientôt d'immondices, qu'on ne peut les tuer sans s'exposer aux peines les plus sévères : les lois du pays les protégent, et lorsqu'ils émigrent après les pluies pour porter leurs services dans des régions inconnues, ils sont remplacés par les milans et les faucons, oiseaux utiles, mais non bizarres, qui savent remplir leur mission sur la terre sans dérouter la science ou faire fuir les petits enfants.

Il n'est pas de tours si pendables qu'on ne joue aux malheureux adjudants. On essaya une fois d'en empoisonner

un avec de la strychnine; il l'avala innocemment, mais ne s'en douta jamais. On lui aspergea alors la figure avec de l'acide chlorhydrique, et la pauvre bête s'en alla mélancoliquement avec un œil fermé pour toujours. Voici ce que dit M. de Valbezen de ces singuliers oiseaux :

« A la saison des pluies, les *argeelahs* ou *butcher's-birds* ou *philosophes*, oiseaux grands comme de petits hommes, au long bec, au jabot rougeâtre, au crâne pelé, à l'aile noire, viennent partager avec les corbeaux les travaux de l'assainissement de la cité. C'est assurément l'un des traits les plus originaux de la physionomie de la capitale du Bengale que cette population d'énormes emplumés, sans peur sinon sans reproches, qui circulent d'un pas majestueux dans les rues, sur les promenades, au milieu des carrosses et de la foule et semblent parfaitement au fait de la disposition légale qui frappe d'une amende de cinq livres sterling quiconque s'avise de toucher une plume de leur aile; je ne dis pas, et pour cause, un cheveu de leur tête[1].... »

Celui qui arrive dans l'Inde, ne l'ayant pas encore visitée, fait encore une remarque qui le déconcerte tant soit peu; c'est que les indigènes, qu'il croyait seulement bruns ou bronzés, sont pour la plupart aussi noirs que des Éthiopiens; je sais bien qu'il n'en est pas ainsi partout, et dans le Canara et le Maïssoure j'ai rencontré le jaune, le plus beau blanc même; mais ce n'est pas la règle. Outre cela, les Bengalais sont, à mon avis, les moins bien faits des peuples de l'Inde, où la forme humaine atteint presque toujours une perfection, une symétrie que l'on retrouve à peine chez nous dans la sculpture.

Si l'on s'attendait à trouver dans l'Inde cette tendresse naturelle, ces sentiments élevés qui sont ordinairement

1. *Les Anglais de l'Inde.*

l'apanage des êtres éprouvés, froissés ou persécutés, on sera encore bien cruellement désabusé. L'Hindou a de la douceur dans le regard, mais elle est pleine de fourberie; ce n'est pas quelques lignes, c'est un volume qu'il faudrait écrire pour prouver, par des centaines d'exemples, que l'honnêteté dans ce pays est comme le crétinisme ailleurs, elle n'attaque qu'un petit nombre : c'est ce dont on s'aperçoit avant d'avoir franchi pour la première fois le seuil de son hôtel. Au milieu de la rue, on est assailli par des bandes armées de bouquins, de chapeaux, de brosses, etc., pour lesquels ces fripons demandent des prix outrés, finissant par les offrir au quart de ce qu'ils voulaient d'abord, ne baissant toutefois que sou par sou, qu'ils disputent comme si leur vie en dépendait. Dans votre chambre, où vous vous croyez libre, vingt, trente hommes se font bientôt jour, en se prosternant devant vous comme devant une idole : ce sont des domestiques armés de certificats, descendus de génération en génération, comme les fameuses pilules d'antimoine au moyen âge, ou bien donnés à eux-mêmes par un maître qu'ils auront, l'instant d'après, dépouillé de tout ce qu'il avait. Il faut bien cependant en prendre au moins deux, l'un pour faire la chambre et l'autre pour servir à table : rien ne se ferait sans cela dans le meilleur hôtel, où chacun a son ou ses domestiques. Vous voulez être seul, défaire seul vos malles, changer votre costume de voyage, impossible : on prend vos bras, vos jambes, vos malles; vous êtes devenu la chose de votre domestique, qui se ferait cependant couper la tête à l'instant, plutôt que de boire dans le verre où vous avez bu. Au bout d'une heure, arrive la corporation des tailleurs avec le volume des certificats et les échantillons. Leurs prix vous semblent plus que raisonnables : vous commandez une douzaine de pantalons, et à peine sont-ils partis que vous apprenez que c'est trois fois le prix voulu! On ne peut obtenir dans l'Inde aucune marchandise, aucun service,

sans avoir été volé une bonne fois par ceux qui les offrent. Ceci est un axiome.

L'astuce ne saurait aller plus loin : que ce soit de la part d'un mendiant qui va mourir de faim ou d'un brahme millionnaire, on vous fera une guerre sourde pour avoir un centime de plus. Et ce n'est pas tout : ce n'est rien de savoir que l'on est volé de tous côtés ; il faut encore se soumettre ouvertement et de la meilleure grâce à ce que votre domestique empoche tant pour cent sur le prix de tous vos achats ; c'est un usage établi, reconnu par les Européens, devant lequel ils courbent la tête dès qu'ils achètent quoi que ce soit en présence de leur domestique ou d'un de leurs employés ; il en résulte inévitablement qu'ils payent toujours leurs marchandises trop cher. On dira peut-être que c'est chose bien juste, bien pardonnable à des malheureux qui ne reçoivent que quinze francs de gages par mois ; mais cela en représente au moins soixante pour des gens qui se nourrissent avec trois sous par jour, s'habillent avec quelques francs par an, et pourraient vivre avec la dîme qu'ils prélèvent sur tout ce que vous les envoyez acheter dans les bazars.

Cet usage me choqua tellement dans les premiers jours, que je ne voulus pas m'y soumettre, et fus moi-même faire les emplettes dont j'avais besoin, manœuvre inutile qui me fit tomber de Charybde en Scylla ; car dès qu'un Européen marchande un objet, tout le monde se passe le mot d'un bout à l'autre du bazar pour ne pas le lui donner au-dessous d'un certain prix. Lorsque j'allais en palanquin, afin d'éviter d'être foudroyé par le soleil, c'était bien pire : mes quatre porteurs me tourmentant comme des hyènes et menaçant le marchand, si je cherchais à m'arranger uniquement avec lui. Venait, au retour, le moment de les payer : si je n'avais qu'une pièce de huit annas (ving-quatre sous), ils protestaient, les mains tendues au ciel, qu'ils n'avaient pas

un centime de monnaie; mais en saisissant le sac suspendu à leur ceinture, je le trouvais toujours plein de cuivre; et lorsqu'ils allaient me chercher la monnaie d'une roupie, je crois qu'il ne m'est jamais arrivé d'y trouver le compte. On en vient à mépriser la nature humaine après avoir passé, je ne dis pas dix ans, mais dix jours dans l'Inde, non-seulement parce qu'un honnête homme devient plus rare que le diamant, mais parce que l'on ne peut rien obtenir, malgré toute la philanthropie du monde, sans traiter tous ceux à qui l'on a affaire comme autant de mulets ou de chiens. Mon lecteur trouvera étrange, je le sens, qu'à peine débarqué je me lance dans ces questions; mais si je le fais, c'est parce que l'opinion s'arrête tout de suite à ce sujet après un séjour d'une semaine sur le sol hindoustanique, quand même on aurait lu, appris par cœur, et cru toutes les injustes accusations que l'on a fait pleuvoir sur l'Angleterre à propos de l'insurrection. Je soutiens, pensent les philantrophes ce qu'ils voudront, qu'il y a dans le monde des races nées pour le commandement et d'autres pour la servitude : toutes les deux se composent d'hommes, voilà tout ce qu'elles ont de commun; c'est dans la nature des unes de gouverner, dans celle des autres d'obéir; c'est une simple hiérarchie qui n'est nullement artificielle, ni le fruit des événements, et que ni les siècles, ni tous les efforts de la science, de la charité et de la religion ne pourront jamais détruire. Malheur à la race forte si elle abuse de ses pouvoirs; mais vouloir mettre tous les hommes sur le même rang quant aux aptitudes, à la force de caractère, à l'orgueil et à la conscience de son énergie, c'est une utopie que l'histoire en même temps que la raison déclarent impossible. Armez un nègre ou un Hindou jusqu'aux dents, quand même il aurait la force d'un lion, et mettez-le en présence d'un Européen avec l'ordre de se battre; il perdra à l'instant la tête et reculera comme la mer contre un rocher. Si ceci n'est pas de la théo-

rie, mais l'expérience de tous les siècles et de tous les jours, que faut-il penser, sinon qu'une voix toute-puissante avertit l'un qu'il est d'une autre trempe que l'autre, et ne pourra jamais atteindre le même niveau?

Si tant de grandes intelligences en Europe pensent le contraire, c'est qu'elles n'ont pas étudié de près ce contact des races actives par leur nature avec les races essentiellement et éternellement passives comme des enfants. La pensée ne viendrait pas plus à un nègre qu'il n'est pas fait pour obéir et se laisser guider, qu'à nous celle de vivre dans l'air ou dans l'eau. Peut-être m'accordera-t-on qu'il y a des hommes qui ne sauront jamais se guider par eux-mêmes et qu'il faudra toujours mener, mais à la condition, ajoutera-t-on, que ce soit par la force morale, par la raison, et non par la verge. Alors je dirai à mon adversaire pour réponse unique : « Allez vous-même sur les lieux et essayez. » Quant à moi, je suis parvenu, à force de charité, à force d'être dupe, à passer plusieurs mois dans l'Inde avant de lever la main sur qui que ce soit; mais le moment est enfin venu où j'ai dû commencer à assommer, et lorsque j'en ai vu le résultat, je n'ai plus douté un instant que si les Anglais n'avaient pas faibli et cessé un beau jour de comprimer violemment des forces aveugles, celles-ci n'auraient jamais fait une aussi terrible explosion. Il faut se fermer les yeux pour oser dire que l'Inde s'est soulevée parce qu'elle était froissée ou maltraitée; il faut n'avoir jamais lu l'effroyable histoire des conquêtes qui précédèrent celles des Anglais; en pensant qu'alors ce grand continent fut presque littéralement inondé de sang, on peut à peine croire qu'il ait existé une race capable de tout souffrir sans rien dire, et on est tenté de sourire quand on entend proclamer qu'elle est aujourd'hui à plaindre et persécutée. Les individus sont aussi peu maltraités qu'ils sont capables de l'être, et les nations ne le pas du tout.

C'est une chose, du reste, que tout le monde sait maintenant, que l'insurrection n'a été ni spontanée, ni générale : ce fut le mouvement presque machinal d'une multitude aveugle, poussée par d'ambitieux musulmans à qui elle avait longtemps appartenu et obéi ; ce mouvement peut être comparé, non aux flots turbulents et écumeux que soulève le vent sur la mer, mais à une marée qui monte invisiblement pour faire un peu de bruit sur le rivage et redescendre aussitôt. Quelque bien que l'on fasse, on est toujours sûr de conserver des ennemis, et en première ligne ceux à qui l'on succède ; il n'y a d'ailleurs aucun moyen possible de se rendre agréable à tout un sixième de l'humanité.

Me voilà bien loin de Calcutta et de mon voyage en particulier. Si je me suis effacé pour me lancer dans la politique, c'est que je fis un long séjour dans la capitale de l'Inde, et que je ne prétends pas, comme les souverains en voyage, faire savoir mes actions de tous les jours, d'autant moins variées à cette époque que la pluie tomba presque constamment par cataractes, et que le soleil, lorsqu'il paraissait, était un obstacle sérieux à toute promenade. Je ne pus, cependant, ou plutôt ne voulus jamais me convaincre de ce que tout le monde m'affirmait, qu'on risquait sa vie en se promenant le jour : un étranger est tenté de rire quand on lui dit une pareille chose ; il se fie à sa force, à sa santé, et ne saurait se figurer que le soleil puisse renverser un homme bien portant, aussi inopinément que la foudre. Rien pourtant n'est plus avéré, comme l'ont appris à leurs dépens beaucoup de voyageurs nouvellement débarqués et incrédules, quoique par un privilége spécial ils risquassent bien moins que les autres. Le soleil de l'Inde et son climat en général ont cela de tout particulier, que plus on y reste, et moins on y est habitué : pendant une semaine, un mois, un an peut-être, vous pourrez presque avec impunité, vous promener le jour ; mais le moment doit venir, aussi certain que

celui de votre mort, où cela deviendra impossible ; le foie n'agit plus, la digestion ne se fait plus, tout le corps est privé de sucs, même de la faculté de transpirer ; on se dessèche, on meurt ou l'on devient fou.

Ce n'est pas, assurément, que la température des rayons solaires soit plus élevée que dans bien d'autres endroits ; j'en ai éprouvé de beaucoup plus fortes ; mais elles agissaient à la surface, brûlaient la peau et causaient de la transpiration, comme si les rayons étaient *réfléchis* en frappant sur vous ; ici, ils vous pénètrent, vous *traversent* comme des flèches, vous troublent les facultés, dérangent toutes vos fonctions, et semblent calciner, en vous donnant la fièvre, jusqu'à la moelle de vos os. Ce qui tue ensuite un Européen dans tel ou tel pays, ce n'est pas que la température monte à tel ou tel degré, mais bien qu'elle reste longtemps fort élevée. Entre les extrêmes chaleurs de Saint-Pétersbourg et celles de Calcutta on ne verrait guère de différence ; la seule réelle, c'est qu'à Calcutta, du 1^er^ janvier au 31 décembre, il n'est peut-être pas un jour où le thermomètre n'arrive à 30°. Rien ne résiste à cette action lente et prolongée d'une température étouffante ; il serait plus facile de vivre en Europe avec un poids de vingt livres sur les épaules, qu'aux Indes, ce qu'on ne fait assurément pas, avec la sobriété même d'un trappiste.

Comme cette inaction forcée n'était nullement dans mes goûts, je cherchais par tous les moyens possibles des distractions morales, et m'abonnai en conséquence, moyennant une roupie (cinquante sous) par mois, à la magnifique bibliothèque fondée par lord Metcalfe, le *Metcalfe Hall*, où je m'obstinais, pendant tout mon séjour, à aller à pied, même sans parasol, quoique j'en fusse à trois kilomètres. Lorsqu'on voit un Européen à pied dans ce pays, il n'y a que deux conclusions à tirer : ou qu'il n'a pas dix sous dans sa poche pour se payer un palanquin, ou qu'il est

fou; afin donc qu'il n'y eût aucune méprise à ce sujet, je prenais quelquefois un de ces *palkis*, où l'on voyage de la manière la plus agréable. C'est une espèce de bière de deux mètres environs de longueur, et d'un mètre sur ses deux autres dimensions; on y entre par une portière, et on s'y allonge sur des coussins. Quatre hommes, deux derrière et deux devant, vous portent au moyen d'un court timon qu'ils mettent sur leurs épaules, de manière à vous tenir suspendus entre eux. Ils se mettent en marche, suivant une espèce d'amble qui ne vous laisse sentir aucune saccade, et font ainsi, en moyenne, sept kilomètres à l'heure, quelquefois huit, portant un poids total d'au moins deux cents kilogrammes, que nos plus forts matelots n'auraient ni la force ni l'adresse de soulever. C'est de cette manière que l'on traverse non-seulement les rues des grandes villes, mais l'empire des Indes tout entier, voyageant la nuit dans son palanquin, où l'on dort si bien que tous les porteurs s'arrêtent souvent pour faire la sieste pendant des heures sans que le voyageur s'en doute. Des femmes seules font ainsi des centaines de lieues sans qu'il leur arrive quoi que ce soit, emportées au milieu de forêts vierges et pleines de tigres, par des hommes qui savent tout braver, excepté le courroux d'un Européen.

A Calcutta, on peut fixer approximativement le prix de la course en palanquin à quatre sous le kilomètre, ce qui laisse un sou à chaque porteur. Quoiqu'ils soient innombrables, et que des voitures de toutes sortes leur fassent concurrence, ces porteurs (*bearers*) trouvent le moyen, sur leurs épargnes, d'élever du bétail, de fumer des cigares, et de ne pas voler tous les jours celui qu'ils ont de l'intérêt à porter. En marchant, ils font toujours un bruit inqualifiable, que comprendront ceux qui ont vu les « dervischs hurleurs » au Caire; c'est afin d'aller ensemble, s'encourager ou avertir les passants; mais quand les pau-

vres gens s'essoufflent, le son devient de plus en plus lamentable, et un Européen a presque honte de ne pas descendre; cependant en approchant du but, ils se mettent à chanter une espèce d'*alleluia*, où ils sont supposés discuter entre eux combien le monsieur (*sâhib*) va leur donner. Lorsqu'ils vous ont déposé, leur abattement ne connaît plus de bornes; ils prennent des airs de moribonds tels, qu'un nouvel arrivé est tenté d'aller chercher de l'eau de Cologne; ce sont des comédiens consommés, mais qui ne savent jamais mourir comme Molière, en jouant leur rôle. Ils comprennent à merveille leurs intérêts, et en été font toujours leur prix, parce qu'on ne peut guère s'en passer. En hiver ils font des concessions, et les plus forts, au moindre signe d'un Européen, se jetteront quelquefois sur leurs voisins, palanquin sur l'épaule, avec une fureur qui rappelle les chocs du *Merrimac* sur *le Congress*, afin d'arriver les premiers; ce sont des scènes impayables dont j'ai souvent été la cause, me posant toujours avec eux en grand seigneur qui savait marcher, et n'avait nul besoin de leurs services; bien plus, j'ai quelquefois posé pour un Jupiter Tonnant, mais j'ai souvent, depuis mon retour en Europe, pensé avec regret, presque avec affection, à mes dociles et infatigables porteurs de Calcutta.

CHAPITRE XXX.

Calcutta continué. — La presse. — Le Strand et la musique militaire. — Fanatisme. — Vie d'un Européen à Calcutta. — Des milans m'arrachent mon bonnet et mes cheveux. — Danse des bayadères chez un rajah. — Supercherie, superstition et débauche. — Rapports impossibles entre les races européennes et hindoues. — Monuments de Calcutta.

Quelques jours après mon arrivée, on procéda, dans le plus beau magasin de la ville, à la vente à l'enchère des différents cadeaux reçus par le gouverneur général, dans une récente tournée qu'il avait faite chez les peuples du Nord-Ouest. C'est une règle absolue qu'il ne peut les garder. Je ne manquai pas une si belle occasion de faire une étude de physionomies, la plupart des peuples de la péninsule étant représentés à cette vente par leurs plus riches commerçants. Il y avait encore, pour exciter mon admiration, une exposition de bijouterie et d'étoffes comme on n'en voit guère deux fois dans sa vie, et j'avoue qu'il fallut tout cela pour me donner le courage d'entrer et de rester dans une salle où un Européen perdait presque la respiration. Acheter étant chose impossible, par la raison que tout se faisait en hindoustani, je me contentai de dévisager ces figures expressives, intelligentes et bien faites, venues de tant de pays, chacune avec un cadre différent. Partout la grâce était innée, quoique l'art la relevât encore par les costumes les plus éblouissants et les mieux portés. Le dernier mendiant de l'Inde conserve encore, aussi bien

que le rajah, la coupe du grand seigneur, toute servile que soit son âme ; et l'Hindou bien élevé, soigné, propre, est sans contredit, au physique, le plus beau type, le plus droit surtout que l'on puisse voir. Ce serait un beau champ pour la photographie que de faire une collection de tous les costumes de cet immense pays, où le turban seul, qui est d'un usage universel, se met d'au moins vingt manières différentes ; j'ai vu des jeunes gens riches, très-recherchés dans leur toilette, en avoir jusqu'à quarante-cinq mètres sur la tête, artistement roulés par un homme qui n'avait pas d'autres fonctions à remplir.

A cette vente, je fus fort étonné des prix auxquels montèrent des châles de cachemire, très-peu ayant été livrés au-dessous de deux mille francs. Tout fut acheté par des indigènes, qui seuls étaient capables de passer le temps voulu pour conclure un marché dans une pareille atmosphère ; un Européen aurait plus facilement passé la nuit au sommet du Mont-Blanc.

C'est là que j'appris que pour parvenir à quoi que ce soit, voyager surtout, il me faudrait absolument faire comme tout étranger qui arrive, me mettre à apprendre la langue. Pour cela, on prend ordinairement un professeur indigène décoré du nom de *Mounchi*, qui donne ses leçons très-consciencieusement, moyennant une trentaine de francs par mois. Je crus pouvoir apprendre seul, et ne fus entièrement désillusionné qu'au moment de quitter le pays. Non-seulement il est utile de savoir la langue, mais sans cela on risque, en voyage, de mourir de faim si l'on est abandonné par son interprète qui, du reste, est une grande source de dépense, et peut jouer impunément à son maître les tours les plus pendables. Dans presque tout autre pays, un Européen peut rester lui-même, conserver sa langue, son costume et ses habitudes ; aux Indes, il faut commencer une autre vie, entrer dans une atmosphère nouvelle,

dépouiller le vieil homme, il faut *s'indianiser* et compter le plus possible sur soi, attendu qu'on peut être obligé de passer des semaines et des mois sans voir un Européen : car c'est encore ici une des illusions que l'on se fait le plus communément, de croire que le pays contient des millions d'Européens; sans me fonder sur aucune statistique, j'oserai cependant affirmer qu'à part l'armée, qui compte quatre-vingt mille hommes, il n'y a pas, sur une étendue sept fois grande comme la France, autant d'Européens que dans la ville de Lyon ou de Liverpool; on peut juger par là de la valeur de chacun d'eux, de sa responsabilité, et des dangers qu'il courrait partout, sans l'influence morale qui lui donne avec ses deux bras, la force d'une armée. Pour ne parler que de Calcutta, où les Européens figurent en assez grand nombre, ils sont tout au plus, par rapport aux indigènes, dans la proportion d'un à deux cents. En présence de la tranquillité qui y règne, quelle plus grande preuve pourrait-on donner de l'aptitude naturelle des uns à commander, et des vaincus à servir ?

Mais parlons un peu du petit monde au milieu duquel je fus jeté moi-même comme par la main de la Providence. Il est remarquable, en effet, que je sois tombé, sans le savoir, parmi des coreligionnaires et dans un quartier embaumé par une atmosphère catholique. En face de chez moi se dressait le collége des jésuites, et un peu plus loin la flèche de leur église. C'est une consolation suprême, dans une vie si agitée, au milieu d'impressions si diverses, de trouver partout quelque chose qui rappelle ce qui ne change jamais, et le culte qu'on a vénéré depuis son enfance. Là seulement l'on croit n'avoir point quitté sa patrie, là se retrempe le caractère, là se rallument de saintes flammes affaiblies. Le catholique sera fier, en passant dans les rues de la capitale d'un empire si profondément païen, de voir à chaque pas surgir les églises de son culte et de

les trouver pleines; il n'aura qu'un regret, bien amer, celui de ne presque jamais y voir un enfant du pays, car il est pour ainsi dire aussi difficile à un Indien de deviner chrétien, qu'aux glaces polaires d'arriver sous les tropiques. Je dirai, à l'occasion, ce qu'en pensent les missionnaires, non pas ceux qui ne peuvent avancer que suivis de leur femme, leurs enfants et leurs domestiques, mais les apôtres dévoués que j'ai rencontrés çà et là sur ma route. Au milieu de mon entourage catholique, ce fut aussi une bien bonne fortune pour moi de trouver un magistrat dont les enfants étaient au couvent de *Dorgiling*, village de l'Himalaya où, dès que les pluies cesseraient, je comptais aller poser mon aile. C'était M. Chapman, qui me rendit alors en conseils, et plus tard en pratique, les plus grands services. Il ne s'agissait plus pour moi que d'une affaire, très-grande il est vrai, d'avoir patience, la saison pluvieuse étant un insurmontable obstacle à tout voyage.

M'interdisant toute société afin de jouir d'une entière liberté, je me vouais aux travaux littéraires, et eus l'heureuse idée, pour profiter de mes loisirs, de publier mon voyage de Kiakhta à Pékin et ma descente de l'Amour. Comme Pékin n'était pas pris à cette époque, il semblait probable que j'aurais quelque chose d'intéressant à dire, et me mettant à l'œuvre, je livrai en un mois à l'*English-man*, principal journal de Calcutta, mon modeste, mais consciencieux travail. En cela je fus très-puissamment aidé par les excellents ouvrages que je trouvai à consulter dans la bibliothèque *Metcalfe*, où je ne cessai jamais de m'étonner de voir tant d'indigènes et si peu d'Européens. Je crois qu'aux Indes l'esprit se nourrit presque entièrement de journaux, nourriture malsaine, d'autant plus dangereuse qu'on la sert sur des plats dorés. Il me siérait peut-être mal, à moi dont le nom figura pendant quinze semaines de ·ite dans leurs colonnes, d'élever la voix contre les jour-

naux de Calcutta ; j'ai été flatté d'y voir accueillir quelques pages exclusivement littéraires ; cependant je crois n'avoir point perdu le droit de blâmer leur politique, parfois leur mauvais esprit, et je ne saurais me faire scrupule, tout en reconnaissant qu'ils sont mieux écrits, de leur livrer la même guerre qu'à ceux de la Chine et de l'Australie. Prouver que la France est une machine infernale, que tous ses fils sont en décadence ou déjà tombés au dernier degré de l'échelle humaine, que ses soldats ne sont que des charlatans, son souverain un Néron, tel est le programme que se tracent, avant de prendre la plume, beaucoup de journalistes de l'Inde. Si les choses qu'ils racontent étaient mille fois vraies, il faudrait encore avoir moins de tact qu'un habitant de la Nouvelle-Guinée pour les mettre sous des formes si peu convenables. Mais que penser de l'écrivain, et comment oser le comparer même à un nègre de la Papouasie, lorsque nous découvrons qu'il n'a pas écrit un seul mot qui fût vrai? Après avoir raconté à sa manière, comme s'il était sur les lieux, la prise de Péking, voici comment un certain correspondant de Paris ose définir un de nos braves généraux, déjà inondé d'injures : « *A conceited, vainglorious and very paltry coxcomb* (un orgueilleux, suffisant et chétif freluquet....) » Je le déclare en conscience, avec amertume, quoique sans haine, il existe d'un bout de la terre à l'autre une ligue universelle de la presse coloniale de l'Angleterre contre tout ce qui est français : pour ses apôtres la langue de Corneille est de l'iroquois, quant à ses propres qualités, comme quant à la manière dont ils la comprennent; on ne parle pas de ses ennemis, fussent-ils des anthropophages, comme ils parlent des Français ; des esprits vulgaires, à plus forte raison des esprits sérieux et cultivés, ne se laissent pas entraîner par une haine aussi sauvage, et il n'est pas noble de chercher constamment à ravilir un pavillon arboré aujourd'hui sur tous les rivages. Du reste, personne

n'est épargné, comme aurait pu le dire lord Canning, s'il faisait à ses journaux l'honneur de les lire. Les foudres du Vatican n'ont jamais volé avec tant de force que les traits décochés contre celui qui a cependant sauvé l'Inde et l'a quittée regretté ; et je serais tenté de croire que les hommes qui, dans nos ménageries, mettent leur figure dans la gueule des lions sans être mangés, entreprennent une tâche moins difficile que celle de faire un acte public sans être déchiré avec ingratitude par les journalistes de l'Inde. Cela ne devrait pas s'appeler « la liberté, » mais « le dévergondage » de la presse.

Elle ne chante pas cependant toujours sur le même ton, et varie ses allures, comme le prouvera la citation suivante :

« *A l'éditeur de* l'Englishman.

» Monsieur,

« J'ai été prié par plusieurs dames de mes amies d'avertir par votre journal le monsieur qui vient quelquefois à l'église, de l'inconvenance de sa conduite lorsqu'il passe tout son temps, pendant le service, à les dévisager au lieu de regarder dans son livre ou vers le prédicateur. J'espère que cet avertissement aura l'effet voulu. Les dames tiendraient à ce que cet homme sauvage (*jungly*) comprît qu'elles ne sont pas des

« KOOKIS[1]. »

Un journal assez soucieux des intérêts de la vertu pour publier une aussi sotte protestation aurait mieux fait, ce me semble, de tourner ses armes contre plus d'un membre du beau sexe lui-même, qui promène sa honte tous les jours

1. Peuplades à demi sauvages qui habitent, je crois, près du Brahma-

sur une promenade de la ville bien plus fréquentée même qu'aucune église. Je veux parler du *Strand*, allée longeant la rivière, qui se couvre tous les soirs, au soleil couchant, de la population européenne de la ville, en équipages ou à cheval, jamais à pied. C'est, du reste, un coup d'œil qui rappelle presque Longchamps, sauf l'air maladif des individus qu'on y rencontre. Comment conserver le moindre coloris sur sa figure lorsqu'on ne met jamais un pied devant l'autre, et qu'on ne sort de chez soi qu'après le soleil couché? Ce sont des cadavres, des fantômes que tous les Européens qui se font traîner chaque jour de l'année vers le même but dans les trois capitales de l'Inde. Il n'est que trop vrai que la plus forte constitution y devient incapable de tout exercice violent; mais il y a loin de là à n'être jamais vu dans la position pour laquelle tout homme est créé, et qui le distingue de tous les animaux, c'est-à-dire debout et dressé sur ses deux jambes. On a beau parler des effets d'un soleil implacable, il n'en est pas moins très-remarquable que les personnes qui sont obligées, coûte que coûte, de s'y exposer pour leur travail, les indigotiers, par exemple, les arpenteurs, les ingénieurs, soient les seuls Européens qui aient bonne mine. C'est entre le Hooghly et les jardins botaniques que se déroule cette belle promenade divisée en deux, les cavaliers étant d'un côté et les voitures de l'autre; comme je l'ai dit, jamais de piétons; on ne marche pas aux Indes, pas même les matelots, qui trouvent aussi le moyen de se pavaner huit ou dix dans un cabriolet, et, qui plus est, de le mener eux-mêmes, en accrochant impunément tout le monde.

Sur une pelouse de ces beaux jardins, plantés comme des Anglais seuls savent les planter, la musique des régiments vient jouer presque tous les soirs, comme à Sydney, à Hong-Kong, à Québec, et partout où se trouve une garnison anglaise. Hors de l'Europe et de l'Amérique, on n'est

pas difficile en fait de musique : sans quoi il faudrait bien souvent se passer complétement de ce qui, même écorché de toutes les manières, ravit encore et toujours l'âme de l'exilé, en lui rappelant, plus que tout ce qu'il peut voir et entendre, les lieux qui lui sont chers. Pas un jour ne se passa que je n'allasse m'asseoir à Calcutta, environné de fleurs et d'arbustes, d'Européens et d'Asiatiques, près du cercle brillant qui remplissait des airs magnifiques de *Guillaume Tell* ou de *Robert le Diable* l'atmosphère balsamique et sereine des soirées tropicales, faites exprès pour ces bruits célestes. La musique a quelque chose de plus divin dans les pays saturés de poésie où le culte de la beauté semble s'étendre jusqu'aux plantes, aux animaux et à toute la nature inanimée; les palmiers frémissent et se penchent pour l'entendre, les insectes bourdonnent, et l'atmosphère même tressaille aux sons plaintifs que des hommes, devenus anges pour un bienheureux instant, ont été dérober au ciel. Il n'y a que nous, Européens, et gloire nous en soit rendue, qui comprenions cet art ineffable, le prince de tous les arts, et celui qui relève le moins de la matière. Notre parole elle-même, quand nous sommes émus, devient une mélodie que ne connaît pas le sauvage, pour lequel il n'est d'autre émotion que la volupté. On a prétendu que la musique était exclusivement un plaisir des sens : comment se fait-il donc que le peuple le plus voué à la matière n'y comprenne absolument rien? Les Indiens, dont nous nous occupons maintenant, écoutent avec plaisir la musique; mais nous ne daignons pas leur répondre lorsqu'ils proclament humblement qu'ils nous sont inférieurs en tout excepté en ce qui regarde cet art divin! Un peuple aussi asservi par ses passions ne saurait trouver des ailes assez légères pour l'emporter dans les sublimes régions de l'inspiration musicale! La boue ne vibre pas!

J'ai bien souvent regretté que les Anglais, aux colonies,

soignassent si peu leurs musiques de régiment : c'est sans exagération que je puis dire qu'il y a rarement, sur le nombre, quatre exécutants qui se donnent la peine de se mettre d'accord ; tous les autres errent au hasard dans l'espace, sans frein comme sans règle, et je ne crains pas de blasphémer en disant que les musiciens des régiments indigènes à Madras et à Bengalore, quoique jouant comme des machines privées de sentiment et de vie, jouaient du moins comme des machines mieux montées que celle des régiments européens de la capitale ; ils étaient toujours d'accord et allaient en mesure.

Il y avait plus d'un mois que je vivais à Calcutta sans en sortir, et la pluie diminuant sensiblement, j'eus l'idée un jour, le 1er septembre, de remonter la rivière en bateau jusqu'à *Cossipour*, village situé à quelques milles, et remarquable par sa fonderie de canons. J'y fus reçu avec la plus grande obligeance par le colonel X...., qui me montra l'établissement dans tous ses détails, ainsi que son admirable jardin, qui me charma bien plus encore.

Quels fleuves, dans le monde entier, possèdent des rives comme celles du Gange ? La nature, toute superbe qu'elle soit, y est presque éclipsée par les monuments de l'art, ces coupoles si légères, ces minarets, ces grands escaliers de pierre, et les palais d'anciens rois, enfouis, noyés presque sous les arbres et les fleurs. Un montagnard ne se serait jamais douté qu'un pays si complétement plat pût être si beau, et lorsqu'il remonte le Gange, il se demande, comme un enfant qui n'a rien vu, quelle doit être la magnificence des contrées où ce géant tombe de ses sources par un saut de quatre mille mètres.

Pourquoi faut-il que le paganisme et la barbarie souillent encore ces beaux rivages ? Sur la boue qui borde le fleuve à marée basse on peut souvent voir des moribonds assis qu'assassinent leurs parents en leur remplissant les

narines et la bouche de la fange sacrée : puis ils les livrent à leur sort, jusqu'à ce que le fleuve en remontant se charge d'en débarrasser la terre ! Si l'on se promène le matin le long de la rivière, à Calcutta même, on est sûr d'y voir passer souvent des cadavres plus ou moins déchirés par les corbeaux, et peuplés de crevettes qui doivent paraître le jour même en *curry* sur la table des riches !

Il y a, près de Cossipour, un village que l'on fuit comme la peste, parce qu'il n'est peuplé que des infortunés qui, abandonnés à la merci du fleuve sacré, ont eu l'audace et la lâcheté de revenir à la vie ! Ils ont perdu caste, et ne reverront jamais ni amis ni parents !

Il n'y a pas un livre sur l'Inde qui ne traite de ces sujets ; aussi tous les enfants savent que les fanatiques de ce pays se font ou se faisaient broyer sous des chars à certaines fêtes, que les veuves se brûlaient sur le bûcher de leur mari, que de grands pécheurs s'imposaient la pénitence de lever un bras en l'air pour dix ans, et mille autres histoires malheureusement aussi vraies qu'incroyables. Mais il ne faut pas se faire illusion ; ces choses n'ont jamais été si communes qu'on le suppose : pour n'en donner qu'une preuve, je dirai ici que j'ai fait mille lieues par terre dans l'Inde, et qu'il ne m'est arrivé qu'une ou deux fois de voir un pénitent avec le bras en l'air. Les autres cérémonies dont je viens de parler sont maintenant prohibées par le gouvernement anglais, et s'il est vrai qu'on permette encore à des enthousiastes de se faire hisser, à certaines fêtes, au haut d'un poteau par un hameçon accroché à leur dos, je déclare seulement ne l'avoir jamais vu faire. La seule plaie de ce genre qui reste, quoiqu'il soit incontestable qu'elle tende à diminuer graduellement, c'est la caste et tous ses préjugés. Si l'on voulait traiter ce sujet à fond, on pourrait écrire un livre que personne ne voudrait jamais croire, tellement il faudrait supposer de bêtise possible à la raison hu-

maine. Pour moi, je me contenterai de signaler ce que j'observai directement en voyageant.

J'ai dit que je vivais seul à Calcutta; je ne puis cependant me dispenser de nommer quelques personnes qui m'y rendirent de grands services, entre autres M. Moran, dont les nombreuses affaires ne mirent jamais obstacle à ce qu'il me donnât tout le temps et tous les conseils nécessaires à la correction de mon manuscrit sur mon voyage à Péking. Son zèle fut infatigable, comme son amitié qui ne se démentit pas un instant. J'aurai à parler plus tard d'autres personnes qui vinrent au-devant de tout ce qui pouvait m'être utile ou agréable, devoir d'autant plus doux à remplir, que j'ai conservé de presque toutes les personnes avec qui j'ai eu des rapports dans l'Inde un souvenir qu'il n'est pas trop d'appeler affectueux. Dans aucun pays, excepté peut-être la Russie, n'ai-je trouvé une cordialité si franche, quoiqu'elle se fût inaugurée, comme on l'a vu, sous d'assez mauvais auspices.

Lorsque j'eus fini mon petit ouvrage, je me fatiguai bientôt de la vie sédentaire qui m'était imposée, et brûlais de partir pour les frontières du Thibet. Dans les premiers jours d'octobre, à mesure que les nuages de la mousson s'éclaircissaient, la chaleur devint insupportable. Le 12, il y eut un orage, véritable orage du Bengale, précédé par des bouffées de vent capables de renverser hommes et animaux. Pendant que les coups de tonnerre se rapprochaient avec précipitation, tous les monuments qui entouraient la *Maïdane* semblaient pâlir en détachant leurs murs blancs sur un ciel complétement noir. La poussière, formée par l'ardeur du soleil dans des rues qui, deux heures auparavant, ne roulaient que de la fange, fuyait en tourbillons vers le nord; les arbres penchés sifflaient, des météores subits passaient comme des obus; tout enfin frémissait comme à l'approche d'une armée ennemie. Il

ne tomba cependant pas une goutte d'eau, quoique les nuages au-dessus de la ville semblassent former de véritables cataractes de vapeur qui se perdaient avant d'arriver à terre. Peu à peu les journées devinrent de moins en moins pluvieuses, et, avec la belle saison, commencèrent les seuls divertissements de Calcutta, où il n'existe pas un théâtre public. Une troupe équestre, que j'avais vue à Sydney, vint s'établir sur la Maïdane, où l'on avait dressé une énorme tente. Je payai mes trois roupies pour une misérable place de seconde, où je vis cependant une scène qui en valait six. En effet, lorsque la salle fut presque comble, quelques Indiens d'abord, puis une bande de Chinois vinrent s'installer dans les seules places vacantes, qui se trouvaient précisément dans le quartier le plus rempli d'Européens. Si ç'avait été un dîner anglais, et qu'on eût servi un plat de grenouilles, les vociférations n'auraient pas été plus terribles. « Mettez-les derrière, dessous, dehors ! » criait-on de partout. Si bien que les pauvres Indiens durent reprendre le chemin de la porte, très-probablement sans qu'on les remboursât. Mais il n'en fut pas de même des Chinois, qui, assis impassiblement à la place qu'ils avaient payée, regardèrent mes voisins d'un air ferme et résolu, et menacèrent même de recourir à la force si on ne les laissait pas tranquilles. Ils firent si bien que personne ne leur dit plus rien, et ils y restèrent, malgré quelques rugissements qui partirent encore, comme celui-ci : « Quoi ! un Anglais s'asseoir à côté d'un Chinois !... » etc.

Les matinées devenant un peu plus fraîches, je me promenais alors avant le lever du soleil sur le haut de la maison, qui formait terrasse comme toujours aux Indes : de là je voyais arriver et fuir, souvent sans avoir amené autre chose qu'un vent formidable, des orages sublimes ; puis, lorsque le soleil paraissait au bord de l'horizon, ne pouvant

plus y tenir, je redescendais faire mon *tchôta hazir* (petit déjeuner) comme on appelle dans ce pays une tasse de thé accompagnée de pain et de beurre, qui précède de deux heures le déjeuner véritable. A une heure vient le *tiffin*, un soi-disant goûter où il y a toujours deux plats de viande; puis le dîner vers six heures; après cela on va s'allonger, affublé de quelques lambeaux que je ne puis appeler un costume, sous les verandahs, où, étendu dans d'immenses fauteuils de bambou, respirant à peine malgré l'heure et toutes les ventilations artificielles, on entend, à travers la profonde obscurité des nuits tropicales, lorsque la lune est absente, les cris lamentables des chacals, qui, au fond des cimetières entourant presque la ville et rappelant à l'Européen à quoi tient sa vie dans ce climat, hurlent comme des affamés et vont violer l'asile de la mort. L'imagination joue peut-être son rôle, mais ce cri, quoi qu'il veuille dire, a quelque chose d'affreux et de sauvage.

Vers dix heures, tout le monde va se coucher pour pouvoir se lever, le lendemain, avant l'apparition, sur l'horizon, d'un ennemi plus dangereux que le fer des batailles. Excepté les officiers, qui n'ont que trop de loisirs, presque tout le monde reste, de midi à cinq heures, enfermé dans un bureau, d'où l'on revient, comme on y a été, dans un *buggi* (cabriolet) ou, si l'on est plus élégant, dans un *ghari* (voiture à quatre roues). Arrivé à son bureau, on renvoie le cabriolet chez soi par son *saiss* (groom) qui se tenait accroupi derrière comme un escargot pendant que son maître menait, et qui doit bien se garder, en ramenant le véhicule, de jamais monter dedans. Il le fait cependant bien souvent, mais caché dans ses profondeurs, de manière à ce que sa tête même ne paraisse que lorsqu'il cherche à voir où le mène le cheval.

Comme l'employé européen n'a jamais moins de cinq cent francs par mois, il n'est personne qui ne puisse pos-

séder l'indispensable buggi, sans quoi il n'arriverait jamais à son bureau. La plupart des indigènes même, par motif de chaleur autant que d'amour-propre, tiennent à ne pas marcher. Et ici, à propos de *buggis*, de *gharis*, de *palkis* et de tant d'autres mots que j'oublie, qu'il me soit permis de dire que je ne connais pas de pays où on ait tant de mots pour exprimer un véhicule, et où il y ait moins de facilités pour voyager, découverte que je ne tardai pas à faire. De même, il n'y a pas un pays où l'on ait poussé si loin l'art de faire des protestations de dévouement, et où l'on trouve moins de fidélité et de sincérité. J'avais une fois envoyé mon domestique, petit espiègle musulman, au bazar, pour m'acheter quelque chose; comme je trouvai un peu haut le prix de trente-six sous qu'il m'assura avoir payé, je lui demandai d'être franc pour une fois : « Oh! maître! vous bon; c'est pour cela que je ne vous fais payer que trente-six sous; si vous étiez méchant, ce serait cinquante sous.... » Il fut donc franc une bonne fois, et d'une naïveté que, par un singulier mélange, on retrouve souvent chez l'Indien le plus fourbe. Mais qu'il me volât ou non, je renonçais souvent à aller moi-même au bazar, où je fus plusieurs fois condamné à rester une demi-heure entière dans mon palanquin, grâce à l'encombrement inouï des rues. J'y achetai un jour une paire de souliers, et m'aperçus en rentrant qu'ils n'avaient pas de cordons : je revins protester, mais en vain : « Ce sont les souliers, me dit-on, et non les cordons que vous avez achetés. » L'objet était de peu de valeur; mais encore fallut-il le payer en sus. Je fus heureux qu'il ne m'arrivât pas la même histoire qu'à une dame de ma connaissance, qui, ayant eu pour six roupies (quinze francs) un très-beau voile en valenciennes, s'aperçut en rentrant qu'il lui avait appartenu autrefois, et qu'on le lui avait volé : son chiffre y était encore!

On est volé de tous côtés dans ce malheureux pays, non-

seulement par les hommes, mais par les animaux. Aux hideuses cigognes à sac, qui se seraient trop respectées pour cela, succédèrent des milans qui ne se nourrissaient pas exclusivement d'immondices. Un matin que je me promenais en lisant au sommet de ma terrasse, un coup violent, comme la chute d'une pierre, me frappa le derrière de la tête, et en la levant, à moitié étourdi, je vis un vilain oiseau emportant à tire-d'aile, dans son bec, un berret écossais acheté la veille. Heureusement qu'il le trouva trop lourd, et le laissa tomber dans le jardin. Redoutant ces familiarités, je me promenais le lendemain nu-tête, lorsque cette fois je me sentis saisir violemment par les cheveux, qui me furent arrachés comme les plumes d'un pigeon que l'on se prépare à cuire. C'était encore un milan qui trouvait mes cheveux bons pour bâtir son nid; mais ce n'est pas tout : quelques mois après, oubliant cette aventure dans l'air embaumé d'une matinée de janvier, j'errais encore poétiquement au sommet de la maison qui était entourée d'écoles de jeunes personnes, et dont les élèves, dans ce moment, s'apprêtaient à rire comme si elles s'attendaient au coup qui allait me frapper; je portais alors un superbe bonnet grec, bien voyant, cadeau d'une dame que j'avais connue dans l'Himalaya. A peine avais-je fait quatre pas qu'un monstre, venant par derrière, s'abattit sur mon élégant bonnet, l'emporta dans ses griffes avec une partie de mes cheveux, et alla se percher ainsi sur un arbre haut d'au moins cent pieds, félicité, encouragé peut-être par mes belles voisines; après cela, je ne sortis plus qu'armé d'un gourdin qui ne me préserva pas toujours, parce que mes ennemis arrivaient par derrière : une fois le choc fut si violent que j'eus mal à la tête tout le reste de la journée. Il fallut enfin se résigner, car je ne pouvais, en conscience, reprocher à un oiseau de *voler*.

Il n'est pas étrange qu'après une telle persécution de la

part des hommes, des animaux et du climat, le séjour de Calcutta commençât à me sembler lourd. Je ne crois pas qu'il existe de capitale aussi complétement vouée aux affaires et privée de distractions. Les seules intéressantes sont les *notch* ou danses de bayadères, dont la saison commença en octobre. Que les prudes se rassurent : ces fameuses danses, que l'on croit chez nous une invention de l'enfer, se font aussi convenablement et avec autant de gravité que des cérémonies religieuses. On ne saurait assez répéter que l'indécence est aussi rare dans l'Inde que la vertu, et j'aurais vivement regretté de manquer la belle représentation de ce genre que donna gratuitement à tous les Européens un vieux rajah dont j'oublie le nom. C'était le 21 octobre. Parti avec quelques amis en voiture, à sept heures du soir, nous ne fîmes pas moins de six kilomètres dans *Wellesley-Street*, la plus longue rue et la plus droite de Calcutta, jusqu'à ce que nous approchâmes des noirs et sales faubourgs qui la terminent au nord. Là, tournant à gauche dans des ruelles infectes que n'éclaira jamais d'autre lumière que celle du soleil au méridien, nous arrivâmes enfin et subitement devant un palais tout illuminé, où notre vue resta complétement éblouie : on eût dit un incendie. Comme il n'y avait pas de salle assez grande, malgré les dimensions de l'édifice, pour contenir les milliers de curieux, on avait simplement tendu une forte toile sur sa cour intérieure, où quatre mille personnes auraient tenu à l'aise, sans se douter qu'elles n'étaient pas sous un toit. Le coup d'œil aurait fait honneur à Paris lui-même. Tout le long des murs, il y avait cinq ou six rangées de bancs et de chaises, disposés de manière à laisser libre au milieu un carré aussi grand qu'une salle de manége. Un instinct bien naturel me fit ôter mon chapeau en mettant le pied chez autrui, quoique je demeurasse confondu et mortifié de voir que j'étais presque le seul; même lorsque le vénérable rajah, courbé par l'âge, entra avec di-

gnité pour faire les honneurs de chez lui, personne ne se découvrit ni ne se leva. Quand il fit le tour de la salle en saluant chacun de la manière la plus digne, je remarquai un grand nombre d'individus plus faits pour vivre dans des mines ou dans la cale d'un navire, qui restèrent allongés sur des sofas, la pipe à la bouche, comme s'ils faisaient le plus grand honneur à ce vieux prince déchu, mais prince dans toute sa personne, de venir se vautrer chez lui. Le vieillard, suivi de ses officiers, eut le tact de ne pas se montrer peiné; mais il est impossible que tout son sang ne bouillît pas quelquefois, et je fus heureux pour lui quand je vis quelques jeunes Anglais, évidemment d'une très-haute position, aller, chapeau bas, le complimenter et le remercier de sa munificence.

Quand la première danseuse fit son apparition, suivie de quelques musiciens, je la dévisageai du haut en bas, mais avec beaucoup de désappointement. Une Indienne ne saurait jamais n'être pas la plus gracieuse des créatures; la forme était irréprochable; grande, mince, droite et fière, cette fille, vue d'un peu loin, était un chef-d'œuvre, mais ses traits étaient vulgaires : rien d'artistique, rien même d'intelligent ne brillait dans ses yeux éteints, quelque noirs qu'ils fussent; elle avait le teint maladif, et la jeunesse en avait fui pour jamais, quoiqu'elle n'eût pas seize ans. Si cet âge a cessé d'être le plus beau pour la plupart des femmes de l'Inde, même celles dont la vie n'a jamais connu de souillure, comment ne serait-il pas de la vieillesse pour celles qui, depuis qu'elles savent marcher, ont voué leur vie au vice? Or c'est là le sort, non des neuf dixièmes des bayadères, mais de toutes, quelque irréprochables que soient toujours leurs manières et leur mise. La souplesse infinie de tous leurs membres est idéale. Pour donner une idée de cette souplesse, je n'ai qu'à mentionner ce fait bien connu, dont j'ai été moi-même le témoin : on donne à la première

venue, n'importe où, une roupie, qu'elle commence par mettre à terre entre ses deux pieds; après cela, elle se renverse en arrière de manière à ce que sa figure arrive à ses talons, et elle enlève la roupie avec sa bouche, ses narines, ses yeux, ou même ses oreilles!

Drapée des étoffes les plus riches et les plus voyantes, qui lui dessinent admirablement la taille, la danseuse ne laisse paraître que ses pieds, dont les doigts et les chevilles sont entourés d'ornements en or, et ses bras jusqu'à l'épaule. Jamais la sculpture antique n'a façonné de bras comme celui d'une Indienne; toujours mince et rond sans être osseux, mobile d'un bout à l'autre comme les articulations d'un serpent, orné, au-dessus du coude et aux poignets, de bracelets en or, et terminé par une main longue et flexible, c'est un chef-d'œuvre que la nature n'a produit dans aucun autre pays, et l'art nulle part.

Jamais les plus grands génies n'ont pu encore définir le beau; il est probable qu'il résulte d'un tout ensemble, d'un rapport, d'une symétrie, ou de certaines proportions; mais il est des choses, et la Vénus indienne en est une, devant lesquelles tout homme s'écrie, sans calcul et sans réflexion : C «'est de la dernière beauté! »

Revenons maintenant à des choses plus prosaïques, la description de la soi-disant danse des *notch-girls*. D'abord ce n'est pas une danse du tout, mais une simple pantomime pendant laquelle la danseuse s'avance et recule, en chantant ou plutôt en criant, gesticulant beaucoup et remuant chaque fibre de ses bras et tous ses doigts de pied, sans jamais perdre sa gravité. Les trois musiciens qui la suivent partout, armés de tambourins et de guitares, sont bien moins dignes qu'elle : ils font des grimaces horribles, prennent des regards lamentables, sourient et cherchent une inspiration qui ne vient jamais; ce sont de vraies caricatures. Au bout d'un quart d'heure, un Européen est parfaitement dégoûté

par toutes ces simagrées, ces miaulements, ces chansons auxquelles il n'entend rien; peut-être serait-il encore plus tôt dégoûté s'il pouvait comprendre; mais j'y restai, ce soir-là et bien d'autres, tant pour voir les costumes des riches indigènes et leur manière d'entendre la politesse, que pour avoir la consolation d'essayer quelquefois, à une table d'élite, des vins du rajah. Pendant la représentation, comme on ne pourrait régaler tant de monde, on se contente de faire circuler de l'eau de rose, dont les domestiques vous oignent les mains. Il faut toutefois bien se garder de croire que le rajah ou le *babou*[1] vienne s'asseoir à table avec ceux qu'il invite à souper; il y en a qui préféreraient la mort; il vous avertit que vous êtes servi, et vous allez prendre possession d'une table généralement fournie avec la dernière prodigalité, libre de tout manger, boire et casser, sans préjudice quelconque à votre hôte, que rien ne saurait jamais décider à boire dans un verre où vous avez porté vos lèvres.

Vivant retiré comme je le faisais, je n'ai jamais assisté à ces rares dîners où l'on voit fraternellement s'asseoir la race conquérante et la race conquise; j'aurais voulu voir des princes aussi riches que Crésus s'obstiner à déchirer leurs mets avec leurs doigts, quoiqu'ils n'eussent pas toujours assez de conscience pour résister aux viandes et aux libations défendues. Mais j'ai vu, dans le bas de l'échelle, des musulmans déguster mon vin et vider, au fond de mon cabinet, mes bouteilles, pendant que dans la cour de mon bungalow, assis après une journée de voyage auprès de mes bœufs, mon conducteur traçait religieusement un cercle par terre dans lequel il se mettait avec son dîner, laissant sa main gauche hors du cercle comme une souillure ou une main de lépreux. Je le demande à tout homme sincère, comment civiliser un pareil individu? Comment croire qu'il compren-

1. Les bourgeois indigènes.

dra jamais les devoirs d'un chrétien, et que la race à laquelle il appartient saura ce que c'est que se gouverner elle-même ou apprécier ceux qui s'en chargent? Ce n'est que de près que l'on peut juger un peuple, et à plus forte raison ceux qui ont mission de le conduire.

Par la force, on a déraciné bien des abus, exterminé, par exemple, la formidable franc-maçonnerie des *Thugs*, organisée dans le but spécial d'assassiner pour plaire à la déesse du carnage; on empêche une masse de maux, mais il est impossible de mettre du bien à la place, et cela malgré le zèle le plus infatigable de nos saints missionnaires, que j'ai trouvés et questionnés presque partout. Le P. Dubois affirme n'avoir pas rencontré, en vingt-cinq ans, un seul chrétien véritable dans l'Inde. Supercherie, superstition et débauche effrénée, voilà trois ennemis que l'on rencontre à chaque pas et dont rien ne peut triompher; il s'ensuit, entre les races comme entre les individus, un éloignement continuel, de la défiance, du mépris et de la haine : un Européen n'a, avec les indigènes, que tout juste les rapports nécessaires.

« Il y a entre l'Européen et l'Hindou, » dit M. de Valbezen, « une muraille plus que chinoise, que des relations de tous les jours, même pendant des années, ne sauraient franchir. Dussiez-vous rester vingt ans dans l'Inde, ce que je ne vous souhaite pas, ami lecteur, vous ne verrez jamais de l'Indien que l'écorce, ce que l'on en voit dans les rues, et rien au delà. »

Votre domestique vous sert à table sans mot dire et se retire le soir vous ne savez où, au bout de vingt ans vous ignorez encore comment il s'appelle : vous savez seulement que sa sœur a dû changer bien des fois de nom, car au moins tous les mois il est venu vous demander de s'absenter pour un jour afin d'assister à son mariage! J'ai cependant été très-dans le choix du mien, petit musulman de quinze

ans, dont à force de douceur je parvins à arracher quelques marques de reconnaissance. Pétri d'intelligence, il comprenait à l'instant tout ce que je voulais, bien que j'ignorasse sa langue et lui la mienne; pour quinze francs par mois, il me servait à table et faisait ma chambre, moins le balayage et toutes les œuvres infimes, confiées à de moins nobles que lui; étant tombé malade, il osa braver les préjugés de sa caste jusqu'à m'appliquer lui-même des sangsues; je crois qu'il ne me volait guère, et, enfin, je n'oublierai jamais ce témoignage, sorti d'une bouche musulmane; lorsque je quittai définitivement Calcutta, il me dit en fermant la portière, les larmes aux yeux : « *You very good gentleman!* (Vous bien bon monsieur!) »

A première vue on serait porté à accuser de la plus grossière négligence le gouvernement qui semble si peu faire pour l'amélioration morale de ces malheureuses races. Mais la vérité, c'est que le sol est par trop ingrat pour qu'il y germe jamais quoi que ce soit, et les remarques suivantes de quelques auteurs qui ont écrit sur l'Inde, quoique très-vraies, sont inexactes dans leurs conséquences. Ainsi, au sujet de l'éducation, Capper a découvert que : « la somme allouée annuellement à l'éducation pour la présidence de Bengale, c'est-à-dire 1 275 000 francs, est inférieure de 50 000 francs au coût d'un voyage de quelques mois du gouverneur général dans les provinces du Nord... Nous observerons, de plus, que la somme réservée à l'éducation dans la présidence de Madras, avec ses dix-sept millions d'habitants, n'est ni plus ni moins que le prix annuel des dîners et des rafraîchissements dans la grande maison de pierre de Leadenhall-Street[1]. »

« Quant aux établissements d'éducation dirigés par le gouvernement de l'Inde, il est absolument défendu d'y

1. *The three Presidencies of India*, p. 38.

introduire en aucune manière le sujet du christianisme.... Il a été affirmé, d'après des autorités trop compétentes pour qu'on puisse en douter, que sur cinquante ou soixante élèves du collège hindou de Calcutta, qui furent questionnés en particulier, par leur chef, au sujet de leurs croyances, quatre seulement déclarèrent croire à la religion des Védas; quelques-uns étaient indécis, et tous les autres avouèrent ouvertement qu'ils ne croyaient ni au brahmanisme, ni à aucune religion [1]. »

Tout cela peut être vrai, mais si c'est un reproche à l'Angleterre, il faudra aussi demander aux paysans de la Sibérie pourquoi ils ne cultivent pas de palmiers dans leurs jardins.

Je ne crois pas devoir parler de l'enterrement du ministre des finances si regretté, M. Wilson, quoique j'y assistai; je dirais seulement, si l'on voulait me passer l'expression, que la chose me sembla faite « par-dessous la jambe, » car à peine la bière était-elle descendue qu'il y eut un « sauve-qui-peut » général hors du cimetière. Je ne décrirai pas non plus un *bore* qui eut lieu le 17 août, c'est-à-dire un mascaret, dont le flot, élevé de plusieurs mètres, remonte ainsi le Gange en brisant tout ce qui se trouve à ses deux extrémités. Je renvoie la lecteur aux dictionnaires géographiques pour une description détaillée de Calcutta, dont j'ai passé presque tous les monuments sous silence; je signalerai seulement, en passant, la *Martinière*, magnifique établissement doté d'un million de francs par le major général Claude Martin, et où une centaine d'enfants sont gratuitement logés et élevés; puis quelques statues, pagodes et colonnes, le collége hindou, le musée asiatique, très-riche en vieilles sculptures hindoues; la glacière, l'hôtel des monnaies, qui est une copie réduite de moitié, du temple de

1. [illegible] *Presidencies of India*, p. 446.

Minerve à Athènes; le palais du gouverneur général, qui a coûté quatre millions de francs; enfin bon nombre d'églises catholiques, arméniennes, protestantes, grecques, etc., etc. Calcutta est incontestablement, surtout pour celui qui n'a fait qu'y débarquer, une des plus somptueuses villes du monde, rappelant à certains égards Saint-Pétersbourg. J'y reviendrai bientôt, et demande seulement à mon lecteur, si toutefois tant de courses ne l'ont pas épuisé, de se diriger avec moi, comme le font à la fin des pluies des centaines de touristes et de malades, vers cette grande et unique chaîne de l'Himalaya, dont le nom seul fait frémir, dès ses plus tendres années, les jambes et l'âme du montagnard.

CHAPITRE XXXI.

Modes de voyager aux Indes. — Départ pour l'Himalaya. — Rajmahal et le Gange. — Les bungalows. — Une nuit bien agitée. — Arrivée à Purneah. — Chapelle catholique. — Départ en palanquin. — Soleil levant sur les monts Himalayas. — Sublimité de ce spectacle. — Kishengunj. — Bêtes féroces.

Quiconque a lu un ouvrage sur l'Inde ou y a mis lui-même le pied sait qu'il existe, sur les différents points de son territoire où s'élèvent des montagnes, des établissements européens appelés *sanitariums*, où, à des hauteurs variant de mille à deux mille cinq cents mètres, les malades s'en vont dans une atmosphère plus pure, recruter leurs forces perdues dans la plaine. Le plus célèbre et le plus *fashionable* sanitarium est celui de *Simla* dans le nord-ouest; le moins fréquenté et le plus digne de l'être, comme je prétends le prouver, est celui de *Dorjiling*, situé à six cents kilomètres au nord de Calcutta, parmi les plus hautes montagnes du globe. Mon désir d'y aller était tel, que si, au mois d'octobre 1860, on m'avait donné le choix entre le lac Tchad et Dorjiling, c'est incontestablement celui-ci qui aurait eu la préférence, pour la raison bien connue que le mot *Himalaya* sonnait à mon oreille comme l'or à celle d'un avare, ou plutôt comme des bruits qui sortiraient de la lune, à l'oreille inquiète d'un astronome. L'idée de me trouver face à face avec de pareils géants me fascinait, celle de mettre le pied dessus et de mesurer, au moins du regard,

entre moi et Lhassa, l'infranchissable espace devant lequel avait dû fuir même le P. Huc, me tournait complétement la tête. Aussi ai-je maintenant une tâche bien difficile, celle de raconter, sans sortir du vrai et sans devenir trop impétueux, un voyage où l'émotion me fit presque sortir de moi-même, et le seul qu'il me peinerait d'être condamné à ne pas refaire un jour.

Je commencerai par des détails bien prosaïques, car il est de mon devoir de dire ici que la vue de l'Himalaya peut seule être une compensation pour les mortels ennuis que l'on a à essuyer dans ce petit voyage. De Calcutta à Rajmahal, sur le Gange, distance de trois cents kilomètres, le chemin de fer vous mène en dix heures; pour franchir les trois cents autres, j'ai dû mettre huit jours en allant, neuf en revenant, et essayer de presque tous les modes connus de locomotion. Il est vrai que je n'avais jamais voyagé dans l'Inde, et qu'aucune science n'est plus longue à apprendre. Dans tout autre pays, moins on a de bagages et plus on se sent à l'aise; ici, c'est sa maison entière, ou du moins tout ce qu'elle contient, qu'il faut emporter avec soi : domestiques de toutes les classes, chevaux, voitures, palanquins, tables, fauteuils, batterie de cuisine, provisions, fusil, il faut que rien n'y manque si l'on veut avancer et être libre de ses mouvements : sur presque toute l'étendue de la péninsule il existe bien, à des intervalles de cinq lieues en moyenne, des *bungalows*, édifices élevés aux frais du gouvernement pour *abriter* les voyageurs; mais s'ils espèrent s'y nourrir ils risquent leur vie en s'éloignant des grandes villes. Sur la principale artère, appelée *grand trunk road*, qui part de Calcutta pour aller, après un trajet de deux mille quatre cents kilomètres, aboutir aux frontières de l'Afghanistan, il y a non-seulement des provisions et une cuisine à chaque bungalow, mais un service postal, des voitures publiques pour les voyageurs; c'est la seule route de

l'Inde qui en soit là, partout ailleurs il faut s'attendre à cette double difficulté : de n'avoir rien à manger, et aucun moyen de continuer sa route. C'est le dernier pays de la terre, sans en excepter les déserts de l'Afrique, quant aux facilités de locomotion. Voici cependant ce qu'on fait généralement, n'importe où l'on se dirige : on va à la poste, à Calcutta ou dans toute autre grande ville, et là on demande à établir un *dok* (*to lay a dawk*), expression qui demande une explication, comme sortant de l'indéchiffrable vocabulaire du pays dans tout ce qui touche aux voyages. Un *dok* n'est ni ceci, ni cela : ce n'est ni une voiture, ni un cheval, ni un chameau, c'est simplement un *service* que vous allez faire organiser avant votre départ à tous les relais de la route, et qui se fera comme vous l'entendrez. L'avantage du dok, c'est qu'il donne la probabilité, si ce n'est la certitude, de trouver partout le moyen de continuer; son désavantage, c'est sa grande cherté, puisqu'il coûte toujours au moins un franc, souvent cinquante sous par mille anglais, de voyager ainsi, sans compter le *beukchish*, ou pourboire, pour lequel on est persécuté à tout moment. Un autre inconvénient du système de dok, c'est qu'il faut payer à l'avance, avec la perspective de se trouver quelque belle nuit au milieu d'une forêt, abandonné de tous, et à la merci des tigres, sans pouvoir se faire rendre justice. En vérité, la navigation elle-même, et c'est beaucoup dire, éprouve moins le caractère, pour ne pas parler de la santé, que quelques mois de voyage dans l'Inde, où la grande arme, la seule qu'il ne faille jamais quitter, c'est une patience dont on ne croirait pas l'espèce humaine capable. Patience d'abord parce que, trompé et volé par tous, il est absolument inutile de se fâcher; patience ensuite parce qu'on vous manque de parole, qu'on vous traite comme un joujou, que les hommes que vous envoyez au marché, lorsque vous mourez de faim, apportent à une heure d'intervalle et en

rampant chacun des ingrédients de votre repas; patience enfin parce que le soleil est une épée de Damoclès, et que vous êtes condamné à ne pas le braver. Lorsqu'on s'écarte des routes battues, on n'a plus que deux perspectives devant soi : ou avoir toutes ses aises et ne jamais arriver; ou arriver à jeun et calciné. Pendant toute l'année que je passai dans l'Inde, et où mon zèle ne me fit cependant jamais défaut, je ne pus faire autant de lieues qu'il y en a de Moscou à Irkoutsk, distance qui représente un petit mois de voyage; en sorte que la Sibérie et l'Inde diffèrent essentiellement par autre chose que par le climat. Du reste on va en juger.

Ne sachant même pas encore, malgré tous mes efforts pour le comprendre, la nature exacte d'un *dok* (ou dawk), j'aimai mieux, en dépit de tous les conseils, faire comme Mme Ida Pfeiffer, et partir sans autre précaution que celle de m'armer de conserves de bœuf et de mouton, de biscuits, de sardines, etc. Nous étions au milieu des fêtes du *Dourga Poudja*, lorsque, à quatre heures du matin, à la fin d'octobre, je m'acheminai en *ghari* vers la gare de Rajmahal, située de l'autre côté du fleuve, Dès cette heure, je rencontrai sur le Maïdane une procession d'hommes échevelés portant, en courant et en hurlant, des bougies et des torches encore plus échevelées; ou eût dit des damnés sortis pour un jour de l'enfer. Arrivé à l'endroit où je devais traverser le Hooghly, l'heure pressant déjà, j'envoyai mon cocher à quelques pas de là, chercher la monnaie d'un souverain avec ordre de se dépêcher : dix minutes, quinze minutes se passèrent, le train sur l'autre rive allait partir et mon homme ne revenait pas; enfin il parut tranquillement, comme un flâneur des boulevards, et me donna mon argent; irrité déjà, parce que je n'avais aucune idée de l'Inde, je levai la main pour le frapper, mais elle ne descendit pas pour cette fois, et je fus récompensé de ma bonté lorsque, monté dans le bac, je comptai la somme et trouvai qu'il y

manquait huit ou dix sous! Dès ce moment je fus aigri pour le reste du voyage, et regrettai d'avoir laissé mon domestique; car il valait mieux, s'il fallait être volé, l'être en gros et par une personne, qu'en détail et à chaque pas; je le regrettai aussi lorsque je m'aperçus combien mes efforts pour apprendre seul l'hindoustani restaient sans succès; je ne pouvais me faire entendre, et montai en train le cœur gros.

Des bois de palmiers sortant des marais et des champs de riz vinrent, sinon charmer ma vue, du moins me récréer un peu après l'air étouffé de Calcutta. A cette heure le sol était couvert d'un brouillard blanc, immobile, qui se dissipa devant le premier rayon de soleil et nous laissa voir les pauvres huttes des indigènes, plus pourries que l'atmosphère de miasmes où elles étaient ensevelies. Ce spectacle n'était cependant pas entièrement triste; de tout petits poissons, venant s'ébattre à la surface des marais, semblaient les semer de perles en les éclaboussant; un lierre gigantesque, à fleurs jaunes, s'accrochait à tout, la belle verdure des champs de riz s'étendait à perte de vue, et ses reflets ondoyants, caressés par la brise et le soleil levant, rappelaient l'aspect de la mer sous les tropiques. Ajoutez à cela la fraîcheur d'une matinée d'octobre avant l'heure où la chaleur endort ou tue tout ce qui respire, et vous comprendrez mon bonheur lorsque lancé sur les plaines du Bengale, j'appris qu'à certains moments l'on pouvait respirer, même aux Indes.

Mon attention toutefois se tourna bientôt sur des objets plus proches, en voyant à tout instant la voie encombrée de femmes et d'enfants; quelque pittoresques que fussent ces groupes, quelque intéressante que fût leur physionomie en voyant passer la locomotive haletante, j'eus une pauvre idée de l'administration d'une compagnie qui tolérait une telle imprudence, ainsi que certaines choses que se permet-

taient de gros babous bien nourris, se doutant peu qu'il y avait alors dans le train quelqu'un qui les regardait faire, et se trouverait un jour, en écrivant un livre, bien embarrassé de décrire leurs opérations, quoiqu'il ne les eût que trop bien vues !

L'étonnement des indigènes fut bien plus grand lorsque nous arrivâmes à la section qui n'était ouverte que depuis quelques jours. Là la voie n'était plus encombrée, mais bordée d'une double haie de bons villageois, plus hébétés, quoique pour la dignité humaine, plus calmes, que les vaches en proie à la terreur qui ruaient dans les champs sur notre passage. N'écoutant que mes goûts, j'admirai sans me lasser les poses hardies, les attitudes romanesques et les superbes turbans ou écharpes de ces pauvres gens qui ne savaient pas le premier mot de l'art. Mais dans les pays méridionaux la beauté éclate de toutes parts, comme la force ailleurs. Sur la terre des palmiers et des léopards, la nature, peut-être trop amollissante, a prodigué les formes voluptueuses : sur celle des sapins et des ours elle a mis la séve et l'énergie qui font entreprendre les grandes choses; dans l'une l'homme se repose avec la pensée qu'il est un dieu tombé, dans l'autre qu'il doit remonter au niveau d'où il est descendu : aux uns la poésie, aux autres le gros bon sens; nous, trop sensibles peut-être, nous ne parlerons jamais sans prédilection et sans amour des pays chéris du soleil où les arbres eux-mêmes s'inclinaient avec une sorte de tendresse sur notre tête; même au sommet de nos vertes collines ou près de nos écumeuses cascades, nous aurons un regret pour le murmure soporifère des cocotiers, et les nymphes pensives qui erraient sous leur ombre!

Comme nous approchions des bords du Gange, le temps étant devenu « à grains, » et le pays se couvrant de petites montagnes, des souvenirs de l'Irlande me passèrent dans

l'esprit : c'était sa verdure, son vent et ses vallons, tout, sauf les détails et la température qui, à cette saison, restait encore étouffante. En arrivant, le soir, à la station de *Rajmahal*, je fis porter mes effets à l'hôtel, quoique j'eusse longtemps hésité entre lui et le bungalow des voyageurs : je me décidai pour l'hôtel à cause de mon ignorance de la langue, et j'eus le malheur de le trouver déjà tout envahi par près de cent personnes, dont un bon nombre avaient fait étendre leur matelas pour la nuit sur les terrasses découvertes. Je ne pouvais cependant me plaindre, quand j'eus la bonne fortune de découvrir, dans le coin d'une chambre pour six, un petit lit encore libre; je ne pus le faire à bon droit qu'à dîner, où je découvris que j'étais seul sans mon domestique, et que l'hôtel n'en fournissait pas; je ne savais comment me faire servir. Ce fut là mon premier déboire, et peut-être un des moindres, dans la phase nouvelle de mes voyages où j'entrais. Je passai assez tristement la nuit, grâce au bruit que ne cessèrent de faire une dizaine de messieurs, qui suivant l'usage du pays, n'avaient pas su résister aux tentations de s'enivrer, après un beaucoup trop copieux dîner, dans un climat où on le fait moins impunément que partout ailleurs. J'étais bien dans le pays dont Jacquemont a pu dire « qu'il fallait de la bizarrerie pour y être frugal. » Mais les rappeler nous-même à l'ordre fut chose parfaitement inutile, et l'idée de la police ne nous passa jamais par la tête, puisqu'elle était tout indigène. Quelque mal que se conduise un Européen, quoi qu'il fasse, comment un *nigger* oserait-il jamais lui adresser la moindre remontrance? Il n'y a pas jusqu'aux chiens du pays qui ne reculent devant un Européen et n'oseraient le

os arrière-petits-enfants ne verront pas le

des Européens et des Asiatiques se seront

eau et s'appelleront frères; la nature s'y

aussi formellement qu'elle s'oppose en

chimie à la combinaison de deux acides, ou au mélange de l'eau et du feu, pour ne parler que de la différence des caractères ; si l'on parle de mœurs, elles sont tellement dissemblables, que l'amalgamation devient encore plus difficile entre une race qui traite toujours la femme comme la reine de la création et une autre qui ne lui laisse point voir le jour. Les Hindous s'imaginent, parce que les Anglaises se montrent et voyagent en public, que ce sont toutes de mauvaises créatures !

Le fait est qu'avant la conquête anglaise, le despostime des maris était tellement cruel qu'à la plus légère concession de leur part, les femmes se jetaient dans le désordre, et c'est à cause de cela que se perpétue encore l'usage de les tenir captives, suivant le principe qui obligerait à garder un homme au fond d'un cachot, de peur qu'il ne s'aveuglât dehors en regardant trop le soleil ! Un Indien croit sincèrement que personne ne peut avoir de liberté ou de pouvoir sans en abuser de toute nécessité, au point que si le gouverneur général ordonnait un jour le massacre d'une ville entière, on regarderait la chose comme assez simple : il ne croit pas que l'on soit coupable en faisant tout le mal dont on est capable, maxime qui découle si naturellement de toute l'histoire de son pays que, pour son bonheur et sa vertu, on ne devrait jamais la lui laisser lire !

Mais nous voici maintenant sur les bords d'un des plus grands fleuves de l'univers, du plus imposant sans contredit. Situés ici, à deux cents lieues de la mer, sur l'une de ses rives, plusieurs kilomètres nous séparent de l'autre, tandis qu'à gauche, derrière des îles désertes et des sables où dorment des crocodiles, le regard ne voit que de l'eau jusqu'aux bornes de l'horizon. Ce n'est plus, il est vrai, cette eau pure et verte des fleuves sibériens dans leur lit de pierre ; ici pas de falaises abruptes, de rocs sonores et de neiges éclatantes : c'est de la fange, quelque chose de traî-

tre et de rampant, mais c'est colossal et digne de descendre de l'Himalaya.

Imaginez un désert qu'envahirait de toutes parts la marée montante, en s'infiltrant dans ses ravins, de manière à former des îles de sable; c'est à peu près le spectacle que présente le Gange, près de Rajmahal, pendant la saison pluvieuse, alors que debout sur une rive, au niveau de ses eaux, on n'aperçoit plus l'autre. Il faut ajouter que ces rives sont excessivement plates et ressemblent tant soit peu, lorsqu'elles sont couvertes de hautes herbes, à une « prairie » américaine. Ces herbes ont jusqu'à trois ou quatre mètres de hauteur, tellement que si on s'y aventure en palanquin malgré la très-grande probabilité d'y rencontrer quelque tigre, on est obligé, pour ne pas y être étouffé, de fermer les portières.

Tout cela est inondé à la fin d'août et rempli de monstres, crocodiles, tigres, serpents, etc., etc. A cette époque, le fleuve, qui monte constamment depuis la fin de mai, s'abaisse un peu pour remonter encore au milieu de septembre, s'abaissant alors de nouveau et rapidement pendant plusieurs mois. On cite une nuit où il baissa de huit pieds. Au point dont je parle, la différence extrême de ses niveaux est, en moyenne, de vingt-six pieds. Sa vitesse moyenne malgré les apparences du contraire, ne dépasse pas quatre nœuds et demi; la plus grande est de huit nœuds, et la plus petite, qui a lieu pendant la saison sèche, est de deux nœuds.

Ses bords sont quelquefois si mous qu'on ne peut y marcher sans enfoncer; d'autres fois ils consistent en une espèce de carbonate de chaux appelé *kunker*, qui est fort dur. De Rajmahal, je ne vis que les collines du même nom, à ma gauche, où l'on va chasser l'ours et le tigre; mais il est inutile de dire que je ne négligeai rien pour percer les limites les p s nébuleuses et les plus vagues de mon horizon vers le nord, dans l'espoir de pouvoir m'écrier tout à coup :

« Voilà les Himalayas! je les ai vus! » C'est qu'en effet, après ou avant des pluies violentes, on les a aperçus quelquefois de Rajmahal, dont la haute chaîne est éloignée, à vol d'oiseau, de *trois cents kilomètres*. Bien plus, le docteur Hooker les a vus si distinctement à trois cent quarante kilomètres, qu'il put mesurer l'angle qu'ils sous-tendaient. Comme mes pauvres Pyrénées me semblèrent humbles, quand je réfléchis qu'à la moitié de cette distance aucun regard humain, aidé de tous les appareils imaginables, n'en saurait rien voir!

Ayant fait à Rajmahal la connaissance d'un ministre protestant qui avait la même destination que moi, et, de plus que moi, un domestique parlant anglais, je fus charmé de me joindre à lui pour le reste du voyage. Nous montâmes donc, avec quelques autres passagers à diverses destinations, entre autres un indigotier français, sur un de ces bateaux à vapeur plats qui seuls, et à grand'peine, peuvent remonter le fleuve sacré. Nous fûmes très-heureux de n'avoir pas à l'attendre plusieurs jours, car il n'y a aucune espèce de règle pour le jour de l'arrivée ou de leur départ. Si l'on s'impatiente, on n'a d'autre ressource que d'engager un bateau à voiles indigène, qui remonte le courant de manière à faire perdre aussitôt tout le reste de patience que l'on pourrait avoir.

Le prix des bateaux à vapeur, qui vont depuis la mer jusqu'à *Allahabad*, est, tout compris, de vingt francs par jour, prix qui, dans l'Inde, ne doit pas passer pour exorbitant, d'autant moins que la chère est vraiment excellente. Pour quiconque aime la navigation fluviale, et à voyager sans sortir d'un bon fauteuil où l'on n'est jamais secoué ou dérangé, le Gange aura bien des charmes, surtout en automne, ou, tout en étant mortelle au soleil, la chaleur est assez supportable à l'ombre. Pas de pluie, pas de tempêtes, de houle : on ne se sent pas remuer, on ne dépend que d'Européens,

on savoure, à moitié assoupi, tous les parfums de la rive qu'apporte une brise constante : on voit passer des villes que la dernière guerre n'a rendues que trop célèbres; on voit sans danger d'énormes crocodiles allongés au soleil, et la nuit toute les plaines d'alentour retentissent des hurlements innoffensifs des tigres et du glapissement des chacals. Il ne manquerait à la béatitude parfaite que d'aller un peu plus vite le jour, de n'être pas obligé de s'arrêter la nuit, et de ne pas courir à tout moment le risque de s'engraver pour plusieurs heures, quelquefois pour plusieurs jours. En remontant le fleuve, on ne fait pas, en moyenne, plus de vingt lieues par jour, en sorte qu'il faut près d'un mois pour arriver de Calcutta à Allahabad par eau. Moi qui hais la navigation sous toutes les formes, je me réjouissais à l'idée de remettre pied à terre, dix heures après avoir quitté Rajmahal, à *Karagola* sur l'autre rive, où, pour mon bonheur, j'ignorais ce qui m'attendait; mais cela même me fut refusé, la nuit nous ayant surpris trop tôt, en sorte que nous mouillâmes près d'une plage déserte.

Le lendemain, dès l'aurore, nous vînmes jeter l'ancre au pied du hameau de *Karagola*, ou, pour parler classiquement, à *Karagola ghot*, ghot étant encore un de ces mots bizarres qu'il me reste à expliquer, et par lequel on désigne tout escalier ou tout talus descendant sur une rivière ou un réservoir. Dans ce moment, le jour éclatait sur les lointaines collines de *Colgong*, au midi, où des villages remplis de fours à chaux renvoyaient une fumée rougie par l'aurore ; à droite, on eût dit la mer, si un courant qui enlevait violemment le limon où nous étions debout, n'eût fait fuir devant nous des cadavres déchirés par les oiseaux de proie. Je me suis laissé dire que ceux des hommes flottaient toujours sur le dos, et ceux des femmes sur la poitrine.

Enfin je dus faire mon entrée dans un *bungalow* de l'Inde. C' [illegible] bien misérable échantillon, bien fait

pour me remplir de découragement; une maison en terre glaise, bien humide, bien sombre, avec quelques tables, des chaises perfides et des grabats. Un babou à l'œil blèche (comme tous ceux qui parlent anglais) se présenta avec maintes salutations et nous demanda ce qu'il pouvait faire pour nous. « Qu'avez-vous à manger, lui dis-je. — Tout ce que maître voudra. — Du bœuf? — Non. — Du mouton? — Non. — Du pain? — Non. — Et quoi donc? — Des *mourghis!* » Si mon lecteur ignore ce c'est qu'un *mourghi*, c'est qu'il n'a jamais fait dix lieues dans l'Inde : c'est le nom indigène pour *poulet*, que les Anglais ont pour coutume d'y appeler « mort subite », pour cette raison, que tout voyageur en entrant dans un bungalow y voir courir de jeunes poulets pleins de vie et de gaieté, et que deux heures après ils sont sur sa table. A Karagola, j'eus l'innocence de me désoler de n'avoir à manger que des poulets : six mois plus tard, je me serais battu souvent pour leurs cous!

Mais c'était peu de nous être assuré un déjeuner; il s'agissait de partir pour Purneah, ville située à quarante-cinq kilomètres, où je connaissais quelqu'un sur les secours duquel je comptais pour aller plus loin. Ici pas de palanquins, de voitures, de chevaux, pas même un éléphant! C'est comme si on disait en France : pas même un âne! Une planche de salut nous restait, et toute planche qu'elle fût, nous la saisîmes : c'était un *bullock hackeray*, ou charrette à bœufs, à laquelle vint bientôt se joindre une autre, vrais *tarantass* en raccourci, ou le corps ne pouvait s'allonger, où la plus grande vitesse possible n'atteindrait pas quatre kilomètres à l'heure, rarement plus de trois, où le moindre accident possible était de sentir tous ses os changer de place, et le plus grand, quoique non le plus improbable, d'être avalé la nuit par un tigre. Trop heureux, malgré cela, de n'être pas condamnés à rester deux ou trois jours en pareil lieu, et résignés à toutes sortes de perspectives,

mon compagnon et moi nous nous mîmes à table, charmés de rencontrer, en un pilote très-bien élevé de Calcutta, un aimable convive d'abord, et un cœur compatissant au point de nous laisser puiser à cœur joie dans un riche dépôt de vivres dont il avait eu le bon sens de se munir. Ceci m'avertit de ne pas passer sous silence que toutes les fois que j'ai rencontré un Européen dans les bungalows de voyageurs, quelque affamé qu'il fût, il m'offrit toujours son modeste avoir et tous ses services. Il faut avoir vécu solitairement dans les forêts et parmi des hommes pour lesquels on ne peut éprouver aucune sympathie, pour comprendre le bonheur qu'il y a à pouvoir échanger quelques pensées et quelques bons offices avec ceux qui ont le droit de s'appeler nos semblables. Dans la présidence du Bengale il est assez rare de trouver les bungalows absolument vides, du moins pour longtemps; souvent même ils ne sont que trop pleins, et l'on ne sait alors où dormir pour se mettre à l'abri de l'humidité et des serpents. La règle est que tout voyageur, Hindou ou Européen, a le droit, moyennant une roupie, d'occuper une des deux ou trois salles dont se compose généralement un bungalow, mais durant seulement vingt-quatre heures; ce temps expiré, le premier venu peut le mettre à la porte. Il s'ensuit qu'un Indien peut avoir une fois dans sa vie le privilége de donner un ordre à un Européen et de prendre sa place; mais comme il est assez pénétrant pour savoir comment il serait obéi, il ne s'y expose jamais et ne laisse pas paraître sa personne dans un bungalow. J'aimerais mieux que la loi l'en exclût, car ces établissements ont été créés par l'argent de la « Compagnie, » qui n'en retire aucun profit, et il n'y aurait dès lors aucune injustice à ce que les Européens en eussent le monopole. Un Indien n'aurait aucun scrupule à nous laisser mourir au seuil de sa porte s'il pouvait nous sauver la vie en nous laissant entrer, je ne vois donc pas pourquoi on lui refuserait, non l'hospi-

talité, mais le droit d'envahir le seul refuge que puisse trouver un Européen.

Dans les bungalows bien montés il y a toujours un *bhisté*, ou porteur d'eau pour le bain et la cuisine ; un *khansama*, ou fournisseur de vivres, et un cuisinier, qui fait son métier dans une maisonnette située au bout de la cour, près du mur d'enclos. Je ne sais pas encore s'il existe de khansama honnête ; il est sûr qu'ils demandent tous plus qu'ils n'ont l'habitude de recevoir, et que dans la présidence de Madras il y a toujours un tarif pour chaque comestible ; mais il est incontestable que, par aversion naturelle pour la race, ou par représailles, il se trouve souvent des Européens qui refusent de payer même un prix raisonnable ; il y a des officiers qui consomment sans payer quoi que ce soit, comme l'atteste un avertissement en anglais suspendu aux murs de la plupart des bungalows du Bengale. Ceci est d'autant plus impardonnable que le prix n'est jamais élevé ; pour une roupie on peut presque toujours faire un solide repas, et si l'on envoie son domestique lui-même au marché acheter les vivres qu'il livre ensuite au cuisinier du bungalow payé par la Compagnie, on obtient tout à des prix presque ridiculement bas. Bien des fois j'ai acheté des poulets à cinquante sous la douzaine ; quant aux œufs, j'en ai toujours eu quatre pour un sou ; fait qui démontre quels énormes profits doivent faire les insatiables maîtres d'hôtel dans l'Inde, qui demandent tous des prix de famine. Je ne cesserai pas de rappeler qu'il faut de l'expérience pour savoir vivre et voyager dans ce pays, où à peine débarqué vous êtes une proie que tout le monde s'arrache, vos compatriotes comme les autres. On peut vivre dans l'Inde avec un certain train et dépenser cent mille livres de rente ; on peut y vivre exactement de même et n'en dépenser que dix, selon que l'on se servira d'inventions européennes ou indigènes. Il y a du reste une autre circonstance que l'on n'ap-

prend qu'en voyageant, c'est que l'hospitalité est tellement large et universelle qu'il est presque impossible d'en abuser, quand même on n'apporterait que son nom et sa couleur à celui auquel on s'adresse. C'est un fait que je me fais un insigne bonheur de constater, que la porte d'un planteur, d'un officier, ou d'un Européen quelconque ne s'est jamais fermée devant moi. Cela dit, nous allons revenir, non à nos moutons, mais à nos poulets.

Lorsqu'ils furent dévorés, nous passâmes quelques heures à fumer, à causer et à lire, sans autre distraction du dehors que celle de voir passer de gracieuses Indiennes, comme aux temps bibliques, allant au puits avec une cruche sur la tête, qu'elles soutenaient d'un bras chargé de bracelets. Le soleil approchant de l'horizon, nous fîmes remplir de paille les deux hackerays, et plaçâmes, du côté des bœufs, quelque chose ressemblant à un sac, qui devait servir d'oreiller; puis, sachant que nous étions destinés à passer toute la nuit dans ces impitoyables machines, le ministre et moi partîmes à pied, suivant la large mais poudreuse et détestable route de Purneah.

Ce pays est littéralement infesté de tigres; à droite et à gauche s'étendaient à perte de vue de hautes herbes pleines de vase, de marais et d'étangs, région de fièvres où nul Européen ne saurait vivre, mais où, la nuit, il entend partout des rugissements, des croassements et des bourdonnements. Aussi, fîmes-nous, sans le savoir, une imprudence en errant toute la nuit comme des limaçons sur cette route. Nous rencontrâmes d'abord quelques babous à cheval, dont un, tout pénétré de respect, en descendit pour se prosterner devant nous sur la poussière ; puis nous passâmes dans de petits villages aux huttes de paille, élevées au beau milieu du chemin; enfin, la nuit devenant des plus profondes, nous montâmes chacun avec un bon soir dans notre équipage, le ministre partant le

premier. Blotti alors et affreusement cahoté dans cette espèce de cercueil, qui avançait avec un bruit monotone et sourd dans la plus complète obscurité, la méditation devint pour moi un besoin. J'étais même inquiet et ne pouvais m'endormir, bien moins encore quand j'entendis mon cocher ronfler en laissant tomber sa tête sur sa poitrine. Depuis les nuits sans lune passées sur le désert de Gobi, et celles, bien plus tristes, de la Nouvelle-Zélande, je ne m'étais jamais senti en proie à une pareille solitude. Des renards et des chacals passaient à tout moment entre les jambes de mes bœufs, des oies sauvages criaient sur les étangs, et de temps en temps, des buissons dont l'ombre était plus noire que le fond du Ténare, tremblaient jusque dans leurs racines quand des bêtes invisibles s'en échappaient en bondissant; pas un homme, rien qui le rappelât; il n'y avait absolument que tout ce qui est sauvage, cruel ou dangereux dans la nature. Vers le milieu de la nuit, comme j'étais à moitié assoupi, je sentis la machine s'arrêter, s'incliner par terre, et les bœufs se dételer; ils avaient besoin d'un peu de repos et de nourriture. Lorsqu'il fallut partir, il y eut une scène qui dissipa à l'instant toute terreur et toute méditation. Les bœufs, comme si au lieu de manger, ils avaient trop bu, ne voulurent pas qu'on les remît où ils étaient : ils ruèrent comme de jeunes poulains, nous regardèrent dans l'ombre d'un œil de feu, plein d'indignation et de sarcasme, et se mirent, d'un commun accord, la tête où devait être leur queue. Même après être parvenus à les atteler, nous les vîmes, lorsqu'il fallut nous-mêmes rentrer dans notre gîte, reprendre une nouvelle fureur, remplir la solitude du bruit de leurs ruades, et écarter pour un moment tous les animaux malfaisants qui croyaient être près d'un champ de carnage. Enfin, Morphée vint jeter ses pavots sur notre tête, et quatre heures se passèrent dont je n'ai pas gardé le plus léger souvenir. Alors recommença une scène

encore plus burlesque : deux hommes étaient aux prises ; c'était mon compagnon, que je ne pouvais voir, à travers la demi-obscurité du crépuscule, se démenant avec un pauvre Hindou, qui osa rester quelque temps en colère. Il paraît que la charrette de mon compagnon avait tout simplement passé sur la maison du pauvre homme, l'avait anéantie à tout jamais, y compris le mobilier, et il demandait, au nom de ses pénates et de sa vie, une indemnité. Mais le ministre, qui pour un si petit voyage ne s'était pas muni du précieux métal en quantité suffisante pour faire reconstruire les maisons qu'il renverserait, s'obstinait à protester seulement de tout son repentir. Cependant son cœur finit par s'attendrir, et dans un élan généreux il s'écria : « Eh bien ! combien estime-tu toute ta maison ? — *Neuf sous, monsieur, neuf sous !...* » Le capital fut versé à l'instant, et nous continuâmes notre route sans être encore ruinés.

Le pays avait maintenant changé : notre route était bordée de chaque côté par des *banians*, ces géants du règne végétal, qui voient toute leur descendance s'élancer autour de leur gros tronc, en innombrables et droites colonnettes formant comme les piliers d'une église. Leur âge devait être bien patriarcal, car au dire d'un planteur qui les connaissait depuis soixante ans, ils n'avaient pas sensiblement grandi ! C'est entre les troncs de ces colosses que le premier rayon de soleil jaillit à notre droite, sur un horizon où pas la plus légère ondulation n'annonçait encore le voisinage de monts inaccessibles. Comme je le sondais cependant ! Et comme mon cœur battait en cherchant de la neige dans l'azur vaporeux du nord ! C'est un événement dans la vie que la première vue de l'Himalaya, et c'en serait un encore, quand on irait, dans la journée, de Paris à leur base ! Ce n'est pas une vue, c'est une vision !

Il fallut cependant patienter encore, et se préparer à franchir dans un bac une petite rivière assez profonde, sur

le bord de laquelle je vis le premier échantillon d'un éléphant du Bengale, bien plus gros et plus puissant que son confrère de Ceylan. Deux heures après nous arrivions à Purneah : je ne dis pas « nous entrions, » car Purneah n'a pas de rues : c'est un établissement européen, composé d'une centaine de belles maisons isolées, semées çà et là sans ordre, à de grandes distances.

Nous allâmes droit au bungalow, placé, comme ils le sont tous, dans la plus heureuse situation, et ayant exactement la forme d'un accordéon. Du reste il rendait quelquefois des sons, car il contenait une église protestante pour les voyageurs qui arrivaient le dimanche, quoique je ne sache où ils trouvaient un pasteur. Cette fois ce fut l'inverse qui arriva : il y avait un pasteur en la personne de mon compagnon, et point de troupeau, pas une brebis, même le dimanche.

Mon premier soin fut d'écrire à mon ami, M. Chapman, premier magistrat du lieu, qui accourut aussitôt, pour nous mener tous les deux chez lui, dans une voiture attelée d'un fringant poney du Boutan. Nous jouîmes au milieu de sa famille de toutes les aises et de la plus large hospitalité pendant deux jours, passant une grande partie de notre temps, grâce à l'adoucissement de la température, à errer dans le jardin. Là, on voyait les plantes les plus belles, quoique généralement dépourvues de parfum, des bananiers, des pruniers, des genévriers, des roses, des rhododendrons, etc. Les bananiers offraient cet inconvénient, qu'il fallait les couper tous les ans, parce qu'ils absorbaient tous les sucs de la terre. En savourant leurs fruits, on oubliait complétement, jusqu'à ce qu'un léger bruit vînt le rappeler, que des serpents glissaient à leur base, et qu'à cent mètres quelque léopard pouvait être blotti. Le léopard, ou *tchîtà*, moins grand que le tigre royal, est considéré comme plus dangereux, à cause de la rapidité de sa course, des bonds énormes qu'il peut faire, de la faculté de grimper aux

arbres, et surtout, parce que, blessé, sans l'être mortellement, il n'hésite pas à sauter sur son adversaire, tandis qu'un tigre recule le plus souvent. C'est cependant un animal qu'on peut utiliser, en mettant à profit la férocité même de ses instincts : on l'apprivoise assez pour pouvoir le mener promener dans des charrettes couvertes, d'où on le lance sur le cerf qu'il attrape à l'instant. On ne trouvera pas dans mon récit de ces scènes émouvantes que pourrait décrire un chasseur, attendu que je ne le suis pas, et que d'ailleurs je suppose que personne n'ignore la manière dont se fait la chasse de ces terribles animaux ; au Bengale, c'est sur des éléphants, tandis que dans le midi de l'Inde, on ne craint pas d'aller à pied contempler face à face son adversaire : je n'ai jamais ouï dire qu'on employât la ruse à la place du courage, quoique ce serait, à mon avis, bien plus philanthropique dans un pays où des milliers d'hommes sont dévorés chaque année.

A Purneah, il y a peu de jeunes gens à qui il ne soit arrivé de tuer au moins un tigre, généralement du haut d'un éléphant. Un de ces derniers animaux, que nous prêta M. Chapman, le plus gros que j'ai jamais vu, portait encore, comme un vétéran de la grande armée, une affreuse cicatrice, véritable ravin dessiné sur son corps, qu'il avait reçue au champ d'honneur ; aussi lui témoignâmes-nous tout notre respect en montant tous les trois sur son dos avec le cornac, opération que sa taille rendait tant soit peu difficile : non-seulement il dut s'accroupir, mais même alors il nous fallut une échelle pour gravir ses flancs.

Je trouvai ses allures, comparées à celle du chameau, extrêmement douces, quoique nous nous fussions assis directement sur sa colonne vertébrale ; elles étaient beaucoup moins saccadées, plus graves, plus dignes de celui qui porte un homme ; et, sans presque nous en apercevoir, nous faisions, au pas, de sept à huit kilomètres à l'heure.

Me trouvant, un dimanche, dans un lieu possédant une chapelle catholique, on conçoit que je ne manquai pas d'y assister à la messe, qui fut dite par le père Boccacci, pasteur italien d'un assez nombreux et zélé troupeau : comme tous nos missionnaires en Orient, il portait une barbe majestueuse, qui n'était pas le moindre ornement d'une tête vraiment superbe, comme on n'en voit que dans la patrie de Michel-Ange. Quelque agréablement que se passât notre temps, tantôt chez M. Chapman, tantôt dans l'aimable famille X..., dont il nous fit faire la connaissance, il fallait songer au départ. Soixante lieues seulement nous séparaient de Dorjiling, soixante lieues plus difficiles à franchir que six cents dans tout autre pays. Point de voiture, ni publique, ni particulière : point de route même où elle pût passer, point d'éléphants disponibles, point de chevaux : il n'y avait, et à très-grands prix, que des *porteurs* de palanquins, et nous n'en avions pas à leur faire porter. Sans l'extrême obligeance de M. Chapman et de M. X..., qui nous prêtèrent à chacun leur palanquin pour un temps illimité, je crois qu'il aurait fallu revenir vers le sud sans avoir même aperçu la grande chaîne. Cependant depuis deux jours on nous montrait, bien haut dans le ciel, et tout à fait séparées de l'horizon, de grandes taches blanches que l'on s'obstinait à appeler des pics neigeux ; pour moi, qui les voyais changer à tout moment de forme, j'avoue que je demeurai incrédule, tout en ne doutant pas que la chose ne fût souvent possible.

Nous partîmes donc le 29 au soir, chacun dans un palanquin, avec l'état-major que voici : douze porteurs, dont quatre seulement portaient à la fois, deux *moussaltchis*, ou porteurs de torches de résine, destinées à effrayer les bêtes féroces autant qu'à montrer le chemin pendant la nuit, et un homme non moins utile, quoique j'oublie son titre, qui portait nos bagages, pesant environ quarante kilogram-

mes, en deux paquets suspendus aux deux extrémités d'un bambou bien équilibré sur son épaule. Ainsi, en tout, nous employions trente hommes, tous maigres et hagards, qui vinrent, enveloppés dans des couvertures, s'asseoir en grelottant auprès du bungalow vers neuf heures du soir.

On ne peut oublier son premier voyage en palanquin, lorsqu'on a été emporté, à la lueur des torches, par des hommes criant comme des possédés, au milieu des forêts du Bengale. Ces grandes torches rouges, dont la flamme toujours agitée entrait souvent dans mon palanquin, me montraient le corps ruisselant de sueur d'une espèce de démon qui se serait échappé de l'enfer, penché en avant et la langue pendante : en même temps, leur lumière, incertaine à quelques mètres, passait, comme celle d'un phare à éclipses, sur des buissons prodigieux de bambous que les rayons de vingt soleils n'auraient jamais pénétrés, noires et immobiles murailles que l'ouragan même n'eût pas fait chanceler. Au fond des cercueils où les vers auraient fini tout leur ouvrage, le silence et l'obscurité ne sauraient être plus complets que dans ces forêts solitaires où nous filions avec la rapidité d'une flamme d'incendie, accompagnés des cris les plus inhumains, comme passera, au dernier jour, l'ange de la mort à travers les cimetières, pour s'assurer qu'il n'y reste personne. Le désespoir, la colère ou l'agonie, peuvent seuls produire des cris comme ceux qui sortirent de la poitrine de nos hommes dès qu'ils furent essoufflés ; aussi mon cœur saignait-il pour ces malheureux, tout méprisables qu'ils fussent, et grand fut mon propre soulagement quand ils nous déposèrent au bord de la première rivière à traverser. Alors, à moitié endormi par le mouvement, l'humidité de la nuit et l'atmosphère pesante de ces plaines, je me sentis mettre sur un radeau, entendis quelques coups d'aviron dans l'eau, et m'endormis pour être éveillé brusquement sur l'autre rive par la

voix du batelier qui tendait la main à la portière. Quoiqu'il n'y eût point un droit absolu, je ne lui refusai pas douze sous et me rendormis bientôt, quand au bout d'un temps que je ne pouvais préciser, je fus encore éveillé avec la même demande : m'imaginant bonnement que nous avions passé une seconde rivière, je donnai encore douze sous au batelier : mais, arrivé au relais, jugez de ma mortification en apprenant de la bouche de mon compagnon, qui n'avait pas dormi, que mes rusés porteurs avaient fait exprès une petite halte pour me faire croire que nous traverserions une rivière, et qu'en repartant l'un d'eux avait habilement joué, à la portière, le rôle du batelier ! A quoi bon cependant s'indigner ? Ne sachant pas la langue, je refoulai mon courroux, m'armai de stoïcisme, et me rendormis bien vite au pas accéléré de mes nouveaux porteurs qui, par une rare exception, se trouvaient tous à leur poste, car cela n'arrive ni toujours, ni souvent. Bien des Européens sont condamnés, sans pouvoir se plaindre, à rester seuls au milieu de la nuit, allongés par terre dans leur palanquin, où viendront les flairer les tigres, les crocodiles et les chacals ; il n'y a pas que le soleil, aux Indes, qui produise la folie ; il y a aussi de quoi perdre la raison dans la nuit la plus obscure !

La lune s'étant levée, les *moussaltchis*, comme de raison, jugeant eux-mêmes que leurs services, payés à l'avance, devenaient inutiles, prirent tous la fuite ; je m'endormis encore sans trop m'indigner, et en me réveillant au crépuscule, que vis-je ? Je me vis immobile sur le sol, dans la principale rue d'un village, à côté de mon compagnon, qui ne s'était pas encore réveillé pour voir son infortune ; en pareille situation, ce n'est pas la colère qui me saisit, j'eus bien plutôt envie de rire : les deux palanquins étaient strictement parallèles, strictement au milieu de la rue, et les portières étaient ouvertes, pour que nous eussions au moins

la consolation de pouvoir causer à notre réveil; tous les hommes avaient disparu, Dieu sait quand, et il n'y avait aucun signe de leurs remplaçants.

Mais, ô mon lecteur, j'oubliai tout, et m'oubliai moi-même ce matin-là, en face d'un spectacle inouï. Partout le ciel, qui attendait le soleil, était sans tache, excepté vers le nord, où je vis tout à coup des masses blanches perdues et dispersées dans l'air, à une distance tellement prodigieuse de l'horizon que je ne pus les prendre que pour des nuages : comme elles n'avaient point de communication avec la terre, si ce n'était des nuages, ce ne pouvait être que des mirages d'un autre monde plus grand que le nôtre.... Mais non, l'aurore parut : ses feux, rapides comme l'électricité, frappèrent ces apparitions bien avant qu'il fît jour pour nous, et je n'eus plus de doute que le jour de ma vie était arrivé où je me trouvais en face des Himalayas. C'étaient bien eux, en effet, et, sans être idolâtre, on aurait pu hardiment se prosterner devant tant de sublimité ! Sur ces plaines, à peine élevées de cent mètres au-dessus de la mer, patrie du palmier et d'une éternelle verdure, où toute l'atmosphère allait s'embraser, je contemplais ces régions redoutées où il n'y a plus assez d'air pour supporter un nuage ou un oiseau, où la voix de l'homme ne s'est jamais entendue et ne pourrait même s'entendre, où l'on voit d'un coup d'œil plus de glaces qu'il n'y en a dans les mers polaires ! Oui, c'était une magnificence que je ne crains pas d'appeler surnaturelle, tellement elle était au-dessus de ce qu'on appelle habituellement magnifique; surtout au moment où les rayons du soleil acquirent assez de force pour rougir toutes ces neiges, et dessiner leurs crevasses en noir, comme les veines sur le front d'un homme en colère, bien avant que les parties basses n'eussent paru. Encore suspendus dans le ciel, sans appui visible, et tout teints de couleurs infernales, ces fragments de la terre faisaient penser aux signes terribles qui

apparaîtront à la fin du monde; et lorsque l'admiration venait remplacer la terreur, j'étais tenté de leur appliquer ces paroles de l'apôtre : « L'œil de l'homme n'a point vu, » etc.

Vers le nord, c'était le *Dhéodounga* ou mont Everest, la plus haute cime mesurée du globe, élevant sa tête de près de *neuf kilomètres* au-dessus de l'horizon; un peu à droite, c'était son rival, maintenant relégué au deuxième rang, mais que sa forme grandiose rendait plus superbe encore, le *Kinchinjinga* et ses terrasses, escalier plus blanc que le marbre, dont chaque marche aurait pu servir d'assise au mont Blanc; à droite encore, c'était une chaîne qui ne s'abaissait jamais au-dessous de 7000 mètres, derrière laquelle, chauve et solitaire, reluisait, au mystérieux Thibet, la lointaine coupole du *Chamalari*. Dans le nord-ouest, à une distance tellement extrême qu'on ne pouvait y distinguer un contour que par moments, paraissait unepyramide penchée que les indigènes s'obstinent à honorer du nom de *Dawaghaliri*, quoique ce pic célèbre fût à plus de cinq cents kilomètres de nous. Toujours est-il qu'à cette distance même, visible ou non, une montagne de 8000 mètres devait se trouver sur l'horizon, et que le Dhéodounga, à trois cents kilomètres, paraissait aussi grand et aussi nettement défini que les Pyrénées vues de dix lieues.

J'ai très-souvent entendu dire, et j'avais toujours cru moi-même jusqu'alors, que dès qu'une chaîne de montagnes dépassait une certaine hauteur, qu'elle eût 3000 ou 9000 mètres de haut, l'œil le plus exercé n'y verrait aucune différence. Il est sûr que les modestes montagnes de l'Irlande, qui ne dépassent pas mille mètres, vues de la mer, surtout lorsqu'elles sont couvertes de neige, font, de loin, aussi bonne figure que les Pyrénées; de même la grande chaîne des Andes, malgré l'immense élévation à laquelle elle se soutient, ne fait pas plus d'effet que les chaînes de l'Europe :

placez le plus habile trigonomètre ou le peintre à l'œil le plus juste, en face d'une chaîne de montagne qu'il n'a jamais vue, et demandez-lui-en la hauteur; il ne fera que d'affreuses bévues, quoiqu'il ne se trompe guère en estimant la hauteur de chaque pic d'une chaîne qu'il connaît et dont il sait toutes les proportions. L'explication en est simple : c'est que, jusqu'à une certaine limite, les choses de ce monde ne sont grandes ou petites que relativement, et que, lorsque nous manquons de point de comparaison, ne sachant plus l'*échelle* de l'ensemble, nous ne pouvons juger des parties; nous jugeons alors, dans tous les pays, des hauteurs et des distances d'après l'échelle qui ne convenait qu'au nôtre. Mais s'il est vrai que généralement ces échelles ne diffèrent pas assez pour nous étonner au premier coup d'œil, pas plus que la différence de taille entre les divers habitants du globe, il est tout aussi vrai que la chaîne de l'Himalaya est en dehors de toutes les règles, de toutes les proportions connues, et nul, en les regardant, ne s'imagina jamais qu'il avait affaire aux Alpes ou même aux Andes. C'est quelque chose d'à part, qui ne peut se comparer à rien, et qui refoule l'homme dans le sentiment d'une petitesse infinie, en confondant son imagination non moins que ses sens. C'est une de ces bien rares merveilles que tout le monde trouve à la hauteur et bien au-dessus de leur réputation, ce qui tient surtout à ce que, du pays le plus plat et le plus bas du monde, vous voyez s'élancer subitement, et sans gradation visible, comme une vraie muraille, les plus colossales montagnes que l'homme puisse regarder.

Je ne m'excuserai donc pas de m'être arrêté si longtemps pour chercher à dépeindre un coup d'œil qui me fascina pendant au moins une demi-heure, au bout de laquelle je redescendis sur la terre pour réfléchir à notre situation. Elle était triste et pitoyable. Bientôt le soleil lui-même tourna ses flèches contre nous en pénétrant par la portière, et nous

força à fuir. Prenant donc notre parti sans hésiter, nous soulevâmes un à un nos palanquins, que nous transportâmes avec une peine infinie, tout vides qu'ils étaient, à l'ombre protectrice d'un gros arbre voisin, où, le jour à peine levé, je me trouvai dans l'urgente nécessité d'avoir recours à une des boîtes de viandes conservées. Après un repas rustique, mais abondant, nous vîmes arriver, bien à leur aise, les nouveaux porteurs, en retard seulement de quelques heures, qu'ils payèrent bien cher en courant au grand soleil jusqu'à la station de *Kishengunj*.

Les palmiers avaient complétement disparu pour faire place à des groupes touffus de bambous dont les troncs, épais d'un pied en sortant de terre, allaient, en s'amincissant et se courbant extérieurement comme les gerbes d'un feu d'artifice, à des hauteurs de plus de cent pieds. Il y avait aussi beaucoup de manguiers aux fruits exquis, à l'écorce raboteuse et à l'ombre impénétrable, des bananiers et des rhododendrons. Ici M. Parry, dont tous les voyageurs ont conservé un bon souvenir, eut la bonté de venir à notre secours en expédiant nos bagages jusqu'à Punkabari, au pied des montagnes, ce qui fut un assez grand souci de moins. Nous trouvâmes aussi au bungalow un jeune Européen peu fortuné, malgré le plus grand zèle, qui avait travaillé longtemps comme planteur, et se plaignait amèrement de l'astuce, de la fourberie, de l'insigne paresse de tous ses travailleurs indigènes, envers lesquels la seule correction qui eût le moindre effet, les coups, lui était absolument interdite par la loi. Les gages qu'il leur donnait autrefois, c'est-à-dire six sous par jour pour les hommes, cinq pour les femmes et trois pour les enfants, ne leur suffisaient plus, sans qu'il y ait raison aucune : ils accusaient leur maître devant les tribunaux de leur avoir infligé des blessures qu'ils s'étaient faites eux-mêmes à coups de pierres, et, convaincus de fraude, ils recevaient pour tout châtiment trente coups

de canne que le magistrat seul avait le droit de leur donner. Je ne fais que raconter, sans prétendre juger qui avait tort ou raison : mais j'oserai affirmer qu'il ne coûte pas plus de soucis et de peines de gouverner même notre pays, que de faire marcher et de contenter en même temps trente Indiens sans lever la main sur eux.

On leur accorde généralement de n'être pas méchants; moi, je crois que c'est par manque de courage. A quelques milles de Kischengunj, j'eus une preuve que la faiblesse même des petits enfants n'était pas pour eux un objet de respect, lorsqu'un de nos porteurs, en passant près d'une rivière, arracha violemment des mains d'un enfant de six ou sept ans un poisson qu'il venait de pêcher, peut-être après avoir grillé trois heures au soleil : je n'avais jamais vu un sauvage capable d'un pareil acte.

Les environs de Kischengunj, où il y a un bungalow passable, sont remplis d'animaux féroces, de sangliers, de serpents et de tigres surtout, qui n'aiment pas les forêts épaisses, mais les plaines où ils trouvent assez de buissons ou de rochers pour se mettre à l'abri, en gardant toute leur liberté de bondir. Chose extraordinaire, les sangliers ne craignent pas toujours de les attaquer, et parviennent même à les empaler, comme le ferait un éléphant, avec leurs défenses! Quelles luttes émouvantes l'on pourrait voir en se perchant au haut d'un arbre dans ces pays hantés par tant de bêtes cruelles! Quelles intéressantes, quoique pénibles études de mœurs, on pourrait faire sur une seule de ces montagnes, dont la base est la patrie du tigre et les parties hautes celle de l'ours et du chamois!

Nous-même, sur une bien petite échelle, nous vîmes dans un bungalow une lutte héroïque entre une guêpe sanguinaire et un stoïque kakerlac, qui, malgré tout son courage, une fois retourné sur son dos, ne fut plus qu'un jouet pour son adversaire, si petit cependant. Tout s'agite en ce monde,

tout est inquiet, tout remue : il n'y a pas que l'homme qui fasse la guerre et obéisse à des passions; il n'y a d'impassible, d'immobile, et de toujours sublime que les têtes spectrales de ces hautes montagnes où la vie n'est jamais montée, blancs cimetières où dorment d'un éternel sommeil les débris superposés de vingt mondes disparus !

CHAPITRE XXXII.

Montée à Dorjiling. — Description de ce lieu et de son sublime panorama de montagnes.

Attendant, comme toujours, le coucher du soleil, dont la magnificence ne peut se décrire, nous repartîmes en palanquin de Kishengunj, pour nous trouver le lendemain matin, après une nuit sans incident, au village de *Titaliya*, éloigné de quinze lieues. Ici les bambous prirent des proportions encore plus extraordinaires, ainsi que les bananiers. Nous n'étions plus, à vol d'oiseau, qu'à huit ou dix lieues de la base des Himalayas, et la plaine qui nous en séparait, comme pour ne rien nous en cacher, était presque nue, sauf au bord d'une rivière, qui venait ruisseler paisiblement à nos pieds après s'être échappée de leurs gorges. Notre bungalow, entouré d'un petit jardin plein de roses et de rhododendrons en fleurs qui nous dépassaient la tête, se trouvait dans un site certainement introuvable partout ailleurs; au bas de la petite colline qu'il dominait, le village, les méandres argentés de la rivière et les bambous; à dix lieues au nord, les premiers échelons de la grande chaîne chargés partout de forêts et s'élevant abruptement d'un millier de mètres, dans l'atmosphère vaporeuse des tropiques; au-dessus de ce piédestal d'ébène les glaces du Kinchinjinga.... Il y avait de quoi penser, tuer les heures, et attendre patiemment le médiocre déjeuner que l'on servit enfin. Quand

même il n'y aurait rien à admirer, je ne connais pas de jouissance matérielle comparable à celle de s'asseoir, à l'ombre, sous les vérandahs toujours fraîches des bungalows, lorsque tout autour de soi reste asphyxié par la chaleur et ébloui par la lumière; dans ce repos absolu, cette quiétude parfaite où tous les membres se réjouissent, l'esprit aussi se laisse aller au rêve, s'épanouit et se délasse dans une profonde sérénité; on n'a plus assez de force pour se tourmenter de quoi que ce soit : les soucis s'envolent, et l'on voudrait mourir où l'on est. Si, d'ailleurs ces yeux mortels doivent encore nous servir dans l'autre monde, je ne crois pas qu'ils puissent s'y reposer sur un plus majestueux spectacle que celui qui s'étalait alors devant moi.

En quittant Titaliya nous traversâmes des plaines à peu près désertes, où, à mon grand étonnement, je vis passer plusieurs groupes d'hommes entièrement semblables, pour la figure et les plus minutieux détails du costume, à mes bons Mongols. Nous étions donc réellement sur la grande route de Calcutta à Lhassa et à Péking, route qu'il suffirait presque d'avoir suivie d'un bout à l'autre pour couvrir son nom de gloire, je veux dire de cette gloire pacifique, quoique souvent si difficile à acquérir, qui immortalise les explorateurs. Me serait-il donné de passer ces cols neigeux et de remuer les sables de cette autre extrémité de l'empire chinois? Je ne le savais pas encore, mais, quoique je fusse privé de cet insigne bonheur, je n'ai pas désespéré d'y parvenir un jour.

Ces hommes dont je viens de parler, tout bouddhistes qu'ils étaient, n'appartenaient cependant pas à la Mongolie : c'étaient des Bhoutanais, des Népalais ou des Thibétains, race d'athlètes, de brigands et de fanatiques qui, pour le malheur des géographes, seront encore longtemps un obstacle à toute exploration dans leurs montagnes.

Nous traversions maintenant un pays de pâturages par-

semé de troupeaux, plein de guêpes et de fort belles fleurs où glissaient de perfides serpents, comme nous faillîmes l'apprendre à nos dépens après notre dîner au bungalow. Ayant mis nos assiettes par terre dans un coin, nous y entendîmes bientôt un grand bruit occasionné par les manœuvres d'un serpent noir qui léchait nos restes. M'élancer sur une chaise, prendre la théière et l'inviter à venir prendre une douche dessous fut l'affaire d'une seconde; mais le monstre, qui était des plus venimeux, s'enfuit si bien et si vite que nous n'eûmes pas la consolation de lui broyer la tête. Cette apparition nous rendit plus prudents à l'avenir, et nous ne montâmes plus dans nos palanquins sans les vider pour nous assurer que nous y serions bien seuls.

On sait peut-être que jusqu'à la hauteur de quatre mille pieds il existe sur les flancs des Himalayas, une région de forêts appelée *Téraï*, si infestée de fièvres qu'il est à peu près impossible à un Européen ou à un indigène d'y passer la nuit sans tomber malade. Une couche d'humidité enveloppe continuellement pendant la nuit, ces monstrueuses agglomérations d'arbres ou l'atmosphère déborde des miasmes échappés à la décomposition des feuilles, des troncs et du sol lui-même; cette vapeur, mêlée à la rosée, produit un mélange aqueux qui envahit tous les pores, engourdit les membres et donne même des nausées; d'ailleurs c'est l'asile des tigres par excellence, aussi personne ne s'avise-t-il d'y rester. C'est, non au pied de la chaîne, mais à une certaine hauteur déjà dans le Téraï, que nous nous éveillâmes le 1er novembre, gravissant péniblement, comme le prouvaient les cris plaintifs de nos porteurs, les premières pentes des Himalayas. Il était environ cinq heures du matin. La température, à peine élevée de douze degrés, me semblait extrêmement froide, quoique j'y visse avec plaisir la preuve que nous nous élevions sensible-

ment, et que nous avions enfin trouvé une issue pour sortir du purgatoire du Bengale. En effet, avant le lever du soleil, nous fûmes déposés devant la porte du bungalow de *Punkabari*, hameau où le climat est déjà tout autre. De là notre vue était interceptée au nord par des montagnes boisées, presque à pic, où l'on ne voyait plus la route à suivre; tandis qu'au midi, même à cette modeste hauteur, se déroulait déjà sans bornes le monotone et vague panorama des plaines que nous avions enfin quittées.

Ce qui m'étonna le plus, à ce premier pas dans les montagnes, ce fut l'erreur où je tombai, malgré mon expérience, quant aux hauteurs et aux distances. En regardant le pied de la colline dont nous couronnions le faîte, j'assurai à mon compagnon qu'il me semblait absolument impossible que notre hauteur au-dessus de la plaine dépassât deux cents mètres; je sais cependant aujourd'hui qu'elle était exactement le double, découverte que je fis d'ailleurs moi-même en redescendant, par le temps démesuré que nous mîmes. Cela me donna à penser quant à ce que devaient être les proportions de la grande chaîne, qui m'avaient tout de suite frappé comme énormes. Et les distances trompaient d'autant plus que dans une pareille nature, où il n'y a que l'homme qui ne dépasse pas la taille commune, tout conspire à vous jeter dans l'erreur. Un arbre voisin semble avoir les dimensions des chênes de nos pays; nous en approchons et nous le trouvons plus haut et aussi épais que la colonne de la place Vendôme! Il y a des arbres dans le Téraï qui ont plus de soixante mètres d'élévation!

Quoique je ne m'occupe nullement, et n'aie pas souvent occupé mon lecteur, d'observations botaniques, peut-être me pardonnerait-on difficilement de n'avoir signalé aucune des plantes de ces régions à la flore si riche. Voici

donc quelques-unes des principales. Autour et au-dessus de Punkabari on trouve l'arbre à caoutchouc (*ficus elastica*), le bambou en profusion, et, d'après le docteur Hooker, le *duabanga*, les *terminalias*, les *cedrelas*. Vers mille mètres on voit paraître la végétation des Iles Britanniques, entre autres des chênes touffus, des hêtres, des violettes, des fraises, des géraniums, etc. Mais l'arbre fougère s'y montre aussi, ainsi que le bananier, le palmier, des pins aux feuilles immenses (*pandanus*), et des bambous épais, à la base, comme la cuisse d'un homme, et hauts de plus de trente mètres. Au-dessus nous trouvons les magnolias, les lauriers, les rhododendrons, l'érable et le pommier, les camellias, le lierre ; puis les marronniers et les figuiers de la Chine et du Japon ; enfin, si l'on tient compte des plantes grimpantes qui enlacent et étreignent comme dans des millions de câbles ou de fils de soie tous les géants qui noircissent, à diverses hauteurs, les flancs de ces montagnes, on trouvera probablement sur un seul pic de l'Himalaya presque toutes les plantes du globe.

Arrivés à Punkabari, où commence une rude ascension de cinquante kilomètres, impraticable aux voitures et même aux palanquins, nous congédiâmes nos porteurs en leur donnant double pourboire, à cause de la montée de deux cents mètres, mais le résultat, qui ne pouvait manquer, fut une demande pour plus encore, aucun remercîment, et ils s'en allèrent tous s'asseoir en murmurant autour de leur plat de riz, grelottant dans leurs couvertures comme s'ils étaient au Kamchatka. Alors l'orient s'illumina, le soleil parut, et çà et là dans l'horizon qui s'étendait au sud nous vîmes étinceler quelques lambeaux de rivières qui semblaient des plaques de mica, et quelques colonnes de fumée, seuls signes de la présence de l'homme.

Ici nous eûmes des peines infinies pour continuer notre

route, et cela pour plusieurs raisons : notre bagage n'était pas encore là, il n'y avait personne que nous puissions charger de nous l'expédier à son arrivée; nous ne pouvions attendre, et cependant nous ne pouvions continuer, faute de chevaux à louer.... Mais comment osé-je me plaindre? N'est-ce pas là l'histoire de tous les jours pour quiconque entreprend de voyager aux Indes?

C'est la dernière alternative que nous choisîmes, et après une conversation à décourager le cœur, il fut convenu avec un jeune « mirliflore » indigène qui n'ouvrait la bouche que pour faire de grandes phrases en anglais, qu'il enverrait nos bagages à Dorjiling dès qu'ils arriveraient; nous nous mîmes ensuite à une des meilleures tables de bungalow que je connaisse. Excepté dans la présidence de Bombay, je n'ai jamais été si bien servi que par les domestiques de ce charmant bungalow : car lorsqu'un Indien veut se donner la peine d'obéir et se laisser mener, il sert mieux que personne, grâce à son activité et à la manière dont il devine tous vos besoins.

La route de Punkabari à Dorjiling, qui s'élève de 1800 mètres en cinquante kilomètres, a, comme je l'ai dit, une pente trop rapide pour que l'on puisse y passer autrement qu'à cheval ou à pied. Elle est cependant bien ménagée, quoique assez mal entretenue. Personne, du reste, qui fait cette ascension, ne s'occupe de la route. On pense avec bonheur aux chaleurs qui ne sont plus et qui diminuent à chaque zigzag; on respire à pleins poumons, on s'enivre d'air, de vent, de santé; l'élasticité revient dans toute la charpente rajeunie, et l'on est tenté de maudire ou d'exécrer à tout jamais, en parcourant ces sphères enchantées, les brumeux et brûlants horizons qui s'éloignent et s'effacent à chaque pas que l'on fait.

A huit kilomètres, et à mille mètres au-dessus de Punkabari, c'est-à-dire à environ 1500 mètres au-dessus du ni-

veau de la mer, se trouve perché le petit bungalow de *Kursiong*, où nous eûmes le bonheur de voir fumer une cheminée. Partis à pied et en plein jour, nous avions déjà, en trois heures, passé par des climats aussi différents que ceux d'Alger et de Londres; le froid même nous sembla un peu trop vif, calcinés comme nous l'étions tous les deux, lorsqu'en arrivant au haut de cette première crête après le coucher du soleil, des bouffées froides vinrent du nord, où le Kinchinjinga, rouge comme un Iceberg qui aurait plongé dans une mer de sang, dressait verticalement ses quatre mille mètres de glaces! Vue ainsi, le soir, sur un fond bleu et clair comme aux latitudes arctiques, derrière un rideau de forêts, cette montagne avait un aspect tellement magique qu'en vérité, silencieux tous les deux, nous restâmes fixés à notre place comme si notre esprit s'était un instant égaré. La nuit, c'était une espèce de fantôme que l'on regardait absolument comme on regarde à ces monts de la lune, que l'œil ou l'imagination des astronomes ont seuls abordés.

Kursiong n'est même pas un hameau, vu qu'il n'y a pas quatre maisons dignes du nom: il n'y a guère que des huttes enfumées habitées par des hommes de diverses races, ayant tous la tournure mongole. Au-dessous de nous nous laissions maintenant la zone des *Mechs*, des *Dimals*, des *Garrows* à moitié cannibales, des *Parbuttias* et des imberbes *Limbous*, tribus qui n'ont aucune analogie avec les peuples des plaines, et allaient faire place, un peu plus haut, aux honnêtes *Leptchas* mélangés de *Bhoutanais* et de *Mourmis* aux mœurs pastorales, qui feraient eux-mêmes place, au-dessus de quatre mille mètres, à une race pourtant frileuse d'Hindous appelés *Gurungs*.

Autour du bungalow il ne manquait ni de gentianes, ni d'orties, mais seulement de l'eau, dont l'absence, dès qu'on s'élève sur les flancs de l'Himalaya, est une sérieuse priva

tion pour le voyageur, en même temps que le désespoir du paysagiste. Au fond de leurs gorges, il roule des torrents profonds et turbulents, au point d'être infranchissables, tandis que sur les hauteurs on peut voyager pendant quatre heures sans trouver le moindre ruisseau, une semaine sans voir un lac. C'est là le grand défaut de cette chaîne au point de vue de la beauté; on n'y voit ni verdure, ni clairière, ni cascades, ni lacs, ni grandes vallées, peut-être même peu de rochers; ce sont montagnes sur montagnes, forêts sans commencement et sans fin, et au-dessus de cette sombre immensité, rien que des neiges. Écrasé par tant de grandeur et de magnificence, on se prend plus d'une fois à regretter les riantes vallées de l'Europe, avec leurs villages et leurs rivières, que rehaussent encore, par leur contraste, les neiges des sommités.

En montant à Kursiong, nous n'étions pas sortis un instant de dessous des arbres ensevelis eux-mêmes dans des plantes grimpantes; la route qui nous restait à faire ne passerait près d'aucune pelouse, et quand nous aurions été jusqu'à la frontière chinoise, nous n'aurions rien vu de plus.

Cependant nous avions la joie au cœur, mon compagnon et moi, en nous retrouvant enfin dans un pays où s'asseoir auprès d'un feu petillant était une jouissance, tout primitif qu'était le soufflet, qui consistait en un tronc de bambou coupé dans lequel on soufflait comme dans une trompette; notre hilarité en fut excitée et ne diminua même en rien lorsqu'arriva tristement le Khansamma du bungalow, nous expliquant, la main sur le ventre, avec la plus expressive pantomime, comme quoi son intérieur était malade. Nous ne regrettâmes que de ne pas savoir assez la langue pour bien comprendre si c'était du laudanum ou de la rhubarbe qu'il lui fallait, et nous lui donnâmes, en désespoir de cause, un peu d'eau-de-vie.

Comme il faisait nuit, et que dix-huit kilomètres d'une rude ascension nous séparaient du prochain bungalow, nous restâmes sans peine à celui-ci, où deux couvertures ne furent pas de trop pour nous couvrir. J'avoue même que j'allai avec un vrai bonheur recevoir, le lendemain matin, le premier rayon de soleil, qui brillait déjà depuis longtemps sur la grande chaîne.

Après un bien médiocre déjeuner, nous repartîmes lentement à pied pour continuer notre ascension avec un *pahari*, ou porteur indigène, chargé de monter le peu de bagages dont nous ne nous étions pas séparés. C'est encore un type particulier que ces paharis, dont la carrure et les muscles sont presque ridicules, surtout à côté des membres frêles et flûtés de l'Hindou. Monter dans la journée de Kursiong à Borjiling, en faisant dix lieues qui en valent quinze, avec cent livres sur le dos, est pour la plupart d'entre eux une plaisanterie, et l'on en cite un, défunt aujourd'hui, qui fit le trajet en portant un piano ! On ne peut douter de l'histoire lorsqu'on a vu les jambes extraordinaires de ces hommes, qui savent s'en faire une troisième avec un gourdin de bambou aussi gros que leur mollet, sur lequel ils s'asseoient tous à la file au milieu de la route, en sifflant, lorsqu'ils sont fatigués. Armés jusqu'aux dents de pistolets et de poignards recourbés, on serait tenté de se cacher lorsqu'ils passent, si on les rencontrait pour la première fois sans porter au moins soixante livres sur leurs épaules. C'est sur leur tête de taureau que se concentre presque tout l'effort, car la corde qui retient ensemble les diverses parties de l'édifice, se passe tout autour du crâne, en s'appuyant surtout sur le front. J'ai peine à croire cependant, malgré leur force quadruple, que ces hommes triompheraient à la longue d'un Hindou dans une lutte de fatigue ; celui-ci court dans la plaine et fait facilement sept kilomètres à l'heure avec un poids de quatre-vingt livres

placé en équilibre sur son élastique bambou, qu'il passe à tout moment d'une épaule à l'autre ; il juge avec raison qu'en tournant une difficulté, comme en détournant avec adresse l'attention de son adversaire, on en triomphe plus facilement qu'en l'abordant de front; il n'a qu'une infériorité incontestable par rapport au pahari des montagnes : c'est que celui-ci ne volera jamais une obole de ce qu'on lui aura confié, tandis que l'autre, qui n'a pas assez de courage pour voler deux cents roupies à son maître lorsqu'il l'envoie chercher de la monnaie, ne laissera jamais passer une occasion de lui escamoter un sou. Et puis le pahari portera ce qu'on lui donne sans que ses préjugés de caste l'obligent à en savoir le contenu, tandis que l'Hindou qui découvrirait des œufs dans le panier qu'on lui fait porter, les jetterait à tous les vents et à l'état d'omelette, en s'arrachant peut-être les cheveux !

Après avoir tourné et retourné *ad infinitum* dans des ravins, en quadruplant au moins la distance directe, monté des zigzags sans nombre en ne voyant rien que des troncs des lianes, de la mousse et des plantes douées, sans cause apparente, de vibrations spontanées, nous arrivâmes dans l'après-midi, sans que la température eût dépassé 9° à l'ombre, au solitaire bungalow de *Tchitapour*. La grande chaîne nous fut maintenant entièrement cachée par la seconde crête, parallèle à celle de Kursiong, que nous gravissions depuis tant d'heures ; ce qui n'empêcha pas que de temps à autre, entre des arbres délabrés et pourris par les siècles, nous eûmes des échappées des lointains et violets horizons du Bengale où, à cette hauteur, on ne voyait plus que de la vapeur, et un grand serpent d'argent reluisant à l'orient, dont un peu trop de bonne volonté peut-être nous fit faire le fameux rival du Gange, le *Burrum poutr*. Comme je l'ai dit, vue de loin, toute la chaîne, jusqu'à ses plus hauts sommets, nous avait paru se dresser sur un seul plan

comme un mur ; et il faut avouer qu'en songeant à son élévation, elle s'élançait en réalité bien subitement ; cependant, sur ce chapitre nous étions, après nos idées préconçues, bien désillusionnés. Déjà, à Kursiong, nous avions escaladé une première chaîne courant est et ouest ; après cela nous avions, pendant une demi-journée, gravi les pentes d'une seconde, que nous étions encore loin d'atteindre, surtout à en juger par les effets d'optique dont nous étions à chaque instant le jouet : peut-être en arrivant au bord septentrional de cette seconde terrasse, tout un monde nouveau allait-il s'ouvrir entre nous et le pied des colosses eux-mêmes !... Mais nous avions fini nos labeurs pour ce jour-là, et nous dûmes encore coucher à Tchitapour, voulant faire d'un seul coup les dernières six lieues.

Cette nuit, malgré notre latitude de 27°, perchés comme nous l'étions à 2000 mètres, et le 4 novembre, le froid fut un peu plus vif que nous ne l'eussions désiré : l'Hindou, gardien du bungalow, frissonnait dans sa couverture, et pour la première fois, sous le ciel de l'Inde, je vis l'herbe et les fleurs toutes perlées par la rosée. Mais quelle vie circulait en nous ! La figure rougie par le vent, l'œil rallumé, les membres assouplis comme ceux du léopard, nous bondîmes le lendemain, toujours en continuant notre éternelle ascension vers le nord, mais sans rien voir que des ravins à sec et des arbres qui eussent couvert de leur ombre une grande partie des monuments de l'Europe, formant en même temps des voûtes plus hautes que celles de nos basiliques.

Pourtant la montée devint insensible, puis nulle : nous allions savoir où nous étions, revoir le jour, et la barrière de cette seconde crête franchie, plonger nos regards vers les frontières du Thibet.... En effet, à midi, nous arrivâmes à un col d'où, au nord, la route descendait rapidement, pendant que l'arête boisée qui la traversait remontait à droite

et à gauche jusqu'à deux cents mètres environ au-dessus de nous, formant à l'est le pic de *Sinchal*, près de la cime duquel le gouvernement a construit quelques casernes pour les soldats malades. Devant nous, une autre crête arrondie fuyait rapidement en s'abaissant vers le nord, comme une jetée en avant d'un quai, remontant ensuite à notre niveau et formant le mamelon riant où étaient éparpillées les blanches maisonnettes de Dorjiling et son église. Voilà le premier plan : quant à décrire le reste, je suis tenté de reculer devant une tâche difficile pour le plus grand des poëtes, impossible pour moi. Du haut du col de Sinchal, ce fut presque de la stupeur qui s'empara de moi, lorsque je trouvai soudain cent degrés de mon horizon envahis par des glaces éternelles, dont plus rien, qu'un chaos superbe de monts que je dominais, ne me séparait. Se borner à appeler ce panorama sublime, serait une dérision, si déjà ce mot a été employé pour décrire la majesté des Alpes ou des Pyrénées ; mais au milieu de cette indescriptible scène, je veux signaler le monarque des montagnes quant à la forme, l'immensité et la superbe attitude, le Kinchinjinga, qui, de Dorjiling, concentre sur lui toute l'attention. On le voit ici de la base au sommet, c'est-à-dire sur une hauteur de plus de 8000 mètres ! La partie inférieure paraît bleue, la seconde, qui est aussi grande que le Mont-Blanc, est toute d'un blanc sans tache qui, à cette distance même (soixante-dix kilomètres), force souvent à baisser les yeux. Trois grandes marches, commençant à la limite des neiges perpétuelles, et hautes d'au moins mille mètres chacune, conduisent, du côté de l'ouest, jusqu'au sommet, qui se compose de deux pointes aigues et jumelles, et que rien de terrestre n'a jamais dominé. Cette colossale montagne est, j'ose le dire, le chef-d'œuvre de la création, c'est un monde à elle seule qui semble aussi séparé du nôtre que nos antipodes, car le soleil y brille quand il a fui pour nous : les nua-

ges qui nous jettent la pluie et le tonnerre rampent aux pieds de ce monstre dont la tête ne perce que le ciel, et ne les laisserait point approcher : c'est comme la forteresse de la mort, où aucun bruit, pas même celui de l'artillerie céleste, n'est jamais parvenu; l'homme met *un mois* pour tourner autour de sa base, et son orgueil serait momentanément aussi satisfait d'avoir pu fouler aux pieds, ne fût-ce que cinq minutes, une tête aussi fière, que d'avoir composé l'*Énéide* ou élevé le dôme de Saint-Pierre.

Portant nos regards vers l'est, le long de la chaîne principale, il fallut les abaisser sensiblement en partant du Kinchinjinga; cependant quelle splendeur pareille à celle de cette suite de pics si aigus, si abrupts et si blancs, la plupart aussi hauts que le Chimborazo, jusqu'au point où ils s'en vont dans le sud-est s'abîmer et se perdre sur les plaines, à des hauteurs atteignant encore 3000 mètres !

Il me sera bien pardonné, j'espère, non-seulement d'avoir retenu mon lecteur trop longtemps peut-être avec moi sur le col de Sinchal, mais de reparler souvent avec une admiration toujours nouvelle d'une scène à laquelle mes longs voyages eux-mêmes ne m'avaient ni habitué ni préparé. Ce ne fut pas sans nous arrêter à chaque pas que nous arrivâmes enfin au milieu des maisons de *Dorjiling*, et allâmes provisoirement nous loger dans son misérable, froid et humide bungalow, décoré cependant du nom d'hôtel. Il n'y eut qu'une chose capable, à mon arrivée, de me réjouir un peu le cœur, outre la vue des montagnes : c'était la santé et la joie peintes sur les figures rondes et rubicondes de tous les Européens, surtout des enfants qui ne craignaient pas ici de s'ébattre au soleil; pas d'yeux éteints, de joues hâves et jaunes, de dos voûtés, comme à Calcutta; je retrouvais enfin, avec le climat de l'Europe, le sang qui circule habituellement dans nos veines; l'exercice était non-seulement permis, mais salutaire, et toute la

population semblait vivre au dehors, à pied, à cheval ou en chaises à porteurs. Nous avions bien droit du moins à cette consolation pour nous aider à supporter la misère du taudis où nous étions logés, où le *kitmtgar* [1] ne comprenait aucune langue, pas même ce cri *koua haé!* que je lançais toujours jusqu'alors à tout propos dans les bungalows pour faire voler le domestique à mon secours, quoique je ne susse pas et ne sache pas encore exactement ce que cela veut dire. Il n'est guère douteux que si ce n'avait été la bienveillance qui m'accueillit à Dorjiling, de tous les côtés à la fois, je n'aurais pas eu le courage, malgré son climat et ses montagnes, d'y végéter ainsi plus de trois jours. Mais mon compagnon, qui avait une lettre pour le ministre protestant du lieu, M. Burney, revint de chez lui le soir même avec une gracieuse invitation pour moi à déjeuner le lendemain, et dès lors je me trouvai à flot.

Je ne sais, malgré même la petitesse de l'endroit, comment tout le monde sut au bout de quelques heures que deux étrangers venaient d'arriver; on sut aussi que j'aimais le dessin, et je trouvai chez M. Burney, de la part d'un officier que je ne connaissais pas encore, un rouleau de papier à dessin avec une charmante lettre pour me prier d'en user *ad libitum*. J'étais vraiment confondu d'une obligeance si parfaitement gratuite, pour un étranger arrivé sans autre recommandation que les voyages qu'il publiait hebdomadairement dans l'*Englishman* de Calcutta. Dès le premier jour nous fîmes une longue course avec M. Burney, qui eut soin, pour mesurer, non notre ascension, mais notre descente, de se munir d'un baromètre anéroïde; car à Dorjiling, situé au haut d'une montagne de 2300 mètres, qui n'est dominée immédiatement de nulle part, on ne peut sortir de chez soi sans descendre, surtout du côté du nord,

1. Domestique du bungalow.

où il y a une chute subite de deux mille mètres jusqu'au bord du torrent appelé *Great Runguit*, qui sert de frontière au sol anglais et au petit État de Sikhim, encaissé entre le Népal à gauche et le Bhoutan à droite.

A l'ouest et à l'est de Dorjiling les pentes sont encore plus roides qu'au nord, à l'est surtout, où nous nous dirigeâmes par un sentier de chèvre que suivent néanmoins sans broucher les petits chevaux du pays. Ce que l'on ne doit point oublier, si l'on veut comprendre le site de la ville et ce qui en fait la beauté, c'est qu'elle se trouve sur une croupe de montagnes qui ne s'exhausse qu'au midi et se termine tout à coup au nord, comme un promontoire avancé sur la mer, en face de la grande chaîne. Là, sous vos pieds, se trouve tout l'État de Sikhim, grand à peu près comme un département français, et couvert de montagnes aussi entassées qu'elles peuvent l'être, dont pas une ne dépasse le niveau de Dorjiling. A soixante kilomètres, en ligne directe, l'œil rencontre la base même de tous ces fameux pics qui séparent l'Inde de la Chine, base si peu élevé au-dessus du niveau de la mer que l'observateur placé à Dorjiling peut faire, du regard, sur la même montagne, une ascension de plus de 8000 mètres. Cependant, je l'avoue sans hésiter, malgré le plus réel enthousiasme, je me suis souvent demandé, en divisant le Kinchinjinga en huit parties, comment chacune pouvait avoir mille mètres d'élévation. Il faut que l'œil soit trompé au au point de ne pouvoir plus rien juger ou estimer, ce qui d'ailleurs est bien prouvé par ce fait surprenant et incroyable, que la cime de Kinchinjinga, dont à l'œil nu on croit voir les plus petits détails, est encore éloignée, directement, de soixante-quinze kilomètres.

Naturellement le panorama en entier s'efface pour celui qui descend des hautes régions, où il respirait à l'aise, dans les vallées voisines, si profondes qu'après plusieurs

heures de marche on désespère presque d'y arriver, si chaudes, humides et malsaines que l'on en fuit au plus vite. D'après les indications du baromètre, nous descendîmes, avec M. Burney, d'environ un millier de mètres, ce qui fut plus que suffisant pour nous faire rentrer sous les tropiques. En deux heures, le soleil était redevenu l'ange exterminateur; les bananiers étalaient leurs larges feuilles, des milliers de fleurs couvertes des plus magnifiques papillons dormaient paisiblement dans une atmosphère de feu, et un peu plus bas nous aurions violé le territoire des tigres et des éléphants. Pas un pré, pas une cascade dans tout ce trajet, excepté au fond de la vallée, qui n'était autre qu'un grand ravin, où nous trouvâmes un torrent et une jeune Leptcha aux grands yeux noirs, type mongol très-adouci sous ce beau ciel.

Ce fut donc avec bonheur que nous recommençâmes notre ascension vers Dorjiling, où, sur la route qui tourne en faisant terrasse autour de la ville, je rencontrai plusieurs Leptchas trapus et bien honnêtes. M. Burney ayant la bonté de me servir d'interprète en hindoustani, j'appris de quelques-uns d'entre eux venus de Lhassa, la position du *Chamalari* et du col élevé par où ils avaient passé. J'enviais vraiment des hommes qui avaient franchi une pareille barrière et des lieux si infréquentés, si inabordables pour nous. Quiconque m'a suivi jusqu'ici pas à pas comprendra bien que je ne m'étais pas présenté devant ces montagnes pour rester à leur base ou les regarder en face; je dévorais avec avidité les moindres détails qu'on me donnait sur leurs mystérieuses solitudes, où, coûte que coûte, je comptais au moins atteindre la limite des neiges, résolution que n'eût même point ébranlé, si d'autres causes n'étaient survenues pour cela, la découverte que pour aller, dans l'Himalaya, d'une montagne à une autre, d'égales hauteurs, et séparées seulement par vingt kilo-

mètres, il fallait en faire souvent cent, et monter en tout de huit ou dix mille mètres. Jamais, dans l'État de Sikhim, on ne peut faire une demi-lieue en plaine. Monter de deux mille mètres, redescendre d'autant, et remonter de trois ou quatre mille pour se trouver, au bout de la journée, à portée de canon du point de départ sans abri et sans eau, telle est partout la vie de l'explorateur. Peu d'heures après mon arrivée, j'eus le désespoir d'apprendre que quelques jeunes gens étaient partis pour faire l'ascension de la montagne la plus voisine, le *Tonglo*, qui ne domine Dorjiling que de mille mètres, et n'en semble éloignée que de deux lieues : ils mirent cependant deux ou trois jours à faire leur course. Que serait-ce donc de Kinchinjinga, dont on aurait, dans toute autre chaîne de montagnes, atteint facilement la base du matin au soir, et qui n'était pas éloignée, par la route la plus courte, de moins de 150 kilomètres ?

Quoique tout cela me donnât à penser, sans compter les dangers de toutes sortes de la part des hommes et des animaux, et l'ignorance de la langue hindoustanie, que comprennent mal les Leptchas, rien, que d'insurmontables obstacles, ne m'eût empêché de tenter un assaut désespéré de ces redoutables remparts. Voir ces belles choses et ne jamais y toucher, était un supplice pire que celui de Tantale, pour moi comme pour tous les gens bien portants et entreprenants qui vivent à Dorjiling. Au moment où j'y arrivai, on n'avait eu aucune difficulté à trouver des prétextes dont je n'examinerai pas la valeur, tels que vexations exercées contre des sujets anglais, traités éludés, etc., pour organiser une petite expédition qui devait s'emparer de Sikhim, l'annexer à l'Inde anglaise, et ouvrir à tous les Européens, géographes et commerçants, la route de Calcutta au Thibet. Le docteur Campbell, *superintendent* du Sanitarium, connu depuis vingt ans dans le [illegible], habile diplomate, mais plus habile encore mon-

tagnard, se mit, sans assez penser peut-être à ce qu'il faisait, à la tête de cent cipahis, et partit, avec un canon et un drapeau, pour conquérir la capitale, située à une vingtaine de lieues, sans qu'une route quelconque y menât. Il était déjà à Pemionchi, à mi-route probablement, où nous pouvions encore voir, la nuit, les feux de son camp, lorsqu'il apprit mon arrivée, voulut bien s'intéresser à moi à cause de mon ardeur montagnarde, et m'écrivit une lettre pleine d'intérêt, par laquelle il m'invitait à aller au plus vite le trouver dans son camp, promettant de me fournir tout, vivres, coolies, baromètres, etc., pour attaquer les hautes cimes, et ajoutant que jamais voyageur n'avait été placé dans d'aussi favorables circonstances. Mais la fortune, j'ajouterai le cœur plein de reconnaissance, la Providence, m'envoyèrent dans cette occasion où tout mon être bouillait d'impatience et d'ambition, un contre-temps sans lequel j'eusse probablement perdu la vie. La grippe et la dyssenterie m'attaquèrent à la fois : je me couchai comme un général condamné à ce supplice le matin d'une bataille qu'il se croyait sûr de gagner.... Je me rongeais de tristesse et maudissais déjà mon étoile.... lorsque arriva, comme un coup de foudre, la navrante nouvelle que le docteur Campbell avait été cerné par mille ou deux mille Bhoutanais armés de flèches et de poignards, qu'il avait eu un tiers de ses hommes tués, et qu'il était lui-même aux abois. Alors, une fois de plus, comme à Shang-Haï, comme dans la Nouvelle-Zélande, comme partout, je vis l'ardeur que peut réveiller dans la race anglaise, en apparence si imperturbable et si froide, le sentiment de ses foyers et de son honneur à défendre. Les quelques soldats non malades en garnison à Dorjiling, au nombre d'une centaine, partirent le soir même, pour voyager à pied toute la nuit dans les montagnes, au milieu des fièvres, des tigres et des torrents, et arriver le matin, à quinze lieues de là, au secours de leur compatriote, tandis

que la plupart des hommes restant s'armaient et faisaient patrouille pour défendre leurs pénates. Mais alors aussi, il faut bien l'avouer, l'on eut encore une preuve de l'imprévoyance avec laquelle les Anglais entreprennent souvent de bien plus grandes choses que cette petite conquête. S'avancer au milieu d'un territoire hostile couvert de forêts, où cent hommes adroits pouvaient se moquer de l'armée la mieux disciplinée et de son artillerie, s'y avancer avec quelques nègres poltrons et jamais dévoués, et laisser au courage d'une poignée de soldats européens, presque tous malades ou sans armes, la défense de toute une population d'hommes, de femmes et d'enfants, voilà ce qu'avait fait, avec les plus louables intentions, le docteur Campbell. Aussi fut-il amèrement, et selon moi, trop sévèrement critiqué, considérant ses longs services. N'étant pas historien, je n'ai rapporté ces faits que parce que ma propre histoire y fut mêlée, en ce que tous mes rêves de grandes ascensions et d'exploration s'évanouirent; et je me garderai bien d'aller plus loin en matières sur lesquelles je n'ai aucune compétence, et touchant un homme envers lequel je me déclare pénétré de la plus vive et durable reconnaissance.

Du reste, le docteur Campbell ne fut pas la seule personne, à Dorjiling, envers laquelle j'ai contracté de grandes obligations. L'officier qui avait mis son papier à dessin à ma disposition, le capitaine *Coombs*, dès qu'il apprit ma détresse au bungalow, m'offrit généreusement un asile sous son toit, m'envoya des coolies pour prendre mes bagages, et, en moins de deux heures, j'étais assis à son foyer, où, pendant un mois, durant lequel je fis une petite maladie, je fus soigné comme par un frère. C'est ainsi que l'on entend l'hospitalité dans l'Inde envers ceux même qui n'y ont pas le moindre titre. Le colonel Bishop et le capitaine Sherwell, qui me prêta à lire un journal inédit de son

frère, décrivant des courses faites par lui dans les environs tout à fait inexplorés du Kinchinjinga, acquirent aussi des droits à ma gratitude et à mes bons souvenirs. Si cette malheureuse guerre n'avait éclaté, j'aurais pu, au rétablissement de ma santé, partir équipé par la bonne volonté de tout le monde, et suivi par mille bons souhaits, pour explorer des montagnes où jamais Européen n'avait mis le pied, avec la plus grande probalité d'atteindre au moins la limite inférieure des neiges, située vers cinq mille mètres. Aussi fut-ce avec une sorte de rage et de désespoir que je fus forcé pendant un mois de regarder de loin, à l'œil nu et avec des télescopes, les détails de ce monde glacé qui ne cessa jamais de resplendir au soleil, à mesurer même les crevasses bleues de ses mille glaciers, et à couvrir enfin tristement tous mes feux sous la cendre.

En pensant alors, comme dans bien d'autres occasions, aux différents systèmes d'exploration, je me demandai si ce n'était pas une erreur de faire ces entreprises à la tête d'une armée, et comme si on marchait à la conquête d'un empire. Plus on s'adjoint d'hommes, et plus il faut emporter de vivres, plus on risque d'être volé ou tué, moins on est libre. Deux hommes me semblent devoir suffire à tout explorateur, quelque vaste que soit son champ : pas de chevaux, de charrettes, de troupeaux de moutons ou de bœufs, pour lesquels on ne trouve jamais assez d'eau ou d'herbe, et que l'on perd plusieurs heures par jour à poursuivre lorsqu'ils s'échappent. Si un jour, comme je l'espère, je me présente de nouveau dans la chaîne de l'Himalaya, voici quel sera mon équipement : havre-sac contenant bon nombre de boîtes de viandes conservées; une suffisant grandement à nourrir un homme pour un jour, je pourrai voyager alors, sans dépendre de quoi que ce soit, autant de jours que je puis porter de boîtes, abs-

traction faite de celles qui contiendront mon biscuit ; un fusil et des munitions, enfin quelques paires de bas et des mouchoirs dans mes poches. Ainsi armé, je prendrais avec moi deux ou trois hommes au plus, que je ne me mêlerais aucunement de nourrir, et qui porteraient quelques instruments légers, ainsi que la chose à laquelle j'attacherais le plus de prix, une pelisse en peau de renne achetée en Europe, avec laquelle je pourrais braver les nuits les plus froides à des hauteurs de cinq et six mille mètres, sans avoir besoin de jamais faire de feu, même pour la cuisine, puisque mes viandes seraient toutes cuites.

Avec cela, le courage, la persévérance et de très-bonnes jambes, je ne sais dire où l'homme s'arrêterait : d'après ce que j'ai appris et observé sur les lieux, j'hésiterais à douter qu'il fût possible de fouler, à force de patience, même les plus hautes cimes connues, quoique bien certainement l'on courrait la chance d'échouer dix-neuf fois avant de triompher la vingtième. On m'objectera le manque d'air, qui, à 9000 mètres, devrait être tellement raréfié, qu'en théorie la colonne barométrique serait presque réduite à 0°. A cela je répondrai par une dénégation complète, pour deux raisons. D'abord, s'il n'y avait pas d'air, s'il n'y en avait même pas en assez grande quantité, au-dessus des plus hautes montagnes, je demanderai quel est le milieu où flottait, avant de tomber, la neige dont elles sont couvertes? Et secondement, on peut se convaincre directement qu'il reste encore beaucoup d'air dans ces hautes régions, puisqu'il y fait tellement de vent que bien des fois j'ai vu se détacher de la cime du Kinchinjinga des traînées de neige qui s'envolaient en poussière devant les rafales, fait si bien connu des vieux planteurs qui habitent les plaines, que beaucoup d'entre eux s'obstinent encore à n'y voir que la fumée d'un volcan en activité. Aucun des voyageurs que j'ai connus n'avait éprouvé de sensations désagréables dans l'Hi-

malaya à 4000 mètres : si à cinq mille et même à six mille, le docteur Hooker avait encore ses jambes de fer et ses poumons en règle, on peut conclure hardiment qu'il aurait pu vivre infiniment plus haut, et qu'avec une infatigable patience ses jarrets l'y auraient porté. Du reste, en lisant son récit, on peut se convaincre que les dangers et les difficultés provenant de précipices, de crêtes en lames de couteau, et de pics en flèches de cathédrale, n'existent pas au même point dans l'Himalaya que dans nos montagnes d'Europe, plus condensées, plus abruptes et peut-être plus déchirées. Le temps, voilà la première condition de succès pour le touriste de Sikhim, où l'on ne doit pas s'effrayer de la perspective de mettre une semaine à escalader une montagne, surtout avec l'avantage qu'un montagnard seul sait apprécier, c'est que pendant trois mois, d'octobre en janvier, on peut compter sur l'inaltérable sérénité du ciel.

La température y est supportable, puisqu'à 2400 mètres la moyenne annuelle est la même qu'à Londres (10° centigrades); elle ne descend pas au-dessous de 4°, et jusqu'à 3000 mètres la neige ne reste que quelques jours.

Je reviens à Dorjiling, dont je dois chercher à expliquer le nom étrange. Il paraîtrait que dans la langue leptcha, qui est celle du pays, *ling* veut dire « lieu, » et *Dorj* « le sceptre la prêtrise. » C'est donc, d'après cela, et aussi d'après ce que l'on y observe, un lieu saint, but de pèlerinages où l'on vient même des frontières mongoles. La ville indigène, d'un aspect tout à fait mongol quant aux costumes, est, en effet, remplie de *lamas* habillés, comme ceux d'Ourga, d'une tunique rouge seulement au lieu de jaune, la tête rasée, et portant constamment à la main un petit « cylindre à prières » qu'ils font tourner toute la journée en murmurant d'une voix caverneuse et fatiguée la fameuse formule bouddhique qui a tant intrigué nos orientalistes.

Près du bazar se trouve un temple païen, d'architectur tant soit peu musulmane, où, à l'approche du soir, un vieux prêtre appelle les fidèles en faisant frissonner l'air et les montagnes au son d'une trompette toute particulière, car elle n'est ni en bois ni en métal, mais c'est l'os de fémur du plus grand cadavre que l'on ait pu trouver. En entendant ces vibrations lugubres et prolongées, on dirait la plainte du mort mutilé qui réclamerait, du fond de la terre, ce qu'on lui a ravi au nom de la religion.

Sur le sommet aigu de la colline dont les flancs et la crête onduleuse portent les cent maisonnettes éparses de Dorjiling, sur une petite pelouse où se dresse une vieille ruine couverte de lierres, véritable observatoire où l'homme semble aussi près du ciel qu'il peut l'être, vit un autre vieux moine ou ermite bouddhique, qui, rempli de religion ou de respect pour la majesté du lieu qu'il habite, ouvre rarement la bouche, si ce n'est pour réciter son chapelet en regardant du côté du Thibet. Il y a de quoi, en effet, le rendre mystique et lui faire oublier les hommes; car, en pareil lieu, un chrétien lui-même est tenté de se jeter à genoux et de baisser les yeux devant les plus grandes majestés de la nature. Un homme pourrait avoir fait vingt fois le tour du monde en ne passant jamais par les mêmes lieux, qu'en arrivant au haut de ce petit tertre et en lançant ses regards dans l'espace, il conviendrait qu'il n'existe rien de semblable sur le globe. Les Alpes entassées sur les Pyrénées, le mont Blanc placé sur le haut du pic de Ténériffe, paraîtraient encore ici comme des divinités déchues : et si on les suppose renversées et leurs ruines amoncelées dans une grande vallée, à peine en formerait-on un ensemble si contourné, si plein d'abîmes, si semblable en grand, aux convulsions de la mer, que cet entassement des montagnes de Sikhim que l'on a toutes sous ses pieds, avec leurs légions d'[illegible]ence et leurs ténèbres. Cela seul ex-

citerait partout l'admiration ; mais elle se change en vertige lorsqu'on regarde au delà vers l'horizon, et il n'est pas besoin d'être païen pour courber alors son front vers la poussière.

Ce n'est que l'*effet* produit par cette vue que j'ai décrit, ce n'est que lui que j'ai cherché à décrire : quant aux détails de ce merveilleux ensemble, c'est plutôt au crayon qu'à la plume qu'il faut les demander; et pour ce qui est de l'histoire naturelle, je ne puis mieux faire que de renvoyer le lecteur à l'ouvrage du docteur Hooker, qui, cependant, malgré tout son zèle et son érudition, a à peine levé un coin du voile qui nous dérobe encore les secrets des Himalayas de Sikhim.

Je donne ici sa description du panorama de Dorjiling, en cas que mon enthousiasme ne soit suspect : « La vue, des fenêtres de M. Hodgson, est tout à fait unique, puisqu'elle embrasse le plus grandiose panorama de montagnes neigeuses de l'Himalaya, et par conséquent du monde. Kinchinjinga (éloignée de soixante-dix kilomètres) en est le point culminant, s'élevant de 6500 mètres au dessus du niveau de l'observateur, du sein d'une mer de montagnes boisées : tandis que sur la ligne de ses neiges, l'œil descend au-dessous de l'horizon dans un gouffre étroit, profond de deux mille mètres, où la grande Runguit, blanche d'écume, trace un sillon d'argent dans des forêts tropicales.....

« Les plus éloquentes descriptions que j'ai lues ne peuvent transmettre à mon esprit les formes et les couleurs des montagnes neigeuses, pas plus qu'à mon imagination les sensations et les impressions qui enchaînent mon attention à ces phénomènes sublimes lorsqu'ils se présentent en réalité : aussi renoncerai-je à toute tentative de ce genre vis-à-vis de mon lecteur. Il a probablement vu les Alpes suisses qui, quoique ayant à peine la moitié de la sublimité, l'éte

due ou la hauteur de l'Himalaya, sont cependant bien plus belles.

. . . . . .

« L'étendue de la chaîne neigeuse que l'on embrasse des fenêtres de M. Hodgson se trouve comprise dans un arc de cercle de 80° (depuis 30° ouest jusqu'à 50° est), c'est-à-dire près d'un quart de l'horizon, où la neige éternelle forme une ceinture continue.... et en hiver, lorsque les montagnes en sont couvertes depuis 2400 mètres, cette crête blanche s'étend sans interruption sur une longueur de 160°. Aucune vue connue ne lui est comparable en étendue, lorsqu'on songe à la proximité et à la hauteur des montagnes : car dans cet arc de 80° plus de douze pics dépassent 6200 mètres, et il n'y en a pas qui en ait moins de 5000, tandis que Kinchin atteint 8700, et sept autres dépassent 7000. La neige éternelle la plus rapprochée se trouve sur le « *Nursing*, » pic conique extrêmement aigu, élevé de 6000 mètres, et éloigné de cinquante kilomètres : la montagne la plus éloignée est le Donkia, élevé de plus de 7000 mètres et à cent dix-sept kilomètres de distance....

« A la première vue de ce glorieux panorama, l'impression produite sur l'imagination par leur prodigieuse élévation est que les pics se dressent au-dessus de l'air et percent les nues.... mais l'observateur, s'il regarde encore, s'apercevra que même les plus gigantesques n'occupent qu'une très-basse position sur l'horizon, puisque la cime de Kinchin lui-même ne dépasse que de 4° 31′ le niveau de l'observateur[1] »

Le 7 novembre, en compagnie de la famille Burney et de quelques amis, je fis la facile ascension du *Sinchal*, situé à deux lieues dans le sud-est de Dorjiling, et élevé de deux mille six cent cinquante mètres. Une bonne route de

1. *Himala-* [illegible]. I, p. 122.

oney y conduit, où l'on est presque toujours abrité d'un oleil encore ardent à cette hauteur, par des chênes et utes sortes d'arbres énormes. Nous nous arrêtâmes sur ne plate-forme près des casernes dont j'ai parlé, pour bien ous repaître, tout habitués que nous y étions, de la ma- nificence de la vue, qui s'était embellie ici du côté du Népal et des plaines. Dans le nord-ouest, le *Dhéodounga* vait fait son apparition, fier sans doute de ses 8800 mètres t de son éclatante cuirasse; mais bien inférieur en forme à Kinchin, qu'il domine cependant. A l'ouest, et se diri- geant directement au nord, c'était l'immense crête de *Sin- galila*, s'élevant graduellement depuis le pic de Tonglo, haut de 3100 mètres, jusqu'à quatre et 5000, atteignant, avant de montrer une plaque de neige et en restant tou- jours herbue, 5400 mètres au col de *Kanglanamo*, puis disparaissant, s'affaissant, ou s'abîmant tout à fait, nul ne sait encore, avant de toucher les assises occidentales du Kinchinjinga, dont ce serait peut-être l'approche la plus facile, attendu qu'on pourrait faire une centaine de kilo- mètres sur la même crête sans descendre au-dessous de 3000 mètres. C'est de l'extrémité de cette chaîne de Singa- lila qui sépare le Sikhim du Népal, qu'à une hauteur d'en- viron 5000 mètres, commencent les royaumes neigeux que l'œil, mais que l'œil seul peut si bien explorer des jardins fleuris de Dorjiling. On y voit des crevasses de glaciers qui doivent être de véritables vallées, des parois bleues de plu- sieurs centaines de mètres, des neiges labourées en tous sens, la Sibérie assise sur l'Inde, mais pas même un rocher qui sorte comme un îlot de cet océan désolé. Continuant sa route à l'est, l'œil s'abat successivement comme l'aigle sur des pitons de toutes formes, des dômes, des brèches pro- fondes, celles entre autres qui mènent à Lhassa : enfin, après avoir passé en revue sur la moitié de l'horizon tous ces bataillons solennels de fantômes, on voit l'herbe et les

rochers succéder à la neige sur les monts du Bouthan, que recouvre un manteau de forêts jusque vers 4000 mètres. Lorsqu'on promène ses regards et sa pensée sur tant de pics vierges, il est assez naturel de se former, par l'imagination, un tableau du panorama dont on pourrait y jouir. Ainsi du haut du Kinchinjinga, l'horizon mathématique serait aussi grand que la France entière, et renfermerait Lhassa et Calcutta! En d'autres termes et en termes plus corrects, si cette montagne se trouvait au centre de la France, on la verrait de Calais aux Pyrénées et de Brest à Strasbourg, en supposant le temps clair et l'œil excellent. Perché à 9000 mètres, on ne peut savoir ce que l'œil humain verrait ou ne verrait pas : mais s'il plongeait sur des plaines, il est probable qu'il ne les verrait plus et se croirait sorti du monde, surtout sous les tropiques, où le soleil embrume tout. En cherchant, du haut de Sinchal, quelques détails dans la vue qui se déroulait au midi, nous n'y vîmes que l'océan vaporeux des plaines de l'Inde, confondues avec le ciel bien avant d'arriver au Gange, pauvre spectacle pour ceux qui n'avaient qu'à se retourner pour être frappés de mutisme devant les plus grandes œuvres de Dieu. Avec les sentiments qui devaient pénétrer Moïse lorsqu'il descendit du Sinaï, nous reprîmes le chemin de Dorjiling, sans toutefois avoir pu garder notre sérieux lorsqu'un petit Leptcha vint à nous sur la route nous donner une sérénade sur son flageolet. La vie pastorale, la neige, l'innocence primitive et Virgile contribuèrent cette nuit-là à des rêves dont heureusement je n'ai pas à rendre compte : la patience de mes lecteurs ne sera pas mise à cette épreuve.

CHAPITRE XXXIII.

Couvent catholique à Dorjiling. — Guerre de Sikhim. — Caractère de l'Anglo-Indien. — Grande course. — Coucher de soleil en automne. — Thé de l'Inde. — Le voyage de Calcutta à Lhassa jamais accompli. — Mes adieux à Dorjiling. — La religion protestante aux Indes. — Climat du Bengale. — Gelée blanche. — Dernière vue de l'Himalaya. — Purneah. — La nuit sur une lande du Bengale. — Les Sikhs. — Le Gange. — Retour à Calcutta. — L'*Alpine Club* de Londres.

Mais je dois modérer ici mon zèle pour les montagnes, et ne pas oublier entièrement qu'elles ne sont pas du goût de tout le monde. Ce que chacun sera heureux d'apprendre, c'est qu'il y a à Dorjiling deux églises, l'une protestante, parfaitement située sur une éminence que l'on voit de partout, l'autre catholique, cachée dans un vallon modeste à l'ouest, où s'élève le plus grand édifice de la ville, le couvent catholique dirigé par des sœurs de charité. Là s'ébattent, sans avoir rien à redouter du soleil, les enfants des deux religions; là tous deviennent sains de corps et d'esprit sous les mains les plus habiles et les plus prudentes, jusqu'à ce qu'aux vacances ils aillent s'étioler dans les plaines pour voir leurs parents.

J'y visitai l'aumônier, digne prêtre italien qui me reçut très-cordialement, puis la supérieure, qui était Irlandaise, ainsi que la plupart des sœurs. Je ne puis dire combien elle me toucha par sa sollicitude pour les enfants confiés à sa charge, dans la crise difficile que nous traversions. Elle

les fit tous émigrer pour plusieurs nuits dans la partie haute et la plus peuplée de la ville, et tremblait pour eux comme une véritable mère, et il faut dire que ce n'était pas sans raison. Le bruit s'accrédita que deux mille Bhoutanais nous cernaient de près, qu'enhardis par leur succès au camp du docteur Campbell, ils n'attendaient que la nuit pour fondre sur nous et nous brûler vifs, qu'ils allaient couper nos communications avec la plaine d'où nous nous approvisionnions, enfin le mot de nouveau « massacre de Cawnpore » vint tellement effrayer la partie la plus intéressante de la population, qu'elle plia bagage plusieurs nuits de suite et se retira en masse à deux kilomètres de chez elle, sur les hauteurs où était la caserne, défendue par cinquante soldats malades. Que ces bruits fussent fondés ou non, ils étaient bien croyables, et nous prîmes tous nos dispositions pour résister à une attaque nocturne, qu'un beau clair de lune rendait cependant improbable. Il faut que le prestige exercé par des Européens sur tout Asiatique soit bien grand pour qu'une poignée d'entre nous, armés d'armes pour rire, de quelques pistolets, ou, comme moi, d'une vieille épée chinoise que je mis à côté de mon lit, inspirassent tant de terreur à deux mille hommes d'une force extraordinaire, qu'aucun d'eux ne fit acte de présence. Mais le pire de tout c'est que nous étions sans nouvelles du docteur Campbell, quoiqu'on pût entendre, la nuit, le canon qui tonnait près de son camp, et notre malheur fut à son comble lorsque les lâches domestiques de toutes sortes, Hindous pour la plupart, qui étaient au service des différents Européens, désertèrent, en proie à une panique générale.

Longues et pénibles furent ces journées, et surtout ces nuits, d'une anxiété trop bien fondée, vu le caractère sanguinaire et la haine contre l'Angleterre de ces hordes de fiers montagnards qui peuplent les abords du Thibet et en défendent l'entrée. Faible et convalescent, je restai dans

la famille du capitaine Coombs, où je m'occupai philosophiquement à dessiner, à lire et à causer sur l'Inde, en attendant le dénoûment de cette terrible alerte. Ce fut, avec le mois passé en Australie chez M. Bucknall, un des temps les plus heureux de ma vie, malgré tout ce qui conspirait à troubler la paix de mon esprit.

Assis constamment auprès d'un bon feu pendant que la bise soufflait dehors et annonçait l'approche de l'hiver, habitant un site unique au monde, avec des livres pour nourriture morale et le fameux thé du pays pour relever ma constitution un instant ébranlée, j'oubliai mes voyages passés, me mis à bénir le toit que j'habitais, et me fis presque à l'idée de trouver à Dorjiling de nouvelles Pyrénées, où pour un temps j'eusse été heureux d'arrêter mon vol. Arrivé depuis quelques jours en parfait inconnu, chacun maintenant m'honorait de sa connaissance, beaucoup de leur amitié, plusieurs de leur dévouement, comme le capitaine Coombs et le médecin officiel du lieu qui m'offrit généreusement ses services. Voilà des faits que je tiens à mettre en relief, parce que, trop franc peut-être, je n'ai pas toujours parlé avec les mêmes éloges du caractère anglais ; l'Anglais de l'Inde devient sociable par nécessité, et comme il est toujours généreux par nature, il ne lui manque plus rien pour se faire aimer et regretter de tous ceux qui l'approchent ; les lettres d'introduction sont absolument inutiles, il suffit d'être Européen et d'avoir un bon caractère pour aller avec confiance frapper à toutes les portes, et au lieu du spleen on ne trouvera que de l'hilarité poussée presque trop loin.

Ce que l'on doit admirer ensuite chez l'Anglo-Indien, surtout chez l'officier, au moins hors des grandes villes, c'est qu'il étudie le pays où il se trouve et souffre de l'oisiveté. Ainsi à Dorjiling il n'y a presque personne qui ne s'occupe de photographie, quoique, à vrai dire, personne

jusqu'à présent n'ait réussi à obtenir une bonne épreuve de ce sublime panorama; tantôt la grande chaîne se dessine bien et le premier plan n'est qu'une tache, tantôt celui-ci est réussi et les montagnes sont invisibles, comme si elles étaient trop loin pour être reproduites du même coup que des objets placés à cent kilomètres plus près de l'opérateur.

Beaucoup d'Européens font des collections soit de fougères, soit de papillons, soit de minéraux, et cela non pas seulement sous l'heureux climat de Dorjiling, mais même en bas, où, comme je l'ai souvent dit, le soleil est comparable à une arme braquée sur vous dont il n'y a plus qu'à lâcher la détente. Le temps est loin déjà où de jeunes officiers pariaient tout ce qu'ils avaient, et même davantage, de jeter une carte par-dessus les murs d'un bungalow ; où ils s'asphyxiaient de champagne et s'enfermaient ensemble une fois par semaine, après dîner, en clouant la porte afin que personne n'entrât, jusqu'à ce qu'ils fussent tous entièrement gris. Les mœurs ont changé, on comprend mieux aujourd'hui l'exemple que l'on doit aux indigènes, quoiqu'on ne respecte plus leurs préjugés au point de chasser de l'armée tout cipahi qui deviendrait chrétien, ou de faire tonner l'artillerie durant une journée pour mettre en fuite le choléra, ou de défendre à un Européen de sanctionner par sa présence le baptême d'un Hindou qui abjure le paganisme. Quoiqu'il y ait encore bien à redire de ce côté-là, il paraît évident que le caractère moral de l'Anglo-Indien tend chaque jour à élever son niveau. Il y a quelques années, il semblait en avoir encore grand besoin, et l'homme qui a le plus étudié cette question n'en fait pas un très-brillant éloge : « Quant aux dangers moraux et religieux de l'Inde, dit-il, je ne serais pas justifiable de vous cacher qu'ils sont encore nombreux et grands. Je ne crois pas, à vrai dire, que l'on soit plus exposé ici qu'ailleurs

à une grossière immoralité. L'ivrognerie est presque inconnue dans la bonne société ; ses effets sur la santé sont si rapides et si terribles, et elle est regardée avec tant de dégoût par la majorité de ceux qui guident l'opinion publique, qu'il y a peu de raison de craindre qu'elle devienne jamais à la mode.... Il en est de même du jeu, du *turf* et d'autres habitudes.... Les dangers de l'Inde me semblent être, à Calcutta, une dispendieuse ostentation et une longue dissipation, et, dans les stations éloignées plus encore qu'à Calcutta, l'oubli et le peu d'usage des moyens extérieurs de grâce et de sanctification[1]. »

Laissant ce sujet, je vais parler d'une course que j'entrepris le 8 novembre avec un très-aimable savant, de mes amis, qui occupait une place analogue à celle du ministre de l'instruction publique à Calcutta, et avait une passion pour les papillons. Il s'agissait de descendre au nord jusqu'au bas de la montagne qui sert de piédestal à Dorjiling. Quoiqu'à l'œil, le fond de la vallée ne parût pas à plus de huit cents mètres au-dessous de nous, ni éloigné de plus d'une bonne heure de marche, nous nous convainquîmes bien vite que la descente était de dix-huit cents mètres, et que trois heures y suffiraient à peine. Encore une fois, on ne peut avoir, dans un pays où tout est si grand, aucune idée exacte des distances. Au bout d'une heure d'une très-rude descente, où nous vîmes quelques singes, beaucoup de beaux papillons et des fougères variées à l'infini, nous perdîmes complétement de vue, en nous enfonçant dans les vallées, les grandes cimes neigeuses, pour nous trouver bientôt haletant et étouffant, dans un entonnoir privé d'air. Quand nous arrivâmes en bas, après trois heures de marche, nous étions surplombés de toutes parts par des montagnes si boisées qu'il eût été impossible d'y monter sans s'y faire

1. Bishop Heber's *India*, vol. III, p. 373.

une route à coups de hache, pas plus que de remonter les bords de l'impétueux torrent qui roulait à nos pieds ses eaux vertes et glaciales, descendues des neiges du Kinchinjinga. C'était le « *Great Runguit,* » servant de limite entre le territoire anglais et celui de Sikhim, où, quelques jours auparavant, nous eussions pu mettre le pied en passant le torrent sur un très-singulier pont de bambou qui venait d'être emporté dans une inondation. Le type heureusement n'en étant pas perdu, j'en vis un exactement semblable, quoique plus petit, sur un autre torrent voisin. Ces ponts, particuliers à l'Himalaya, sont des espèces de passerelles assez légères pour que le vent, à plus forte raison le voyageur qui passe dessus, les fasse osciller comme un pendule : ils sont jetés très-hardiment sans appui à travers des torrents larges quelquefois de cent mètres, n'étant que juste assez larges eux-mêmes pour qu'on puisse y poser ses deux pieds de front, et n'ayant, en guise de parapet, qu'un bambou en apparence si fragile qu'on ose à peine y toucher. Rien n'est plus léger, plus gracieux et plus économique que ces ponts, et rien ne serait plus parfait dans son genre s'ils avaient l'air un peu plus rassurant, quoique moins coquet : car, dans les tourbillons, les rochers et l'écume de ces torrents vagabonds et toujours excessivement froids, malgré la température accablante de l'air, le plus fort nageur n'aurait aucune chance de sauver sa vie.

Nous fîmes un excellent goûter à l'ombre des gros rochers qui bordaient le torrent, fort étonnés de l'énorme différence de température entre le soleil, qui n'était pas tenable, et l'ombre, qui était presque trop froide; c'est ce que j'ai remarqué généralement en automne, surtout dans les montagnes. Après ce repas, que la sourcilleuse et morte nature des lieux m'empêche d'appeler champêtre, mais qui alla probablement beaucoup plus droit à son but que la plupart de ceux que l'on étale ordinairement en plein air dans des

pique-nique qui rappellent les armées de Xerxès; après le jambon, les œufs, le chocolat et la bière rafraîchie dans le torrent où j'avais eu soin d'aller aussi tempérer l'ardeur de mon sang, le temps de repartir, le temps de remonter arriva. Malgré un petit poney que nous avions amené en cas de besoin, et que nous montâmes alternativement, cette ascension dura quatre heures, au bout desquelles je rentrai avec délices dans l'air piquant et sec des hautes régions, où, pour que mon bien-être fût complet, mon compagnon m'avait fait préparer un excellent dîner, et je veux espérer que l'enfant de dix ans, qui fit ce jour-là avec nous dix lieues de montagnes sans cesser de marcher, en trouva un chez lui aussi copieux, sinon aussi fin.

A cette époque le fort de la saison était fini pour Dorjiling; on ne passait plus les journées à danser et à goûter sur l'herbe, surtout depuis le départ du docteur Cambell; le froid devenait mordant pour les constitutions délabrées, et déjà l'on pouvait voir avec regret errer quelquefois dans le ciel des nuages avant-coureurs de la triste et bien longue saison où pendant cinq ou six mois, saturés d'humidité, ensevelis dans le brouillard, les habitants de Dorjiling ne voient pas plus l'Himalaya que les Alpes. La très-belle saison allait donc finir : la froide allait commencer, et l'humide n'était pas fort éloignée, triste temps où il tombe, en six mois, cent trente-six pouces d'eau, c'est-à-dire autant qu'il en tombe chez nous en trois ans. Et cependant, sous ce rapport, la chaîne de l'Himalaya, où l'on n'a guère que trois mois pour faire des ascensions, est assurément mieux partagée qu'aucune autre, puisque pendant ce temps elle ne se cache presque jamais. Jusqu'au 1er janvier, quoique la neige nouvelle y jette souvent sa poudre blanche, on peut encore braver le froid; à Dorjiling même, à plus de deux mille mètres d'élévation, il est assez rare que la neige fasse son apparition, lorsque déjà elle tombe en abondance

en Chine au niveau de la mer et sous la même latitude. Malgré cela, vers la fin de novembre, je trouvai le froid très-vif, et le feu n'était pas de trop du matin au soir, feu de bois naturellement, dans un pays où il y aurait assez d'arbres pour chauffer le monde entier et mâter toutes les flottes de l'univers. Un botaniste y ferait assurément de belles études! Peut-être même un électricien ou un météorologue y ferait-il de belles découvertes, et nous expliquerait-il ces éclairs qui traversent souvent, la nuit, les routes obscures, en voltigeant à travers les troncs pourris comme des feux follets. Mais cette heure est essentiellement celle du poëte et du rêveur; alors que l'église catholique a tinté son *Angelus*, dont l'air froid répète les derniers sons, que le prêtre de Bouddha fait entendre les cris désolés de sa trompette, alors que, dans un calme absolu et au-dessus des immobiles vapeurs de la nuit, la lune fait tomber ses lueurs argentines sur des monts aussi froids et aussi inconnus que les siens, quel homme, quel voyageur ardent pourrait se promener sans s'émouvoir? Ce n'est pas seulement la nature brute qu'il admire alors, c'est la sienne plus grande encore, divine si elle le fut jamais, lorsqu'elle se mesure avec ces grandeurs désolées et se sent au-dessus d'elles! Que sont, doit-il se dire, ces images, ces hauteurs que l'homme ne peut atteindre, ces spectres blancs et noirs, qu'est-ce que tout cela, comparé à l'intelligence qui les a mesurés, qui peut les peser, et qui trouve encore toutes ces merveilles trop petites pour elle? Bien plus : la terre serait un cimetière et ses montagnes des mausolées, si elles restaient veuves de la voix et du souffle de l'homme. Pour moi, devant ce tableau où ma plume revient sans cesse, c'est une sorte d'effroi que j'éprouvai toujours, et je n'ai pu, comme bien d'autres, y lire les gloires du ciel. Ces Saharas de neige ridés par mille avalanches, où une lumière presque surnaturelle se jouait si singulièrement; puis, et surtout,

les teintes funèbres envahissant ces légions de pics, lorsque le soleil y éteignait ou plutôt y glaçait ses rayons, tout cela formait, pour moi, un spectacle bien plus infernal que céleste.

Un tableau tout composé de feu, de glace et de fumée, pourrait seul rendre l'effet d'un coucher de soleil d'automne sur l'Himalaya. Vers le soir du 21 novembre, d'énormes tourbillons de nuages envahirent les vallées et les monts du Sikhim, nous dérobant tout ce qui était au-dessous de nous, pour s'arrêter juste à notre niveau; si bien qu'on ne voyait plus que dans les nues des lambeaux de la terre, qui semblaient de l'opale et du rubis. C'était après un de ces jours d'orage où les montagnes paraissent vivantes et prêtes à marcher. Au-dessus de nous, le ciel sans taches étalait sa coupole de saphir, tandis qu'au-dessous de nous et dans tout l'orient s'allongeait en vagues de bronze ou de cuivre une immobile et pesante mer de nuages. Mais dans l'occident c'était un spectacle vraiment surnaturel : on aurait dit une gueule sanglante de l'Enfer, où le soleil dardait au au milieu du vent un regard presque féroce. Bientôt, au dessus de ce deuil universel, où s'entre-choquaient les plus formidables couleurs, on vit apparaître, et comme remuer dans la brume, ces monts superbes, les plus hauts de la terre, avec laquelle ils n'ont presque rien de commun. On pensait aux âmes désolées du Tartare, entrevues à travers la glace et la fumée, dans la plus sinistre des magnificences : car le monde fût-il en flammes, son incendie ne saurait former un plus horrible tableau, et je ne sais si, au jour de sa ruine, le dernier homme, debout sur son dernier rocher, pourra rien contempler d'aussi tristement sublime.

Et cependant, avouons qu'à la longue, les scènes alpestres de l'Europe valent bien mieux que ces mortes et monotones montagnes que notre pied est condamné à ne jamais fouler. Ce n'est qu'au nom de la science qu'il serait pardonnable d'exposer sa vie pour les escalader, et alors sans doute il y

aurait belle moisson, car elles sont sous ce rapport, encore pleines de mystère. J'ai déjà parlé des principales plantes que l'on y rencontre jusqu'à trois mille mètres, et me garderai d'oublier le thé, que l'on y cultive déjà abondamment, quoique peut-être pas encore d'une manière lucrative. Je l'ai trouvé bon, aromatique, ressemblant au thé d'Assam, mais légèrement âpre. Un malheur pour tous, c'est qu'il soit si difficile d'en introduire l'usage chez les naturels, ancrés pour toujours dans la routine. Ils ignorent les délices que confère cette boisson, véritable nectar en tout climat, la seule qui désaltère sans jamais nuire. Mais c'est une désolante vérité que dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, ce peuple aveugle et opiniâtre rejette ou refuse tous les aliments qu'on lui donne. Tout ce qui est bon et noble est poison pour une âme empestée. En vain les plus zélés missionnaires lui prodiguent-ils leurs conseils et leur sueur : l'Hindou est une sorte de cadavre qu'on peut galvaniser, mais jamais ressusciter. Il est tellement inerte, tellement passif, que l'on ne sait jamais, ni qu'en faire, ni qu'en penser. « Aux Indes, dit Jacquemont, l'homme est une singulière créature. Celui qui, s'étant décidé à la mort, se jette sous le char sacré pour être écrasé par ses roues, se relève au moment où elles viennent le toucher, et prend la fuite, parce qu'un Européen passant à cheval fond au galop sur lui le fouet à la main ! Ici l'on peut voir réunis dans le même individu le plus grand mépris de la mort, la plus grande indifférence, la plus grande insensibilité à la douleur physique, et la plus extrême lâcheté. On voit beaucoup d'exemples de la plus atroce cruauté mêlée à des habitudes de charité ; rien n'est si contradictoire, si capricieux, si fou que ce peuple[1]. »

Il n'en est pas ainsi des races de l'Himalaya, qui sont

1. Jacquemont, vol. I, p. 87. (Traduit de l'anglais.)

d'une bien différente trempe; elles sont sans castes, robustes, actives, guerrières et loyales. Si l'on y trouve peu de chrétiens et l'usage très-répandu de la polyandrie, on y a du moins presque toujours à faire à d'honnêtes gens, dont la physionomie seule l'indique. Si les passages élevés de l'Himalaya appartenaient à un gouvernement moins jaloux que celui de Chine, toutes les lumières, évangéliques ou autres, envahiraient bientôt les frontières glacées du Thibet, et le plus infatigable de nos missionnaires, le P. Huc, n'aurait pas eu à battre en retraite, à l'Hassa, devant les rives du Brahma-Poutra et du lac *Palti*, dont jamais encore Européen n'est revenu vivant. Le voyage de Calcutta à l'Hassa n'a pas été fait, que nous sachions, par un homme de race blanche. Aussi lorsqu'à Dorjiling je voyais ces hardis montagnards, Mongols pour toutes les apparences, portant la queue, la tunique, ayant les baguettes pour manger, le briquet, la tasse en bois, la même religion, les mêmes prêtres, et les mêmes chapelets à la main : lorsque je voyais, sur les cheminées des Européens, des objets de curiosité, tels que statuettes de Bouddha, cylindres à prières, etc., venus par terre de la capitale de la Chine; lorsque enfin je retrouvais au milieu de ces montagnes l'identique race de petits chevaux qui m'avaient fait faire tant de lieues à l'autre extrémité des affreux déserts qui commençaient ici à quelques lieues de moi..., je faisais de profondes et lamentables réflexions, je m'étonnais qu'il y eût, parmi les jeunes gens de l'Europe, si peu d'ardeur pour la découverte et les aventures, et je me promettais, présomptueusement peut-être, de reparaître un jour dans ces contrées, plus frais et plus dispos, plus prêt à tout entreprendre. Maintenant il fallait se garder d'y songer; le canon tonnait encore : l'hiver approchait, ma santé avait reçu une atteinte, il fallait avoir le courage de fuir devant ces grandes neiges pourtant si séduisantes.

J'allai donc, le 3 décembre, par un temps divin, où le soleil conservait juste assez de chaleur pour gazer la nature, faire fondre la gelée blanche de la nuit, et donner aux monts d'alentour le pur éclat du diamant, j'allai avec le capitaine Coombs, obligeant jusqu'à la dernière heure, faire mes adieux à mes nombreux et sincères, quoique si nouveaux amis. Les mille montagnes environnantes, trop humbles pour être blanchies par des neiges séculaires, ressemblaient à du velours : des oiseaux retardataires voltigeaient avec les papillons aux bords des sentiers qui découpent la colline en tous sens; mais, de quelque côté que je marchasse, je me retournais sans cesse et comme par instinct vers cette glaciale silhouette dont, à midi, l'éclat était presque trop fort pour la vue.

Au moment où je finissais mes visites, nous fûmes tous mis en émoi par l'heureuse nouvelle de l'arrivée du docteur Campbell. Quelque fatigué et affligé qu'il fût, tant à cause des pertes qu'il venait de faire que par une chute de dix mètres avec son cheval, je n'hésitais pas à aller le voir une minute pour le remercier verbalement de l'intérêt et du zèle qu'il avait bien voulu me témoigner, en même temps que pour le féliciter de son heureux retour. Le docteur Campbell était grand, droit, bien fait, type du montagnard, à physionomie franche, énergique et bonne. Je regrettai infiniment de ne pouvoir cultiver plus longtemps la connaissance de quelqu'un pour le caractère duquel je me sentais tant de sympathie, et en prenant congé de lui j'en reçus la douce assurance que si jamais je revenais, je le trouverais toujours prêt à me rendre service.

M. Smoult, qui, après une vie des plus longues et des plus orageuses, jouissait encore d'une santé et d'une jeunesse que l'on n'a guère plus à trente ans dans l'Inde, reçut aussi mes plus sincères remercîments pour les conseils de voyage qu'il me donna. C'est à lui et à l'excellent livre

édité par lui sur les monts *Nilgherries*, que je dus la première idée de prolonger mon séjour dans l'Inde de plus de six mois.

Cette journée se termina par une visite au digne prêtre catholique et à la charmante église du couvent, où il donna la bénédiction. Dirai-je ici, devant le public, tous les sentiments de religion, d'attendrissement et de poésie qui firent l'assaut de mon âme lorsque, avec la permission des sœurs, j'allai m'agenouiller sans pruderie pour prier au milieu de leurs écolières? Là, à cette heure, aux sons de l'harmonium mêlés à de si jeunes voix, devant le prêtre et l'autel qui défendaient à toute pensée profane d'approcher, là, sur mes genoux, bien loin de l'Europe et de mes amis, après tant de milliers de lieues, de souffrances, d'hésitations et de déboires, dans un couvent d'Ursulines situé dans de telles régions, au pied des glaces de l'Himalaya, je fus plus d'une fois au moment de laisser mes yeux se mouiller : comme dans la cathédrale de Sydney, et plus encore, grâce aux circonstances et au lieu, je me sentis fier d'être de cette religion qui sait parler au cœur de l'homme en même temps qu'à son esprit, qui le touche avant même de l'éclairer, la seule qui lui apparaisse couverte de fleurs au milieu des épines, et non comme une hideuse et morte nudité! Toute ma reconnaissance était bien due et acquise au pasteur protestant qui, le premier, m'avait presque paternellement ouvert les bras à mon arrivée; mais la religion dont il était le digne ministre n'était pas assez chaude pour satisfaire des besoins spirituels. Le protestantisme est semblable à cette aveuglante lumière qui vient frapper, sans jamais les chauffer ou les fondre, les glaçons errants des pôles qu'elle dégèle juste assez pour les séparer les uns des autres et les disperser; entraînés par tous les courants, ils s'en vont échouer sur des côtes où rien n'a jamais fleuri, ou bien mettre en pièces les malheureux na-

vires qui se sont égarés parmi eux. Combien le jour qui nous éclaire est plus chaud ! Combien il féconde, fertilise, embellit et console tout ce qu'il touche ! Pour voir cela il n'est pas nécessaire de faire le tour du monde, il suffit de descendre au fond des abîmes de son âme!

Le 4 décembre, tous mes préparatifs étant faits, je confiai mes bagages à l'honneur et plus encore au dos de deux jeunes Leptchas, qui devaient les descendre ce jour-là à Kursiong; je montai sur le fringant poney qu'avait mis à ma disposition l'aumônier du couvent, et, accompagné pendant plusieurs milles du bon capitaine Coombs, dont je quittais la famille avec une vraie peine, j'arrivai bientôt au haut du col de Sinchal où je lui fis mes adieux.

Là il est facile de deviner que je me retournai pour contempler une dernière fois, de la base au sommet, le Kinchinjinga, ses acolytes et tout cet empire de frimas, dont il était le patriarche et le monarque. Comme cette vue me désolait, je lançai mon cheval au petit galop, et commençai, avec le *saïss* qui courait à côté de moi, cette longue et monotone descente où l'on tourne sans cesse dans de profonds ravins, faisant au moins un kilomètre pour chaque deux cents mètres en ligne directe. Je remarquai que tous les indigènes que je rencontrais, tremblant de paraître, par manque de politesse, faire cause commune avec nos ennemis, me faisaient des *salams* jusqu'à terre, me prenant sans doute pour un officier. Je passai, en plusieurs détachements, quelques centaines de soldats, Européens et autres, montant en toute hâte au secours de Dorjiling, que l'on disait maintenant cerné. Aussi, lorsqu'à Tchitpour j'eus renvoyé mon cheval et le saïss, et que je continuai ma descente seul, sans autre arme qu'une canne, je n'étais rien moins que rassuré, tellement que je crus prudent de quitter la route où étaient groupées des bandes armées de Bhoutans [illegible] peu pacifique, et je descendis dans la

forêt, arrivant au bungalow avant la nuit. J'y fis faire du feu, quoique, après une descente de mille mètres, je me trouvasse plutôt en automne qu'en hiver, différence infiniment plus sensible sur les montagnes de l'Inde que partout ailleurs dans les mêmes conditions de hauteur.

Le lendemain, 5 décembre, ayant péniblement fait comprendre au khansâma que je tenais à déjeuner, j'allai, dès l'aurore, me déchirer au milieu des ronces pour voir, à quelques pas du bungalow, lever le soleil sur les grandes neiges, d'où la lumière mit au moins quinze minutes à descendre sur moi. D'ici, le Kinchinjinga plus isolé semblait trôner et refouler dans le néant tout ce qui, n'ayant pas au moins 6000 mètres, n'atteignait pas la première marche de ses prodigieux escaliers. Coupé au milieu, vers 4000 mètres, par la longue arête de Sinchal, on n'en voyait absolument que la partie neigeuse, qui, à elle seule, était aussi élevée que le Mont-Blanc. Si on se lasse de lire les pâles descriptions de tous ces grands spectacles, jamais on ne saurait se lasser de les voir, et l'on ne peut se soumettre à ne pas décrire les impressions toujours nouvelles qu'ils produisent.

Pendant les deux longues heures employées à tuer, plumer et rôtir les poulets que j'allais consommer, je profitai de la fraîcheur matinale pour me promener : ici, du moins, on entendait, dans la gorge qui descendait au midi, gronder quelques torrents, dont un formait une très-belle cascade : des bananiers aux larges feuilles, paraissaient çà et là, sur les bords de la zone tropicale, perdus au milieu d'un inextricable mélange d'arbres de toutes les zones et de toutes les dimensions, depuis celle d'une canne jusqu'à celle des plus hautes colonnes du monde : et en plongeant à 1000 mètres de profondeur, l'œil fatigué avant l'esprit de tant d'aspérités, de glaciers et de prodiges, s'en allait courir en liberté sur des plaines sans bornes et des

méandres de rivières lointaines où la terre, la brume et le ciel se confondaient dans une atmosphère de feu.

Après le déjeuner si désiré, je payai mes deux coolies leptchas qui avaient fait chacun dix bonnes lieues, la veille, au trot, avec quarante livres sur le dos : au lieu de me demander un pourboire, comme l'eût fait un Indou en baissant les yeux, ils me remercièrent cordialement en me regardant en face, et remontèrent en chantant dans leur heureuse patrie, pendant que je continuai ma descente, au milieu du gazouillement de mille oiseaux, vers le Bengale. A peine eus-je fait deux ou trois zigzags de cette rude descente, que mon costume pesa sur moi comme une peau d'ours; les gros et trapus montagnards qui gravissaient ces pentes, suant et sifflant comme des locomotives, étaient assis partout sur leur épais bambou, au milieu de la route, où, avec leur fardeau sur le dos, ils ressemblaient à des joueurs d'orgue de Barbarie. Enfin, je n'étais plus le même quant à la respiration, au jeu des muscles et à la circulation du sang, lorsque j'arrivai au bungalow de Punkabari, où, quelques semaines auparavant, en venant de Calcutta, j'avais trouvé l'air si frais. Je ne sais si c'est à cause de ces changements subits, ou sous l'influence du *teraï*, mais dès lors je devins la proie de la plus violente dyssenterie, qui ne ressemblait pas mal au choléra. Cependant, ayant trouvé à Punkabari Mme Chapman, dont la maison avait été la mienne à mon passage à Purneah, et qui allait chercher ses enfants au couvent de Dorjiling dont elle ignorait les événements, j'eus le plus grand bonheur à remonter avec elle, le lendemain, de 1000 mètres, pour l'escorter au moins jusqu'à Kursiong, sûr qu'au delà, grâce aux troupes stationnées à Tchitpour, elle ne courrait aucun risque. Redescendant le même jour par cette route que j'avais ainsi faite quatre fois, mais que je ferais tous les jours avec plaisir [illegible] au bungalow un missionnaire protestant et

sa femme, plein de tolérance autant que de zèle, avec qui je passai la soirée. J'admirai vraiment son courage d'apôtre, digne non-seulement d'une meilleure cause, mais de plus de succès, car il avait beau prêcher au milieu des villages et voyager modestement en charrette, j'ai lieu de croire que ses doctrines ne prenaient pas plus que des sangsues sur une statue de marbre. Je le répète cependant, ce n'est ni la lumière ni le dévouement qui lui manquaient, pas plus à lui qu'à aucun des ministres que j'ai rencontrés dans l'Inde; mais il lui manquait cette qualité indéfinissable, subtile comme un fluide électrique et puissante comme lui, ce *feu sacré,* ce qui manque enfin au plus habile versificateur qui n'est pas poëte.

Il y eut un temps où les Jésuites convertirent plus de cinq cent mille païens dans le midi de l'Inde, pendant que les luthériens, envoyés par le Danemark, n'en convertirent presque aucun.

« Ce qui caractérise nos missionnaires, dit un écrivain protestant, c'est la passion des maximes et de faire l'éloge de tous leurs efforts.... Cependant leur succès comme prédicateurs n'est pas grand.... D'ailleurs les Hindous n'estiment pas assez les doctrines anglaises pour leur sacrifier tous les liens de famille et de caste : ils ont observé combien sont forts les préjugés d'une classe de chrétiens contre les autres; et beaucoup d'entre eux, connaissant les différences qui existent entre les chrétiens, demandent : « A quelle secte voulez-vous donc que j'appartienne[1] ? »

Où est le fruit des prédications des neuf cents missionnaires protestants, dont la moitié sont Européens, répartis sur le territoire de l'Inde?

« C'est avec regret, dit M. de Valbezen, que nous constatons ici cette opinion, unanime parmi les hommes qui

1. Taylor's *Ancient and modern India,* p. 520.

ont acquis une connaissance sérieuse du caractère hindou, que les prédications des missionnaires protestants n'ont fait aucune impression durable sur ces races endurcies dans l'idolâtrie ; et que si quelque accident imprévu enlevait subitement à l'Inde les missionnaires évangélistes, de la communauté de cent mille âmes qu'ils disent avoir amenée aux vérités chrétiennes, un bien petit nombre seul ne retomberaient pas dans les erreurs grossières des religions natives.... Les colléges de l'Inde reçoivent de fanatiques idolâtres, ils rendent des hypocrites. »

Je dormis assez mal à Punkabari, grâce à mon indisposition et à celle bien plus grave d'une grosse dame de passage aussi au bungalow, dont ses pauvres voisins furent les victimes. Seule pour se soigner, elle appelait jour et nuit tout le monde à son secours, comme si l'influence du *teraï* au lieu de la rendre cholérique, avait livré son estomac à tous les cauchemars et fait perdre l'équilibre à son esprit.

Ayant repris mon palanquin, laissé là en dépôt depuis cinq semaines, et fait établir un dâk avant mon départ de Dorjiling pour me mener de Punkabari à Purneah, je trouvai, le 7 au matin, mes dix hommes tout prêts, dont un devait porter mes bagages. Il sortit d'abord des sons si rauques de leurs poitrines en descendant le dernier échelon des montagnes, que la pitié triompha presque de moi au point que je me repentis vivement de les faire voyager au soleil, quoique nous fussions en décembre. Je savais d'ailleurs qu'ils tremblaient de tous leurs membres parce que nous allions traverser un pays où depuis plusieurs jours on traquait en vain un tigre qui avait fait beaucoup de ravages. Il ne parut pas cependant, et j'arrivai sans accident à Titalia, où je passai une nuit qui me sembla très-froide après une journée si brûlante. Je dois dire qu'il ne gèle jamais au Bengale, même à six cents mètres d'élévation, quoique sous les mêmes latitudes cela arrive sou-

vent dans l'ouest de l'Inde, où les chaleurs sont aussi plus extrêmes, grâce aux vents brûlants des déserts de Scinde. Quant à la température seule, le climat du Bengale serait donc très-supportable, car je ne crois pas y avoir jamais vu le thermomètre, entre juillet et février, à 35°. S'il est malsain, c'est probablement un effet de l'humidité.

Le 8 décembre, à Titalia, je vis de la gelée blanche, et un indigène au moins, sinon un Européen, pouvait passer la journée au soleil. Je continuai donc ma route du matin au soir, traversant, soit en bac soit au gué, bon nombre de rivières, dans une île sablonneuse de l'une desquelles mes porteurs se jetèrent comme des vautours sur la carcasse à moitié dévorée déjà et pourrie d'un poisson qu'ils se partagèrent. Les palmiers reparurent petit à petit, surtout celui si frêle qui produit l'arak, puis beaucoup de bananiers et des champs de moutarde. Je traversai un grand nombre de villages n'ayant rien de gai : rien que des huttes en paille et en bambou, ne formant pas de rues mais tombant les unes sur les autres, avec quelques impuissantes palissades pour les défendre. Le soir, au milieu de ces grandes plaines, j'entendais partout le chant des oiseaux et celui du grillon. Quelques éléphants debout sans bouger ressemblaient à des arcs de triomphe; des palmiers mélancoliques surgissaient au loin, et çà et là de riches groupes de bambous, solides comme un seul tronc, dardaient sur la plaine leur ombre longue, à cette heure, de plusieurs centaines de mètres. En même temps des paysans bariolés de mille couleurs revenaient des champs en portant leur foin; des femmes, que déparaient malheureusement assez souvent des goîtres repoussants, passaient en bandes, non pas en chantant comme nos paysannes, mais avec lenteur et tristesse. L'air était embaumé de mille parfums du côté du midi, et en regardant au nord, le corps était comme subitement transi à la vue des pics géants

du Thibet qui semblaient grandir à mesure qu'on s'en éloignait. D'abord blancs, enfouis et abîmés sous des masses resplendissantes de neige et de glaces profondes comme l'océan, pesant des millions de tonneaux et capables de faire à elles seules des montagnes, je vis bientôt leurs têtes colossales devenir écarlates; on eût dit alors des torches allumées soudain comme des phares pour éclairer le monde pendant la nuit, ou plutôt de gigantesques épouvantails de feu dressés sur la terre pour en effrayer les malfaiteurs. Mais cette fois mon admiration eut un dénoûment tant soit peu prosaïque, lorsque, à quelques milles de Purneah, tous mes porteurs, d'un commun accord, me déposèrent par terre au milieu d'une forêt, refusant d'aller plus loin en vertu d'explications qui m'auraient été aussi inintelligibles, même s'ils n'avaient pas parlé tous à la fois, que les discours des *Yamtckiks* de Moscou. Ce que je découvris parfaitement, c'est que mes deux *Moussaltchis*, croyant arriver avant la nuit, n'avaient pas apporté de torches, et que, vu le mauvais état de la route, peut-être aussi l'indélicatesse des tigres, ils ne voulaient pas faire un pas de plus, et étaient décidés à me laisser dormir là, sans dîner, tant que je voudrais. Je ne sais si, en parlant l'hindoustani, je serais parvenu à leur faire entendre raison : mais mon indignation redoublant au sentiment de mon impuissance à me tirer d'affaire, je pris le parti de faire un coup d'État, et m'élançai, en rugissant, de mon palanquin sur l'ennemi. Inutile! je fis un coup de théâtre plutôt qu'un coup d'État : l'ennemi prit la fuite en masse, disparut comme un éclair dans la forêt, et je me trouvai plus seul que jamais. Enfin mes hommes ennuyés eux-mêmes, revinrent timidement un à un, et se décidèrent à m'emporter en tâtonnant.

Une heure après, j'arrivai sans accident à Purneah, où e me promettais l'usage du bungalow tout entier, lorsque,

par un malheur de plus, je le trouvai plein, débordant même. Sans hésiter, connaissant l'hospitalité de l'Inde, je me fis porter, moyennant un fort pourboire, chez M. Chapman, où j'eus l'audace, en son absence, de m'installer et de me commander un dîner. Du reste, vu les difficultés de voyage dans ce pays arriéré, il ne me restait pas d'autres ressources : pas d'hôtel, pas de tente, de domestique ou de cuisinier; j'aurais dû, sans la générosité de M. Chapman (en langue vulgaire) me mordre les pouces, et apprendre une fois de plus que dans l'Inde il faudrait, n'importe le prix, trouver le moyen de mettre sa maison en mouvement avec tout ce qui s'y trouve.

Purneah est une ville dénuée de tout intérêt, où je ne me serais pas arrêté sans mon désir de revoir quelque temps encore M. Chapman, de goûter ses fameux ortolans, et d'aller restituer moi-même, avec maints remercîments, à M. X.... son palanquin, dont je l'avais privé pendant cinq semaines. Je ne crois pas qu'il y ait en tout douze familles européennes dans la ville, parmi lesquelles je signalerai aussi, comme ayant droit à mon meilleur souvenir, celle du médecin et celle de M. Palmer, vieillard bien vert encore et doublement intéressant comme représentant ce type assez rare d'Européen devenu presque Indien par ses goûts, après un séjour dans le pays de plus d'un demi-siècle. L'hospitalité chez lui ne connaissait pas de bornes, une simple présentation y valait le plus cordial accueil et une place à son dîner, après lequel un domestiqne spécial apportait au vieillard, brûlé par un été de cinquante ans, son formidable et précieux *houkah*. C'est une pipe qui se fume sur le même principe que les narguilliers de Turquie, avec cette différence qu'elle est beaucoup plus grande, en cristal généralement, plus richement ornée, et que le tube conducteur, appelé « serpent, » a jusqu'à vingt pieds de long. Le tabac qu'elle contient subit une préparation

particulière qui consiste, je crois, à le laisser quelques semaines sous la terre avec des substances aromatiques, des feuilles de rose, de l'opium, du sucre candi, des pommes sauvages desséchées; la fumée de cette pipe n'arrive dans la bouche qu'après s'être épurée dans un réservoir d'eau pure d'abord, puis d'eau de rose, dont le bec d'ambre qui termine le tube a été humecté. Quelque agréable que devienne à la longue cette manière, nullement économique, de fumer, il faut beaucoup d'habitude pour en jouir, attendu qu'il faut constamment aspirer à pleins poumons pour faire arriver la fumée d'une distance de sept mètres jusqu'au fond de son estomac, effort qui demande toute une éducation et produit un gargouillement peu rassurant pour celui qui ne sait pas encore s'il provient de la pipe ou du fumeur. A ce propos, je ne dois point oublier de parler de souffrances attaquant les entrailles, si difficiles, je dirai même sans hésiter, si impossibles à conserver longtemps en parfaite santé sur le sol de l'Inde. J'en souffrais beaucoup depuis plusieurs jours, et craignais même de me remettre en route, ayant déjà des symptômes du « choléra léger. » En Europe, nous évitons avec soin de violenter la nature par des remèdes trop puissants, nous contentant de la diète ou d'un régime; mais dans ces climats il faut bien se persuader que nous faisons violence à la nature par le seul fait d'y vivre, que par conséquent les remèdes simples et naturels n'agissent plus, et quiconque tient à sa vie ne doit pas négliger de prendre des drogues dont l'effet est fulminant. On ne peut vivre plus éloigné de tout excès que je l'avais fait; malgré cela, moi aussi je commençais à ressentir les effets d'un climat qu'aucune précaution ne saurait rendre sain, où la patience, la diète et les remèdes ordinaires ne servaient qu'à faire marcher la maladie à pas de géant. Je me résignai donc à prendre en quarante-huit heures jusqu'à soixante-quinze gouttes d'une drogue

appelée *chlorodyne*, dont dix gouttes eussent peut-être guéri du choléra à Paris, en supposant qu'on n'eût pas hésité à avaler ainsi un mélange d'acide prussique, de morphine, de chloroforme, etc. Me trouvant guéri comme par enchantement, je ne voyageai plus sans cette incomparable médecine, avec laquelle je me flatte d'avoir opéré plus d'une cure.

Le 10, j'envoyai mes bagages à Karagola avec des coulies que j'eus grandpeine à trouver, grâce au passage des troupes en route pour Dorjiling, qui s'étaient emparées de tous les moyens de transport, hommes, bœufs, éléphants et charrettes, en sorte que le cheval de M. Chapman me resta seul pour partir moi-même, ce que je fis le 11, avec le pressentiment que son saïss, envoyé à quinze milles de là le matin pour m'attendre au passage et ramener le cheval, trouverait le moyen de m'oublier. C'est ce qui arriva en effet. Soit qu'il se fût endormi, soit qu'il se promenât aux champs, le brave homme ne parut pas, et je ne sais ce que j'aurais fait de ma monture sans l'obligeance d'un planteur, M. Cave, pour qui j'avais une lettre, et qui voulut bien s'en charger, me gardant en même temps pour dîner avec lui. Comme les bateaux du Gange n'arrivent nulle part à jour fixe, je tenais à être à Karagola, coûte que coûte, le soir même, afin de ne pas manquer un départ pour le lendemain en cas qu'il y en eût un. Aussi, malgré les plus pressantes sollicitations de M. Cave, et les conseils, que j'aurais dû mieux écouter, d'un vieux planteur qui, établi là depuis soixante ans, me suppliait de ne pas m'aventurer seul la nuit sur une route infestée de tigres et parfois de crocodiles, je repartis au coucher du soleil pour faire la moitié des seize milles restant à cheval, et l'autre à pied. Ce fut là encore un de ces épisodes qui s'attacheront toujours vivement à ma mémoire. Jamais nuit ne fut plus complétement ténébreuse, depuis les temps de chaos

où le soleil n'existait pas encore. Mon pauvre cheval, errant sur la route en tremblant de peur, ne voyait le sol où il posait le pied qu'à la lueur verte et fugitive de quelques mouches lumineuses qui, sorties du profond feuillage des banians, venaient flairer le bout de son museau : par un instinct naturel, il courait même après elles et cherchait à les croquer, puis il baissait la tête jusqu'à terre pour sentir le sol. Quant à moi, je ne voyais rien, pas même sa crinière, à plus forte raison pas la route : seulement je distinguais sur le ciel noir, quoique étoilé, le profil beaucoup plus noir encore de ces arbres énormes dont pas un zéphyr n'agitait les rameaux, mais entre les troncs desquels s'élançaient parfois comme la foudre des animaux que je ne pouvais reconnaître. Derrière, dans les hautes herbes et les marais dont j'apercevais quelquefois le mat reflet, j'entendais des bruits bien plus étranges, qui me rappelaient les conseils du vieux planteur, et qui étaient produits par la chute pesante, dans l'eau, d'animaux qui ne pouvaient être moins gros que des bœufs. Plus d'une fois je me repentis d'être parti, surtout lorsque mon cheval paraissait inquiet et commençait à trembler sans cause apparente. A trois lieues, je trouvai le saïss de M. Cave, à qui je remis la pauvre bête, et, partant à pied, à neuf heures du soir, pour traverser seul une lande déserte du Bengale, je trouvai ma solitude peu rassurante. Sachant combien les animaux redoutent le feu et la voix de l'homme, je commençai par allumer un cigare avec lequel je dessinais rapidement des zigzags dans l'air; puis je me mis à chanter, avec une voix aussi semblable que possible à celle des prêtres russes, les airs les plus lugubres de *Robert le Diable* et du *Prophète*, quoique je n'eusse pas oublié que les chants funèbres d'Orphée avaient fait jadis accourir les animaux féroces. Ce qui me souriait le moins, c'était l'idée de marcher inopinément sur quelque crocodile vagabond émi-

grant d'une rivière à l'autre. Ainsi se passèrent deux longues heures, au bout desquelles, n'ayant eu ma marche arrêtée que par le passage rapide de quelques chacals heurtant mes jambes, j'arrivai entre onze heures et minuit sur les bords du Gange, au bungalow de Karagola.

Le lendemain, pas de bateau descendant le fleuve : en sorte que j'aurais pu passer une nuit tranquille chez M. Cave, et me réconforter le matin d'un bien meilleur déjeuner que celui du bungalow, où je n'obtins que des cous de poulets. Las d'attendre, je fis un arrangement avec un indigène, agent des bateaux à vapeur, dont je n'avais que trop besoin, parce qu'il parlait anglais, pour qu'il me fournît immédiatement une pirogue à voile : mais le fripon m'ayant fait un prix de vingt francs pour ce qui n'en valait jamais plus de la moitié, je fus tenté de l'écraser, tant à cause de sa ruse que de l'affectation avec laquelle il cherchait à parler anglais comme le *snob* le plus raffiné de Londres. Règle générale : méfiez-vous de tout Indien qui parle anglais.

Je passai la journée, belle et sereine d'ailleurs, à lire et à fumer, puis à voir débarquer et se camper au bord du fleuve un bataillon de troupes anglaises en route pour Dorjiling, à la suite d'un détachement de Sikhs que j'avais rencontrés la veille allant à marche forcée. Ces Sikhs me semblèrent des hommes superbes, de stature comme de physionomie, embellie d'une belle barbe noire : mais, comme tous les peuples de l'Inde, ils avaient les jambes si frêles, qu'il me semble impossible qu'ils puissent résister longtemps à la fatigue. Le jour où je les rencontrai, ils n'avaient encore fait que trente-six kilomètres, les deux tiers de leur étape, cependant les fossés étaient pleins de retardataires qui pouvaient à peine se traîner plus loin.

Pour mon bonheur le vapeur qui venait d'arriver de Rajmahal avec des troupes anglaises se décida à repartir le

lendemain matin : j'allai donc m'installer le soir même à bord, faire un petit réveillon avec les officiers, presque tous jeunes et aimables, et ne m'éveillai le lendemain que lorsque nous étions déjà en mouvement.

Le grand fleuve avait bien baissé depuis mon premier passage ; des bancs de sables avaient surgi de tous côtés, quelques-uns assez grands pour porter des villes entières, et tous parfaitement déserts, sauf lorsqu'il y paraissait quelque crocodile, ou un gros arbre entraîné là par le courant et enfoncé profondément dans le sable, soit par ses racines, soit par sa tête, racines en l'air. Au bout d'un quart d'heure, nous fûmes engravés, comme on l'est ici plus souvent même que sur l'Amour : après cela nous descendîmes fort heureusement, rencontrant bon nombre d'assez grands bateaux indigènes dont notre équipage assommait les capitaines à « coups de charbon, » lorsque, par maladresse, ils entravaient notre route. Il est sûr que l'Hindou ne fera jamais un bon navigateur, en cela bien différent des Chinois qui sont nés marins.

Comme objets de curiosité, nous ne vîmes que de gros poissons qui venaient respirer ou renifler à la surface, et que l'on appelait, à tort ou à raison, des marsouins d'eau douce. Je m'aperçus aussi que l'on connaissait déjà aux Indes la manière de rafraîchir l'eau ou le vin, qui consiste à envelopper les bouteilles d'une serviette mouillée, puis de les suspendre au soleil, de façon que l'évaporation de l'eau de la serviette refroidisse la bouteille.

Nous arrivâmes à Rajmahal dans l'après-midi, avec un pilote ; puis je repris le chemin de l'hôtel, que je trouvai cette fois à moitié vide, repartant le lendemain, de grand matin, pour Calcutta, par le chemin de fer.

Mon expédition de Dorjiling manqua donc ainsi son but ; mais elle ne fut pas inutile. J'avais aperçu le Thibet, et contracté par là le germe d'une maladie peu dangereuse dont

un jour j'espère encore me guérir facilement, quoique jamais radicalement, de cette maladie qui s'attaque aux jambes en même temps qu'au cœur de tout montagnard qui a reculé devant une cime à gravir. Passion virile et qu'on satisfait sans remords, ce désir de monter et de dominer doit, il me semble, palpiter encore sous les cheveux blancs; il doit faire fuir la vieillesse, comme au jeune âge il empêche bien des chutes. Je voudrais donc voir se fonder aussi en France une société de montagnards semblable à celle de *l'Alpine club*, dont les membres iraient, au-dessus de l'atmosphère des tempêtes politiques, retremper esprit et corps dans l'air libre et rajeunissant des montagnes, et, quand même ils devraient fuir, comme moi, devant l'Himalaya, reviendraient dix et vingt fois à la charge; on oublierait ainsi à s'énerver dans les cafés, les révolutions passeraient peut-être de mode, et l'on n'aurait plus le droit d'accuser partout le Français de ne connaître que sa coquille.

CHAPITRE XXXIV.

Hésitations et projets. — M. Kilburn : luxe, usages et salaires. — Jardins botaniques. — Trois routes pour traverser la Péninsule. — Départ pour Madras. — Côte du Coromandel. — Coconada et missionnaires catholiques. — Le Godavéry. — J'arrive à Madras. — J'inaugure à coups de poing le règne de la force brute. — Festival nocturne. — Le fort Saint-Georges et souvenirs des guerres avec la France. — M. Dymes : le club de Madras et le luxe aux Indes.

Près de cinq mois s'étaient maintenant écoulés depuis mon arrivée dans l'Inde, où, huit mois auparavant, je n'avais eu l'idée d'aller, où j'étais venu dans l'unique but de tenter quelques ascensions dans l'Himalaya. Plus de deux années avaient fui depuis mon départ de France, que j'avais compté revoir au bout de dix-huit mois.... Souvent contrarié, bien plus souvent heureux, et moins que jamais rassasié de voyages, fallait-il enfin jeter mon ancre et me forcer à rester satisfait, avant d'avoir vu le quart du plus beau pays de la terre, lorsque je n'étais pas sûr de pouvoir y jamais revenir ? Non : pareille pensée s'était déjà présentée à moi en sortant de la Sibérie, à Hong-kong, à Sydney, et je marchais toujours, je marcherais jusqu'à ce qu'un obstacle imprévu et insurmontable m'empêchât de continuer. Je conçois parfaitement qu'un officier, un employé quelconque, cloué pour plusieurs années à un lieu malsain, désert, à un rocher parfois, n'ait que de l'aversion pour le pays où en dix ans il en aura vécu vingt; mais un voyageur libre n'est nulle part à plain-

dre, et ne pourra qu'à grands efforts s'arracher même à l'Inde, ou, s'il est malade ou mécontent, il n'a qu'à se transporter ailleurs. Ami du soleil, si j'étais parti en décembre pour l'Europe, je n'y aurais trouvé que de la neige, des bourrasques et tout le triste cortége de l'hiver, tandis que la plus belle saison pour traverser l'Inde s'ouvrait devant moi, avec l'été de l'Europe en perspective. Impossible d'hésiter. J'irais à Bombay, peut-être au Cashmir, dans l'Affghanistan, à Boukhara,... qui sait? peut-être finirais-je comme j'avais commencé, par Moscou et les tours du Kremlin, qui avaient vu mes premières misères!... Heureux rêves, quoiqu'ils ne se réalisent pas, qui sont la moitié de la vie du voyageur et les trois quarts de son bonheur! S'il en était privé, et réduit à ne vivre que de réalités, la plus sombre mélancolie ferait fuir à l'instant ces riantes heures passées à faire les plus irréalisables projets! L'imagination, c'est la couleur de l'âme!

La seule chose qui me parut certaine, c'est que je visiterais Bombay, ne m'occupant pas encore de la route à suivre, attendu que des raisons financières m'obligeaient à rester à Calcutta jusqu'au premier de l'an. Alors, n'ayant plus, comme autrefois, de travail obligatoire, la pensée me vint de faire quelques connaissances qui pussent me donner une idée de la vie intérieure des riches particuliers de l'Inde, évitant cependant avec soin, pour me laisser libre, de me lancer dans le monde, et me refusant pour cette raison l'honneur de me présenter chez le gouverneur général, lord Canning, dont l'affabilité était mieux reconnue que les services publics.

Une de mes connaissances de l'Australie, M. Brockleyhurst, étant arrivé avec des lettres pour plusieurs négociants de Calcutta, je fus charmé d'accepter une invitation à dîner que je reçus par lui, de l'un d'eux, M. Kilburn. Un Anglais, dans quelque pays où dans quelque température

qu'il se trouve, ne perd pas plus l'habitude de bien dîner que celle de bien faire les honneurs de sa table. On serait tenté de croire qu'avec la chaleur de l'Inde l'appétit devrait se réduire à zéro; mais quelle illusion ce serait! Trois gros repas de viande suffisent à peine : déjeuner, *tiffin* ou goûter, et dîner : lors même que la digestion doit trouver le moyen de se faire sans bile, et que le foie se remplit d'abcès, il faut que la nourriture descende, avec la bière, le vin de Champagne et l'eau-de-vie. Que les gens bien portants ne se plaignent pas cependant! Je déclare n'avoir jamais fait de dîner plus fin que chez M. Kilburn, et que nulle part le service ne pourrait se faire d'une manière aussi parfaite que par la petite armée si bien disciplinée et organisée de ses domestiques, volant au moindre geste au lieu voulu, sans qu'on les entendît marcher. Moi-même, qui avais oublié la nécessité de me faire escorter du mien, comme on le fait toujours, sous peine de n'être pas servi, je le fus admirablement.

Le luxe de table, de meubles, d'objets d'art, chez M. Kilburn, était princier, luxe fort cher en ce qu'il venait d'Europe. Il en coûte peu aux Indes de rouler carrosse, et d'avoir vingt, trente domestiques à ses ordres; mais tout ce qui sort des mains européennes a une valeur inouïe : harmoniums, boîtes à musique, meubles, surtout le costume, valent trois et quatre fois plus qu'en Europe; aussi la vie, à Calcutta, est-elle excessivement chère, grâce à cela et à la nécessité d'employer un si grand nombre d'hommes pour le service, quoique chacun individuellement ne reçoive pas, en moyenne, plus de seize francs par mois, sans être habillé ni nourri. On peut dire hardiment que la roupie, valant cinquante sous, ne vaut pas en réalité un franc, comme on peut s'en convaincre en voyant l'énormité des salaires que reçoivent les Européens dans les places les plus modestes. On est presque à la mendicité avec deux cents

francs par mois; on commence souvent, à son débarquement d'Europe, par en toucher mille; on n'est pas riche avec deux mille, et des traitements de deux cent mille francs par an ne sont nullement rares, surtout dans la magistrature. Si l'on passe à l'armée, on verra qu'il y a dans l'Inde un grand nombre d'officiers y ayant passé moins d'années qu'il ne leur faudrait en France pour être capitaines, et qui reçoivent des traitements de maréchal de France! Je n'y trouve rien d'étonnant; cela est dû à celui dont la vie est en danger, la santé toujours précaire, depuis le moment où il a mis le pied sur un sol aussi inhospitalier; je constate seulement par là que, si d'aussi gros traitements n'ont pas empêché des centaines d'officiers de se cribler de dettes, il faut que la vie soit bien chère.

La plus petite maison européenne de Calcutta, mal meublée, ne se loue guère moins de cinq cents francs par mois: beaucoup reviennent à vingt-cinq mille francs par an, quoiqu'elles n'aient pas coûté cent mille francs à bâtir, et dans aucun pays ce n'est un aussi impérieux besoin d'être bien et largement logé : il faut absolument, attenant à chaque chambre de maître, une salle de bain où il n'est personne qui ne vienne tous les jours à son lever se jeter quatre ou cinq cruches d'eau froide sur la tête : il faut de l'air avant tout, de l'espace, des terrasses couvertes, un bâtiment exprès pour la cuisine, et dans chaque chambre cet inappréciable instrument de ventilation qui, parti de l'Inde, a fait son chemin en Chine et jusque sur les navires qui traversent l'océan Indien, le *punkah*. C'est une longue planche peinte en blanc, un écran suspendu au plafond sur toute la longueur de la salle, et auquel est attachée une corde qui traverse un des murs; derrière ce mur se trouve le *punkawalla*, domestique morose qui passe sa vie, le jour comme la nuit, à tirer cette corde de manière à faire osciller la planche sur la tête de son maître. Lorsque le sommeil vient

accabler le serviteur un instant infidèle, le punkah s'arrête, le maître se réveille en fureur et pousse des cris d'indignation; alors le punkawalla, à tour de bras, fait passer un ouragan sur le lit de son maître, qui, rafraîchi trop subitement, son costume étant fort léger, attrape pour sa peine de gros rhumes, qu'il cherche à conjurer à l'avenir en écrivant aux journaux que la vapeur seule devrait mettre les punkahs en mouvement.

Le punkah n'est nécessaire à Calcutta que de la fin de février à la fin d'octobre: dans le Sud, il l'est toujours. Je crois qu'au mois de janvier même il ne se passa guère de jours à Calcutta où il ne fît, à certains moments, 30° à l'ombre; mais les matinées étaient presque froides, les nuits trop pour dormir sans couverture, et le soleil assez traitable pour que les soldats et les enfants européens pussent après trois heures, jouer au *cricket* sur la maïdane. Ceci est un bonheur dont on ne saurait apprécier la portée, pour des soldats condamnés à rester huit mois sans rien faire dans les murs, l'ombre et la poussière du fort William. Aussi, s'il faut en croire les meilleures autorités possibles, ils seraient tombés moralement bien bas. Pour moi, je les ai à peine aperçus; la seule remarque que je me croie bien autorisé à faire, c'est qu'autant les officiers de l'Inde m'ont semblé propres et bien tenus, comme l'officier anglais l'est toujours, autant les soldats m'ont semblé mal, salement et négligemment habillés, bien plus que la plupart des cipahis, qui tiennent à leur toilette et à la propreté. Sur leur discipline et leur dévouement, nul n'a jamais élevé le moindre doute.

Profitant, moi aussi, du peu de puissance relative du soleil, je fis plusieurs courses aux environs, commençant par une visite aux jardins botaniques, moins pittoresques que ceux de Sydney, mais bien plus immenses, plus riches, et sans contredit les plus beaux du monde. Ils sont situés à

trois milles en aval de Calcutta, sur la rive droite du Hooghly, où de nombreux *casuarinas*, formant colonnade en face du palais de l'ex-roi d'Aoude, annoncent leur approche. J'y descendis avec le courant dans un petit bateau, en compagnie de Brockleyhurst, qui fut enchanté comme moi de trouver, à une lieue d'une si grande capitale, des arbres de tous les pays, des pelouses sans limites, et tout ce qui peut charmer la vue ou l'odorat. Ce qui m'y étonna le plus fut un *baobab*, arbre monstrueux que je n'avais jamais vu, dont le tronc, ressemblant de loin à un bloc de granit, avait au moins quarante pieds de circonférence. Il est originaire du Sénégal. Ce que chacun va voir dans ces fameux jardins, le but de tous les pique-niques, c'est un vieux *banian* (*Ficus Indica*), dont les branches, en reprenant racine, ont formé une forêt en miniature, et dont l'ombre hospitalière a tant de fois tâché de rajeunir les beautés trop tôt étiolées de la capitale ; car, je le dis en soupirant, mais ce n'est que trop vrai, la jeunesse paraît à peine au bout de deux mois sur les figures autrefois fraîches et animées de ces belles Anglaises qui viennent, en si grand nombre, chercher un mari à cette distance de l'Europe. Il n'est pas rare que leurs vœux soient comblés en quelques jours, tellement elles redoutent l'heure prématurée où elles paraîtront jaunes et affaissées sur leur tige au point qu'on passera devant elles en les saluant comme des ruines. Je me suis laissé dire qu'il fallait souvent moins de temps à un négociant des Indes pour trouver une femme que pour acheter une barrique de bière, et dès lors j'ai hésité à ne pas croire bien des histoires scandaleuses qui m'avaient semblé exagérées.

Quelques jours après ma course aux jardins botaniques, je reçus et acceptai une nouvelle invitation de M. Kilburn pour aller passer un dimanche à *Titagur*, sa maison de campagne, où il avait coutume d'exercer chaque semaine

une hospitalité toute particulière. Comme elle se trouvait aussi sur les bords du Hoogly, à sept milles en amont de Calcutta et du même côté, j'y allai en bateau, remontant avec la marée en une heure. La largeur du fleuve, quelques mosquées, des tombeaux et des gradins de pierre descendant jusque dans l'eau pour servir aux ablutions des indigènes, sont, à part une végétation toujours exubérante, tout ce qu'on remarque au-dessus de Calcutta. Après un excellent déjeuner dont tous les matériaux, ainsi que le cusinier, les domestiques, etc., avaient été transportés comme par enchantement de la capitale, nous fumâmes d'abord poétiquement nos cigares sur ces bords fleuris devant lesquels le fleuve aux eaux molles et assoupies daigna ne laisser passer que quelques cadavres, puis nous allâmes, dans un bateau appartenant à M. Kilburn, armé de deux roues que deux indigènes mettaient en mouvement avec une manivelle, voir à quelques milles plus haut le palais du gouverneur général à *Barrackpour*, de trop fameuse mémoire depuis le jour où y éclata l'insurrection, nous dirigeant ensuite au pas à travers de superbes jardins, jusqu'à la ménagerie, assez bien fournie. D'ici une imposante route, toujours droite et bordée d'arbres, menait à Calcutta, éloigné de cinq lieues, y entrant par Wellesley street, qui est plus longue que nos boulevards intérieurs à Paris. Mais nous redescendîmes le fleuve à la lueur des étoiles, jouîmes d'un excellent dîner à Titagur, et passâmes la soirée à faire de la musique, fouiller la bibliothèque, et examiner en détail ces mille petites curiosités de tous les pays, de Chine surtout, et de Paris, qui ornaient les tables et les consoles. Avec des portes toujours ouvertes, on ne conçoit pas que des gardiens indigènes, ignorant ce que c'est que l'honneur ou la fidélité, résistent à la tentation de tout piller, sachant que pendant six jours le maître ne paraîtra plus. C'est qu'ils ont peur! Voilà l'universel mobile de toute action et

de toute omission chez l'Indien. — En allant me coucher, je trouvai un domestique à mes ordres qui vola à mon secours comme si je brûlais vif, pour ôter chaque objet de mon costume et me porter au lit au besoin.... C'est l'usage.... à quoi bon regimber? Je m'étonnai seulement de l'admirable administration qui présidait à tout dans cette maison, et me demandai comment le même homme pouvait avoir la tête assez forte pour passer huit heures par jour au travail, surveiller tous les petits détails d'un si grand établissement au point que rien n'y manquât et de cultiver en même temps la littérature et les sciences. J'aurai à reparler tout à l'heure de M. Kilburn, et lui découvrirai de bien plus grandes qualités encore.

Comme je l'ai dit, un envoi d'argent que j'attendais pour le premier de l'an, m'avait forcé de rester à Calcutta; or au jour voulu, la précieuse lettre n'arriva point, perdue comme tant d'autres; car je ne connais point de pays où l'administration des postes se fasse si négligemment que dans l'Inde. Quatre lettres que je sais m'avoir été adressées à Calcutta n'arrivèrent jamais, deux ou trois autres eurent le même sort à Bombay, et je ne saurais dire combien de fois il m'est arrivé d'aller au bureau de poste dans ces deux villes, d'y rester un quart d'heure dans une inutile attente, de m'en aller tout confus sur l'affirmation positive qu'il n'y avait rien pour moi, et, revenant une demi-heure après à la charge, d'y trouver une lettre que je n'aurais jamais eue sans ma persévérance. Ce qu'il y a de plus triste dans cet état de choses, c'est qu'on ne peut en accuser personne, attendu que l'on ne pourrait employer des Européens à ce service trop vulgaire, et que de l'autre côté les indigènes, avec la meilleure volonté du monde, ont la plus grande peine à déchiffrer des adresses écrites en anglais.

Les quinze premiers jours de l'année 1861 furent ainsi un temps d'angoisse pour moi, ne sachant si la perte d'une

première lettre pourrait se réparer par l'envoi d'un duplicata. C'est dans cette conjoncture que je reçus des preuves vraiment frappantes d'une générosité à laquelle, même de la part d'un Anglais, je n'aurais pu m'attendre. Outre plusieurs amis de longue date, M. P. Wall, entre autres, habile ingénieur, qui vinrent spontanément et délicatement m'offrir des services que beaucoup de personnes n'eussent acceptés que trop vite, M. Kilburn, connaissance de quelques jours, voulut absolument que j'éloignasse de mon esprit toutes ces noires préoccupations, en me donnant carte blanche en matières pécuniaires. Tout vulgaire que soit l'argent, il est souvent la pierre de touche du caractère, et les gens qui affichent le plus de le mépriser sont souvent ceux qui savent le moins s'en défaire. Je sus donc le plus grand gré à tous ces messieurs d'une bonté d'âme qui voulait se traduire par autre chose que des protestations, quoique, très-heureusement pour moi, l'arrivée opportune d'une lettre de Liverpool vint, à la mi-janvier, me tirer de tout embarras et de l'obligation d'accepter des offres devant lesquelles j'aurais hésité jusqu'au dernier moment.

Rien ne me retenant maintenant à Calcutta, je ne songeai plus qu'à en sortir pour aller à Bombay par l'une des trois routes qui y menaient. Il y avait d'abord la grande route par excellence, *grand trunk road*, si battue, rebattue et chantée, passant par tous les lieux fameux à tant de titres, Benarès, Allahabad, Cawnpour, Agra et son merveilleux Taj-Mahal, Delhi, si j'y tenais, etc.; mais je ne voulus pas de cette route-là, précisément parce qu'il n'y a guère un voyageur dans l'Inde qui ne l'ait prise et décrite.

Il y avait ensuite la route la plus directe et la plus courte, celle passant par le cœur de l'empire, à *Nagpour* et *Jalnah*, route relativement dénuée de toute espèce d'intérêt, où, sans une connaissance approfondie de la langue et tout un

établissement voyageant avec moi, je ne me serais jamais tiré d'affaire.

Il y avait enfin la route que je pouvais modifier à mon gré, reliant Madras à Bombay à travers tout le midi de la péninsule, non moins historique, mais bien moins connu des Européens que le nord ; aussi n'eus-je pas de peine à me décider pour celle-là, poussé surtout par les conseils de M. Smoult, qui ne voyait rien de comparable aux monts Nilgherries, où il me serait facile de passer agréablement quelques jours, muni d'une lettre de lui, ainsi que de l'ouvrage indispensable, édité par lui sur ces montagnes, dont il me fit hommage avant mon départ.

Le 21 janvier je pliai bagage, aidé avec le plus louable zèle par mon petit domestique musulman, devenu plus fringant que jamais, et très-touché des cadeaux de vieilleries que je lui faisais, jusqu'au moment où je lui offris la cruche avec laquelle je m'inondais d'eau tous les matins. Un morceau de jambon ne lui aurait pas inspiré plus d'horreur que cet objet, qu'il me rendit avec une indignation concentrée, en me disant : « Mais vous y avez touché ! » Comment expliquer ces inintelligibles préjugés qui empêchent un homme de se servir de la cruche de son maître, de marcher sur les traces de sang qu'il laisse par terre en saignant du nez, de peur d'en saigner aussi, et qui ne l'empêcheraient cependant pas de lui tordre le cou !

J'allai ensuite faire mes adieux aux bazars de la ville indigène « ou noire, » *old china bazar* entre autres, le plus animé de tous, pour y acheter chez un Arménien cinq cents petits cigares du Birman, que je trouvai pour la première fois chers et mauvais ; j'allai aussi voir, par un temps brumeux et désagréable, privilége du Bengale en hiver, quelques bons amis ; puis je pris et payai ma place pour Madras, non sur un vapeur de la compagnie péninsulaire et orientale, mais sur un petit et gracieux navire, le *Baltic*,

qui m'y mènerait à bien meilleur prix, en me laissant voir les points les plus intéressants de la côte.

Le 22, je couchai à bord, et le 23, de grand matin, nous levâmes l'ancre. Nous passâmes beaucoup de grands navires revenant de Chine avec des troupes, descendîmes pendant douze heures le fleuve bourbeux, large parfois de huit ou neuf kilomètres, et, vers le soir, nous cinglâmes devant le *Light ship*, entrant définitivement dans la mer au delà des *Sand Heads*.

Le 24, je signale peu de chose dans mon journal : la tristesse me saisit à la vue de mon isolement relatif, après les relations que j'avais nouées à Calcutta. Une terre plate paraît à l'ouest, le cap Palmyre ; la température, basse la veille, monte à 21°, le vent étant au nord-est. Le capitaine, comme tant d'autres de sa profession, montre des dispositions à la mauvaise humeur, contre laquelle, par politique, je tarde le plus possible à m'insurger. Oui, la mer est un désert ; un navire est une prison ; un capitaine marchand en est le geôlier neuf fois sur dix, parfois le bourreau. Ceux des grands navires qui vont aux Indes ou en Australie peuvent être d'une tout autre trempe, je me garderai de le contester : on les dit polis et intelligents ; mais ce qui est sûr, c'est qu'ils ne sont pas la règle, et que Robinson en sortant de son île avait l'humeur moins sauvage que presque tous ceux que j'ai eu le malheur de rencontrer.

25. Une terre montueuse, aride et sablonneuse, paraît à l'ouest, rougie par le soleil levant : un vent sec vient de ce côté-là, n'apportant aucune odeur. Voici la ville de *Bimlipatam* avec sa jolie pagode blanche perchée au sommet d'un roc. L'aspect de ce pays, de loin, est repoussant ; cependant il plaît lorsqu'on met pied à terre et se remplit de charmes. La mer, presque toujours calme ici, est d'un bleu qui tire au noir ; le ciel a les teintes de l'iris, l'air est élastique, et bientôt nous découvrons des bois de palmiers

et de cactus où s'amuse un peuple enjoué et rieur, quoique la timidité le fasse fuir à notre approche, au risque de briser les amphores que portent si fièrement sur leurs têtes de jeunes beautés, dont on voudrait pouvoir sculpter instantanément le buste antique et les bras sans pareils.

Nous trouvons un assez bon hôtel, tenu par un indigène (ce que je ne n'avais pas encore vu au Bengale), où l'on peut vivre à l'aise, tout compris, sauf le vin, pour deux cents francs par mois. Je monte, par un escalier de pierre, à la pagode, dont le prêtre se refuse absolument à me laisser pénétrer jusqu'au « sanctum sanctorum, » où une idole affreuse brille à travers les bougies et les fleurs. Je ne vois point d'église catholique; mais il y a des indigènes de notre culte, que viennent de temps en temps voir et consoler, après les voyages les plus fatigants, nos missionnaires de la présidence de Madras, et l'évêque de Vizagapatam.

En somme, mon impression de Bimlipatam est des plus favorables, tant à cause de la cordialité que je trouve pour la première fois sur la figure des indigènes, que de leur industrie, consistant surtout à faire du sucre, soit enfin de la beauté du climat, du moins en janvier. On dit que la chaleur devient atroce en mars, ce qui a donné l'idée de construire un *sanitarium*, à quinze lieues de là, sur une montagne élevée tout au plus de trois cents mètres, élevation qui, bien certainement en Europe, ne changerait guère la température.

Nous quittons, le soir même, ce charmant endroit, arrivant le lendemain matin à la ville beaucoup plus importante de *Vizagapatam*, possédée successivement par les Portugais, les Hollandais, les Français et les Anglais, qui s'étend parallèlement à la mer sur une longueur de trois kilomètres, avec plusieurs belles maisons et une cathédrale catholique. Nous débarquons sur une plage sablonneuse, argentée par l'écume de la mer, un peu déconcertés d'avoir

à payer six francs pour un trajet, en bateau, de quatre ou cinq cents mètres. Pas d'hôtel ici, mais en revanche des nuées de marchands ambulants qui vendent des objets d'art du pays, tels que bracelets d'ivoire montés en argent, porte-cartes en corne de buffle, boîtes en piquants de hérisson, etc.

Nous ne restons que quelques heures à terre, où la lumière renvoyée par les murs blanchis des maisons fait presque fermer les yeux, pendant que la langueur et l'oppression reviennent s'emparer de tous les membres à mesure qu'en descendant vers le sud l'on voit avec peine remonter le thermomètre. Nous levons l'ancre dans l'après-midi, ayant pris à bord une nombreuse et agréable famille anglaise. Le ville, surmontée d'une mosquée mahométane et d'une pagode hindoue, ainsi que le cap nommé « Nez du Dauphin » que ceint une route carrossable, deviennent de moins en moins visibles ; la nuit arrive précédée par un court crépuscule, et sans plus de secousses que sur une rivière, nous filons nos dix nœuds sur une mer qui ne frémit et ne clapote qu'autour de la quille qui la sillonne.

Rien n'est pur et tranquille comme la surface de ces mers tropicales lorsqu'elle scintille et miroite au soleil ou sous l'haleine assoupie d'une brise insensible. Je pense toujours avec bonheur au soir où je sortis des bouches fangeuses du Mississipi pour entrer, au soleil couchant, dans les eaux bleues du golfe de Mexique, où nous commençâmes à rouler nonchalamment sur les deux bords. Les passagers, la face rougie par les derniers feux du soleil, et projetant leur ombre au loin sur la mer, s'étaient groupés sur le pont, où le matelot lui-même, devenu poëte un instant, se croisait les bras tourné vers le couchant. Notre vapeur aussi, comme assoupi sous une mystérieuse influence, semblait hésiter à continuer sa marche lorsque ses roues, en sortant de l'eau, cessaient

momentanément leur bruit monotone, après lequel elles redescendaient palpiter de nouveau sous les flots. La nature incertaine ne trahit alors sa vie que par des pulsations, quelque chose de vague vient voiler l'âme la moins songeuse, et la veine poétique, pour peu qu'elle existe, s'ouvre toute seule pour laisser couler des flots riches et pressés. Autant l'air est nécessaire à la vie physique, autant l'esprit a besoin parfois de cette asmosphère subtile et fantastique où il lui est impossible de se rendre compte de ses impressions. Les joies profondes, les transports sublimes ne s'analysent point; ils sont au-dessus de toute métaphysique, et les plus grands délices de l'esprit humain en sont aussi les plus indéfinissables.

Ainsi pensais-je en descendant tranquillement la côte du Coromandel, où je me réjouis de voir encore, en débarquant à *Coconada*, près de Coringa et du delta du Godavéry, une chapelle catholique et deux excellents missionnaires français dont je devins l'ami et le frère au bout d'un quart d'heure de conversation. Comme c'était la première fois que j'en rencontrais dans l'Inde, je ne pus m'empêcher de les harasser de questions sur leurs travaux spirituels, leurs succès, le caractère du peuple, etc. Il paraît que le vicariat apostolique dans lequel se trouvent Coconada et Vizagapatam, qui s'étend jusqu'à Nagpour, à cent cinquante lieues de là, contient beaucoup d'indigènes catholiques, si dévoués à nos missionnaires (malgré les efforts des ministres protestants, qui ne réussisent qu'à entraver leurs opérations), qu'ils sont heureux de les servir sans recevoir de gages. Il y a dans cet immense vicariat beaucoup de missionnaires qui, pour entrer autant que possible dans les habitudes des naturels, disent la messe pieds nus: dans un moment de loisir, ils ne dédaignent même pas la chasse, et l'un d'eux tirait des coups de pistolet, non-seulement sur des animaux, mais comme signal pour avertir que la

messe allait commencer. En voyage, ces missionnaires vivent absolument comme les indigènes, avec du riz, sans tente souvent, et faisant des centaines de lieues seuls, dans des pays où l'on manque de tout, sauf d'émotions violentes en présence des animaux féroces. Les indigènes, dont la foi, quand ils en ont, ne connaît pas de bornes, et qui boivent l'eau bénite à pleines gorgées, sont plus francs et plus enjoués que les taciturnes Bengalais. Au lieu de fuir un Européen ou de se fuir mutuellement, ils arrêtent tout étranger au milieu de la rue en lui disant : « Qui es-tu? D'où viens-tu? Où vas-tu? » etc. Quant aux formes et aux allures, surtout chez les femmes, je puis dire sans hésiter que je n'ai rien vu de semblable, en fait de symétrie et de souplesse, depuis les pieds et les chevilles, ornées de cercles d'or, jusqu'au cou. Quelles épaules effacées, quelle tête bien placée, quels yeux noirs et brillants ! Quel bras de la statuaire eut jamais de si heureux contours? A peu de distance de la côte il existe une race de géants chez qui les missionnaires m'ont dit avoir vu et mesuré une femme de six pieds français, et un homme de sept !

Je passai toute une journée avec ces deux hommes apostoliques qui, après un excellent dîner, me pilotèrent dans la ville, regrettant bien que je n'eusse pas le temps de remonter le canal qui joint le *Godavéry* à Coconada, pour aller voir les barrages, ouvrage digne des Romains, que l'on a faits près de l'embouchure de ce grand et puissant fleuve. C'est, pour la longueur, le quatrième de l'Inde, son cours étant de quatorze cents kilomètres. On aura une idée de sa puissance par le fait que son niveau d'hiver est quelquefois monté de cent pieds au-dessus de celui de l'été, et qu'alors il versait à la mer jusqu'à deux cents millions de mètres cubes par heure! Comme c'est peut-être, de tous les fleuves de l'Inde, celui dont la navigation serait la plus précieuse, vu la richesse, en coton surtout, en charbon

même, dit-on, des pays qu'il traverse, il est infiniment regrettable qu'elle soit entravée par des obstacles bien difficilement surmontables, tels que des bancs de sable, des rapides et des barrières de rochers. On espère cependant en triompher à force de canalisation.

Malgré une chaleur déjà atroce, au mois de janvier, je me promenai partout avec le plus jeune des deux missionnaires, obligé depuis longtemps de se servir du parapluie que je m'obstinai, jusqu'à la dernière heure, à mépriser; mais du moins il le portait lui-même et ne faisait pas comme certains vigoureux officiers, qui se le font porter par un indigène courant toujours après eux comme une nourrice auprès d'un enfant. Nous fûmes admirer une pagode couverte de sculptures, la plus belle que j'eusse encore vue, et dont, grâce au fanatisme de son prêtre, je ne pus voir que l'extérieur. Après avoir erré quelques heures dans le sable et sous de beaux palmiers, le missionnaire me quitta pour aller marier une fille de douze ans, chose, comme on sait, très-ordinaire dans l'Inde, où la femme est fiancée vers cinq ans, mariée à onze ou douze, dans toute sa splendeur à quatorze, et vieille à vingt-cinq. Comme jamais l'amour n'entre pour quoi que ce soit dans le mariage, et que, veuve parfois à treize ans, une femme ne peut se remarier, il n'est que trop facile de deviner en quel état sont les mœurs dans ce malheureux pays, triste sujet sur lequel je serai souvent obligé de revenir.

Une des choses qui me firent le plus de plaisir à Coconada, fut de voir presque tous les navires mouillés sur cette côte portant le pavillon français. Le commerce de la France est très-actif dans ces parages, grâce à l'établissement tout proche de *Yanam*, bien inconnu du monde en général, mais prospère malgré cela, et qui doit mériter de l'être, à en juger par les dispositions des naturels qui, lorsque courut le bruit qu'on voulait les englober dans la présidence de Ma-

dras, firent en masse une pétition à l'empereur pour rester Français. Ce fait, joint à celui de l'émigration de quinze mille tisserands à la fois de Madras à Pondichéry, et ce que j'ai recueilli de la bouche même des Anglais, me fait croire que, dans leur petite sphère, les établissements français de l'Inde, surtout celui de Pondichéry, sont des modèles de bon gouvernement.

Je ne quitterai pas Coconada sans faire observer encore deux choses : les dangers et difficultés de son mouillage, où, sans abri aucun, les sables obligent à rester à quatre milles au large : et secondement la force (j'allais dire par erreur l'excellence) de ses cigares amers qui, heureusement, ne coûtent pas cher (sept francs le mille). La nuit et le moment de repartir étant venus, je fis mes adieux, en les remerciant du fond de mon cœur, aux deux bons missionnaires, qui appartenaient à l'ordre de Saint-François de Sales, fondé, je crois, à Annecy; voici leurs noms : le P. Tissot, et le P. Bozon. J'appris plus tard que le plus âgé d'entre eux, dont l'extérieur sérieux et austère me frappa autant que la modestie, avait servi en Afrique, où il reçut une blessure grave. Je fis, au dernier moment et à l'hôtel, la connaissance trop tardive d'un Français établi là comme médecin : puis, montant sur un bateau à voiles, je me mis en route par un beau clair de lune pour rejoindre le *Baltic*, qui commençait à siffler à outrance.

Le lendemain, 29 janvier, se passa sans le moindre incident, sauf l'apparition de nombreux poissons volants, la température étant, en pleine mer, de 30°. Je remarquai seulement une mousse très-fine flottant çà et là. Le 30, je terminai cette courte et heureuse navigation en mouillant encore en rade de Madras.

Comme je l'ai déjà dit, une description détaillée de Madras, à mon avis la plus intéresssante et la moins malsaine des trois capitales de l'Inde, et peuplée d'au moins sept cent

mille âmes, demanderait à elle seule un volume, et un fort long séjour de la part de celui qui l'entreprendrait. Ainsi, je n'en parlerai que superficiellement. Les maisons européennes, recouvertes comme celles de Calcutta d'un stuc appelé *tchunam*, fait avec des coquillages cassés, qui prend le poli, la dureté et la blancheur du plus beau marbre, sont élevées, grandes, ornées de colonnes, d'arcades, de vérandahs, et forment, sur une plage toujours écumeuse, une ligne de plusieurs milles. Cependant la ville européenne proprement dite n'est point là, mais à une grande lieue dans l'ouest de toutes ces façades, derrière lesquelles règne la ville « noire » ou indigène, coupée de rues beaucoup plus larges et plus propres que celles de Calcutta. Lorsque les Européens, descendus du bateau à vapeur mouillé au large, se sont fait porter à terre sans accident dans les grands bateaux dont j'ai parlé, appelés *massulahs*, en franchissant, aux cris répétés des bateliers qui invoquent saint François-Xavier, la triple ou quadruple barrière d'écume qui les sépare de la plage, ils prennent tous soit une voiture, soit un palanquin, pour se faire transporter, s'ils n'ont pas d'amis, au *club* de Madras, le plus beau de l'Inde. Mais moi, qui, je l'avouerai franchement, redoutais d'y être entraîné dans de beaucoup trop fortes dépenses par les habitudes de luxe qui y règnent, je pris mon parti d'aller modestement m'établir pour quelques jours dans un hôtel de la ville noire, tenu par un indigène, en face de la cathédrale catholique ; il ne s'agissait plus maintenant que d'arriver à terre. Pour cela, je fis un arrangement sur le pont du *Baltic* avec des bateliers qui me semblaient honnêtes, et, m'étant mis en route, traversai successivement sans être trop mouillé, les grandes lames qui tonnaient déjà à deux cents mètres du rivage. Jusqu'ici, par scrupule de conscience autant que par politique, je n'avais jamais levé la main sur un indigène : mais le mo-

ment arriva enfin, pour moi comme pour tout le monde, où je découvris que sans cela je ne serais jamais respecté ni obéi. Lorsque j'eus payé mes douze hommes au delà même du prix convenu, et que je fus monté en voiture pour aller à l'hôtel, ils commencèrent tous à rugir comme des lions, protestant que ce n'était pas assez, disant qu'un voleur avait escamoté la pièce que je leur avais donnée, etc., etc. J'eus beau leur parler avec calme, avec énergie ensuite, les vociférations ne firent que redoubler, atteignant leur maximum à la porte de l'hôtel lorsque je descendis de voiture. Saisi de rage alors moi-même, armé de mépris, d'indignation et d'une colère bien excusable, je fondis à tour de bras au milieu du bataillon de nègres, et en allongeai un par terre d'un coup qu'il n'oublia de longtemps. Je prie que l'on ne s'apitoie pas sur son sort : il n'y a que la férule, la force brute qui puisse jamais mettre et faire rester un Hindou à sa place. De cela nos philanthropes anglophobes pourront douter, mais pour les en punir je ne désirerais que de les voir un mois à l'œuvre. Toutes ces belles théories qui voudraient faire tous les hommes égaux en aptitudes, en courage, en qualités du cœur, s'évanouissent couvertes de ridicule devant la réalité. Ce n'est que du jour où, dans ma modeste sphère, j'inaugurai le règne de la force et du despotisme, que je compris un peu le caractère des Hindous et le seul moyen de ne pas être égorgé par eux. Quand il n'y aurait d'autre raison que celle-là, je croirais rarement avoir mieux utilisé mon temps que durant quelques jours passés à Madras.

Mais je me livrai aussi à des occupations plus pacifiques. J'allai d'abord en voiture, que je ne payai que cinq francs pour la journée entière, voir le musée d'histoire naturelle, qui me parut admirable de richesse et d'ordre, ainsi que les jardins zoologiques situés non loin de là, où naturellement abondaient des tigres. Il faut dire que, pour me guider par-

tout, j'avais pris provisoirement à mon service un domestique catholique qui, tenant à voyager avec moi, ne négligea rien pendant ces quelques jours pour gagner mon estime. J'allai ce soir-là avec lui voir un grand festival nocturne qu'une certaine pudeur m'empêche d'appeler magnifique, mais qui cependant me frappa bien vivement. Il s'agissait, je ne sais pourquoi (car vous avez beau questionner un indigène, il prétend tout expliquer et se blouse à l'instant, surtout en religion), de transporter deux dieux de bois d'un temple où ils se trouvaient sans doute fort mal, dans un temple voisin, déjà éclairé et orné de papier peint et de fleurs. Vers dix heures, par une obscurité profonde où brillèrent bientôt des centaines de torches rouges, je vis paraître au milieu d'une mer de têtes humaines qui commençaient à vociférer, les deux dieux en question, portés à bras sur deux immenses chars en forme de dragon, et entièrement cachés sous les fleurs et le papier doré. Alors l'enthousiasme de toute cette foule redoubla ; quelques-uns se tordaient en ouvrant la bouche et joignant les mains, d'autres applaudissaient, d'autres jouaient du tambour, tous fendaient l'air de leurs cris, et lorsque enfin des personnages sacrés eurent transporté et solidement ficelé sur leur nouvelle base les dieux protégés par deux parapluies, les bayadères, sans lesquelles il n'y a pas de fêtes dans l'Inde, commencèrent leur danse, que des personnes bien plus mal intentionnées que vertueuses ont osé appeler obscènes. Rien ne saurait être plus grave, plus convenable, plus insipide pour un Européen ; aussi n'y en avait-il pas un seul dans toute cette multitude, preuve incontestable que le spectacle était moral. N'ayant plus rien à voir, je me disposais à m'en aller, lorsqu'au-dessus de ces milliers de têtes en mouvement éclairées d'une lueur rouge, au-dessus de tout ce fanatisme, de toutes ces couleurs, j'aperçus sortant des nuages la lune qui se levait aussi impassiblement que sur les champs de

bataille après les jours de carnage. S'il y avait parmi cette masse d'hommes un seul philosophe ou un seul poëte, je crois qu'il dut un moment suspendre ses contorsions et prendre en pitié ses dieux de bois.

Le 3 février, ayant le maître d'hôtel pour témoin, je pris solennellement à mon service *Sébastien* (car c'était son nom) à raison de douze roupies (moins de trente francs) par mois, moyennant quoi, n'ayant pas, comme chrétien, les préjugés de castes, il devait *tout faire*, s'habiller et se nourrir, et m'accompagner jusqu'à Bombay, d'où je m'engageai à payer son retour à Madras, à moins que je ne trouvasse une place pour lui à Bombay. Il parlait fort bien l'anglais, l'hindoustani, le tamoul, le télégou, etc., était excellent cuisinier, bon chasseur, honnête homme : j'avais donc fait en lui une rare trouvaille, comme aujourd'hui même je me plais à le constater.

Rassuré de ce côté-là, je m'habillai pour aller voir M. Dymes, pour lequel M. Kilburn m'avait donné une lettre. Inutile d'ajouter que je fus reçu avec toute la bienveillance possible, qui m'étonna même à Madras, où cependant un Européen bien élevé peut aller frapper à toutes les portes sans lettre quelconque. Je passai le reste de la journée encore en voiture, errant çà et là avec Sébastien, surtout du côte du Mount, colline éloignée de quelques milles, où on arrive par une avenue comparable à celle des Champs-Élysées, et au haut de laquelle est une chapelle catholique, près des lieux où mourut saint Thomas. Je parcourus le bazar des changeurs avec une certaine anxiété, attendu que, ayant pris à Calcutta des *mohurs*, pièces d'or variant en valeur depuis quinze roupies (celles de la Compagnie) jusqu'à vingt et une ou vingt-deux (celles des indigènes), je fus déconcerté d'apprendre que je les avais payées, en moyenne, de trois pour cent plus cher que je ne pourrais jamais les vendre. Je persiste cependant à croire que, si on les achète

à un prix raisonnable, c'est encore la forme la plus commode sous laquelle on puisse prendre de grosses sommes dans l'intérieur de l'Inde, où des roupies seraient fort lourdes et risqueraient de se perdre. Des souverains anglais sont aussi excellents : on en a toujours la valeur. Vers le soir, je fis arrêter ma voiture au bord de la mer, près du fort Saint-Georges, où jouait, entouré de brillants équipages, la musique d'un régiment indigène. Voilà donc ce fort, pensai-je, où la fortune s'est montrée si capricieuse, si jalouse de la gloire de la France, où voltigent encore les ombres à peine apaisées de La Bourdonnais, de Lally, de Surcouf, de Clive et d'Haïder-Ali ! Au pied de ces murs historiques on vient jouer aujourd'hui des valses de Strauss, et la mer seule a continué d'y faire entendre les bruits d'autrefois ! Fuyons, pour respirer plus librement, au sommet de ce beau phare, dont l'œil sanglant, regardant chaque nuit sur l'écume, semble dire à tous : « Surtout n'approchez pas ! »

A la nuit tombante, j'endossai péniblement mon frac pour aller, à une lieue de là, faire un joyeux dîner au *club*, où m'avait invité M. Dymes, avec quelques connaissances. On ne saurait faire une chère plus fine, boire des vins plus exquis, ni trouver des domestiques d'un service aussi irréprochable. Il n'y a qu'une chose que je trouvai alors, comme toujours, abominable, c'est ce long, creux et amer cigare de *Tritchinopoli* que l'on parvient, après une éducation plus féconde en aventures que celle des estomacs novices sur la mer, à fumer presque exclusivement à Madras. Mais en homme charitable, comme en gentleman accompli, M. Dymes vint à mon secours avec d'excellents cigares de Manille, qui prévinrent de fâcheux et scandaleux accidents.

Ce bel établissement, ouvert à tout Européen sur présentation, possède, outre tous les éléments imaginables de bien-être, une bibliothèque ; on peut y vivre à l'aise moyennant quinze francs par jour *tout compris :* ce qui

n'empêche pas qu'il est bien facile d'y tomber dans les excès, à en juger par un avertissement trop public, je trouve, que l'on a cru nécessaire d'imprimer sur les murs, par lequel les membres endettés depuis longtemps sont prévenus sommairement que les beaux jours du crédit sont passés pour eux.

Le luxe et la bonne chère sont de belles choses : tout le monde y a droit, et moi, qu'une large hospitalité en même temps qu'un appétit d'une éternelle jeunesse ont toujours fait apprécier ce qui était bon, j'aurais mauvaise grâce à prêcher la frugalité. Mais aux Indes, on fait du luxe une trop grande nécessité : on ne sait, on ne veut rien se refuser : on méprise quelqu'un qui ne se fait pas porter partout au lieu de marcher, qui a le bon sens de ne pas se gorger tous les jours de spiritueux, qui peut se déshabiller seul, qui boit, par santé, son eau sans vin ou sans glace. C'est cependant une question de savoir si, en vivant un peu plus comme des anachorètes, on ne réussirait pas, malgré des influences morbides de toutes sortes que nul ne songera à contester, à diminuer de beaucoup l'affreuse mortalité qui règne aux Indes, et qui, en y comprenant l'armée, serait à celle de l'Angleterre, d'après des renseignements que j'ai lieu de croire exacts, comme six est à un ! Conservons ce plat qu'une expérience universelle a consacré comme utile sous les tropiques, le *curry* : conservons-le surtout à Madras, où il est un chef-d'œuvre culinaire et un stimulant sans pareil : à la rigueur même, nous resterons fidèles à trois repas quotidiens ; mais nous bannirons l'*ale* et tous les spiritueux, pour les remplacer par le *thé* ; nous prendrons moins souvent la position horizontale, nous marcherons quelquefois, et alors bien mal fait sera celui qui, s'il tombe malade, comme c'est absolument inévitable, ne se relèvera pas élastiquement de toutes ses chutes, ou mourra, en six ans, le foie décomposé par des abcès.

Tels seraient du moins, si je vivais vingt ans dans l'Inde, mes principes et ma règle, trop heureux de prouver quelquefois, comme chez M. Dymes, que l'on peut de temps en temps s'y permettre une exception.

CHAPITRE XXXV.

Départ pour Bengalore. — Le Carnatique. — Arcot. — Tripatour. — Poste de bœufs. — Chaleur. — Arrivée à Bengalore. — Un léopard mis en liberté. — Modes de locomotion. — Départ en charrette; sa description. — Mon caractère s'aigrit au contact des indigènes. — Lever du soleil sur les murs de Séringapatam. — Festival hindou. — Mausolée d'Haïder-Ali. — Première vue des monts Nilgherries. — Maïsour et missionnaires catholiques. — Le Rajah. — Je remonte en charrette.

Le 4 février sonna l'heure de mon départ de Madras pour une destination que, par une négligence coupable, j'ai jusqu'à ce moment laissé ignorer à mon lecteur. La voici : J'étais bien décidé à gagner le sanitarium d'*Outacamund*, sur la chaîne des *Nilgherries*, qui se dresse isolée dans l'extrême midi de l'Inde, d'où j'arriverais tôt ou tard à Bombay, par une route que mon habitude acquise de ne plus faire de plans à l'avance m'empêchait de fixer encore. J'avais le choix d'au moins deux routes : d'abord le chemin de fer dans une direction sud-ouest, qui arrivait depuis quelques jours à la grande ville de Salem : de là je parviendrais, je ne savais trop comment, aux monts Nilgherries : puis je pouvais prendre la route plus longue, mais beaucoup mieux connue, du chemin de fer filant à l'ouest sur Bengalore, qui me mènerait aux montagnes par le nord en passant par l'historique ville de Séringapatam et celle de Maïsour. Après bien des hésitations, c'est celle-ci que je choisis,

n'ayant nullement envie de me créer exprès des difficultés de toutes sortes en suivant l'autre, sachant surtout qu'il est rarement facile de voyager n'importe où dans l'Inde avec un seul domestique. C'est alors que je passai une demi-heure dans le premier magasin de Madras à me munir de viandes conservées, de chocolat, de biscuits, de thé, de sucre, etc., comme si j'allais, nouveau Colomb, à la découverte d'un monde; n'oublions pas non plus cet important détail, que la veille j'avais eu soin d'aller au bureau de MM. Burghall et Compagnie, propriétaires de vastes écuries, qui se chargent du transport des voyageurs à partir des villes où s'arrête le chemin de fer, afin qu'ils eussent soin qu'à mon arrivée à la station de Tripatour, éloignée d'un peu moins de deux cents kilomètres, je trouvasse une de leurs voitures attelées de bœufs (*bullock transit carriages*) qui me mènerait jusqu'à Bengalore. En prenant des chevaux au lieu de bœufs (qui jouissent dans le midi de l'Inde de la considération publique, et traînent au galop les plus riches équipages), on paye beaucoup plus cher, pour n'économiser que quelques heures. Je conseillerai donc à tous de voyager avec cette poste de bœuf, dont les relais ne sont éloignés que de deux lieues les uns des autres, et se font généralement dans l'heure.

Ainsi je quittai Madras comme tant d'autres villes, avec moins de regrets cependant, parce que je n'y connaissais presque personne. Étant monté en voiture avec mon nouveau domestique, jeune et dispos, attristé seulement par la vue de sa mère qui vint, les larmes aux yeux, le recommander à mes soins, je pris le chemin de la gare, où je montai en chemin de fer et partis à toute vapeur.

Je ne puis vanter cette fois l'aspect du pays, qui me sembla d'une désolante stérilité, malgré quelques champs de riz. Partout on était obligé de recourir à une irrigation artificielle, qui se faisait d'une manière si étrange, que, vou-

lant la décrire, je me souviens de mon embarras lorsqu'il m'a fallu expliquer un attelage mongol. Pour tirer l'eau des puits, deux hommes, perchés assez haut sur un poteau voisin qui servait de point d'appui à un levier en bois, se livraient, en pesant alternativement sur chaque bras de ce levier, à un jeu de bascule qui faisait descendre ou remonter un seau à volonté, lequel était saisi instantanément et vidé dans un canal conducteur par un homme debout au pied du poteau; ou bien on parvenait au même résultat en faisant avancer et reculer alternativement une paire de bœufs attachés à une corde passée dans une poulie, qui descendait avec le seau dans le puits.

A quinze lieues il parut des collines rocailleuses à gros blocs de granit, entourées de véritables steppes désertes jusqu'à *Arcot*, où je vis un peu de riz et un pic d'une altitude assez imposante. Peu d'endroits mériteraient d'être aussi célèbres que cette petite ville d'Arcot, presque aussi inaperçue par celui qui passe une minute à sa gare, que par celui qui promène ses yeux sur une carte de l'Inde. Clive y fit une défense qui, à elle seule, l'eût immortalisé; Lally la prit ensuite; elle était jadis la capitale des nababs du Karnatic; et enfin le Charlemagne de l'Inde, qui l'avait prise aussi, le fameux Haïder-Ali, vint y mourir. Mais, à part les souvenirs historiques dont ce pays est encore tout palpitant, il me sembla pauvre au dernier degré, stérile, âpre comme le nord de la Mongolie ou les montagnes chauves de l'ouest de l'Irlande. C'est peut-être, quoique cette assertion soit grave et demande à s'appuyer sur bien des observations, le pays le plus brûlant de la terre entière, malgré son élévation au-dessus de la mer, sensible à l'œil autant qu'à la respiration. Cependant au commencement de février, et sortant de Madras, l'air m'y sembla assez léger et sain, qualité du reste que tout le monde lui accorde. Nous ne cessâmes de nous élever jusqu'à la station de Tripatour,

traversant la chaîne des ghats *orientales*, qui longent toute la côte du Coromandel. Nous allions maintenant mettre le pied sur ce plateau élevé, et relativement frais, qui, séparant cette chaîne de celle des ghats *occidentales* baignées par la mer d'Arabie, compose à lui seul presque tout le midi de l'Inde. Là aussi on peut souvent trouver la chaleur accablante; mais quand même le baromètre ne l'indiquerait pas, il serait bien facile de s'apercevoir, à l'élasticité de l'air et à la fraîcheur des nuits, que l'on s'est beaucoup élevé; c'est surtout en redescendant, accablé de nouveau par l'air et le soleil, sur les côtes, que l'on sent cette différence et que l'on se demande, en considérant l'immense étendue de ce plateau, qui est plus de deux fois grand comme la France, s'il est juste d'appliquer en gros l'épithète de malsaine à l'Inde entière.

Toutefois *Tripatour*, village au nom harmonieux dont j'estimerai la hauteur à six cents mètres au-dessus de Madras, se trouve encore sur le versant oriental des ghats, puisque les rivières coulent à l'est. Ici se battirent à outrance en 1781 les troupes anglaises commandées par sir Eyre Coote, et l'armée d'Haïder-Ali, sans résultat décisif, sur le même terrain où un prêtre catholique français dit aujourd'hui chaque matin la messe et prêche la religion de paix. L'Inde est le pays des contrastes.

Arrivé fort tard, je renvoyai mon départ pour Bengalore au lendemain, me faisant cuire un fort bon dîner au bungalow, où je dormis tranquillement. A cinq heures du matin je montai dans une grande voiture à quatre roues, pleine de coussins pour m'allonger, qu'emportèrent vaillamment, sur une route bien entretenue et bordée de manguiers à l'ombre épaisse, deux solides bœufs au galop. Ainsi voyageai-je, tout réjoui de ce nouveau mode de locomotion, par relais de deux lieues, que mes bœufs firent toujours consciencieusement jusqu'à un village où on m'en

donna deux, bien moins trapus et moins fiers, à jeun depuis cinq jours, comme le cocher me l'avoua plus tard, et qui, diminnant d'ardeur par une progression géométrique, manquèrent mourir au milieu de la route. Si depuis plusieurs mois je n'avais pas assez profité de l'expérience pour apprendre à ne rien attendre de parfait en voyageant dans l'Inde, j'aurais perdu la tête et peut-être juré; mais, devenu grand philosophe, je me contentai maintenant de soupirer et de tout attendre patiemment. Mes épreuves ne m'empêchèrent donc nullement d'observer les nouveautés de la route, telles que des collines composées uniquement de blocs de granit aux formes les plus bizarres et les plus hardies; quelques pauvres champs de maïs, des maisons aux toits en tuiles ornés à la chinoise, et des murs de boue peints en raies rouges et blanches. Tout cela me fit passer le temps jusqu'au village de *Kistnagerry*, que domine à pic un fort perché à une hauteur de sept cents pieds; là mon estomac, fidèle comme une aiguille de montre, réclama ses droits. Le moment n'étant pas encore venu où il me deviendrait impossible de lui faire justice, je me commandai, dans un excellent bungalow, un déjeuner de *mourghis* (poulets), suivi d'une tasse de café au lait, que les voyageurs avaient signalé comme délicieux dans le livre où avant de partir, ils doivent tous mettre leur nom, le temps qu'ils sont restés, ce qu'ils ont payé, et la manière dont ils ont été servis.

N'ayant voyagé au Bengale que sur une route très-peu suivie, la comparaison que je fis entre ses bungalows et ceux de la présidence de Madras fut tout à l'avantage de ceux-ci, tant pour la propreté et l'activité des domestiques que pour la chère. Du moins ce fut longtemps, et tant que durèrent les beaux jours de mon innocence, mon opinion bien arrêtée, et je m'en allai aussi content du bungalow de Kistnagerry que le permettait une température qui, dès le

5 février, à sept cents mètres au-dessus de la mer et à l'ombre, était montée à 34°,5. Qu'était-ce donc alors à Madras ? Enfin, bien des petites rencontres, telles que des écureuils courant sur toutes les branches, des chacals timides, des cipahis mal habillés, des chameaux portant le courrier, et par-dessus tout, parce que cela ne se voit jamais, un pauvre Européen voyageant à pied qui vint me demander un morceau de pain, contribuèrent à me faire oublier le cahotement de ma voiture et la chaleur. C'est ainsi que j'arrivai le soir, en douze heures, au village de *Shoulagherry*, situé à mi-chemin entre Tripatour et Bengalore, à dix-sept lieues de l'un et de l'autre. Là, je trouvai encore un bon bungalow bien fourni, ce qui ne doit pas étonner, car j'étais ici sur une route constamment parcourue par les Européens malades de Madras qui vont chercher la santé sur les hauts plateaux des Nilgherries, route d'ailleurs que devaient suivre tous les officiers se rendant à la ville de Bengalore.

Reparti le 6 de grand matin, je traversai des plaines arides persemées de rocs assez semblables aux fameux blocs erratiques de l'Europe qui ont tant intrigué les géologues, arrivant pour déjeuner à *Ossour*, où se trouvent les haras du gouvernement, ainsi qu'une haute et belle pagode visible de plusieurs lieues. Me voyant encore attaqué ici par de subits et violents dérangements d'entrailles, sur une route bordée de ricin et d'aloès, et sur le terrain classique du choléra, on me pardonnera de m'être demandé si la nature pour une fois ne s'était pas trompée, et si ce n'était pas de pavots qu'elle aurait dû couvrir ces champs. A quatre heures de l'après-midi j'entrai dans la capitale du Maïsour.

Bengalore occupera toujours dans ma mémoire une place aussi agréable que Tomsk : que ce soit son climat, ses beaux arbres, son animation, ses jardins, ou l'intérêt avec

lequel j'allais chaque jour rêver au pied des vieilles et braves murailles de la ville indigène, je la quittai une première fois avec peine et y revins plus tard sans hésiter. Ce n'est pas que tout cela fût nécessaire pour m'empêcher de l'oublier, car, à peine arrivé, j'y vis un spectacle tout palpitant d'émotion. Il s'agissait de mettre en liberté, pour le tuer sur place, un tigre qu'un général anglais avait gardé en cage depuis longtemps, et dont, revenant en Europe, il ne savait plus que faire. Déjà sur une plaine blanche et aride, à trois milles du bungalow, je voyais rassemblée une multitude immense d'Européens et d'indigènes, de chevaux et de voitures, attendant le moment fixé pour le grand spectacle. Il était cinq heures, il n'y avait plus un cheval ou une voiture de disponible, et le soleil régnait encore en maître : qu'importe! Je partis à pied, fis mes cinq kilomètres au galop en une demi-heure, et arrivai sur l'arène avant que l'on eût ouvert la cage, qui se trouvait là isolée sur la plaine, ressemblant plutôt à une maison montée sur des roues, la porte étant tournée à l'est, et toute la foule groupée à l'ouest en demi-cercle, à une distance d'une centaine de mètres. Au bout d'un instant, je vis arriver à cheval des officiers anglais, habillés en bourgeois, armés jusqu'aux dents, s'avançant, avec deux jeunes femmes qui avaient le pistolet au poing, jusqu'à quelques pas de la cage, où, sans pouvoir être vus encore par l'animal, qui ne donnait pas signe de vie, ils se placèrent aussi en demi-cercle. Alors je fus témoin d'un spectacle déjà étrange. Tous ces beaux chevaux, fiers comme Bucéphale, se cabrèrent en approchant de la cage, dont ils ne pouvaient voir ou savoir le contenu, hennirent et pivotèrent avec effroi sur eux-mêmes comme si la mort les menaçait. Le moment critique approchait, car le soleil se couchait et la nuit viendrait vite : les deux cavalières, qui avaient sans doute trop présumé de leurs nerfs, se retirèrent, les hommes

se rangèrent en bataille, lances, carabines et pistolets tout prêts; puis le signe fatal ayant été donné, quelques indigènes dévoués déclouèrent, à pied, la grande porte qui s'écroula avec un bruit sourd. A cet instant, où tous nos cœurs battaient, nous nous attendions à voir le monstre bondir dans l'espace avec la rapidité d'un aigle : plusieurs même, croyant qu'il avait fui comme un éclair, le disaient perdu et rentré dans ses déserts; mais il n'en était rien : il était à se promener tranquillement dans sa cage, si impassiblement qu'on s'aventura d'abord à lui donner des coups de lance à travers les barreaux, puis à tirer des coups de pistolet pour l'effrayer, enfin à l'appeler du geste au seuil même de sa chambre.... mais non.... Il savait trop bien ce qui l'attendait dehors.... Comme rien ne nous séparait de la cage, pas même une palissade ou un fossé, nous nous approchâmes tous pour l'agacer de toutes les façons, car la nuit se faisait, et il était désormais impossible de refermer sa prison, il fallait qu'il mourût. On brisa donc à grands efforts les deux roues, on renversa sa voiture en arrière, de manière à lui faire croire à quelque convulsion de la nature, on frappa dessus à coups redoublés, puis, sous la force combinée d'au moins vingt personnes, on fit violemment tomber l'édifice comme une diligence qui verse.... L'heure du trépas était sonnée. A travers une demi-obscurité, je vis une masse animée sillonner horizontalement l'air avec une telle puissance qu'elle sembla y rester suspendue : l'animal était enfin sorti avec un bruit de tonnerre des ruines de sa voiture, devant laquelle les chevaux, épouvantés d'un être dont rien ne pouvait cependant leur indiquer la force, se retournèrent brusquement avec toutes les apparences de l'effroi. Quant aux milliers de spectateurs, et moi des premiers, ils prirent la fuite sans la moindre pudeur, mais non sans se retourner pour voir le champ du combat, où deux indigènes furent et restèrent terrassés. Cernée de toutes

parts, la cruelle et malheureuse bête était tout en mouvement, quoiqu'à la même place, hésitant entre la rage et la peur, crispant chaque muscle de son beau corps, et l'œil plein de feu. Un coup de fusil partit à travers une obscurité presque complète, manquant le but naturellement, lorsqu'un second coup, parti presqu'en même temps, allongea l'animal immédiatement par terre. Alors nous nous portâmes tous en foule au lieu de son supplice pour mesurer le défunt, caresser sa fourrure et pleurer presque sur son sort. Mais, ô mutabilité du cœur humain ! la victime se roidit, se retrouva soudain sur ses quatre jambes, et on vit alors toutes ces marques de sympathie faire place à une panique universelle, d'où, presque *écrasé vif*, je ne sais comment j'échappai.

Ce qui me frappa le plus vivement dans ce spectacle, ce fut d'abord l'imprudence de lancer un tigre sur une plaine entièrement libre devant lui, parmi des hommes, des villages et du bétail, à une heure où il était très-difficile de le tuer; et ce qui me peina surtout, je dois le dire, c'est la complète indifférence manifestée par les jeunes et joyeux officiers européens pour les deux indigènes blessés dans l'exercice de leur devoir, dont personne n'alla demander des nouvelles. On m'a dit depuis que l'un d'eux était mort le lendemain, et, en revenant chez moi, je rencontrai l'autre boitant et tout ensanglanté, tandis qu'une bruyante et égoïste jeunesse filait en voiture à quelques pas de lui sans s'en occuper le moins du monde.

C'est ainsi que j'inaugurai mon séjour à Bengalore, quartier général de l'artillerie et de la cavalerie anglaise de la présidence de Madras, ville où l'on voit à chaque pas des uniformes, des revues et des charges brillantes de cavalerie au milieu des fanfares. Ce sont peut-être les plus beaux officiers de cavalerie qu'il soit possible de trouver, tant pour la taille et les attitudes que les mâles manières; aussi

est-ce à tort qu'à propos d'eux un officier, qui leur rend cependant généralement justice, le comte de Warren, a osé dire que la cavalerie anglaise ne pouvait prétendre qu'au deuxième ou troisième rang. Peut-être le cavalier anglais manque-t-il d'élégance, je le crois, les apparences sont contre lui; mais de quoi cela sert-il à un militaire ou à un *sportsman?* Solidité, en équitation comme dans tout le reste, quelque chose de *sterling*, mot qu'on ne peut même traduire en français, et jamais de charlatanisme, voilà ce que recherche et admire avant tout un Anglais, se moquant trop souvent, il est vrai, des formes et du bon goût. Celui qui nous fait sourire parce qu'il a tout son pied dans l'étrier, pas de sous-pieds, le corps en avant et le chapeau en arrière, celui-là qui passe modestement et stoïquement son chemin sans chercher à *poser* ou s'occuper des plaisanteries qu'il mérite peut-être, franchira des haies et des fossés où s'humilieraient sans doute maints brillants cavaliers de haute école qui caracolent sur les boulevards de Paris, le cigare à la bouche. Que la charpente anglaise soit souvent, comme dit M. de Warren, « lourde, osseuse, massive, sans souplesse et sans grâce, » c'est possible, elle est de fer; qu'avec cela on ne puisse être gracieux à cheval, soit; mais sans avoir jamais été militaire, j'ose protester contre ses remarques sur la cavalerie de Madras, dont je n'ai jamais vu la pareille, et où je ne pense pas que l'on puisse trouver beaucoup d'officiers comme le lieutenant-colonel B..., cité par de Warren, « qui ne pouvait charger sans vider les arçons. »

Bengalore est construite un peu comme Pournéah, c'est-à-dire sans plan, presque sans rues : c'est un assemblage de jolies maisons entourées de jardins, disséminées à des distances plus ou moins grandes sur un espace où pourrait vivre une population centuple de la sienne. Pour la ville indigène, c'est tout le contraire : elle est on ne peut plus

dense, mais mal aérée, étant étreinte entre des murs tombés partiellement en ruine, que l'on franchit par de grandes portes monumentales. Des arbres y abondent, soit dedans, autour des pagodes et des mosquées, soit hors de l'enceinte, dans de superbes jardins et des pelouses vertes comme en Angleterre. La ville se trouvant sur un plateau élevé de neuf cents mètres au-dessus du niveau de la mer, la végétation y rappelle beaucoup celle de l'Europe ; fraises, pêches, prunes, poires, oranges, roses, violettes, asperges, navets, etc. etc., tout cela vient à merveille sous un climat où la température ne dépasse guère celle de nos étés, et où pendant cinq mois, d'octobre en mars, il fait assez frais la nuit pour avoir besoin d'une couverture. Je connais peu de jardins comme le *Lâl-Bagh*, dessiné par Haider-Ali, avec ses roses, ses pamplemousses, ses manguiers, ses parterres constamment arrosés, ses cyprès si droits et si sombres. Assis sur un banc à l'ombre, dans un de ces jardins des zones tempérées de l'Inde, on oublie le temps et la vie dans une sorte de béatitude qui tient de l'ivresse, une paix qu'on n'a point sous nos cieux incertains, près de nos foules vaines et turbulentes. C'est tantôt dans le Lâl-Bagh, tantôt sur une esplanade située dans la ville même, que presque journellement la musique militaire vient jouer pour charmer, à l'heure des molles brises, les officiers, leurs femmes, et leurs connaissances qui circulent en beaux équipages autour d'un pavillon central. Ici, peu ou point de ces figures hâves et blêmes de Calcutta ou de Madras : on rit, on se porte bien, on va jusqu'à marcher, et les couleurs de la santé sont restées vivaces. Il n'y a que les équipages qui soient inférieurs à ceux de la capitale, étant presque toujours attelés de bœufs, qui, malgré leur zèle et leur activité, s'attirent quelquefois, par leur affectation d'allures trop fringantes, un peu de ridicule. Ils trottent, ils galopent, ils osent se cabrer ! Je crois qu'ils auraient assez de suffisance pour caracoler ou se laisser ap-

prendre la haute école si on les montait ! On les a gâtés en les attelant à des pièces d'artillerie !

Outre le fort qui contient au moins cent mille âmes, et la ville anglaise, il y a encore à Bengalore, au nord du principal *Parade-ground*, sans cesse rempli du bruit des trompettes, une grande ville où sont les bazars et beaucoup de mosquées mahométanes, dont les minarets se détachent en blanc sur un ciel constamment bleu. Là aussi sont plusieurs beaux magasins musulmans, où du moins, si l'on achète cher, c'est à prix fixe, et l'on n'a pas, comme avec un Hindou, à passer un quartd'heure à chercher à tâtons ce que l'on doit donner. Il y a de la noblesse et de la fierté chez les musulmans, tout cruels qu'ils sont, comme le prouve leur histoire autant que leur physionomie : tandis que chez l'Hindou il n'y a que de la crapule et de l'astuce ; c'est l'emblème de la servilité et de la dissimulation.

A l'extrémité de cette ville des bazars, analogue au *maimatchen* des villes mantchoues, s'élève, surmonté d'une croix brillante, le clocher d'une église catholique, dont une autre, la cathédrale, se trouve près du bungalow. En entrant dans cette dernière, un dimanche, où un évêque français officiait, je fus aussi surpris qu'édifié de la voir presque remplie de soldats de la garnison, irlandais probablement.

D'indigènes je ne vis guère, quoiqu'il y en ait beaucoup de notre foi, et que les tombeaux catholiques soient très-nombreux dans les environs de Bengalore. Au delà des clochers, des minarets, des parcs d'artillerie et des bazars, s'étend au nord une plaine déserte où j'allais souvent errer, même au milieu du jour, près d'énormes rochers de granit qu'aucun chat n'aurait pu gravir. Là je méditais, car le voyageur ne peut sortir des villes sans se mettre à méditer, surtout lorsque la nature des lieux y prête, lorsqu'ils sont sauvages et déserts, et que quelques mausolées ou pagodes

sur l'horizon rappellent sans cesse que la patrie n'est point là. Si doux que soient ces moments de rêverie, le ciel de l'Inde enflamme trop l'imagination pour qu'il ne devienne pas dangereux de s'y livrer. Respirant la volupté sous toutes les formes, amolli par le climat, et à portée de toutes les séductions, celui qui n'a que son esprit pour s'occuper doit se fuir et se redouter lui-même. Il faut agir et remuer pour éviter la torpeur sous le charme de tant d'influences, et ne pas chuter comme Adam dans un nouveau paradis. C'est ce que ne savent que trop bien beaucoup d'officiers européens condamnés à vivre, sous ces climats énervants, loin de toute société de leurs semblables, sans même une bibliothèque souvent pour les distraire. En vérité, leur vie est plus qu'un sacrifice, c'est presque un martyre, et ils sont de plus grands héros, s'ils restent hommes et chrétiens, que ceux qui meurent au champ d'honneur.

Que me reste-t-il à dire encore de Bengalore, à moins que je ne fouille son histoire pour évoquer ces noms célèbres dont la mémoire ennoblit partout le sol du Maïssour ? Les généraux d'Aureng-zeib y ont succédé aux chefs marhattes, puis lord Cornwallis à Tippou ; enfin, une terrible conspiration des cipahis faillit, en 1853, ajouter encore à sa célébrité, si elle n'avait avorté, comme toute conspiration doit le faire dans l'Inde, par la division qui règne immédiatement entre les conspirateurs. Aujourd'hui même que la domination anglaise y est bien établie, on ne permet pas aux cipahis d'avoir de la poudre ou des armes chez eux.

Quelque attrait que j'éprouvasse pour cette ville, où je vivais agréablement et gratis dans un excellent bungalow, ne payant que ma nourriture, allant constamment entendre la musique militaire, et me portant toujours bien, malgré les heures que je passais chaque jour au grand soleil, mon impatience de voir les monts Nilgherries triompha de

moi au bout de huit jours, et je me mis en route le 13 février pour Séringapatam.

Cette fois je ne pris pas la poste de bœufs ; j'allai modestement dans une charrette attelée de deux de ces honnêtes animaux, qui devaient, moyennant cinquante francs, me mener à Outacamund, ville située au haut de ces montagnes, à deux cent cinquante kilomètres de Bengalore. On conviendra que ce mode de voyager n'entraînerait la ruine de personne, car il n'exige qu'une patience à toute épreuve, pour se résigner à ne faire que cinq ou six lieues par jour en deux fois autant d'heures. Ainsi il me fallut cinq jours pour arriver à Séringapatam, distance que l'on parcourt facilement dans la journée, si l'on est pressé, avec la poste aux chevaux ; mais une sage lenteur convenait mieux à mes goûts et à ma bourse, comme elle convenait à tout le monde avant l'inauguration des moyens rapides de voyager usités aujourd'hui sur quelques routes de l'Inde. Alors était en vigueur et en honneur l'antique système appelé *marching*, le seul praticable, même à présent, dans bien des endroits, qui consistait à faire de très-grand matin, soit à cheval, soit à chameau, soit en charrette, cinq ou six lieues, arrivant vers sept heures au lieu désigné d'avance pour l'érection de la tente, où l'on avait eu soin d'envoyer la veille ses domestiques, son mobilier, sa batterie de cuisine, etc. On arrivait ainsi fort et vigoureux, trouvant un excellent déjeuner tout prêt. Il est vrai qu'on n'avançait guère, et qu'avec ce système il fallait près d'un an pour traverser l'Inde ; mais incontestablement on voyait mieux le pays, on se fatiguait moins, et au lieu de dépenser cent francs par jour, on voyageait en grand seigneur, d'un bout de l'année à l'autre, avec huit mille livres de rente. Ce n'est plus voyager que de passer vingt ou trente nuits de suite dans un palanquin ou dans une voiture de poste, dormant tout le jour pour se défatiguer, bien moins encore de

faire cent lieues par jour en chemin de fer. J'ai traversé maintes fois la France avec la vapeur, sans voir autre chose que des gares et leurs buffets; j'ai mis quatre mois à faire cinq cents lieues dans le midi de l'Inde, mais je me souviens de chaque kilomètre parcouru.

Ma charrette étant fort longue, je mis mes bagages devant, faisant asseoir dessus mon domestique, pendant que le cocher restait accroupi sur le timon, guidant les bœufs en les tirant par la queue à droite ou à gauche. Je fis remplir la moitié du véhicule de paille, par-dessus laquelle j'étendis mon matelas et mon oreiller, mettant de chaque côté quelques bouteilles de vin et d'eau, des biscuits et des livres.

De plus, comme la charrette n'était couverte qu'en dessus, et que les rayons perfides du soleil levant ou couchant auraient pu entrer horizontalement par l'arrière, la seule ouverture par où je pouvais entrer moi-même, j'y fis installer un rideau de paille que je lèverais à volonté.

Ainsi équipé, sans armes quelconques, je sortis à midi de la cour spacieuse du bungalow de Bengalore, où le *pioun* (domestique payé des bungalows) vint me faire toutes sortes de bons souhaits. Une grande brise d'est soufflait, et le temps était d'une clarté parfaite. Ma première pensée fut de prendre ma montre pour voir en combien de minutes je franchirais, avec mes bœufs tout frais, le premier mille ; j'y mis un peu moins de vingt minutes, et y mis rarement, dans la suite, plus de vingt-cinq, ce qui représentait une vitesse moyenne de trois kilomètres et demi, ou de deux nœuds à l'heure, celle qu'il faudrait à un navire pour faire en seize mois le tour du monde. Armé de bonne volonté, ce n'est pas le temps qui me semblait lourd, mais bien la solitude et la température; car, bien que Sébastien parlât anglais et fût intelligent, il est moins prudent dans l'Inde que partout ailleurs de se familiariser avec

ses domestiques ; outre cela, quoique à neuf cents mètres au-dessus de la mer, je me trouvais dans un four, si bien que j'entrevis déjà ce qui allait m'arriver, que je ferais la moitié de mon voyage à pied.

Après avoir fait onze milles dans un pays de la plus parfaite stérilité, j'arrivai avant la nuit au premier bungalow, où je trouvai des mangos et des poulets, en place de pain, de sucre et de chandelle, dont, suivant l'heureuse inspiration de Sébastien, j'avais garni mes coffres avant de partir. Laissant tuer et rôtir les poulets, j'allai à un kilomètre m'asseoir sur une élévation qui, à en juger par l'aspect désolé des lieux, n'avait jamais été foulée par un Européen, et où je trouvai un manguier solitaire, au pied duquel je m'assis du côté de Bengalore, dans l'ombre projetée bien loin par le soleil couchant. L'on voyait encore pointer là-bas quelques minarets et la pagode élancée d'Ossour, triste comme les pyramides d'Égypte ; autour de moi quelques arbustes sortant du sable et du roc, mais pas le plus léger bruit, pas même le chant d'un oiseau, ni la plainte d'un insecte.... Ballotté par mes souvenirs et par le désir, qui devenait de jour en jour plus ardent, de rentrer en Europe, je m'arrachai à la dangereuse et morne poésie de ces lieux pour chercher au moins la consolation de parler à un homme. Avant mon dîner, je me donnai, selon mon habitude, le luxe d'un bain froid, me jetant le contenu d'une demi-douzaine de cruches d'eau sur la tête. On peut dire avec une entière vérité que sous de tels cieux l'eau est aussi indispensable que le pain ; c'est le secret de toute vigueur et d'une propreté bien plus nécessaire qu'ailleurs. Aussi, même dans les bungalows les plus reculés, les plus dépourvus de tout, est-on toujours sûr de trouver la petite salle de bain avec son parquet luisant et ses cruches rangées en bataille.

Désormais, et pendant fort longtemps, je n'eus plus à payer dans ces bungalows que le prix de ma nourriture, le

logement étant toujours gratis. Mais ils consommèrent la ruine de mon caractère en livrant mon esprit à une continuelle tempête. On n'a pas d'idée de l'effet produit par la lenteur, l'astuce et l'hypocrisie de tous ces employés de bungalows, piouns, cipahis ou autres, qui vous accueillent comme un roi, le front contre terre, pour se ruer sur vous à votre départ comme des abeilles dont on a détruit la ruche, mendiant, grognant, maudissant quelquefois, quoiqu'on leur donne les plus gros pourboires après des services toujours mal rendus. D'ailleurs j'eus d'autres griefs encore, dès le second jour de voyage, contre mon cocher, qui ne voulait plus aller le jour, craignant le soleil, et qui, comme pièce justificative, me montrait piteusement un de mes bœufs gonflé outre mesure pour avoir tout simplement trop mangé. N'ayant fait qu'un relais ce matin-là, je ne dis rien encore, et avant de me résigner à n'en faire qu'un par jour, comme il le voulait, ce qui m'aurait fait rester seize jours en route, je déjeunai tranquillement au bungalow de *Biddidi*, pour voir quelle tournure prendrait cette maladie, qu'elle fût indigestion, météorisation ou insolation. Bien m'en valut de rester impassible : le bœuf dégonfla, se remit en route, et je fis dans ma journée dix-neuf milles en tout (trente kilomètres), arrivant pour dîner au bungalow de *Klouspet*, délicieusement situé au milieu de collines et de rocs.

Ici, nouveaux sujets d'ennui et d'angoisse. D'abord le *butler* (maître d'hôtel) arriva avec trois cents certificats à la main, qu'il voulait absolument me faire lire pour me prouver qu'il était honnête homme ; il savait combien cela est difficile aux Indes ! Lorsque j'en eus lu une cinquantaine, il crut devoir m'interrompre pour m'avertir que si j'étais chasseur j'aurais beau jeu dans le moment, car il y avait, à deux milles de la maison où j'allais coucher portes ouvertes, un tigre énorme, comme on n'en avait jamais

vu, dont la patte était grande comme deux mains, et qui, quelques jours auparavant, avait tué huit hommes. Je cessai aussitôt ma lecture pour méditer sur ma situation. Un tigre n'était rien : mais mon butler assurait qu'un seul homme en avait tué plus de cent dans les environs immédiats, où ils étaient si fréquents que, moyennant quelques roupies, le premier habitant venu du village m'en ferait voir tant que je voudrais. Si j'avais appris, en voyageant, à rire des temps où il me fallait absolument une assiette pour manger, une fourchette, un coquetier, du sel, je ne comprenais pas encore que l'on pût dormir en paix entouré de tigres, sans compter des serpents qui se glissent sans cesse dans la chambre, et jusque dans le lit du voyageur. Avant de fermer l'œil, j'entendis crier quelques chacals au seuil même de la porte, et des écureuils espiègles vinrent s'ébattre dans les coins de ma chambre, que ne respectaient pas non plus les oiseaux ni les singes; le sommeil eut cependant le dessus et je m'endormis profondément.

Le lendemain matin je sortis pour voir ce remuant village, passant, par un pont de pierre, sur une rivière à sec, me donnant en spectacle aux vendeurs étonnés des bazars, et découvrant avec bonheur, après avoir traversé des rues toutes ombragées de palmiers, une petite chapelle catholique.

Après un modeste déjeuner, je partis à pied, le temps étant encore assez frais, et m'arrêtai pour chercher ce que pouvaient être de petites constructions en granit, composées de deux pierres debout qui en portaient une troisième couchée horizontalement dessus comme pour servir d'autel; c'étaient tout simplement des lieux de repos pour les porteuses d'eau, dont le corps frêle se fatigue parfois d'un si grand poids, et qui, ne pouvant relever seules leur cruche si elles la mettaient à terre, la déposent un instant sur ces plates-formes en regardant timidement vers la

route, sans doute pour s'assurer qu'il n'y passe pas un Européen ; car alors elles fuiraient au fond du bois avec le vertige.

Je continuai mon chemin à pied. Dans les fossés se réveillaient, pour continuer aussi leur pèlerinage, des indigènes encore drapés de leur couverture, auprès du feu expirant de leur bivouac, feu alimenté par des feuilles mortes, que le vent seul avait entretenu en le propageant tout le long des fossés. A sept milles, apparition de trois mosquées et de cimetières musulmans. Voici *Tchinnapatam* aux toits de tuile, au séduisant bungalow, avec sa poussière, l'éclat du soleil au zénith, son vieux fort délabré et le palais du rajah, qui siége encore, sans régner, à Maïssour. Je me présente à la porte de ses murs décrépits, et accompagné d'une escorte de curieux qui prétendent me piloter, je passe successivement dans des cours mesquines et d'éblouissants appartements meublés à la française. Je veux sortir, on me passe au cou une guirlande odorante de fleurs blanches, avec l'œil fixé sur ma bourse, dont je tire une roupie : mais la main qui la reçoit la regarde avec un superbe dédain, tout en l'empochant bien soigneusement. Je ne sais si jamais un Hindou a dit « merci » de bonne volonté. Le pauvre homme ! C'est que jamais il n'a mérité de se l'entendre dire !

J'entre au bungalow, où je passe un quart d'heure à lire les certificats du *butler*, deux heures à attendre la cuisson de mes poulets, et quelques minutes à les manger sur une feuille de papier avec mes doigts, mon sel et mes biscuits ; après quoi je parcours l'intéressant cahier dont une portion est consacrée aux éloges du butler, et l'autre aux observations des voyageurs. Parmi celles-ci, les lecteurs qui comprennent l'anglais ne seront pas fâchés de lire cette comique et intraduisible description de son séjour laissée par le chef d'une compagnie équestre :

« 31 decem. Y Fry of the Hippodrom circu Arive this morning at A leven with the Lugage Bandies and left at 12 midnight and found the Butler veary atentive to his buisnes and all in good order for mainglore[1]. »

« Très-bien Monseer. »

La vie est à si bas prix dans ce pays, que mon déjeuner ne me coûte que quelques sous, l'occupation du bungalow rien. En quittant Tchimapatam au milieu du jour, par une température de 27° seulement, je rencontre les facteurs qui portent les lettres en courant, se relayant à chaque deux lieues qu'ils font en une heure. Fatigué de la lenteur avec laquelle je voyage, je sors vers quatre heures du fond de ma charrette pour faire à pied la dernière lieue qui me sépare de *Muddour*, où je ne trouve, ô douleur! qu'un vieux bungalow déserté, en ruine et en réparation! Mon fidèle Sébastien parvient à allumer un peu de feu dans la cour, où il me fait cuire deux œufs à la coque, j'ouvre une boîte de conserves et m'endors profondément pour la nuit entre quatre murs mouillés, sur un matelas déjà déchiré de tous côtés.

Mais depuis Bengalore nous ne cessons de nous élever par une pente graduelle, et le climat devient chaque jour plus tempéré. Je pars à quatre heures, le thermomètre étant à 20°, ce qui me semble maintenant froid. Déjeuner aujourd'hui à un bon bungalow, avec des poules à la chair toute noire, ce qui me fait craindre qu'elles ne soient mortes de choléra ou de mélancolie; les œufs se vendent trois sous la douzaine, et, charmé de mon gîte, j'y reste jusqu'au lendemain, Séringapatam étant encore trop éloigné pour que je ne ménage pas mes bœufs déjà très-maigris par le soleil.

1. Mangalore.

17. Parti à trois heures du matin, j'arrive juste au lever du soleil en face des murailles de cette ville à jamais célèbre; des cochons, chose étrange parmi des musulmans et des brahmes, m'accueillent avec joie dans les faubourgs peuplés, comme me l'apprend Sébastien, de *dhôbis* ou blanchisseurs, qui ne se font aucun scrupule de manger la bête immonde. Je passe sous des manguiers et des arbres superbes, arrivant ensuite à un vieux pont tortueux, mais solide comme les pyramides, très-élevé au-dessus des eaux du *Cauvery*, large, ici, de deux cents mètres au moins et plein de rochers que le courant couvre d'écume. C'est dans ce moment que le soleil me frappe horizontalement à gauche, les bords de la rivière à droite étant couverts d'une innombrable foule aux cent couleurs, lavant, faisant ses ablutions, priant et s'agitant en tous sens, pendant que les remparts, les grandes mosquées et les pagodes s'argentent de l'autre côté du pont au réveil du jour.

Jamais je n'avais douté que je trouverais ici un des meilleurs bungalows de la présidence, et que le premier venu pourrait me l'indiquer à l'instant même. Mais il n'en fut rien, et après avoir erré autour des murs comme doit le faire souvent l'âme désolée de Tippou, après avoir envoyé Sébastien en reconnaissance dans les profondeurs de la ville, j'appris à n'en plus douter qu'il n'y avait pas, et n'y avait jamais eu de bungalow à Séringapatam, où l'on ne stationne point généralement. Force me fut donc de m'arrêter, sur une immense place ornée d'une imposante pagode, dans une maison où le plâtre séculaire laissait voir à nu toutes les solives prêtes à tomber, espèce d'écurie ou de caverne que n'habitaient plus que des araignées et des scorpions, des rhumatismes et des fièvres. Mais quel ne fut pas mon étonnement et ma confusion lorsque j'appris que j'avais l'honneur de respirer dans les salles où s'était abritée la tête du grand Tippou lui-même aux jours de sa gloire! C'était ici

son propre palais! Quelles salutaires réflexions n'aurais-je pas faites au milieu de toute la pourriture qui avait succédé à tant de splendeurs, si l'heure bienheureuse, et plus souvent fatale, de mon premier repas n'eût sonné, en me rappelant à la vie réelle! En toute hâte j'envoyai donc Sébastien avec un cipahi explorer, dévaliser au besoin les marchés, pour venir en aide à un Européen malheureux. Ils restèrent deux heures dehors..., et ils m'apprirent en revenant qu'à cause d'une grande solennité religieuse qui avait jeté dans la ville deux fois plus de pèlerins qu'elle n'en pouvait contenir, trois fois plus qu'elle n'en pouvait nourrir, je ne pourrais, pour vingt francs me procurer une poule ou un œuf! Voyageurs de la Suisse et du Rhin, coureurs d'hôtels, savez-vous ce que c'est que voyager, et vous est-il jamais arrivé d'avoir à déjeuner de réflexions et de souvenirs historiques? C'est pourtant ce qui me serait infailliblement arrivé sans mon précieux dépôt de viandes conservées et de chocolat, dont, assis par terre, je me servis avec les seuls instruments que la bonne mère nature avait mis à ma disposition. Par pitié sans doute, le sort me réservait, au sein même des ruines moisies où j'étais blotti, un spectacle digne et capable de faire oublier momentanément la faim : car sur la *Maïdane*, ou grande place qui s'étendait devant le palais, se démenait en hurlant, se tordant la bouche et les bras, et encensant des idoles, une foule que je ne puis estimer à moins de dix mille personnes, habillées de vert, de rouge, bleu, jaune et blanc : c'était une mer inondée d'une lumière tropicale, qui la rendait presque trop éblouissante pour l'œil, une foule fanatique capable de faire croire un instant qu'il n'y avait plus au monde ni chrétiens, ni sens commun. Les uns tiraient la langue, les autres louchaient, tous suaient, criaient, remuaient, excepté les prêtres augustes qui portaient les idoles, tout à l'heure cachées dans les profondeurs de cette immense pagode entièrement couverte de

sculptures, véritable dentelle de pierre qui s'élevait à l'autre bout de la place, où elle avait bravé tant de boulets et vu mourir Tippou. Tout le monde sait, en effet, que c'est au pied des murs de Séringapatam que finit ce grand guerrier, le 4 mai 1799, dans le dernier assaut livré victorieusement par le général Harris. « Le carnage devint effroyable, dit le comte de Warren ; Tippou fut blessé un des premiers, et tout son monde se fit tuer autour de lui. Il était tombé sanglant sur le pavé de la poterne, quand un soldat du 12e régiment voulut lui arracher le collier de diamants qu'il portait au cou. Cet outrage ranima le sultan, qui, se relevant à moitié par un dernier effort, blessa grièvement ce soldat d'un coup de sabre à la tête. L'Anglais, à son tour, exaspéré par sa blessure, l'acheva avec sa baïonnette, sans savoir à qui il avait affaire. »

Après m'être rassasié, de près comme de loin, du grand festival hindou, où un Européen inspire toujours de la défiance, je pris un guide et m'en allai à pied, à midi, voir les tombeaux d'Haïder-Ali et de Tippou, situés à trois kilomètres de la ville actuelle. Mais avant de sortir des murs, je me fis montrer l'endroit où l'on dit qu'il fut tué ; puis je portai mes regards sur le triste ensemble de maisons serrées, de décombres plutôt, où de vieux arbres protégeaient encore de leur ombre cette ville ruinée, qui avait un jour contenu trois cent mille habitants, et qui aujourd'hui était réduite à quatre ou cinq mille. Le pays, aux environs, était brûlé, surtout au nord, du côté de la station de *French Rocks*, occupée jadis par un régiment français. Au midi, je cherchai en vain le profil des Nilgherries, qu'il me tardait vivement de voir. Reprenant ma course, je fis deux milles dans la poussière, laissai à gauche une chapelle catholique, et arrivai bientôt devant un arc de triomphe, formant l'entrée du *Lal-Bagh* (jardin rose) où une longue avenue d'immobiles cyprès conduisait au mausolée célèbre qu'un voya-

geur appelle « le plus beau monument qu'il ait vu dans l'Inde. »

Surmonté d'un dôme enduit de stuc, cet édifice a quatre portes en bronze, ornées de fleurs d'ivoire, avec des colonnes de hornblende, que l'on arrose tous les jours d'huile de coco pour les faire rester luisantes. A l'intérieur, on voit trois tombes côte à côte, celle d'Haïder-Ali au milieu, entre son fils et sa femme, couvertes de velours rouge. Le temple, ses annexes et le jardin, sont admirablement entretenus, et l'on croirait y respirer une atmosphère toute chrétienne, sans l'horripilation produite par la païenne harmonie qu'enfantent quelques musiciens nichés dans l'arc triomphal qui sert d'entrée. Comme pour montrer que la mort sait tout niveler, le sort a voulu qu'à quelques pas de là, quarante-six officiers et soldats anglais mêlassent presque leur cendre à celle des vaincus, autour d'un hideux obélisque élevé à la mémoire d'un officier plus brave qu'heureux, le colonel *Baillie*, cruellement mort dans les donjons de Séringapatam après avoir vu son armée détruite par Haïder-Ali.

En revenant de cette promenade, qui tint aussi du pèlerinage, j'insistai pour aller voir l'ancien castel de Tippou, habité ensuite par le duc de Wellington. Il appartient aujourd'hui à un riche Anglais, qui a eu le bon goût de le faire restaurer à neuf, et même de conserver leurs vives couleurs à des fresques plus que bizarres, représentant le brave de Lally, non à la tête des troupes françaises, mais les poussant devant lui comme des moutons pour consommer la déroute des bataillons anglais, où l'on voit des cous coupés, des jambes transpercées, du sang partout, et le colonel Baillie emporté en chaise à porteurs. J'aurais fait une étude plus approfondie (quoiqu'elle n'eût jamais pu devenir sérieuse) de cette œuvre d'art, si je n'avais su que ce petit Éden, avec ses jardins et son atmosphère embaumée, était le laboratoire des fièvres qui ont de tout temps désolé l'île de Séringapatam.

Prenant donc la fuite, je rentrai dans mon palais, fis atteler mes bœufs, et partis à trois heures pour Maïssour, éloignée de quatre lieues.

La gaieté régnait le long de cette blanche route, couverte d'une foule bigarrée qui revenait à pied, en riant, du festival du matin. Plus habillés qu'à Madras, à cause de la différence du climat et peut-être afin d'étaler les brillants tissus pour lesquels ce pays est célèbre, des milliers d'hommes et de femmes, présentant toutes les couleurs de l'iris, se ruaient comme un torrent sur la route de Maïssour, et couvraient les tertres d'alentour de leurs pittoresques avalanches. Au milieu de tout cela, passait quelquefois, comme un Léviathan, un chameau servant de malle-poste, ou quelque bœuf paresseux, monté comme un cheval par un jockey indigène. Les bœufs jouent un grand rôle dans ce pays : non-seulement ils servent à traîner les canons et les équipages des riches, mais on les monte, on les adore, et il n'y a que sur la table des affamés qu'ils ne paraissent jamais!

Et voici que droit au sud parut enfin la silhouette vaporeuse et tant désirée des monts *Nilgherries*, alors que mes pauvres bœufs, malgré la douceur relative du climat, courbaient la tête écrasés par le soleil, et que mon cocher, plus faible encore, s'affaissait en fermant les yeux devant l'insupportable éclat de la route. Encouragé et ranimé par la vue qui s'étendait devant moi, mes jambes redevinrent celles d'autrefois ; je marchai, pris le mors aux dents, et arrivai seul à pied au bungalow de Maïssour, situé à gauche, à l'entrée de la ville, parmi de beaux arbres et les plus beaux sites.

« Qu'avez-vous à manger? — De tout. — Quoi? — Des poulets. — Et après? — Rien. » Voilà le dialogue qui revient à chaque fois que l'on entre dans un bungalow dans ce pays, excepté quelques rares occasions, comme Maïssour, par exemple, où je mangeai un gigot de mouton sur une ·iette et avec une fourchette.

Mais des consolations plus sérieuses m'attendaient dans la rencontre que je fis de deux missionnaires français, appartenant aux « Missions étrangères » de la rue du Bac, qui envoient des apôtres aux quatre coins du monde, jusque dans les profondeurs de la Corée et de la Mandchourie. Touché de leur bonté pour moi, je fus aussi étonné de la richesse et des dimensions de leur église, ornée de deux tours, à la construction de laquelle le vieux rajah, grand admirateur des Français et de leur religion, avait contribué de sa bourse, pour près de quatre mille francs, donnant en même temps sept cent cinquante francs aux missionnaires pour leur presbytère. Ce qu'ils me dirent des naturels fut un peu moins désespérant que ce qu'on est habitué à entendre dans l'Inde. Les peuples du Maïssour ont quelque chose d'un peu plus honnête et de plus solide : ils sont bons et gais, mais d'invétérés mendiants et indolents. J'ai rarement été servi avec un zèle aussi désintéressé que par le vieux *pioun* du bungalow, qui était un fervent catholique et d'une activité peu répandue chez ses compatriotes. Là aussi j'eus le bonheur, dont j'étais privé depuis si longtemps, de jeter mes yeux sur un journal français, plus estimable par son style que par sa modération, mais le bienvenu cependant, *le Monde*, dont les deux prêtres me donnèrent une douzaine de numéros. Tout imbu jusqu'alors des idées anglaises sur la question italienne, je m'étonnai que des journaux si riches en pensées et en moyens d'arriver à la vérité, ne m'avaient jamais parlé du dévouement héroïque de tant de jeunes gens dont j'entendais parler pour la première fois, pour une cause qui, même en semblant perdue, méritait que l'on honorât et fît connaître ses martyrs. Il m'eût été certainement plus facile de voir le soleil pendant une éclipse que l'état réel de la France et du monde catholique au milieu des tempêtes sublimes de la presse anglaise et de tous ses vents contraires.

Ces réflexions faites, je louai une voiture attelée de bœufs pour aller voir le palais du rajah de Maïssour, et lui-même s'il était possible. Après avoir passé le mur d'enceinte et franchi deux kilomètres de rues fort peuplées, je me trouvai soudain devant un édifice en bois peint, tenant du gothique, du mauresque, du bizarre surtout, et couvert de couleurs. A la porte, se trouvaient beaucoup de cipahis plus déguenillés qu'ils ne le sont ordinairement, qui me firent, comme partout dans l'Inde, par une erreur flatteuse pour moi, le salut militaire, puis s'opposèrent à ce que j'allasse plus loin que l'entrée de la cour intérieure qui me parut très-vaste. Là je vis descendre vers moi un indigène richement mis, aux meilleures manières, qui me dit, dans l'anglais le plus pur, que si je voulais envoyer ma carte à Son Altesse, elle serait heureuse de me recevoir le lendemain, hospitalité que je trouvai large, s'adressant à quelqu'un d'absolument inconnu. Je saluai le « gentilhomme de la chambre, » mais voulant repartir le soir même, je déclinai son offre en demandant seulement la permission, qui me fut sur-le-champ accordée, de visiter la ménagerie du rajah. Je ne crois pas qu'il en existe d'aussi riche en gros animaux ; outre une douzaine d'énormes éléphants, il y avait treize tigres, dont un, pris dans un village où j'allais passer, avait, n'en déplaise aux incrédules, la taille d'un taureau ; je défilai successivement devant une caserne ou plutôt un hôpital (car les bêtes étaient sales et tristes) contenant des rhinocéros, des bisons, des ruminants de toutes les espèces, etc. Je me demandai pourquoi tant de luxe chez un malheureux souverain dépossédé, criblé de dettes malgré les cinq millions dont la Compagnie lui fait annuellement hommage, et prince seulement de nom? Pourquoi conserver toutes les formes et les appareils de la royauté, lorsqu'un diplomate étranger, avec quelques officiers, gouverne tous vos États, vous saluant, comme par moquerie, du titre d'Altesse? Ces tristes reje-

tons de races royales ne sont plus que des comédiens chamarrés d'or, à qui on a appris leur rôle, en les aidant d'un souffleur, et qui joueront la farce jusqu'à ce que le public les ait chassés à coups de sifflet. On les manie, on les déplace comme les pièces d'un jeu d'échec, et les peuples qu'ils gouvernaient s'inquiètent si peu de leur sort qu'ils ne regardent pas l'échiquier où se joue la partie, véritables mannequins qui se laisseraient enterrer eux-mêmes comme le carnaval !

La visite des bazars, riches en toutes sortes de graines, en cannelle, en aromatiques cardamomes, poivre, café, en soieries, en bois de teck et de sandal, compléta cette journée passée dans la ville la mieux posée de tout le Maïssour, qui n'abonde pas souvent en beaux sites. Entourée de murs, elle peut contenir quatre-vingt mille âmes, parmi lesquelles une douzaine d'Européens tout au plus, dont un, le « *résident,* » ou ministre plénipotentiaire, habite au sommet d'une colline voisine, haute de trois cents mètres, où déjà le climat est tout autre qu'en bas. On m'a aussi parlé vaguement d'un bœuf en pierre construit sur cette élévation, dont les proportions lui mériteraient une place auprès du sphinx. Quant au climat, il est tempéré sans doute, mais le soleil y est encore brûlant, les fièvres sont fréquentes et l'eau est dangereuse à boire. Afin de ne pas m'exposer, par l'inaction, à tomber malade ou à perdre une patience qui devenait de plus en plus nécessaire, j'allai prendre congé des deux missionnaires, regrettant de ne pouvoir me trouver à la messe un dimanche pour voir une congrégation indigène et entendre la musique des cipahis, qui sont tout fiers de jouer dans nos églises. Reprenant ma vie vagabonde, je m'avançai solitairement vers les Nilgherries, groupe aux teintes bleues qui s'élevait à l'extrémité de mon horizon, où bientôt je n'entendis plus rien que le bruit strident des roues de ma charrette et le ronflement de mon domestique vaincu par la chaleur.

CHAPITRE XXXVI.

Montée aux Nilgherries. — Description de ces montagnes. — Longue et brûlante descente sur les plaines de Coïmbatour. — Fatigues et privations. — Arrivée à Salem.

S'il est une partie de mes voyages dont le souvenir soit plus brillant et mieux enluminé qu'un autre, et que je me plaise plus à raconter, c'est assurément celle dont il s'agit maintenant; je songe avec bonheur à ces temps où, pendant des mois entiers, aucun nuage ne passa sur mon ciel, où, en me livrant chaque soir, sous une atmosphère attiédie, à un sommeil que j'avais laborieusement gagné, j'étais toujours sûr de voir reparaître le lendemain matin, joyeux et brillant, l'astre fidèle qui ne se prodigue pas ainsi à nos climats. Même en recueillant alors comme une amie quelque pensée fugitive qui me reportait aux bords aimés de l'Adour, je gardais, je prenais de plus en plus un vif attachement pour la vie nomade lorsqu'elle s'écoule sans traverses. Si je n'avais pas d'amis, mon âme tranquille n'avait pas de plaies à guérir, et jamais ma santé ne fut aussi parfaite que lorsque, marchant sans cesse au soleil, avec une nourriture toujours précaire, je semblais tout faire pour la ruiner. Quoique le pays que je traversais fût presque repoussant de laideur, la lumière qui l'inondait sans cesse m'y faisait trouver des charmes, et la patience nécessaire pour n'avancer que d'un mouvement presque imperceptible : mes

nuits étaient fraîches, les bungalows bien construits et situés sur des éminences d'où l'on dominait tous les environs; enfin, j'approchais d'une superbe région de forêts qui s'étendaient en les drapant comme un manteau, sur les flancs de plus en plus distincts des Nilgherries.

Après Maïssour, je ne vis plus de palmiers; un grand vent se leva sur le plateau presque vide où je cheminais, l'air devint très-élastique, et lorsque, vers le soir, j'avais trop frais par instants, je n'avais qu'à chercher un arbre et à me mettre dessous; car j'ai souvent remarqué dans l'Inde que la nuit la température restait toujours très-élevée sous les branches des gros arbres, comme si leur voûte de feuillage tenait captif, en l'empêchant de remonter, l'air échauffé pendant le jour. C'est ainsi qu'au Bengale, dans les nuits froides de décembre, on trouve, en rentrant sous sa verandah une atmosphère d'au moins dix degrés plus chaude que celle du dehors, où le soleil a pourtant brillé toute la journée, parce que là elle est emprisonnée et ne peut obéir aux lois de la gravité.

Le 20, je m'éveillai encore avec un grand vent, la température étant, à six heures du matin, de 27°, et ne dépassant pas 31°, pendant toute la journée. Je marchai presque tout le temps, mon domestique ne pouvant se lasser de dormir. Après avoir vu quelques antilopes peu timides, je m'arrêtai pour la nuit au gros bourg fortifié de *Goundelpett*, autour duquel les tigres rôdent aussi familièrement que des chats. Comme à l'ordinaire, je trouvai un excellent bungalow, mais absolument rien à manger. Les Nilgherries, éloignées seulement de quelques lieues, formaient maintenant un imposant panorama, où la nuit je vis briller la lueur rouge des *bushfires* ou feux des forêts.

Le 21, je commençai à m'élever sérieusement sur des pentes assez fortes, entrant dans d'épaisses forêts de bambous, avec une température, à six heures du matin, de 16°.

Ces bambous, flexibles comme des roseaux, malgré une épaisseur d'un pied à la base, lançaient leurs gerbes, dépouillées par la calcination, jusqu'à une hauteur de vingt mètres, et je fus étonné de découvrir qu'ils n'étaient pas creux, comme tous ceux que j'avais vus jusqu'ici. Leur poids était même très-grand. Ils fumaient de toutes parts, en proie à un universel incendie qui s'était développé sans la main de l'homme. En effet, on ne peut plus aujourd'hui douter de ce fait, que les grandes forêts des tropiques prennent feu toutes seules, lorsque après une très-longue sécheresse une grande brise vient à souffler et à produire une violente friction entre leurs branches.

Trouvant un petit bungalow perdu sur une clairière au milieu de ces bois, je pris un peu de nourriture à l'aide de mes boîtes, qu'accompagna une eau bourbeuse, obtenue en épongeant de la boue. Les voyageurs n'en boivent jamais et ont soin d'emporter leur eau dans des bouteilles lorsqu'ils traversent sans s'y arrêter cette zone de forêts malsaine et dangereuse sous tous les rapports ; mais je ne le savais pas, et dus me résigner à avaler une espèce de fange. Comme pour insulter à ma détresse, quoique à vrai dire la nouvelle me remplit d'une indicible joie, on m'annonça que je n'avais qu'à m'éloigner de cent mètres du bungalow pour être à peu près sûr de trouver quelque tigre. Mais avec une canne pour toute arme, je ne crus pas devoir me présenter, et j'attendis qu'on me fît la première visite.

C'est ce qui ne manqua pas d'arriver le soir même, au hameau de *Tippaconda*, lorsque les hôtes du bois eurent appris qu'un illustre voyageur venait s'endormir parmi eux sans douter de leur hospitalité. Je trouvai là une petite rivière cachée sous les bois, croupissante, noire et endormie, bordée d'une douzaine de huttes d'où presque chaque nuit quelque chien disparaissait dans la gueule d'un tigre ; aussi était-il impossible d'y avoir des vaches. Jamais, pour cette

raison, ainsi qu'à cause des fièvres mortelles qui y règnent, et de l'eau presque aussi dangereuse que l'on y boit, un voyageur européen ne couche ici; il ne s'y arrête même pas. Du reste il n'y a pas de bungalow; il n'y a qu'un taudis humide dont pas une porte ne ferme, sans chaise et sans lit pour ceux qui pourraient se trouver anuités. Il fallait bien cependant y attendre le matin, mes bœufs étant épuisés par une ascension de trente kilomètres; c'est le cas de dire que j'étais venu ce jour-là, non à crève-cheval, mais à crève-bœuf. J'assistai, pour conjurer toute pensée sinistre, au souper d'un énorme éléphant, qui me laissa manier sa trompe comme s'il avait oublié sa force; puis, la nuit s'étant bien faite, poussé par une curiosité aveugle, je ne pus résister au désir d'aller flâner seul avec ma canne dans la forêt, jusqu'à deux ou trois cents mètres du bungalow, m'attendant à voir derrière chaque tronc une paire de yeux tout verts et phosphorescents. Mais les habitants du village et Sébastien ayant couru après moi pour me supplier avec instance de revenir, je rentrai sous le toit infect où j'allais me livrer à un bienheureux sommeil. Je dis bienheureux, parce qu'au milieu même de tant de sujets de sollicitude, je chantais, en sentant la parfaite liberté qui m'avait mené ici; puis, prenant un journal pour assiette, un morceau de bambou pour cuiller, mes doigts pour fourchette, et ma malle pour siége, je me mis à dévorer avec un appétit presque sauvage ce qui restait au fond de ma boîte de conserves ouverte le matin.

Soudain tout le hameau se remplit de hurlements comme si les maisons avaient pris feu, les chiens aboyèrent en courant ils ne savaient où, et mes bœufs, occupés à manger leur paille, frissonnèrent des pieds à la tête. Un tigre royal était là, à quelques pas, se promenant à la recherche d'un chien, sans s'occuper de tout l'effroi qu'il causait. Légèrement glacé par cette apparition, j'avançai magistralement

jusque sur le seuil de ma porte, une chandelle allumée à la main, ordonnant en même temps à mon cocher de mettre le feu à de la paille, car c'était droit sur nous que les habitants effrayés chassaient le monstre de la voix et du geste. Au même moment toutes les branches craquèrent à côté de moi, un rugissement excessivement sourd en sortit, et en quelques bonds l'ennemi rentra chez lui. Je sais que les chasseurs de tigres, dont l'Inde est pleine, souriront à cet épisode et s'étonneront même que je l'aie mentionné, tellement la chose leur eût paru simple et familière; mais blotti au fond d'une forêt, la nuit, sans un Européen à dix lieues à la ronde, condamné à coucher dans une chambre dont les portes n'avaient jamais eu de serrure, je ne crains pas d'avouer que mon système nerveux fut ce soir-là légèrement surexcité, quoique après tout je dormisse comme je l'eusse fait à l'hôtel du Louvre, ayant barricadé mes portes avec mes bagages. Quant à la question des fièvres, tellement fatales dans ces forêts qu'un Européen croirait s'exposer à une mort presque certaine en y passant quelques heures de la nuit, je fus bien obligé de ne pas même y penser, et je ne m'en trouvai pas plus mal.

Puisque je suis arrivé à la base même de ces montagnes, qui n'ont jamais, je crois, été décrites par un voyageur français, je pense que l'on me pardonnera de m'y étendre un peu au long. Les *Nilgherries* (montagnes bleues) ne sont pas une chaîne; c'est un groupe isolé s'élevant abruptement des plaines jusqu'à près deux mille mètres, si abruptement que, du côté de l'ouest, une pierre qu'on aurait laissée tomber de leur cime toucherait à peine la terre pendant une chute de dix-huit cents mètres. Ce groupe, formant à son sommet un bassin ondulé entouré partout de pics très-élevés, n'a que vingt lieues dans sa plus grande longueur, du nord-est au sud-ouest, à peine la moitié du nord au sud, et contient les montagnes les plus élevées

de l'Inde au sud de l'Hymalaya. Assis sur une base de syénite trop dure pour servir à la construction, contenant beaucoup de fer et quelques traces d'or, il se compose dans ses hautes régions de quartz et de plusieurs espèces de grès, que couvre un sol excessivement riche en plantes de toutes sortes. Outre le froment, l'orge et l'avoine, tous les légumes et tous les fruits de l'Europe, on trouve à différentes hauteurs des plantations de café en abondance, beaucoup de plantes alpestres, un *rhododendron arboreum* dépassant en hauteur ceux même de l'Himalaya, puisqu'il atteint la taille d'un petit chêne, quelques camphriers, des bois de techs, etc. Et ces richesses sont rehaussées par une faune encore plus variée s'il est possible, contenant presque tout ce qui respire entre la patrie de l'éléphant et celle du chamois : le bison, l'ours, le tigre, le sanglier, le cerf, tous les reptiles et oiseaux imaginables s'y trouvent; il n'y a que les poissons qui soient rares, grâce au manque de rivières profondes et de lacs. Quel pays, je le demande, autre que l'Inde, pourrait étaler un tel luxe de produits naturels? N'importe où l'on ait été, on ne sait pas combien la nature peut être féconde et belle jusqu'à ce qu'on ait vu l'Inde. Toute la splendeur tropicale et les pompes hyperboréennes, toutes les productions de la terre, tous ses climats, tous ses animaux, tout ce qu'elle contient de plus délicat, de plus grandiose ou de plus terrible, se trouve non-seulement entre les cimes de l'Himalaya et le cap Comorin, mais quelquefois sur la même montagne! Sur les Nilgherries il n'y pas de neige, mais on y rencontre presque tous les climats suivant la hauteur. Déjà, au bungalow de *Sigór*, à 1200 mètres d'élévation et par 12° de latitude, je trouvai une cheminée dont la seule vue me réjouit le cœur. Cependant à trois heures de l'après-midi il faisait encore 29° degrés à l'ombre.

Le bungalow étant désert, je m'affligeai de voir combien

je dépendais de Sébastien, car s'il lui prenait la fantaisie de me laisser seul, je ne pourrais me faire comprendre en langue tamoule, ni acheter des vivres au bazar, ni faire cuire quoi que ce soit. J'eus donc le plus grand soin de le ménager, et le laissai toujours, contrairement à l'usage, monter dans ma charrette.

Ici la montée devenant très-rude, on m'attela quatre bœufs pour faire les sept kilomètres qui me séparaient du prochain bungalow; l'air étant vif, je n'hésitai pas à faire à pied cette ascension, regardant bien en face un soleil qui commençait à devenir moins redoutable. Des six *pas* ou *cols* qui mènent dans le bassin élevé formé par ces montagnes, celui-ci, appelé col de *Sigór*, était en même temps le plus court et le moins roide à gravir, paradoxe qu'explique la grande hauteur des plaines du côté du nord. La pente maximum était d'un pied sur neuf, généralement d'un sur douze, soit, en moyenne, 9 pour 100.

Laissant mes quatre bœufs traîner lentement leur charge et Sébastien faire les frais de conversation avec mes deux conducteurs, faire même le savant, comme voyageur revenu de Chine, je retrouvai mes jambes pyrénéennes et m'élançai avec élasticité sur les longues pentes d'une route mieux ménagée qu'entretenue, où chaque nouveau zigzag amenait de nouvelles perspectives et un climat plus froid. Dans les ravins où murmuraient des torrents, des oiseaux de toutes les couleurs échappés à la torpeur des basses régions, voltigeaient en gazouillant dans le plus riche feuillage; l'air était d'une pureté, d'une transparence merveilleuse; mes poumons, rendus à l'activité, laissaient déborder leur énergie; plus jeune, plus fort et plus heureux à chaque cent mètres d'ascension, c'est l'air natal lui-même qu'il me semblait respirer à mesure que des bouffées de vent froid balayaient plus rapidement mon front, et que je voyais au nord, où la vue devenait incommensurable, l'horizon embrasé du Maïs-

sour avec ses forêts enflammées par le soleil, s'affaisser et se voiler graduellement sous un manteau de pourpre, de vapeur et de feu. Bientôt j'entendis et vis bondir une blanche cascade, entourée des arbres de l'Europe, près du haut de laquelle souriait à tout voyageur un charmant bungalow, blanc et coquet, surplombé par des escarpements que l'air raréfié et la nuit faisaient briller comme de l'acier. O bonheur! Il me fallut là, par 11° de latitude et dans toute l'ardeur de la canicule, faire allumer un grand feu, couvrir mon lit de trois couvertures, et mettre trois ou quatre plats de viande succulente sur ma table pour fêter la régénération de l'organe le plus vital et le plus éprouvé de mon économie! Je l'ai dit et dois le redire, c'est une volupté sans pareille que de s'élever sur les montagnes tropicales, des lieux où la vie était un fardeau à ceux où la maladie et la mort semblent impossibles, tellement est subite et violente l'explosion de toutes les forces. L'esprit lui-même sort du tombeau, le cerveau devient une fourmilière de pensées heureuses, et, sans craindre d'en chasser l'intelligence, on s'en va le matin, à midi, à toute heure, respirer au milieu des champs, à la face du soleil. On ne peut pas plus rester tranquille qu'un mort rendu par quelque miracle à sa famille; on livre la guerre aux papillons, on va flairer toutes les fleurs, l'oreille trouve les sons plus sonores, et non content de marcher, on voudrait, léger comme l'hirondelle, traverser l'espace sans y laisser de bruit; la mémoire aussi se repeuple dans ces hautes sphères, surtout celle qui dans presque tous les pays peut recueillir quelque heureux souvenir; souvenirs d'Europe et de vie champêtre, où l'air chargé des mêmes parfums nous forçait à bénir l'existence; même aspect de rochers, même désir de gravir d'innaccessibles sommets, rien ne manquerait au bonheur et aux illusions du voyageur qui croit retrouver sur de lointaines montagnes tout ce qui ornait sa

patrie, si en regardant autour de lui il y retrouvait aussi les mêmes précieuses fleurs de l'amitié ! Mais le voyageur, toujours le bienvenu s'il le mérite, passe sa vie à s'enlacer à tous les arbres et à tous les murs, en attendant que le premier souffle de vent l'en arrache ; on lui fait partout un nid, où, moins fidèle que l'oiseau, il ne doit point revenir, et le moment arrivera enfin où, hanté la nuit et le jour par d'inquiètes pensées de sa patrie, il lui faudra répondre à ce touchant appel.

Telles étaient à peu près mes réflexions le soir où je m'endormis au bruit des cascades au bungalow de *Kilhutty*, où en consultant, comme dernier acte de la journée, mon thermomètre, je trouvai la température à 19°, la hauteur au-dessus de la mer étant de 1700 mètres.

Ce bungalow était bien monté, mais très-cher; aussi le signalai-je dans le livre des voyageurs avec des remarques assez ironiques, que je fus bien étonné de trouver, plus tard, publiées, mais tout autrement que je les avais écrites, dans le *Bengalore Herald*.

Le lendemain, 23, je partis à pied, laissant le soin de mes bagages à Sébastien, pour achever l'ascension du col de Sigôr, qui me dominait encore de plus de 400 mètres. La lumière, dans ces hautes régions, prend, sous les tropiques, un éclat insupportable, probablement parce qu'il y a moins d'air pour l'absorber à son passage à travers l'espace : il en est de même de la chaleur, autre paradoxe, vu l'abaissement de la température sensible. Ce que je veux dire, c'est que l'action *directe* des rayons solaires, abstraction faite des molécules et des masses d'air qu'ils ont chauffées, est extrêmement forte, précisément parce qu'il y a moins de chaleur absorbée par l'air lui-même à cause de sa raréfaction. Quand même je n'en aurais pas d'autre preuve, en voici une bien suffisante : c'est que pendant plus de six mois je m'étais promené sans parasol sur les plaines, la fi-

gure exposée au plus ardent soleil du monde, sans être sensiblement brûlé ou noirci; là, la chaleur *pénètre* plutôt qu'elle ne *brûle :* on est au contact d'un air chauffé au suprême degré, dont les lourdes bouffées envahissent, en y portant la mort, le cerveau, le foie, l'estomac, et s'infiltrent jusqu'à la moelle des os sans produire d'action extraordinaire à la surface; mais sur les montagnes, c'est tout le contraire : ce n'est plus de l'air chaud que l'on reçoit la chaleur, parce qu'il y en beaucoup moins, c'est le rayon venu directement du soleil qui vous frappe en passant librement entre les molécules d'air beaucoup plus dispersées; aussi la chaleur agit-elle plus vivement à la surface, et calcine-t-elle bien vite la peau qui tombe après s'être horriblement noircie : c'est ce qui m'est arrivé sur toutes les hautes montagnes, et jamais au niveau de la mer, même en pleins tropiques. C'est ce qui fait aussi que sous les tropiques, aux plus grandes hauteurs, alors même qu'il gèlerait à l'ombre, on ne serait pas à l'abri des coups de soleil; ceci n'est pas seulement de la théorie, c'est malheureusement confirmé par l'expérience : si on n'y est pas si sujet que dans les plaines, c'est qu'il y règne généralement du vent qui ne laisse pas accumuler de chaleur dans un endroit donné. Puisque, d'ailleurs, je suis sur ce sujet, je ferai bien de remarquer qu'il en est exactement de même pour le froid. En effet, à cause aussi de la raréfaction de l'air, la radiation est très-augmentée sur les montagnes; elle est si forte et refroidit si vite la terre et les plantes, qu'on y voit souvent le sol et les ruisseaux gelés quand, à hauteur d'homme, il fait encore six degrés au-dessus de zéro. Il est donc vrai qu'à Outacamund, sur les Nilgherries, la température ne descend jamais à glace, et que cependant il gèle fortement tous les hivers, au point que les ruisseaux sont pris.

Pour moi, tout en sentant que le soleil était maintenant

sans danger, en ce qu'il ne pénétrait plus tout mon système, jamais je ne l'avais trouvé si brûlant que dans la dernière partie de mon ascension au col de Sigûr, ou j'arrivai vers onze heures, ébloui de lumière et nageant dans la sueur.

Ce col est élevé de 2200 mètres au-dessus de la mer, c'est-à-dire soixante mètres au-dessous de la ville d'Outacamund, située à six kilomètres plus au midi. Dès qu'on l'a passé, les plaines n'existent plus : on est sur un plateau très-ondulé où l'on pourrait vivre et se promener pendant vingt ans sans jamais les revoir, tellement ce petit monde en est complétement séparé. On a devant soi un horizon accidenté par des monticules très-arrondis, très-semblable à une mer houleuse, borné de toutes parts par une chaîne de pics bien déchirés, auxquels on donnerait tout au plus 300 mètres de hauteur, mais qui, par le fait, en ont, quelques-uns du moins, près de 3000. Des bouquets d'arbres, attachés çà et là aux flancs de ces mamelons, paraissent comme des taches noires sur un fond brun, rappelant un peu les paysages de l'Australie : un vent sec balaye l'atmosphère en sifflant, et, tant soit peu transi par un aussi subit changement de température, on arrive, par une excellente route de voiture, parmi les pins, les cyprès, les chênes et les acacias d'Australie, au vallon multiple et profond où sont groupées les maisons d'*Outacamund*.

S'il n'y a pas à Outacamund de bungalow de voyageurs, il y a, en revanche, un excellent hôtel où pour le prix, modique dans l'Inde, de douze francs par jour, on est parfaitement logé et nourri; c'est celui de *Dawson*. Des tapis, du papier aux murs, des cheminées, choses dont on avait perdu l'habitude dans les plaines, on y retrouve tout ce que l'on entend en Europe par de bons appartements. J'y fis bien vite la connaissance de quelques Anglais invalides

envoyés là pour guérir leur foie malade, et me joignis aussitôt à eux pour faire une promenade d'exploration fort agréable, s'il avait fait un peu moins froid. Le thermomètre marquant 13°, il me semblait qu'il gelait comme le matin de mon arrivée à Moscou. Nous allâmes d'abord visiter une bibliothèque publique assez bien fournie de livres et de journaux, puis nous nous promenâmes sur une belle route carrossable, aux bords d'un lac artificiel entouré de mamelons verts, aux anses profondes et tranquilles, où se réfléchissait le ciel le plus bleu que l'on puisse voir; ce lac a onze kilomètres de tour.

Mais de tous les nombreux et grands bâtiments entourés de jardins qui couvraient ces coteaux, celui qui me frappa un des premiers, parce qu'il était visible de partout et que la croix brillait à son faîte, ce fut l'église catholique, où j'allai le lendemain matin entendre la messe dite par un prêtre français. Il y avait beaucoup d'indigènes, et parmi eux plusieurs représentants d'une race aussi singulière que belle qui habite la partie élevée des Nilgherries, dont les flancs sont peuplés de races diverses s'approchant de plus en plus des Hindous à mesure que l'on descend. C'étaient des *Todas*, sur l'origine desquels, malgré tout ce qui en a été écrit, on ne sait encore rien de bien certain. C'est un peuple exclusivement pastoral qui n'élève que des buffles, et n'a aucun respect pour le bœuf, comme les Hindous, qui n'ont rien de commun avec lui. Sa religion n'a nulle analogie avec le brahmanisme, ni le bouddhisme, ni le mahométisme, encore moins avec le christianisme; le Toda salue seulement le soleil levant et croit que l'âme après la mort s'en va dans l'*Om-Norr*, ou « Grand Pays », dont il ne sait absolument rien. Sa langue est encore plus bizarre que sa religion, car elle ne ressemble à aucune langue asiatique et n'est qu'orale, n'ayant pas une seule forme d'écriture. Les Todas sont en quelque sorte les

« Basques » de l'Asie, quant au mystère qui plane sur leur origine et celle de leur langue.

Au physique, ils sont très-grands, très-chevelus et très-barbus, ne portant rien sur la tête. Ils ont le port majestueux, quoiqu'ils soient toujours prêts à rire et, les jeunes femmes surtout, à entrer en conversation avec un étranger. Ils sont blancs, ont la figure intelligente, le nez romain, et sont d'une saleté révoltante. Leurs huttes, où l'on ne peut entrer qu'en rampant, sont pauvres, mais toujours heureusement situées au flanc d'une colline ou près d'un bois. Malgré l'incontestable beauté de leurs femmes, dont la chevelure est superbe, elles sont, à mon avis, avec toute leur vivacité et leur enjouement, bien inférieures aux jeunes Indiennes, dont elles n'ont ni la flexibilité ni la grâce naturelle, ni la distinction des allures. Je me hâte cependant d'ajouter que ce n'est pas l'opinion de tout le monde. Du reste, je ne vis en tout qu'une vingtaine de Todas, établis près de l'hôtel, à qui je ne trouvai pas ce noble désintéressement que l'on suppose devoir toujours être l'apanage de l'homme inculte et primitif. Ils savaient parfaitement ce que c'était que la monnaie, quoique aucune offre ne pût les décider à nous laisser entrer dans la hutte servant de chapelle, où un de leurs prêtres chantait tout seul en se barbouillant de plâtre, l'unique vêtement qu'il portât.

Quel agrément que de pouvoir sortir à toute heure, d'éprouver le besoin continuel de faire de l'exercice, et de trouver, sous un soleil absolument vertical, le climat des automnes de l'Europe! C'est un fait ignoré du monde, mais qui est aujourd'hui mis hors de doute, qu'il existe, par 11° de latitude, un climat tout à fait exceptionnel quant à l'égalité de la température. Et ici je puiserai les chiffres qui me serviront de preuve dans l'excellent ouvrage du docteur Baikie, édité et refondu par M. Smoult, qui, comme je l'ai dit, m'en fit hommage à Calcutta.

A Outacamund, si l'on compare la plus haute température de tous les jours d'une année, on trouve que la différence ne dépasse jamais 5 degrés centigrades, et le résultat de sept années d'observations a prouvé qu'entre la plus grande chaleur du jour et le plus grand froid de la nuit, la différence de température ne dépasse jamais, en vingt-quatre heures, 12°.

La plus basse température que l'on ait observée sur les Nilgherries a été de 4°, la plus élevée de 25°, et la température moyenne, qui est à Madras de 30°, à Londres de 10°, y est de 14°. Voilà pour ce qui regarde l'*uniformité* du climat. Mais quant à sa beauté, on peut avancer hardiment que c'est un des plus beaux climats du monde. En effet, quoique exprimée en pouces d'eau, la quantité de pluie qui tombe annuellement soit énorme, presque triple de celle qui tombe en Angleterre, c'est parce qu'il en tombe infiniment plus à la fois, et il y a en moyenne deux cent quarante jours par an de parfaitement clairs.

Dans un pays comme l'Inde, où les régiments européens sont souvent décimés dans une année, et d'où le retour en Europe est si cher, on ne saurait exagérer l'importance et l'inappréciable avantage d'avoir à sa portée un pareil climat. Si les Nilgherries étaient mieux connues, si on savait combien elles sont accessibles, on ne pourrait plus affirmer « qu'un officier anglais qui sert un an au Bengale court autant de risques pour sa vie que dans trois batailles de Waterloo. » Je ne doute même pas que dans l'intérêt de presque toutes les sciences naturelles et de la photographie, elles ne méritent qu'on vienne d'Europe les visiter comme un des endroits les plus curieux du globe.

Les plantes qui, à moi qui ne suis point botaniste, parurent toujours les plus étranges, étaient ces gigantesques rhododendrons couverts de fleurs rouges, dont on aurait pu faire une belle avenue de parc. Il y avait aussi des roses

innombrables et plusieurs espèces de *lobelias*. Le surlendemain de mon arrivée je me mis en devoir de gravir une colline escarpée qui se dressait derrière l'hôtel; mes jambes étaient redevenues de fer, mais, par une raison que je ne pouvais m'expliquer, des efforts que je n'eusse pas considérés comme violents en Europe me mettaient immédiatement hors d'haleine; c'est alors que je me souvins de ce qu'on oublie trop souvent à Outacamund, qu'étant à deux mille mètres d'élévation, et le mercure du baromètre y marquant toujours plusieurs pouces au-dessous de « tempête », il était physiquement impossible de prendre le galop sans que la respiration en fût aussitôt altérée. Arrivé au haut de la colline, après une ascension d'un quart d'heure, je me trouvai comme par enchantement au sommet d'un pic de 2400 mètres, d'où je voyais çà et là des échappées des plaines du Maïssour, vaste fournaise qui fumait de toutes parts au plus brûlant soleil du monde.

Je ne pouvais plus maintenant rester tranquille; après déjeuner j'allai chez le capitaine Begbie, pour qui M. Smoult m'avait donné une lettre, et qui logeait à une lieue de chez moi, au pied d'une montagne appelée *Dodabett*, qui domine la ville, son lac et tous ses vallons directement à l'est. Ne l'ayant pas trouvé, je montai sans savoir la route, ignorant même alors que les tigres la fréquentaient, à l'assaut de cette montagne, qui me coûta pas mal de forces. Mais je n'aurais pas regretté ma peine si j'avais dû monter douze heures pour atteindre ce point. Perché comme un aigle à 2677 mètres au-dessus du niveau de la mer, à 1800 au-dessus des plaines immenses de Coïmbatour et de Maïssour, je me trouvais sur la cime la plus élevée de l'Inde, au sud de l'Himalaya. Ce vague horizon était si chaud que la terre, même sans nuages pour la couvrir, semblait ensevelie à l'est, au nord et au sud, sous une vapeur veloutée comme celle qui sortit des soufres de Sodome et de Gomorrhe. En regardant

à l'ouest, je ne me trouvais plus que sur une modeste colline de 400 mètres, au pied de laquelle dormait en paix la riante ville d'Outacamund avec ses cyprès, son lac et ses pins; plus loin, c'était le plateau des Nilgherries, moutonnant comme la mer, et terminé de toutes parts par une muraille de pics fantastiques, près du dernier desquels paraissait le *Ghât* ou col de *Sispara*, où le sol semble manquer subitement sous les pas en s'affaissant à pic de 6000 pieds sur la mer du Malabar.

Le vent était tellement violent que je dus prendre refuge dans un observatoire en ruines, où l'on n'observe aujourd'hui que les noms de personnages plus vagabonds que des comètes, et des têtes encore plus échevelées dessinées au crayon ou au charbon. Dans la suite on en dira sans doute autant de moi, qui ai tant chargé de montagnes et d'édifices d'avertir le passant qu'ils avaient eu l'honneur de me porter avant lui. Puissé-je du moins avoir laissé d'autres souvenirs que ces monuments de ma vanité dans tous les lieux où j'ai passé!

Le lendemain 27, je fus éveillé par le capitaine Begbie lui-même, qui venait m'offrir un cheval pour faire, avant déjeuner, le tour du lac. Partout on défrichait un sol des plus riches, où l'on pouvait faire jusqu'à quatre récoltes de pommes de terre, et où je reconnus, à côté des rhododendrons, bon nombre d'arbres d'Australie, au pied desquels la terre était rouge de roses sauvages.

Ayant fait la connaissance de Mme Begbie et du docteur Bowstead, grand tueur de tigres, nous fîmes le même jour un pique-nique à la cascade *Kataïri*, située à trois lieues sud-sud-est d'Outacamund, à une hauteur approximative de 1500 mètres. Nous dûmes donc descendre beaucoup et rentrer d'une manière bien sensible dans les régions chaudes. Une excellente route de cheval conduit jusqu'à un kilomètre du pied de la chute, qui, s'élançant à travers un

majestueux entourage de rochers et d'arbres, peut avoir 150 mètres de hauteur. Quelque difficile qu'il fût d'arriver jusqu'à son pied, grâce à une forêt de ronces et d'épines, je tentai l'expérience avec le docteur Bowstead, et nous finîmes par arriver, à la sueur de notre front, non-seulement au bas de la cascade, mais jusqu'à moitié de sa hauteur. Malgré mon admiration pour le panorama des plaines que nous dominions de cette gorge élevée, je fus saisi d'une certaine horreur lorsque l'œil exercé du docteur découvrit, à côté de traces de sang toutes fraîches, l'empreinte bien marquée des pieds d'un léopard qui avait laissé là des preuves encore plus indubitables de son passage; vue nullement rassurante, même pour celui qui s'était tant de fois victorieusement mesuré avec ces terribles adversaires, bien plus redoutables que le tigre lui-même à cause de leur incroyable agilité, leur faculté de grimper aux arbres, et un courage qui n'est égalé que par leur cruauté. Enfin, nous ne vîmes pas le coupable, et remontâmes à Outacamund, tout prêts à faire le plus grand honneur à l'excellente table du capitaine Begbie.

Après cela, je ne fis plus aux environs qu'une promenade à une cave de médiocre beauté, nommée, non sans raison, « la Cave du tigre », toute fleurie qu'en fût l'entrée. Le 1er mars, jour anniversaire de mon arrivée à Péking, je me préparai à redescendre de ces hauteurs, où, en quelques jours, j'avais rajeuni d'un an. Ne voulant pas revenir sur mes pas vers le nord, je me décidai à gagner l'est par le col de *Counour*, d'où je descendrais sur les bas-fonds du Coïmbatour.

Outacamund est une des quatre villes construites à différentes hauteurs sur les Nilgherries, les trois autres étant *Counour* (1840 mètres au-dessus de la mer), *Kotergherri* (1960 mètres), et *Jackatalla* (1850 mètres), toutes étant accessibles par des routes carrossables, quoique celle qui mène au col de Counour soit parfois excessivement roide.

Outacamund, par sa position élevée, est naturellement la plus froide de ces villes, dont son étendue et sa position centrale sur le haut plateau la rendent aussi la capitale. Sur ses routes bien ferrées, tournant dans tous les sens entre les vallons, ou montant à chaque instant sur les monticules du sol le plus tourmenté, on voit galoper des amazones guéries en quelques semaines de leurs maladies de foie, des officiers redevenus actifs, et aussi des attelages de bœufs tout fiers de « rouler carrosse. » Il n'y a guère de rues, chacun ayant construit sa maison dans le site qui lui semblait le plus gai ou le plus sain, et tout en couvrant un terrain capable de porter une ville de cent mille âmes, je ne crois pas qu'Outacamund contienne cinq cents Européens à poste fixe, avec autant d'indigènes qui peuplent les bazars. On ne peut se dissimuler que la vie y est assez coûteuse. Ainsi des maisons fort petites se louent six mille francs par an : le riz étant cher, on ne peut donner à chacun de ses domestiques moins de trente francs par mois; enfin un homme seul ne saurait vivre à Outacamund avec moins de quatre cents francs par mois, en ne se passant aucun luxe; s'il veut se loger au *club*, il n'y aura plus de limites à ses dépenses. Mais on ne saurait dire assez haut que c'est pour faire fortune, et non pour économiser, que l'on vient aux Indes. Convaincu de cette vérité, quoique trouvant raisonnables, vu les circonstances, les prix d'hôtel, je me hâtai de reprendre la vie nomade, autant pour retrouver cette parfaite indépendance sans laquelle il me semblait ne pouvoir plus être heureux, que pour vivre à meilleur marché. On se dégoûte de cette vie molle des hôtels lorsqu'on a savouré tant de fois et si longtemps le plaisir d'errer sans entraves et sans lois sur les terres qui n'ont point encore été arrachées à la nature, derniers asiles de la liberté dans le monde! C'est ce que je puis dire sans ingratitude, certain d'être compris par ceux qui m'ont le plus comblé de bienfaits.

Cependant, dans l'Inde, il est presque impossible de satisfaire ces aspirations, toujours plus ou moins dangereuses, vers la vie primitive et sauvage. C'est le pays où l'on peut le moins voyager seul, où l'on peut le moins se passer de ses semblables, et où l'on se sent d'autant plus à l'aise que l'on s'est mieux entouré de tout l'attirail de la civilisation. Moi-même je dépendais de mon domestique, de mes bœufs et de mon cocher, qui voulut me faire la loi lors de mon départ d'Outacamund. Il était convenu qu'il me ramènerait à Bengalore, en prenant la route de l'Est, par *Salem*, quand à la onzième heure, en véritable Hindou, la torpeur s'emparant de lui, il me signifia qu'il ne partirait point. Mais je savais depuis longtemps à quoi m'en tenir. J'envoyai Sébastien sur-le-champ porter ma plainte au bureau de police, et reçus, en quelques minutes, du commissaire indigène, que sa dignité n'avait point encore rendu trop fier, la réponse que voici. J'en traduirai bien le sens; mais ceux de mes lecteurs qui ne savent pas l'anglais n'auront jamais raison de tant le regretter.

« Honoured Sir,

« I received your note and understood the contents. Thereof according your order I herewith send the Bandyman that he will be according his promise.

« Honored Sir,

« Your most obed.... (quelques hiéroglyphes)

C. DANATAGAMA, *sub magistrate.* »

« Honoré Monsieur,

« J'ai reçu votre lettre et en ai compris le contenu. Selon votre ordre, j'envoie avec ceci le cocher pour qu'il soit selon sa promesse.

« Honoré Monsieur, etc., etc. »

Un Européen est quelque chose de si grand, sa colère si dangereuse, ses réclamations si nécessairement justes, que si mon cocher eût refusé de se couper les oreilles, il est bien possible que de la part d'un commissaire de police indigène j'eusse reçu exactement la même réponse.

Je sortis donc en vainqueur, quoique à pied, d'Outacamund, par la gorge qui mène à Counour, accompagné jusqu'à deux lieues, sur les rampes les mieux ménagées, par madame Begbie et le docteur. Une fois seul, je continuai ma descente comme si j'étais porteur de la malle, afin d'arriver à Counour avant la nuit, qui me surprit cependant à *Jackatalla*, à trois kilomètres de là, et à treize d'Outacamund.

Jackatalla possède une très-belle caserne pour les troupes anglaises, dont les officiers, guéris ou non des maladies contractées dans les régions basses, s'y amusent à chasser le tigre et le chacal. Quoiqu'il y pleuve plus qu'à Outacamund, son climat, un peu moins froid, est considéré comme le plus sain de tous, rappelant beaucoup celui des régions moyennes de l'Europe, dont il n'offre pas les extrêmes températures. La végétation y est incroyable, en fruits surtout et en légumes.

Continuant ma route à travers l'obscurité la plus complète, j'arrivai tard au bungalow de *Counour*, où j'eus beaucoup de peine à faire monter mes bagages, tellement la pente qui y conduisait était roide. A peine y avais-je terminé un des meilleurs dîners du bungalow que j'eusse jamais faits, avec fourchettes, verres, salières, etc., etc., que le tonnerre éclata; des éclairs éblouissants serpentaient au milieu du brouillard le plus épais, et le vent, montant des plaines, se mit à en rouler les flocons qui débouchaient par le col comme les flots de la mer. C'est ce qui arrive presque tous les jours à Counour, à l'ouest duquel ces nuages vont s'accumuler et se fondre sur les flancs du Dodabett.

Le matin, je me promenai sous des arbres fruitiers encore humides, jusqu'à ce qu'un soleil resplendissant, et là jamais perfide, vint m'inviter à redescendre vers les pays pour lesquels il ne se cachait qu'à regret. Mécontent de mon cocher à qui je ne voulais cependant pas faire la guerre, je le laissai, et engageai huit porteurs pour descendre mes bagages à l'aide de leurs bambous jusqu'à Matupolliam, située à vingt-quatre kilomètres de là. Pendant qu'ils étaient à préparer leurs bâtons et leurs cordes, opération qu'ils firent durer une heure, j'allai, à travers les derniers flocons d'une brume légère, voir l'église protestante, où j'eus l'occasion d'apprendre, dans une courte discussion avec le sacristain indigène, combien on avait torturé son pauvre esprit sans jamais s'adresser à son cœur. « Moi, je n'obéis qu'à Dieu, » me dit-il avec une fierté factice dont jamais Hindou n'a compris le sens, après avoir franchi d'un bond tout l'espace qui sépare l'humilité la plus abjecte de l'orgueil le plus coupable.

Les intéressants Todas donnaient autrefois à Counour une couleur locale. Mais un soldat européen ayant tué une de leurs filles après en avoir acheté la vertu, ils prirent tous la fuite, et vivent aujourd'hui dans un hameau à quelques milles de distance. C'est une race qui finira sans doute par s'éteindre, et compte à l'heure qu'il est à peine cinq cents représentants.

J'allais oublier de signaler à la vindicte publique le cuisinier du bungalow, qui osa me demander des prix plus élevés que ceux de l'hôtel. Il est bien vrai qu'il avait enflammé et réjoui mon palais en me servant un *curry* de mouton dont je me souviens encore, où le tamarin et le safran n'entraient guère que pour vingt pour cent, tout le reste étant du piment ou peut-être du soufre; mais je rabattis son prix de moitié sans trop me fâcher, sachant bien

que dans quelques minutes je devrais hardiment me mettre dans une colère blanche contre mes *coulies*, qui en étaient encore à acheter leurs cordes et leurs bambous, anna [1] par anna; d'ailleurs c'était le moment propice de se livrer à la fureur ou du moins de la feindre, car dans quelques heures, elle pourrait m'allumer au soleil comme les bambous des forêts. Donc, je rugis, menaçai, commandai, et, la comédie jouée, je commençai seul ma longue descente, thermomètre en main, laissant mes bagages aux soins de Sébastien,

Il faisait dans ce moment, à dix heures du matin, à 1800 mètres au-dessus de la mer, et le 2 mars, 19° à l'ombre. J'avais un berret écossais sur la tête, pas de parasol, et six longues lieues devant moi. D'abord la nature me sembla si belle et si fraîche, si singulière, que je ne m'occupai point d'autre chose. Descendant lentement une gorge immense où toutes les végétations se mêlaient, je voyais des plantations de café ne s'arrêtant qu'aux bords les plus escarpés des précipices, que dominaient fièrement les maisons blanches des planteurs avec leurs toits de tuiles. Bien loin et bien bas, dans une espèce de fumée qu'exhalait le sol, paraissaient la flore tropicale, les bananiers et le palmier arack, ensevelis sous des arbres beaucoup plus lourds et plus pompeux, riches masses où s'avançait seul, en dominant un horizon de cent milles, l'énorme « piton de Counour, » fière montagne, ou plutôt promontoire, entièrement composé de roc, nu comme si jamais la pluie ou la lumière n'y étaient tombées. Mais c'est de moi que je dus bientôt m'occuper. Au bout d'une heure à peine de descente, les rayons solaires avaient repris leur caractère perçant et une telle intensité, que je me reprochai d'avoir fait une véritable folie en descendant ainsi à pied sans abri.

1. Quinze centimes.

C'est une chose dont, en Europe, on ne peut pas se faire une idée, que la puissance du soleil dans le midi de l'Inde au mois de mars. Sur les déserts, il peut *brûler* plus vivement encore, mais c'est une chaleur sèche, nullement pesante, et qui n'enlève ni la respiration, ni l'activité, ni la santé. Ici, chaque rayon est une flèche empoisonnée qui semble corrompre le sang en éteignant toute énergie et presque la vie. On est mouillé, saturé de chaleur autant que d'humidité, et il semble que l'on porte un poids de cent livres sur le dos. Les deux mains sur la tête pour n'être pas foudroyé, je m'arrêtai d'abord dans chaque ravin où je trouvais le moindre petit ruisseau pour me verser de l'eau sur le dos, la poitrine et la tête, où elle séchait comme sur un fer rouge. Bientôt j'entrai dans d'interminables forêts de bambous, espérant y trouver un peu d'ombre; mais non : toutes leurs feuilles étaient tombées calcinées; je n'y trouvai que de la poussière, et l'eau m'ayant manqué pendant six kilomètres, je m'attendais à chaque instant à tomber évanoui sur la route. Enfin j'arrivai en vie au pied des montagnes, où, par bonheur, je trouvai un torrent, le *Bowhany*, aux eaux limpides du moins, si elles n'étaient pas fraîches. Je descendis sous le pont qui le traversait, et là, en attendant mon domestique et mes coulies, que j'avais laissées bien loin derrière moi, je me plongeai avec une sorte d'ivresse dans l'eau, où je restai durant plusieurs heures. J'avais fait ma descente, commencée à Counour avec 19° de chaud, en habits d'hiver, et, en me déshabillant sous ce pont, où à quatre heures du soir il en faisait encore 35°, je pus à peine croire mes yeux en trouvant tout mon corps *brûlé* à travers l'épaisse étoffe dont j'étais couvert. Je commençais à m'inquiéter sérieusement du sort de mes gens, lorsque je les vis arriver harassés, Sébastien en tête et boiteux, ayant eu la plante des pieds brûlée. « Oh ! e dit-il, on pourrait faire cuire des poissons sur

cette route ! » En même temps j'appris qu'un de mes coulies, bien aguerris cependant, était tombé frappé d'insolation, qu'il s'était blessé à la jambe, et qu'on avait eu beaucoup de peine à le remplacer. Quelque douleur que cette nouvelle me causât, on conçoit combien il m'était impossible de lui porter secours ; je le savais d'ailleurs recueilli dans une maison où l'on aurait soin de lui : ainsi, après une heure de halte, je fis continuer mes gens vers Matupolliam, éloignée seulement de neuf kilomètres, restant moi-même sous mon pont jusqu'au coucher du soleil. C'est alors, et alors seulement que les hôtes des bois eux-mêmes osèrent sortir et purent élever la voix. Des papillons aux milles couleurs vinrent folâtrer sur les galets du torrent avec des colibris qui n'étaient guère plus grands qu'eux, pendant que de timides lézards, hésitant à quitter leur gîte, semblaient s'assurer que l'incendie de la nature était un moment éteint. Alors aussi je vis paraître au bout du pont des créatures encore plus timides, de jeunes brahmes en écharpe rouge, portant élégamment sur la tête quelques paquets qu'elles soutenaient des deux bras. Elles restèrent fières comme des reines, jusqu'à ce qu'elles eurent le malheur de s'apercevoir qu'un Européen les épiait du fond des buissons, où elles eussent préféré voir un tigre ; elles poussèrent des cris, prirent la fuite, et n'osèrent passer qu'après avoir été rejointes par plusieurs de leurs compagnes. Je ne sais en faveur de qui cet épisode prouve le moins, de celles qui considèrent tout Européen comme le diable, ou de ceux qui ont contribué à les convaincre que nous ne respections jamais une femme.

Reprenant mon bâton, je cheminai sous une atmosphère attiédie, entre des haies et des arbres, jusqu'à ce qu'une vue assez étrange me fit arrêter malgré moi. C'était un champ clos, espèce de cimetière contenant, au lieu de mausolées, une armée de guerriers, fantassins et cavaliers,

dans toutes les attitudes, et en plâtre bariolé de toutes les couleurs. Les hommes étaient de grandeur naturelle; mais les chevaux, entièrement disproportionnés, étaient de petits monstres, que le crépuscule rendait encore plus repoussants. Au milieu de tout cela se trouvaient des lances et d'autres instruments de guerre. Je cherchai en vain ce que cela pouvait être, jusqu'à ce que Sébastien, à qui je laisse la responsabilité de l'explication, m'eût appris que les Hindous faisaient, comme nous, des vœux dans de grands malheurs, et que s'ils y échappaient, ils venaient offrir des chevaux de plâtre à certain dieu, dont je ne sais ni le nom, ni la nature, ni les attributions.

Nous voici maintenant à *Matupolliam*, ville, je ne dirai pas célèbre, car ni aucun de mes lecteurs, ni un sur mille Européens habitant l'Inde n'en ont jamais entendu parler, mais remarquable à deux titres : un pont sur le *Bowhany*, d'où l'on jouit, à l'ouest, d'une vue magnifique sur les Nilgherries et les riches plaines qui leur servent de base; puis la politesse des indigènes, qui daignèrent me saluer sans s'attendre à ce que j'ouvrisse ma bourse à chaque fois. Malheureusement, Matupolliam eut encore pour moi un autre intérêt, en ce que c'est là que commença une nouvelle suite de privations auxquelles je ne pouvais guère m'attendre sur une route qui est appelée à devenir, si elle ne l'est déjà, une voie ferrée traversant la présidence de Madras d'une mer à l'autre. Comme elles sont consignées dans mon journal aussi minutieusement que si j'avais à cette époque-là le vain espoir de jamais les oublier, et que d'ailleurs ce district de l'Inde est assez peu connu en Europe, je vais raconter au public cette triste histoire, dans le style plus laconique que fleuri de mon journal.

Donc, le 3 mars, je découvre que le *butler* (maître d'hôtel) du bungalow (entièrement vide) est un imposteur, et suis tenté de lever la main sur lui, quoique ce soit un mé-

tis. J'enrage ensuite en présence d'un *bandyman* (cocher), qui refuse de bouger après s'être engagé à me fournir une charrette et des bœufs jusqu'à Salem. Ma vertu triomphe, et je le force à partir aux conditions de vingt-cinq francs pour les cent soixante kilomètres.

Je remarque pour la première fois l'indécence (à nos yeux du moins) des femmes du Coïmbatour, qui, à n'importe quel âge, ont le buste entier au grand air, usage qui règne aussi dans le Travancore, malgré les vives instances de nos missionnaires auprès du rajah. Je passe quelques champs de maïs, beaucoup de cactus, et j'arrive à *Annour*, trouvant un misérable bungalow vide comme le précédent. J'ouvre alors une de mes boîtes, dont le nombre diminue sensiblement, redoutant l'aventure du docteur Hooker qui, dans une belle boîte portant l'étiquette de « bœuf » ne trouva que des « navets. » Plus heureux que lui, j'y trouve de la viande en masse, que je mange sur une assiette en étain, dont un officier m'a fait cadeau à Outacamund. Sébastien me fait même du curry dans le vase où je viens de me laver les mains; je mets de côté, soigneusement enveloppé dans une serviette, un reste pour mon déjeuner du lendemain, et en m'éveillant je découvre que les chiens ou les singes me l'ont volé!

Température maxima aujourd'hui = 35°.

4. Je rejoins, au grand village d'*Avenashi*, la route allant de Coïmbatour (où nous avons un évêque) à Madras. Ici je vois deux chars de *Juggernaût*, sous les roues desquels on se faisait naguère broyer à de certains festivals, roues que je mesure et leur trouve onze pieds de diamètre sur dix-huit pouces d'épaisseur, toutes en bois. Une autre découverte me réjouit bien davantage : c'est celle d'un bon bungalow muni d'un cuisinier, de punkahs et de mouton assez passable. Les indigènes me semblent très-superstitieux, attendu que mon *punkahwallah*, garçon intelligent, prend

la fuite en criant : « Au démon ! » parce qu'une trombe passe dans la cour en faisant tourbillonner les feuilles mortes. Peut-être a-t-il mangé du porc cette nuit, ce qui, aux yeux des Hindous, est sûr d'amener le démon. Je repars pour faire un second relais, quoique brisé par la température qui est constamment de 36° à l'ombre, où je ne suis jamais, et de 48° au soleil, où je suis presque toujours, à pied comme dans les Pyrénées, pour ne pas mourir d'impatience dans une charrette soporifique qui fait rarement trois kilomètres à l'heure.

Ce soir, arrivée très-tard dans un petit bungalow où je trouve un cipahi qui n'a que ses bons souhaits à m'offrir.

5. Départ avant trois heures du matin, mes bœufs risquant de mourir en voyageant constamment durant les heures les plus chaudes. Au lever du soleil, le thermomètre marque 25°. A neuf heures j'arrive à *Péranturaï*, gros bourg remarquable par ses belles pagodes de pierre admirablement ciselées sur toute leur hauteur, ses divinités couleur de rose, ses lointaines montagnes, et ensuite par un marché où chacun crie et achète. Nous approchons encore des bords du Bowhany, ensanglantés jadis par les armées longtemps victorieuses d'Haïder-Ali. Je repars dans l'après-midi par la plus haute température que j'aie encore observée dans l'Inde (37°2), et qui, une demi-heure après le coucher du soleil, reste encore à 34°. Je marche cependant dans la poussière, et aperçois pour la dernière fois derrière moi, au crépuscule, le contour incertain des Nilgherries, sur les flancs desquels brillent toujours, comme des phares sur la mer, des incendies de forêts. Après sept mortelles heures plus lourdes et plus longues qu'autant de journées passées à rouler sur les mers monotones de l'équateur, tantôt à pied, tantôt affaisé dans un demi-sommeil au bruit cadencé de mes roues, seul et sans dîner, j'arrive à minuit à *Bowhany*, au milieu des éclairs et d'un

vent d'orage. Rien absolument au bungalow, dont l'unique chambre « occupable » est prise par deux missionnaires français profondément endormis, qui repartent sans que j'aie pu les voir.

6. Les Nilgherries ont disparu, mais j'ai devant mes fenêtres une vue admirable. Un riant village est à mes pieds, avec une rivière semée d'îles, que traverse dans son immense largeur un pont de vingt-six arches; au-delà, se dressent au-dessus des champs les plus riches, des montagnes surmontées de pagodes, et dans ma chambre d'innocents oiseaux viennent me souhaiter la bienvenue en me caressant de leurs ailes pudiques. Combien les hommes sont peu en harmonie avec une si belle, si sympathique nature! J'attends des heures entières pour avoir de l'eau pour mon bain, et un bien modeste déjeuner qu'une demi-heure bien employée eût placé sur ma table. Mon caractère s'aigrit de jour en jour, aux prises avec tant d'apathie, de lenteur et de fourberie; je redoute quelque terrible explosion.

En route, à trois heures du soir seulement, par une température de 35°5, je retrouve un champ peuplé de chevaux en terre cuite ou en plâtre, mais bien plus grandiose que l'autre; ici la race bovine est représentée dans toutes ses phases. Il y a des cavaliers armés de lances et une confusion d'animaux comme celle qui dut survenir le long des flancs de l'Ararat lorsque l'arche y fut à sec, si les bêtes déroutées se mirent à la recherche de leurs maîtres. En présence d'aussi hideuses formes, je me demande comment elles peuvent être l'œuvre des hommes les mieux faits de la terre, et chez qui le plus pauvre mendiant semble être artiste sans le savoir.

Je m'élève maintenant et sors graduellement des terres déprimées et brûlantes situées à l'est de Nilgherries. Voici enfin, après tant de mois de sécheresse, quelques grosses

gouttes de pluie qui tombent par intervalles, chassées avec force par de violentes bouffées de vent. Le tonnerre roule au milieu de nuages plombés que déchirent des zigzags de feu; le soleil se couche dans une atmosphère encore chauffée à 35°, les montagnes cachent leur nudité sous un voile mouvant de poussière, et les feuilles des arbres s'envolent effrayées. Je suis seul, par une obscurité profonde, ayant de beaucoup devancé ma charrette, restée je ne sais où, et dans un pays où le rugissement des tigres ne cesse de se faire entendre. Rarement la nature m'a semblé aussi épouvantable que ce soir, lorsque je la vois partout inquiète, et comme saisie d'une solennelle tristesse. A la lueur de ces grands éclairs tropicaux, qu'un illustre poëte a si bien appelée « *scarlatine*, » apparaissent soudain des rochers blafards que le tonnerre fait vibrer comme des cloches. Au milieu de tant d'ombre, de désolation et de mystère, je vois des pics blanchâtres qui ont je ne sais quoi de spectral et d'effaré.... On dirait des malheureux revenus à la vie du fond du tombeau ou sur un champ de bataille, et qui ne verraient autour d'eux que de la cendre et des morts. Il me semble à tout moment que la foudre ne cherche que moi pour tomber : mais les nuages irrités qui la portent sont encore indécis, et ne font que chanceler dans les airs. Si j'errais seul sur les bords lamentables du Cocyte, peut-être serais-je moins triste et moins inquiet. Des tigres bondissent tout autour de moi dans les buissons, et après avoir fait treize kilomètres sans rencontrer un homme, j'arrive enfin, bien soulagé, à *Sankeri-droug*. Là je demande où est le bungalow à un passant qui n'ose pas me répondre : j'erre au hasard dans la rue et m'adresse à un autre indigène, catholique, et assez obligeant, mais intéressé. Heureusement pour moi, le bungalow est fort près, à l'abri des tigres et de l'orage; en attendant ma charrette, je m'installe sous la vérandah pour contempler,

du haut de mon rocher, l'horizon éclairé par quelques feux d'herbes. Point de repas possible, sauf celui que me fournissent mes chères boîtes de conserves. Sébastien arrive, j'allume ma bougie, fume un cigare et m'endors en paix aux derniers coups de tonnerre. Ce village était jadis une place très-forte, du temps de Tippou et de Haïder-Ali; aujourd'hui le touriste n'y remarque qu'un vieux fort inutile et une église catholique.

Le 7, j'entre dans un pays riche de toutes les façons : en palmiers, en champs de coton et de tabac, en minerais de fer et en magnésite. L'indigo est aussi cultivé, mais le coton qui semble réussir dans presque toutes les parties de l'Inde, est le produit le plus important de la province de Salem et de celle de Coïmbatour, dont nous avons passé la frontière à Bowhany. Je couche au bungalow de *Macdonald's choultry*, y trouvant le cipahi dans un état d'ivresse, chose qui ne m'était jamais encore arrivée.

Le 8, départ à trois heures du matin par une température assez agréable. L'aurore me montre le beau profil des monts *Shivaraï*, qui dominent la ville de Salem. Dès quatre heures je suis à pied, marchant gaiement entre une double rangée d'arbres, par une bonne brise d'est et une température de 24°. J'arrive épié, escorté quelquefois par d'innombrables singes qui peuplent les arbres, à une bifurcation de la route, l'une allant à *Trichinopoly*, connue de tous les fumeurs, et l'autre conduisant en un quart d'heure au bungalow de *Salem*, éloigné lui-même de deux milles de la ville.

Voici mes cent soixante kilomètres achevés en cinq jours, résultat assez heureux, considérant la température, mon mode primitif de locomotion, et l'usage presque constant que j'ai fait de mes jambes. Ici du moins, pour prix de mes fatigues, je compte, dans une grande et célèbre ville, trouver un peu de luxe. Mais, du premier coup, l'illusion

tombe, lorsqu'en entrant au bungalow je n'y vois personne, pas même de porteur d'eau pour assouplir mes membres calcinés. Enfin, le bruit de mon arrivée s'étant répandu, un beau gaillard musulman se présente, véritable poseur, qui attend, en jetant ses draperies par-dessus son épaule, mes ordres pour déjeuner.

Un chemin de fer me relie maintenant à Madras, et je n'ai plus lieu, pour un temps, de redouter de nouvelles misères.

CHAPITRE XXXVII.

Salem. — Retour à Bengalore. — Choléra. — Je reprends les voyages en charrette. — Toumcour, Tchitteldroug et Hurihur. — Brûlante chaleur : pays déserts. — Arrivée à Shimouga dans le Malabar. — Messe dite le jour de Pâques par un missionnaire français.

Salem, chef-lieu de la province du même nom, est une ville de 25 000 âmes, élevée de 320 mètres au-dessus de la mer, au pied des monts *Shivaraï*, qui la dominent encore de 1 200 mètres. Célèbre pour ses lames d'acier, qui en font le Sheffield de l'Inde, on ose même croire que c'est avec le produit de ses usines que furent gravées les hiéroglyphes sur les obélisques de l'Égypte, à une époque où aucun peuple, sauf les Hindous, ne savait fabriquer de l'acier. A première vue, ce qui attire l'attention du voyageur, c'est son heureuse situation au pied des montagnes, l'air d'aisance des maisons, la largeur, l'animation et la régularité de ses rues bordées de cocotiers. On n'y est pas longtemps sans admirer la beauté de la race, qui est aussi blanche que l'européenne, et l'on n'apprend qu'après un long séjour que cette ville, séduisante au premier abord par son contraste avec presque toutes les autres villes indigènes de l'Inde, où s'étale tant de misère, est extrêmement malsaine. On a beau monter jusqu'au sommet des montagnes environnantes, où des Européens ont espéré trouver la santé à 1 500 mè-

tres d'élévation, les fièvres les ont poursuivis jusque-là; car l'on n'y respire un air pur et sain que pendant la saison sèche. Sans parler des animaux toujours communs dans l'Inde, l'éléphant, le tigre, le sanglier, etc., les environs de Salem sont aussi pleins de bisons (*bos cavifrons*) et de serpents venimeux dont un mordit et tua un homme la veille de mon arrivée. Ajouterai-je qu'en vue de le détruire, on attacha une lettre, contenant probablement des mots cabalistiques, au cou d'un écureuil qu'on lança à sa poursuite? Il serait à désirer que les médecins hindous montrassent autant de zèle, pourvu qu'il fussent plus éclairés, pour sauver la vie de leurs malades que pour venger leur mort, et qu'ils eussent assez de conscience pour ne pas rendre, dès leur première visite, la maladie aussi inguérissable que possible, en empoisonnant souvent le pauvre patient des pieds jusqu'à la tête! Je ne les calomnie pas : je tiens ce fait de la bouche même d'un naturel intelligent. Malgré cela il ne faut pas les croire complétement ignorants dans l'art d'Esculape. « Les Hindous, » dit Capper, « emploient dans leur pharmacie des préparations de mercure, d'or, de zinc, de fer et d'arsenic, plus qu'on ne pourrait s'y attendre chez un peuple qui fait un si grand usage du fabuleux et de l'absurde dans la pratique.... Les règles posées pour l'administration des drogues sont de la plus fatigante minutie : entre autres choses il est spécialement ordonné au patient de ne pas faire de grimaces en prenant de la médecine, parce qu'il se rendrait ainsi semblable à Brahma et à Shiva, et commettrait un grand péché[1]. »

Quant à laisser entrer un médecin européen sous son toit, l'Hindou ne le ferait jamais, car il aimerait mieux mourir qu'être souillé par un contact aussi immonde. Je ne connais qu'une classe d'hommes qui ait acquis le pri-

1. *The three Presidencies of India*, by J. Capper, p. 300.

vilége de s'infiltrer dans la société et la famille des naturels : c'est celle des missionnaires catholiques, quoique ces préjugés de caste commencent aujourd'hui à disparaître lentement. A Salem j'eus une longue conversation dans sa boutique avec un habile horloger, brahme, et par cela seul de la plus haute caste, qui n'hésitait cependant pas à s'en moquer. Mais, en général, lorsqu'on rencontre un brahme sur la route, reconnaissable à une ficelle sacrée qui lui passe sur la poitrine, on le voit se mettre contre le fossé pour éviter tout contact avec les passants. Une fille brahme, pour qui l'honneur et la vertu sont généralement des mots vides de sens, redoute autant l'approche d'un Européen sur une grande route que s'il portait un mélange explosif : c'est qu'elle, comme le prêtre, craint l'opinion, et qu'à leurs yeux la caste n'est qu'une vieille mode usée qui n'a plus de raison d'être, quoiqu'ils n'osent pas encore publiquement apostasier.

Si j'étais agriculteur ou savant, je m'étendrais sur le coton que l'on cultive sur les flancs des Shivaraï, où un « *acre* » en produit un tonneau, c'est-à-dire deux fois et demi de plus qu'à Ceylan.

Je parlerais aussi beaucoup, à propos de Salem, de kaolin, de feldspath, de talc et de mica, d'ocre et de tourmaline, etc. Je dirais, à propos du marché aux légumes, que j'eus un beau melon pour un sou ; mais n'étant que touriste, je me hâte de prendre le chemin de la gare, située à cinq kilomètres du bungalow, et de filer sur Tripatour, d'où je vais, comme naguère, repartir pour Bengalore.

Quelques heures de chemin de fer, montant sans cesse et tournant dans des gorges pleines de forêts vierges, me menèrent à Tripatour, où j'arrivai trop tard pour aller voir de près ce qui passait pour une des plus belles pagodes de l'Inde méridionale, si riche en monuments de ce genre.

Le 10 j'engageai, pour soixante francs, une autre des voitures de « *transit* » pour Bengalore, apprenant quelques minutes après qu'il y avait maintenant une malle-poste portant les voyageurs pour vingt-cinq francs. J'eus bien plus lieu encore de regretter ma précipitation, lorsque je m'aperçus que les bœufs qu'on me donnait étaient absolument moribonds, épuisés et bons à abattre. Patience! ne cessai-je de me répéter : jamais saint, fût-il stylite, ne dut la porter plus loin que moi dans mes voyages de l'Inde. Pour me distraire, Sébastien eut le bon esprit de poursuivre à la course deux jeunes chacals qu'il saisit lestement sous un rocher et mit avec moi dans la voiture, chasse adroite que me fit oublier bientôt la « pêche au lièvre, » pratiquée dans ce pays avec des filets, comme pour le poisson. Tout cela m'amusa quelque temps, jusqu'à ce que mes deux chacals eussent oublié le respect qu'ils devaient à ma voiture et que, rendus forcément à la liberté, ils se ruèrent dans la maison d'un pauvre pour cacher leur honte. Après cela j'eus un sujet plus puissant de distraction, qui fit bien vite assombrir mon front : j'appris au bungalow de Kistnagherry que le choléra m'entourait de toutes parts, et que deux charretiers, dont je vis les charrettes abandonnées, venaient d'en mourir presque ensemble au bord de la route. Le lendemain, à cinq milles de Bengalore, je vis un malheureux indigène se tordant sous un arbre comme un serpent, bavant, écumant et évidemment sur le point d'expirer; Sébastien, qui redoutait d'approcher de crainte que ce ne fût une fièvre contagieuse, me supplia de continuer ma route; mais, sachant que c'était le choléra, et possédant un moyen infaillible de le guérir, jamais je ne me serais pardonné d'avoir laissé mourir ainsi un homme, même un Hindou. J'arrêtai donc ma voiture, fis descendre et ouvrir ma malle, et en sortis l'incomparable remède dont j'ai parlé, la *chlorodyne*. L'ayant secouée, je m'approchai du moribond avec

Sébastien, en lui ordonnant de lui tenir fortement la bouche ouverte, moi lui versant, de la fiole même, quarante gouttes de cette préparation dans le gosier. Dix minutes après, le malade parlait; il put se relever un peu, disant qu'il se sentait beaucoup mieux, et comme je prenais naturellement de l'intérêt à sa santé, je chargeai un de ses camarades, assis près de lui, de venir le lendemain au bungalow de Bengalore, éloigné de deux petites lieues, me dire si le malade était sauvé. Pour être plus sûr qu'il viendrait, je lui promis même de l'argent : continuant ensuite ma route, je rencontrai le père et la sœur du pauvre homme arrivant en toute hâte avec du riz pour tout remède. C'est la seule fois de ma vie que j'aie vu chez un naturel de l'Inde une manifestation d'affection : quant à ceux qui passaient à chaque moment sur la route, c'est à peine s'ils jetaient un regard sur le malade; Sébastien m'assura même que si, par malheur, il mourait, ceux qui avaient été témoins de mon ministère m'accuseraient infailliblement de l'avoir empoisonné, et malgré mes vives instances, son camarade ne vint pas à Bengalore le lendemain me donner de ses nouvelles. La première chose que j'appris en m'installant au bungalow, c'est que quatre Européens venaient d'en sortir, saisis soudain par le choléra.

Comme j'ai annoncé à mon lecteur, lorsque nous avons ensemble quitté Madras, que Bombay était ma destination, il doit vivement s'étonner des détours que je lui ai fait prendre, et me demander sans doute : « Mais où donc me menez-vous? » Ma réponse sera celle que je fis à Sébastien, qui semblait lui-même un peu déconcerté : c'est que je ne m'étais engagé qu'à arriver définitivement à Bombay, sans spécifier de route. Si j'avais voulu y arriver vite et directement, j'aurais passé, suivant une direction nord-ouest, par *Bellary*, *Bidjapour* et *Pounah* : mais je n'aurais vu ni les Nilgherries, ni les chutes de Guerseppa, qui me

restent à décrire, merveille dont je ne crus pas avoir acheté la vue trop cher, malgré les cruelles fatigues qu'on lira tout à l'heure. Il faut bien se mettre en tête, du reste, que l'Inde, trop grande pour qu'un seul homme puisse tout y voir, est aussi trop arriérée en moyens de communication pour qu'un Européen n'hésite pas, avant de s'aventurer sans nécessité dans tels ou tels districts sur lesquels personne ne peut lui donner de renseignements exacts. A voir la carte, on dirait que ce pays est aussi peuplé que la Chine, et l'on s'imagine souvent qu'il pullule d'Européens; mais il n'en est rien : au mille carré, l'Inde est peu peuplée, et les Européens y sont aussi complétement perdus que les eaux de la Seine à cent lieues des côtes de Normandie.

Disons cependant en toute justice que l'on n'est pas obligé de faire le voyage des Nilgherries aussi primitivement que moi, puisqu'on peut aller de Madras à Outacamund par la poste en trois jours, sans même que l'estomac ait le temps d'y trouver à redire. Quant à la route que j'allais prendre, c'était tout différent. J'allais m'enfoncer dans des pays brûlants et déshérités, traverser le Maïssour, et sortir sur la mer par une route qu'aucun livre, aucune carte n'indiquait. Jusqu'à *Hurrihur*, ville située à soixante et quinze lieues nord-ouest de Bengalore, la chose était bien facile, vu qu'il y avait des bungalows, et que c'était la route suivie par les *mail-carts*, petits véhicules portant la poste et un passager. C'est tout simplement une boîte montée sur deux roues, avec un siége en bois portant le cocher et un voyageur. Ces *mail-carts* sont encore très en usage dans l'Inde, où elles font d'énormes trajets. C'est une grande ressource pour ceux qui sont pressés; mais, outre l'extrême fatigue à laquelle on y est exposé en n'ayant pas une heure sur vingt-quatre pour dormir ou pour manger, dans des voyages de plusieurs centaines de lieues, on ne peut non

plus emmener son domestique ni prendre d'autre bagage qu'un petit sac de nuit, et on doit rester dix ou douze heures chaque jour exposé, sur un banc de bois, au plus implacable de tous les soleils, que peu d'Européens peuvent braver pendant même une heure. Ensuite, c'est un moyen très-cher et très-peu sûr de voyager : car ces véhicules versent constamment, de sorte que, tout bien pesé (mes malles surtout....), je me décidai à aller au moins jusqu'à Hurrihur avec des bœufs, puisque je n'étais nullement pressé, en convenant avec mon charretier que je ferais tous les jours deux relais s'ils ne dépassaient pas ensemble vingt-quatre milles. Me plaisant à Bengalore, j'y passai encore six jours, pendant lesquels je fus témoin d'une trombe très-violente. Le 12 mars, le vent se leva tout à coup de l'est, juste en face du bungalow, en soulevant sur la plaine une telle poussière qu'il fit pendant une heure une nuit blafarde ayant toute l'apparence d'un clair de lune. Je voulus sortir, mais la poussière, qui formait un nuage impénétrable, m'empêcha de respirer. M'étant hermétiquement enfermé dans le bungalow, je pus voir indistinctement des voitures s'arrêter, des parents soutenant leurs enfants, et de temps en temps, lorsque la poussière retombait, des nuages complétement bleus, aux reflets diluviens; un sifflement prolongé accompagnait ce spectable sinistre ; mais il n'y eut pas de pluie, pas même de tonnerre, et il fit beau le soir, le temps s'étant beaucoup rafraîchi.

Avant mon départ, Sébastien se lança dans des spéculations ; il acheta et revendit de beaux boutons de verre bleu, qu'on ne voulut pas cependant lui prendre jusqu'à ce que je lui eusse donné un certificat prouvant qu'il ne me les avait pas volés. Il en fut de même lorsque je l'envoyai au bazar acheter de la poudre de chasse, qu'il est défendu de vendre aux indigènes ; il fallut encore un certificat disant que c'était pour moi. C'est qu'en effet, instruit par une dé-

plorable expérience, j'étais maintenant bien déterminé à ne plus compter sur les ressources alimentaires des bungalows, et j'allais devenir chasseur par nécessité. J'achetai donc un médiocre fusil et des munitions, puis des boîtes de conserves sans nombre, avec quelques bouteilles de vin, et dans l'après-midi du 16 mars, je recommençai mes pérégrinations en charrette.

La nuit m'ayant surpris à dix-neuf kilomètres, sans qu'il y eût de bungalow, je m'arrêtai, pas trop mécontent, parce que je croyais qu'il y aurait là matière à étude, dans une écurie qui, sous le nom de *sutturum*, sert de lieu de repos aux indigènes seulement. Dans tout pays, lorsqu'un groupe d'hommes voit arriver un étranger, on murmure, on observe, on s'étonne. Mais jamais Hindou ne s'étonna de rien; il n'y a que la peur qui le remue, et c'est au milieu de la plus complète indifférence que je parus, en costume européen, parmi une foule de charretiers indigènes. On eût dit une forge, tant il y avait de feux, chacun ayant sa petite cuisine insociable. Pour moi, je m'assis sur la plus petite de mes malles, la plus grande servant de table, et mangeai bientôt à belles dents mon bœuf conservé, favorisé en même temps d'un concert indigène de tambours et de guitares.

Il paraît que la route était infestée de voleurs, car Sébastien et mon cocher me supplièrent, puisque je trouvais une si belle occasion, de voyager dans la compagnie de cette bande de charretiers, pour éviter d'être égorgé la nuit. Je l'aurais peut-être fait s'ils n'étaient tous partis avant trois heures, ce qui m'arrangeait fort peu. Aussi je quittai seul, à cinq heures, par une fraîche matinée, l'étable ouverte où j'avais passé une nuit nullement trop longue. C'est une fureur de voyager la nuit dans l'Inde, afin de dormir le jour : mais moi qui avant tout voulais voir, rien ne me décida jamais à renverser une loi naturelle pour éviter le

soleil, tant que je pourrais le traiter avec ce superbe dédain dont tous mes amis me disaient, non sans raison, que je finirais par devenir victime. Ici, dans l'intérêt de mon lecteur comme du mien (car je ne vois aucun moyen imaginable de souder ensemble les observations disparates d'un journal de voyage), je quitte encore la forme de narration ; si mon style n'est pas susceptible d'y perdre, je sais du moins pour certain que la vérité y gagnera.

Le 17, je commence par faire vingt-six kilomètres à travers un désert, arrivant à un bungalow dont le *pioun*, amolli par l'oisiveté, refuse d'aller au marché, sous prétexte qu'il n'y a rien. Je prends une attitude menaçante, et en cinq minutes il m'arrive une poule pléthorique. Seriez-vous seul contre cinquante, vous resteriez facilement le maître si vous osez menacer et battre au besoin sans scrupule.

C'est moi qui m'énerve maintenant sous une chaleur qui semble croître à chaque heure du jour : un Européen alors n'est plus bon à rien ; il a la conscience que s'il tombait malade, il perdrait l'énergie vitale qui lui est si nécessaire pour se guérir sans user et abuser des drogues les plus puissantes, et il a en perspective l'assurance que ni les jours, ni les mois, ne lui apporteront aucun répit. C'est cela qui accable et brise à la longue la meilleure santé. Le soir, heureusement, du vent, de la pluie et des éclairs viennent me consoler quelques instants.

18. Je m'aperçois que mes bœufs n'ont plus de clochettes au cou : elles leur ont été enlevées, me dit mon cocher, pour ne pas éveiller l'attention des voleurs.

Sébastien me tue un canard sauvage qu'il me rôtit parfaitement pour mon déjeuner, m'apprenant une fois de plus que je suis, pour presque tout, à sa merci. Quoique je cherche à lui donner le change là-dessus, je ne sens que trop que s'il m'abandonnait dans ce désert, car c'en est un, je serais presque aussi à plaindre qu'au milieu de l'Australie,

à laquelle je pense souvent dans ces pays brûlés. Les lignes de l'horizon sont cependant variées et brisées par des *drougs* fortifiés, nom que l'on donne, dans cette partie de l'Inde, à des collines isolées formées d'un seul ou plusieurs rochers immenses, espèces de pitons de roc sur lesquels on trouve très-souvent des forts en ruines, qu'il a dû être presque aussi difficile de construire que de prendre.

Au bungalow, ce soir, je suis encore accueilli par du vent, des éclairs, des nuages chargés de pluie qui s'obstinent à ne point passer sur ma tête, et enfin par le choléra, qui remplit de morts et de mourants le village où je dois forcément passer la nuit. Il faut que la situation soit bien critique pour que le pioun du bungalow lui-même me supplie, les mains jointes, de ne pas coucher là cette nuit. Que faire? Je m'appuie sur Dieu et ma sobriété, et dors profondément, portes ouvertes.

19. Parti de grand matin avec la fraîcheur, je rencontre d'abord un musulman qui me demande avec effroi comment j'ai pu sortir vivant du bungalow cholérique où j'avais passé la nuit. Puis je pars pour la chasse, sans trop m'éloigner de la route. Je tue assez de pigeons pour mon déjeuner, et regarde avec attention passer un régiment de cipahis du rajah de Maïssour. Outre l'effet pittoresque produit sur la route par un tel mélange de couleurs, je suis forcé d'admirer la race des chevaux mahrattes et arabes, montés si noblement par des hommes dont toute armée eût été fière : singulier contraste avec la plupart des cipahis que j'avais vus jusqu'à présent. Le colonel arrive à la suite du régiment, entouré de soldats qui lui tiennent sur la tête un grand parasol de soie jaune, bordé de glands rouges. Il est grave et martial; mais, à la vue d'un Européen, il n'hésite pas à se pencher et à se retourner sur son cheval, comme si j'étais un Patagon.

Après avoir rencontré quelques chameaux et essuyé un

orage, j'arrive, la température étant de 30°, à l'importante station de *Toumcour*, qu'ornent plusieurs maisons européennes. C'est le chef-lieu du district du même nom, dont le « superintendant » y siége. J'y reçois la visite de deux Européens qui causent avec moi jusqu'à onze heures du soir, réjouis, comme moi, d'en trouver une si rare occasion. On ne s'imagine pas quelle douceur on éprouve à retrouver dans les bungalows perdus de l'Inde quelque échantillon de la vieille et noble race à laquelle on appartient ; on échange alors, non-seulement mille impressions diverses, mais tous les objets qui manquent à la personne que l'on a le bonheur de rencontrer. On parle de l'Europe avec un Anglais, toujours généreux, mais pas toujours si causeur ; on mange et boit ensemble, on devient amis en cinq minutes, parce que la vie nomade et le désert rendent l'âme souple et naïve, et puis on se sépare avec mille bons souhaits, après avoir retrempé en quelques heures tout son caractère.

20. Départ à trois heures du matin, non sans quelque anxiété, car j'ai appris, d'une manière positive, à Toumcour, que ce pays était, en effet, infesté de hardis brigands armés de couteaux, dont la seule idée fait trembler mon pauvre domestique des pieds à la tête. Mais j'ai maintenant mon fusil, que je tiens constamment chargé ; d'ailleurs les indigènes savent parfaitement que jamais un Européen ne voyage chez eux sans être armé jusqu'aux dents : cela me suffit et me rassure complétement.

Sébastien me donne une nouvelle preuve de son adresse en tuant deux oiseaux avec deux petites boulettes de terre durcie qu'il lance avec un arc en guise de flèches. Encore une agréable rencontre au bungalow, occupé par un couple heureux, nouvellement marié, et de la plus rare obligeance. C'est un ancien soldat irlandais avec sa jeune femme, qui me sert du café au lait délectable. Mais que dire du pays ? Il est affreux de toutes les manières, après six mois de

sécheresse, terreux, bruni et peu peuplé. Les tigres et les assassins y abondent; le soleil le frappe d'une stérilité qui semblerait devoir être éternelle, si depuis quelques jours, les « grains » et les orages, devenant de plus en plus fréquents, ne venaient annoncer l'approche de la saison des pluies et inaugurer la mousson du sud-ouest. Deux mois encore de ces temps incertains, et un nouveau déluge semblera submerger cette terre aujourd'hui sèche comme de la cendre.

Après déjeuner, fatigué de ma charrette, je fais treize kilomètres à pied, le fusil sur l'épaule, rencontrant plusieurs perdrix, mais sans en tuer aucune. Je m'élève lentement depuis Bengalore, et ne puis être ici à moins de mille mètres au-dessus de la mer, quoique sur un plateau à peine ondulé. Je passe plusieurs étangs, un peu de verdure et quelques bois de cocotiers, chose fort rare à cette distance de la mer. Je rencontre des détachements de *sowars*.

Température = 29°.

21. Parti à cinq heures et demi, je trouve d'abord un chameau, puis, rencontre incroyable, un Anglais voyageant à pied! C'est la seconde fois que cela m'arrive, et il faut qu'il soit bien malheureux. Des étangs nombreux se succèdent, où je vais tuer des canards sauvages, des huppes et des pigeons. Des oiseaux ressemblant aux « damiers » des mers australes, mais plus petits, viennent égayer ma route en me faisant complétement oublier le soleil.

J'arrive à l'importante ville de *Sira*, fière d'avoir appartenu à Haïder-Ali, fière aussi de sa belle ceinture de cocotiers sortant d'un sol imprégné de sel, de sa belle mosquée et d'une église catholique, toute modeste qu'elle soit; malheureusement son parvis reste silencieux et sa porte fermée, parce que la plupart des catholiques du lieu étant blanchisseurs, et, en cette qualité, obligés de jouer un

grand rôle dans beaucoup de cérémonies païennes, ils sont par cela même excommuniés. Ce jour-là, je fais trente kilomètres à pied sous le plus ardent soleil de l'Inde, sans autre précaution que de remplir mon berret intérieurement de papier, ce qui prouve, quoique je ne disconvienne pas d'une certaine imprudence, qu'un homme en santé et sobre peut, pendant bien des mois, se promener aux Indes aussi impunément qu'en Europe.

Vers le soir, cheminant sur une plaine déserte, je vois bondir une antilope à quelques pas de moi. A peine suis-je au bungalow, la température étant de 30°, qu'un violent orage s'approche du côté du sud, précédé par des rafales plaintives qui font pencher et gémir les arbres. Pendant plusieurs minutes le tonnere roule sans discontinuer, et derrière des nuages que l'on prendrait pour des montagnes de plomb, d'éblouissants éclairs me forcent constamment à fermer les yeux. Les bungalows étant toujours situés sur des éminences, ce sont de véritables observatoires d'où l'on passe en revue tous les phénomènes de la nature, entouré souvent de ses plus belles symphonies.

22. Départ à cinq heures et demie par une assez fraîche matinée, le vent soufflant avec force du nord-ouest, d'où il s'élance pour balayer sans entraves ces grandes et stériles plaines où rien ne se meut, image des solitudes africaines. On n'y voit pas une élévation de cent mètres, sauf dans le N. O., où paraissent de grandes dunes d'un sable blanc à l'aspect sépulcral.

Cette fois c'est moi qui pars en charrette, confiant mon fusil à Sébastien, qui s'est distingué jadis en tuant un tigre de sa main. Ne le voyant pas reparaître au bout de deux heures, je commence à m'inquiéter, lorsque je l'aperçois derrière moi sur la route à une grande distance, faisant des signes télégraphiques, et portant sur ses épaules une paire d'ailes qui s'agitent comme ses bras : puis il s'affaisse

et tombe à terre. Craignant que le soleil ne l'ait frappé, j'arrête ma charrette ; s'étant relevé cependant, il arrive clopin clopant, tout épuisé, m'apportant un superbe flamant qu'il vient de tuer sur un étang voisin. Mourant de soif, il approche d'un puits au premier hameau pour se désaltérer : mais on l'en éloigne avec horreur parce qu'il est pariah !

La température s'élève à 32°, quoique le vent augmente sans cesse, et grâce à l'élévation, c'est une tout autre chaleur qu'à Madras, l'air étant d'une extrême élasticité. Quoique nous soyons à l'époque la plus chaude de l'année, je ne désirerais jamais de température plus agréable que celle de mes belles matinées du Maïssour avec l'éclat incomparable de leurs étoiles.

Arrivé à *Hariour*, où je trouve une pagode, de vieux murs en ruines et une rivière tributaire de la *Toungabudra* (qui tombe elle-même dans la *Kishna*), je m'installe au bungalow où Sébastien, encore plus fier de son maître que de lui-même, annonce à une famille européenne occupée à déjeuner que c'est moi qui ai tué le flamant. Il parvient à me persuader que la chair en est excellente, et après un travail de plusieurs heures m'apporte le monstre parfaitement rôti, sur une assiette fournie par le bungalow, un peu mieux monté que les autres. La vue en est si séduisante que je me demande si je n'aurai pas la galanterie d'offrir une de ses ailes à la femme de l'officier, peut-être moins fortunée, qui fait aussi son repas ; mais l'égoisme triomphant de moi, je m'attaque aux cuisses, que je trouve revêches, réservant les parties plus nobles pour mon dîner. En effet, je me régale de la poitrine le soir au second bungalow, où j'ai le bonheur de ne trouver personne pour la partager avec moi : car, saisi dès six heures du soir par des gonflements démesurés, des embarras gastriques et de sourds borborygmes, je m'arrache à des rêves de flamants

ensanglantés, remplissant le bungalow, à une heure trente-cinq minutes du matin, de bruits déchirants, en même temps que des restes mutilés, rebelles et méconnaissables de l'oiseau fatal, dont un estomac qui avait su accueillir des sangsues n'avait point voulu. Je l'avais bien dit à Sébastien : « Ton oiseau n'est bon qu'à empailler, mais nullement à rôtir. »

23. Je passe la rivière sur un beau pont, gravis un « col » au sommet duquel je vais chercher l'ombre secourable d'un temple de boue, et descendant de quelqes pas, je vois à ma gauche, dressée sur la plaine, la colline la plus extraordinaire et la plus fantastique dont j'aie gardé le souvenir. C'est là que se trouve *Tchitteldroug* (littéralement « merveilleux fort »), une des plus fortes places de l'Inde.

A ceux qui n'ont pas vu le « chaos » de Gavarnie dans les Pyrénées, ou quelque éboulement analogue de montagnes, il serait difficile de dépeindre Tchitteldroug. C'est une colline dont la base est occupée par une petite ville, et tout le reste entièrement couvert de blocs de granit plus gros que des maisons, tombés, jetés les uns sur les autres, ou joints par des murailles partout où la nature ne les a pas mis en contact. C'est un gigantesque *plum-pudding* de granit. Il y a un fort en bas, un autre en haut, deux ou trois remparts qui entourent successivement la colline, rappelant la grande muraille de Chine, et il serait impossible à un chat d'arriver au sommet de tout ce système de rocs et de murs, si on ne lui ouvrait les portes. De très-loin, cette colline étrange ressemble à un morceau de conglomérat.

Ce n'est pas là, malgré tout, ce qui absorba d'abord mon attention et mes pensées : fatigué de mes courses, je cherchai un bungalow et le cherchai en vain, même après avoir traversé toute la ville. Il n'y en avait pas : c'était la même histoire qu'à Séringapatam, et encore une fois je

dus me loger dans un ancien palais vermoulu du grand Tippou.

Pas d'eau pour le bain, pas de vivres, pas de pioun. Lorsqu'il arriva enfin à son poste, je l'envoyai au marché acheter un poulet, qu'il mit deux grandes heures à trouver, en sorte que je déjeunai ce jour-là tard dans l'après-midi. Maintenant ma patience diminuant à tout moment, je devenais tellement irascible que je redoutais d'avoir prochainement à donner un grand exemple, en faisant expier à un seul les crimes impunis de tous les autres. Je ne connais pas un sauvage assez paresseux pour toujours et constamment mettre deux et trois heures à aller à quatre pas acheter les choses les plus communes : vous vous plaignez, vous rugissez d'une colère comprimée, et alors le coupable porte les deux mains à son front hypocrite, criant lamentablement : « *Sahib ! sahib !* Monsieur, monsieur ! » Sa bêtise vous désarme, sa faiblesse vous fait oublier son exécrable paresse, sa torpeur, son indifférence, et vous perdez jusqu'à l'usage de la parole devant lui, découragé et dépaysé en présence d'un être sur lequel ni la patience, ni l'affection, ni la violence n'ont jamais eu la moindre prise. L'Angleterre, avec un pareil peuple sur les épaules, est semblable à un lion dont la crinière, la queue et tout le corps seraient remplis de moucherons et d'insectes insaisissables : fort à leur aise, ils se laisseront porter et nourrir, et pourront jusqu'à la fin des siècles torturer leur monture, pourvu qu'elle résiste à tant de piqûres.

Voilà ce qui arrive en grand à ceux qui gouvernent, et sur une moindre échelle à chaque individu qui voyage, si bien qu'après mille insuccès et mésaventures on laisse tomber ses bras en se disant : « J'ai essayé de tout, je n'ai jamais rien obtenu : que faire? »

Accablé de dégoût et presque de rage, je ne sortis pas ce jour-là des murs de mon palais, où je tâchai de m'égayer

en regardant les magnifiques jardins pleins d'arbres fruitiers qui s'étendaient sous mes fenêtres, quoique les beaux jours ne fussent plus où leurs bassins étaient peuplés de jets d'eau. En reportant mes regards dans les grands et obscurs appartements dont j'étais le seul maître, je fus presque tenté, surtout le soir, de les croire hantés par les ombres de ces guerriers dont les pas avaient remué le monde. Que d'horreurs cette âpre colline n'a-t-elle point vues, le jour où, par la trahison de ses défenseurs, Haïder Ali put y entrer, et trouva autour de l'idole de la sanglante déesse Kali les têtes de deux mille de ses propres soldats! Malgré son silence, on serait tenté de croire que le démon de la guerre l'habite encore, lorsqu'on voit sur un de ses rochers une grande raie blanche que le superstitieux Hindou appelle et croit être « *la dent du diable.* » On est désolé en approchant d'y trouver une chose toute naturelle, une simple infiltration d'eau qui a blanchi la roche où elle coule.

Le 24, de bonne heure, je pris un guide et montai au sommet du droug, où je ne vis de remarquable, à part une vue étendue, qu'une chapelle hindoue et de grandes balançoires en chaînes de fer destinées à chasser l'ennui des idoles trop longtemps vouées à l'inaction. En redescendant, un vieil Irlandais, maintenant arpenteur, me donna une singulière version de la guerre de Courg, qu'il avait faite, et de la prise de son vieux rajah, version trop peu à l'honneur de la Grande Compagnie pour que l'on puisse l'adopter en face des faits si bien décrits par M. de Warren. Après m'être laissé dire que Tchitteldroug produisait de célèbres serviettes, je me hâtai, sans plus y songer, de continuer ma route sur Hurrihur, où je devais trouver une garnison anglaise.

Le 24, quatorze kilomètres de désert qui accablent mes bœufs et m'empêchent d'aller plus loin. Température = 29°.

25. Je marche quatre heures au soleil, chassant jusqu'à dix heures et demi, des pigeons surtout, dont je vis maintenant presque exclusivement. Je rencontre onze antilopes qui traversent la route au pas, à portée de pistolet, mais au moment où je braque mon fusil sur elles, elles disparaissent en quelques bonds. Je fais lever aussi un lièvre au moment où la chaleur, déjà de 31° à l'ombre, me force à modérer mon ardeur, et j'arrive au bungalow, n'y trouvant, comme de coutume, que les quatre murs, après treize kilomètres de course haletante.

Le 26, ayant déjeuné avec mes pigeons, j'entre dans le pays des Mahrattes, dont je vois passer de beaux échantillons; ici on ne mange plus de riz, mais une graine rougeâtre appelée *raggi*, analogue à la moutarde. Je passe au pied d'une colline stérile, animée un instant par une grande fête religieuse qu'il ne m'est point permis de décrire; j'aurais du dire une fête diabolique, car on y vient offrir au plus infâme de tous les démons, et lui consacrer pour la vie, de jeunes et encore innocentes victimes qui n'apprendront jamais ce que c'est que la vertu. A ce propos, je fais causer Sébastien, qui me dépeint d'incroyables superstitions. Ainsi, me dit-il, il y a une classe de brahmes qui passent leur vie entière dans leur chambre, les yeux fermés et les deux mains tendues pour recevoir l'aumône! Lui-même, chrétien et intelligent, croit fermement que les fièvres de Séringapatam ne datent que du jour où un officier anglais osa y tuer un serpent à sept têtes, vénéré dans le pays comme un dieu! Après cela, on conviendra que la civilisation de l'Inde est une œuvre au moins difficile.

Mais me voici arrivé à la fin de ma première étape depuis Bengalore; en dix jours j'ai ajouté soixante-quinze pénibles lieues à mes voyages, et je vais me retrouver un instant au milieu de la civilisation européenne. Sur les plaines envi-

ronnantes, où il me semble que rien ne pousse, je vois cependant pesamment passer des charettes à roues de fer traînées par huit bœufs et chargées d'engrais; non loin, caché sous les arbres, paraît le bungalow du voyageur, de même forme que tous les autres, mais que je m'imagine, vu l'importance de la station, aussi bien monté que les buffets de nos meilleures gares de chemin de fer. J'ai traversé la présidence de Madras, dont voici la frontière; je ne suis pas mort de coup de soleil, et je vais pouvoir échanger quelques pensées avec ceux de ma race. Douces et charmantes sensations que l'on ne croit jamais avoir achetées trop cher, et qui redoublent l'énergie pour les peines à venir! Quoique j'arrivasse à Hurrihur en parfait étranger, et que je n'y visse que des figures inconnues, l'accueil que j'y reçus en fit cependant une bienheureuse oasis où j'oubliai un instant les champs calcinés et les hommes avilis qui conspiraient depuis si longtemps contre mon bonheur et mon courage.

Là en effet, dès mon entrée au bungalow, je trouvai un jeune officier, M. Tollemache, qui se prépara à m'en faire les honneurs en m'offrant un dîner que je trouvai bien plus succulent que ceux du café Anglais et de Véry. J'avais de la soupe, trois plats de viande, du pain, dont j'avais presque perdu l'habitude, des vins de France, etc. En même temps il m'invita à déjeuner pour le lendemain à la table des officiers, autrement dit à la « *mess,* » terme dont il est bon de doner ici une explication.

La « *mess* » est une table d'hôte où il est de règle que chaque officier non marié doive dîner. Il y règne le plus grand luxe d'argenterie, de linge, de cristaux, etc., entretenu par une caisse commune où tout officier qui entre au régiment doit verser une certaine somme. De nos jours, tout excès, tout mot malhonnête, tout ce qui n'est pas strictement « *gentlemanly,* » est banni de cette table, à laquelle

président, dans le but d'y maintenir le bon ton et de découper, deux officiers nommés chaque semaine président et vice-président ; ce qu'il y a de plus remarquable dans cette institution, c'est que le plus jeune sous-lieutenant une fois président peut rappeler à l'ordre et envoyer aux arrêts son propre colonel. Invité à bout portant de m'asseoir à cette table, et connaissant, malgré l'hospitalité de Dorjiling, la proverbiale froideur de l'officier anglais pour tout étranger dont il ne connaît nullement le caractère ou l'origine, j'hésitai à accepter. Cependant, devant partir le surlendemain, je ne voyais pas d'inconvénient à tenter l'expérience, quand même il m'en aurait un peu coûté de voir de près la vie intime des officiers de l'Inde.

Je déjeunai donc avec eux le lendemain, ayant M. Tollemache à côté de moi. J'espère que l'on ne me trouvera ni ingrat ni sévère, si j'avoue que je restai longtemps muet après le silence qui suivit ma première décharge de paroles. Ce n'est qu'à la fin du repas que je reçus des encouragements, et que petit à petit j'entrai dans les bonnes grâces de mon glacial entourage. Loin de moi la pensée d'y trouver à redire, puisque j'étais tombé comme un aérolithe au milieu de tout ce monde qui ignorait encore si je n'étais pas un « espion français » ou un aventurier. Mais ce que je tiens à signaler, c'est qu'aux yeux d'un Anglais tout homme qui n'a point prouvé par sa conversation ou des antécédents quelconques qu'il est honnête homme, est livré entièrement aux seules ressources de son esprit ; c'est une curiosité, un point de mire, jusqu'à ce qu'on l'ait étudié sous toutes ses faces. Avouons que cette position est cruelle. On lui montre trop bien qu'on ne lui doit rien, pas même une parole, jusqu'à ce qu'il ait sué pour prouver qu'il en était digne. Peut-être est-il plus sage, et, au fond, plus philanthropique, d'en agir ainsi que de commencer par le traiter en frère et puis de lui tourner le dos ; je con-

state seulement qu'un étranger placé subitement dans un cercle anglais reste longtemps bien plus à plaindre qu'un poisson échoué sur une plage déserte.

Si j'ai laissé échapper ces remarques à propos d'une occasion particulière, ce n'est pas qu'en ce moment je vienne me poser comme victime, c'est tout le contraire; car, la glace une fois brisée, je fus comblé d'attentions par chacun des officiers, qui me menèrent après déjeuner à la table de billard dont chaque cercle militaire est fourni, et mirent leur cabinet littéraire à ma disposition.

Je crus ensuite qu'il était de mon devoir de me présenter chez le colonel, où je trouvai un bienveillant accueil, suivi bientôt d'une invitation formelle à dîner pour le soir, invitation que je fus charmé d'accepter. Je trouvai dans le colonel Carr un franc militaire, obligeant sans la moindre affectation, et possédant cet air viril et martial, fruit d'une vie active et d'habitudes guerrières, que n'a pas souvent en Europe l'officier anglais. C'est que l'Inde, surtout depuis quelques années, est une rude école pour former des corps de fer et bronzer la physionomie. Ce n'est que dans les garnisons sédentaires des grandes villes que l'on voit de ces figures languissantes que n'a jamais frappées un rayon de soleil; tandis qu'à Bengalore, à Aurungabad et dans tous les pays où, par goût, ou par nécessité, l'on a conservé des habitudes actives, l'officier anglais a plutôt l'air d'un Arabe ou d'un Italien que d'un fils de la blonde Albion.

Ce qui me frappa le plus à Hurrihur, après l'urbanité dont je finis par être l'objet, ce furent les égards avec lesquels les cipahis étaient traités, quoique l'on eût peu de rapports avec eux. On leur rendait scrupuleusement le salut militaire, et je vis même un sous-lieutenant échanger avec l'un d'eux, qui s'en allait, une poignée de main fraternelle. Cependant le colonel m'avoua qu'il y avait un tel abîme entre le soldat indigène et ses supérieurs européens,

qu'il ne savait lui-même ni le nom, ni la demeure, ni les habitudes d'aucun de ses cipahis. Ceux-ci m'amusaient assez par le sérieux avec lequel, ici comme à Calcutta et partout, ils me saluaient militairement, ignorant que j'avais une fois mérité la disgrâce de plusieurs d'entre eux, à Bengalore, en leur rendant par mégarde leur salut de la main gauche, ce qui est pour eux la dernière des insultes.

L'hospitalité anglaise est trop bien connue pour que je doive faire ici un menu de l'excellent dîner qui me fut gracieusement offert à Hurrihur, où je pus me croire un instant transporté dans un des meilleurs clubs de Londres. Rien de bruyant du reste ne vint troubler la dignité du lieu : je retrouvais, en pleine vie sauvage, un assemblage des gentlemen les plus accomplis, dont je n'ai signalé au commencement le difficile abord que pour mieux faire ressortir les dehors affables sous lesquels triompha bientôt la meilleure partie de leur nature, en faveur d'un touriste ignoré qui conservera longtemps d'eux un souvenir aussi doux qu'utile.

Je me remis en chemin de très-grand matin, me dirigeant à l'ouest, vers les chutes de Guerseppa et la mer, qui envoie chaque nuit jusqu'à Hurrihur, malgré une distance de cent trente kilomètres et une haute chaîne de montagnes, une haleine très-sensible. Aussi le climat de cette extrémité du Maïssour, élevée d'au moins sept cents mètres, est-il relativement sain et tempéré, parce que la chaleur y est sèche et l'air élastique.

Mais, me dira-t-on, qu'est-ce que les chutes de Guerseppa? qui en a jamais entendu parler? Je regrette en effet que le monde entier ignore l'existence d'une telle merveille, à ce point qu'à Hurrihur même personne ne put me donner de renseignements sur la route à suivre, et que je trouvai toutes les cartes remplies d'erreurs sur cette partie de l'Inde. Voici leur position géographique : elles se trouvent sur la côte du Malabar, par 14° de latitude nord, à sept

lieues de la mer, et à cinquante-quatre de Hurrihur, en suivant la route. Cette route était fort bonne et pourvue de bungalows jusqu'à Shimouga, ville éloignée de vingt lieues: au delà, personne ne put me dire ce que je trouverais.

Je gardai donc ma charrette et mes bœufs de Bengalore, que j'avais trouvés excellents, et fis d'abord onze kilomètres, au bout desquels rencontrant un pont de bois, je m'installai dessous pour déjeûner, la rivière étant presque à sec. Comme il y avait cependant assez d'eau pour prendre un bain, je me donnai ce luxe, qui est aux Indes une des plus grandes jouissances matérielles. Après cela, je braquai mon fusil sous le tablier du pont, et abattis huit pigeons en autant de minutes, qui me firent un délicieux déjeuner, voire même un dîner.

La température étant de 35°, je continuai languissamment ma route jusqu'au premier bungalow, où j'arrivai sans y trouver personne, après n'avoir rencontré de vivant qu'un renard. Le soir il se leva un vent brûlant d'est, qui fit place la nuit à une brise de mer assez fraîche, mais qui recommença le lendemain et souffla pendant plusieurs jours avec une ardeur qui me rappela les trois mémorables journées où j'avais presque brûlé vif en Australie.

Le lendemain, la chaleur dépassa 37° à l'ombre et 53° au soleil, qui dardait verticalement sur de la terre et du sable tellement stériles, que l'on eût dit les austères plaines de la Lybie. C'était bien là le *djungl* dans toute son horreur, non pas selon la fausse interprétation du mot que lui donnent les Européens, n'entendant par là que des forêts vierges, mais dans le vrai sens des Hindous, qui l'appliquent à tout ce qui est inculte, nu et sauvage. Je passai au gué, à travers des rochers et des bancs de sable, la *Toungabudra*, le plus important tributaire de la Kishna, et trouvai par exception, dans le bungalow délicieusement perché fort haut sur l'autre rive, un pioun parlant anglais.

Je fis un assez bon déjeuner de petits poulets, dont j'achetais maintenant un grand nombre à la fois, tout vivants, attachant par la patte au haut de ma charrette, où ils formaient une auréole, ceux que je destinais à mes prochaines immolations. Ils voltigeaient gaiement là-dessus jusqu'à leur mort, étonnant les rares passants, peut-être même les libres volatiles du désert, et si j'avais alors rencontré un Européen, il eût cru, à me voir ainsi entouré d'oiseaux qui folâtraient sur ma charrette comme des papillons autour d'une tombe fleurie, que j'étais bien champêtre ou bien poétique. Rien moins que cela cependant, lorsque j'ordonnais de saisir mes victimes pour chaque repas, nourrissant avec leurs os brisés leurs ingrats et naïfs confrères. Du pain, je n'en avais pas ; j'avais de la farine dont Sébastien me faisait des *tchupatés*, gâteaux minces et nourrissants : je ne buvais que du thé à tout moment, et, la tête toujours aussi libre que le cœur, ma santé semblait se fortifier de jour en jour, malgré l'écrasante force du soleil que n'osait braver aucun animal, pas même la perdrix, qui fuyait devant lui jusqu'au fond des fossés. Le jour en question, fatigué de la lenteur de mes bœufs, je ne pus résister au désir de marcher et de faire mes derniers quatorze kilomètres à pied. A six heures, le vent, qui avait soufflé toute la journée du sud-est en rafales brûlantes, sauta tout à coup à l'ouest, et la température baissa comme par enchantement. Arrivé seul, le soir, au bungalow, et n'y trouvant personne, je criai de toutes mes forces, mais en vain. Vers dix heures enfin je fus rejoint par ma charrette, tirant un coup de fusil pour faire savoir où j'étais depuis si longtemps, et apprenant bientôt qu'un homme seul ne se risquait jamais à rester dans ce bungalow entouré de trois ennemis : le choléra, les tigres et les ours. A onze heures, étouffant ma rage contre le pioun pour sa paresse révoltante, je fis un léger repas, et me livrai à un sommeil qui m'était bien dû.

L'aurore s'inaugura encore par le vent brûlant du sud-est et une température de 34°. Mais heureusement je retrouvai de la végétation et des montagnes dont une, très-éloignée et presque cachée sous cette chaude vapeur qui règne toujours avec les vents tropicaux, atteignait une hauteur de 1800 mètres. Au sommet, le climat était tellement frais et agréable, que beaucoup d'Européens y avaient construit leurs maisons.

Plus je voyageais dans ce pays, depuis Toumcour, plus il me devenait évident qu'il y avait deux vents toujours en opposition, l'un du sud-est et l'autre de l'ouest, soufflant peut-être simultanément l'un au-dessus de l'autre, mais se remplaçant tout à coup chaque matin et chaque soir, souvent avec accompagnement de trombes violentes.

Enfin j'arrivai, par une belle route bien ombragée, à la ville remarquable de *Shimouga*, que je ne trouve à sa place sur aucune carte de l'Inde. Elle est cependant grande et importante par son étendue, par le nombre de brahmes qui l'habitent, la plupart fort riches, par son riant entourage, un pont superbe sur la Toungabudra, et surtout, aux yeux d'un Français, par son église et ses missionnaires catholiques. Sans oser en préciser la situation, je la crois à quinze lieues, à vol d'oiseau, au sud-ouest de Hurrihur. Ce ne fut pas sans peine et sans détours que je parvins à découvrir le bungalow, propre et commode édifice, situé à la campagne sur une éminence, où je trouvai tout le monde à son poste et plus sincèrement poli que de coutume. Aussi je n'eus aucun scrupule d'y rester assez longtemps pour recruter mes forces, ou bien plutôt ma patience à peu près perdue, jours de paix où, abreuvé de lumière et ne manquant de rien, mon esprit devint aussi serein que mon corps devint souple et vigoureux.

Me trouvant encore là le jour de Pâques, je me rendis le matin, accompagné de Sébastien dans toute sa magnifi-

cence, à l'église catholique pour entendre la messe. Ce que j'éprouvai dans ce moment, sous ces murs sacrés, devant un prêtre français dont le recueillement ne put l'empêcher de reconnaître un Européen dans son nombreux auditoire; quelles étaient mes pensées, là, près des monts du Malabar, après des années d'exil et d'émotions, au souvenir des chapelles sibériennes vouées au même culte au milieu des neiges et des cèdres : dépeindre ces contrastes et redire ces pensées serait bien au-dessus de mes forces; il y a des choses que l'on sent trop vivement pour les bien exprimer : à l'âme chrétienne de me comprendre, et de me pardonner ces effusions naturelles à tout voyageur dont l'indifférence n'a pu encore effleurer le cœur. Mais je devais bientôt perdre mon sérieux, malgré la sainteté du lieu. Au moment de l'élévation, je fus saisi d'une espèce de vertige, quand, a gauche de l'autel, un groupe d'hommes entonnèrent l'*Adeste fideles* sur un ton, pendant que les femmes, à droite, se mirent à chanter *O filii et filiæ* sur un autre : dans le même instant, des cipahis, dont je ne soupçonnais pas encore l'existence, me firent sauter comme sous le choc d'un tremblement de terre par l'explosion simultanée d'une musique de clarinettes, de fifres, d'instruments sans nom, et le roulement de leurs tambours : ils jouaient le *God save the queen*, tandis que des cris perçants, des sifflements, des sons vagues et étouffés, comme ceux qui précèdent certains évanouissements, sortaient confusément du centre de l'auditoire tout en mouvement. Les cris des derniers habitants de Pompéi ne durent pas être plus déchirants au moment où la lave du Vésuve descendit pour les engloutir. Étourdi, effrayé, je bondis sur le sol, lorsque le prêtre, n'y tenant plus, croyant peut-être que le feu dévorait l'édifice, dut se retourner, et, rougissant de pudeur, tremblant d'indignation, lancer sur l'orchestre un anathème si foudroyant, que tout rentra instantanément dans le silence.

Et cependant, je me hâte de le dire bien haut, parce que je n'ai jamais eu et n'aurai plus jamais l'occasion de le dire, je fus profondément édifié de la tenue de tous ces indigènes du Canara, du Maïssour et d'autres pays voisins, qui couvraient le parvis de l'église : leur ferveur avait quelque chose d'angélique, et à la communion je vis pour la première fois de ma vie un Européen et un indigène agenouillés côte à côte au seul lieu où il leur soit permis d'être égaux. On doit être pénétré de respect pour ces indigènes qui pratiquent si ostensiblement une religion de sacrifice au milieu d'une population païenne, aux yeux de laquelle ils perdent par cela même, avec leur caste, toute considération, tout droit à la sympathie et à l'amitié : ils restent plus isolés que ne le serait un de nous qui se ferait brahme ou bouddhiste; leurs parents ne les voient plus : ce sont comme des lépreux dont on évite le contact. Il est vrai que le ciel doit chérir et consoler tout spécialement les habitants de la terre que sanctifia l'Apôtre des Indes, et ne pas permettre que, malgré une licence de mœurs aussi effrénée, la foi finisse jamais par s'y éteindre.

CHAPITRE XXXVIII.

Corruption des mœurs. — J'arrive dans les Ghâttes occidentales. — Attaqué par deux léopards dans les forêts de Malabar. — Serpents, singes, etc. — Descente vers les côtes. — Chutes de Guerseppa. — J'assomme le gardien du bungalow. — Description des cataractes et coup de soleil. — Je descends la Guerseppa et arrive à la mer à Honour.

J'eus un grand bonheur à passer le reste de ma journée, ainsi que plusieurs autres, avec le digne missionnaire de Shimouga, l'abbé Tuffou, de Rodez, qu'il avait quittée depuis douze ans, et qui me donna de bien précieux, en même temps que de bien étonnants renseignements sur les indigènes, qu'un prêtre catholique peut seul connaître parfaitement. Je ne puis entrer ici dans les désolants détails qu'il me donna verbalement, presque les larmes aux yeux ; mais, en résumé, je dirai que la plus triste idée que l'on pourrait se faire de la dégradation morale d'un peuple resterait encore, quant aux habitants de cette côte, au-dessous de la réalité : c'est au point que, si l'on avait l'audace de vouloir décrire tout le mal qui se fait là, les langues européennes s'y refuseraient. « Le démon, a dit un de nos missionnaires, en parlant de l'Inde, y fait plus de chrétiens que Dieu, » en ce sens que beaucoup de naturels n'y deviennent chrétiens que parce que le prêtre ne veut qu'à cette condition légitimer par le mariage une union illicite existant depuis longtemps entre une païenne et un chrétien, ou *vice versa*.

Un de nos évêques a écrit à Rome que jamais il ne con-

férerait le sacerdoce à un naturel avant d'avoir obtenu la permission de le marier; un autre, plus sévère, qu'à aucune condition il ne lui imposerait les mains. En effet, je n'ai jamais entendu dire qu'un Hindou, brahme ou musulman de l'Inde, fût devenu prêtre, tandis qu'il y en a beaucoup et de très-zélés en Chine et en Cochinchine.

Sur vingt-huit mariages célébrés à Bengalore, deux seulement n'avaient point été précédés par des unions illégitimes. Mais ce n'est pas uniquement Dieu et sa religion que le vice outrage, c'est la nature elle-même : la vie d'un grand nombre d'hommes se passe à faire le siége de toutes les vertus, et le tombeau lui-même n'est pas un inviolable abri pour l'innocence!!

Est-il étonnant, après cela, que nos missionnaires ne parlent qu'avec douleur du résultat de leurs travaux, n'espérant plus rien d'eux-mêmes? Le nombre de leurs prosélytes est très-restreint; tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de conserver chrétiens ceux qui le sont depuis plusieurs générations. Ceux-ci manquent-ils publiquement à un devoir, ou donnent-ils quelque scandale, alors le prêtre, à leurs yeux un demi-dieu par le prestige de sa vertu, les condamne, suivant la gravité de l'offense, à venir de chez eux à l'église à genoux, ou d'en être exclus pour un temps.

Lorsqu'on voit un missionnaire, malgré sa patience et la tolérance de la religion qu'il prêche, obligé de recourir à de tels châtiments, on peut croire qu'il s'adresse à des natures bien rebelles. Du reste, le peuple comprend cela lui-même, et un prêtre de Salem, qui fut cependant blâmé en cette circonstance, mit immédiatement à la raison un brahme en tirant un coup de fusil sur l'idole du temple qu'il gardait, parce qu'elle était supposée dire tout haut du mal des chrétiens. Si les missionnaires protestants réussissent si mal et n'arrivent tout au plus qu'à défaire parfois le bien qu'avaient fait les nôtres, c'est qu'ils ont toujours à la main les armes

purement spirituelles de la métaphysique, une ironie qui déplaît à leur auditoire, et des formes vaporeuses de langage qui le déroutent. L'un d'eux, après avoir, un jour, dressé sa tente quelque part dans le pays en question, au moment d'un grand festival, se mit à haranguer le peuple sur un ton tellement fier, que celui-ci, irrité sans rien comprendre à sa logique, lui lança des pierres et le fit déguerpir au plus vite. L'abbé Tuffou ayant ensuite blâmé ces hommes d'avoir ainsi maltraité quelqu'un qui ne leur avait fait aucun mal, ils répondirent : « Mais il nous dit des sottises!!! »

On n'a pas d'idée du prestige exercé par nos prêtres sur ces malheureux indigènes, aux yeux desquels un tel désintéressement, une pureté si irréprochable de mœurs, est un inexplicable prodige, un fait qu'ils constatent, mais ne peuvent comprendre chez un mortel. Le jour de Pâques, comme je causais de toutes ces questions avec l'abbé Tuffou, sous la vérandah de son presbytère, il arriva deux frères qui, je crois, avaient communié le matin même, maintenant ivres et s'entre-déchirant : c'étaient des chercheurs d'or qui vivent en en ramassant la poussière dans la rivière et dans les boutiques des bijoutiers. « Oh! mon père, » dit l'un d'eux, « permettez-moi de me tuer! je veux me tuer!..... » Alors se retournant vers moi avec découragement, l'excellent apôtre me dit : « Tenez, mon cher ami, voilà de quoi remplir une bonne page de votre journal; jugez par vous-même!!! » Je crois que c'était pour la seconde fois seulement que je voyais un naturel ivre; car il faut du moins leur accorder la vertu de la sobriété et de la tempérance. Il paraît aussi qu'ils sont quelquefois assez charitables, et donnent largement, vu leurs moyens, pour l'église, qui n'est pas grande, mais de très-bon goût, et construite par l'abbé Tuffou. Quant à ses ressources à lui, elles étaient extrêmement minimes, surtout depuis qu'il n'était plus à Hurrihur, où il recevait du gouvernement anglais, comme toujours

lorsqu'il y a des soldats européens, deux cent cinquante francs par mois; mais son honorable pauvreté ne le rendait que plus respectable aux yeux des indigènes, qui reconnaissaient en lui un véritable apôtre.

Ils auraient dû mieux profiter de son exemple et des préceptes qu'il ne cessait de leur donner à l'église dans leur propre langue, le canara, propageant ainsi lui-même l'identique doctrine que j'avais eu le bonheur d'entendre prêcher aux quatre coins de l'univers, en scioux, en tchippaway, en russe, en tamoul, en hindoustani, en cochinchinois et dans toutes les langues européennes, tellement le catholicisme est aujourd'hui répandu, et tellement il y a de pasteurs pour les brebis de cet immense troupeau. Malgré l'édification de ce spectacle, on peut cependant à peine se défendre de rire de certaines anecdotes comme celle du sauvage à qui un prêtre vint porter sur son lit de mort les sacrements de l'Église et qui répondit : « Mais comment peut-il en rester! Vous avez porté les *derniers sacrements* à mon frère mort la semaine dernière. »

Je voudrais bien ici raconter une autre anecdote encore plus risible du père Tuffou; mais de quels mots me servir? La chose n'est point facile, si l'on veut être à la fois délicat et clair. Voici vaguement ce qui en est. Le missionnaire, après avoir passé plusieurs semaines à instruire une vieille femme sur les grandes vérités du christianisme, lui fit un jour subir un examen dont elle sortit longtemps avec tous les honneurs. Enfin il arriva à cette profonde question, pour voir s'il la dérouterait : « Répondez, lui dit-il, qu'y a-t-il en enfer?..... » Il croyait qu'elle allait chercher, s'agiter, se confondre..... Mais il n'en fut rien : « En enfer, dit-elle, il n'y a que de la..... » Puis un mot, un seul mot, pour lequel il est inutile de chercher un synonyme honnête, et qui fut probablement le dernier mot prononcé par certain empereur romain livré à une mort horrible dans un endroit

connu de tout le monde, mais dont le nom serait ici un lieu commun [1]. Voilà où avaient abouti les leçons du missionnaire qui, s'il ne réussissait pas toujours à éclairer ses ouailles, avait su au moins faire cesser quelques abus parmi elles. Ainsi il était parvenu à abolir la coutume barbare de danser autour du cadavre d'un parent mort, peut-être même à le faire regretter par ceux qui, jusque-là, se contentaient de pousser des cris déchirants sans aucune affliction réelle. C'est toujours contre les préjugés de caste, très-enracinés dans ce pays, que venaient s'échouer ses efforts. Comme preuve de leur puissance, on pourrait citer l'exemple des brahmes qui, lorsqu'ils sont condamnés à mort pour quelque délit, ne se laissent pas mettre la corde au cou par les cordonniers dont c'est le devoir, parce que ceux-ci appartiennent à la dernière caste, et qu'un brahme redoute de perdre la sienne, même au moment de passer dans les bras de la mort! Il s'attache lui-même la corde pour éviter toute immonde souillure! Ces brahmes sont du reste une race superbe, grands, faits à peindre, blancs et aristocratiques au plus haut degré. Leurs femmes et leurs filles, les plus belles du monde, portent quelquefois pour dix mille francs de bijouterie sur leur personne, principalement sur les bras, les pieds, les oreilles, le bout du nez et les cheveux, ces longs et soyeux cheveux d'un noir d'ébène, où elles attachent aussi une touffe de fleurs blanches appelées *malipou*, espèce de jasmin dont l'enivrante odeur annonce une brahme bien avant qu'on l'ait vue. C'est aussi avec cette fleur, emblême de toute pureté, que l'on décore les idoles et les temples aux jours de fête, en les couvrant de guirlandes. En sorte qu'aux Indes la corruption et le vice s'habillent comme la vertu, deviennent resplendissants, et embaument tout ce

1. Il faut s'appeler Victor Hugo ou Cambronne pour se faire pardonner certains mots.

qui en approche. Nulle part au monde le chemin de l'enfer n'est si facile et si fleuri. Chez nous, le vice est tellement repoussant et hideux, qu'il fait fuir l'homme honnête par son seul aspect; le démon n'y habite pas seulement les âmes, il stigmatise la physionomie et se trahit lui-même; là-bas il semble virginal comme l'aurore et pudique comme les fleurs; son allure même est divine, et lorsque sous de pareilles influences on voit de saints prêtres passer tant d'années à s'immoler à chaque instant, sans que jamais il s'élève autour d'eux un seul doute sur leur vertu, un chrétien même est tenté de tomber à genoux devant une aussi surhumaine sainteté. Puisque j'ai parlé des ornements que portent les brahmes, il est bon de signaler aussi l'usage presque universel chez les peuples de l'Inde de se faire sur le front plusieurs raies de différentes couleurs avec de la bouse de vache, et celui, réservé aux filles, de se peindre un gros point rouge juste au-dessus du nez. La signification exacte de ces marques n'est pas bien connue, quoiqu'elle se rattache certainement à des pratiques religieuses, ce qui fut la cause de longs débats dans le monde catholique pour savoir s'il fallait permettre à des Indiens devenus chrétiens de persévérer dans cette habitude. Toujours est-il qu'elle est encore générale.

Quant aux blanchisseurs, comme je l'ai déjà dit, ils sont rigoureusement excommuniés à cause de leur participation aux cérémonies païennes, dans les mariages et dans les enterrements, et à l'occasion de la nubilité des filles. Dans les mariages, c'est le blanchisseur qui prépare les lumières, étend des toiles sous les pas des époux, leur joint les mains en leur offrant du riz, du coco, du bétel, du safran et de l'encens; il fait les aspersions et passe au cou des mariés les guirlandes de *malipou*. Dans les enterrements, il nettoie le cadavre avec de la terre grasse, fait mettre du riz dans sa bouche, et enfonce dans la terre de la fosse le tison qui est

supposé devoir le brûler : détails qui ont été donnés en tamoul par les blanchisseurs même et reconnus comme vrais.

Parmi les questions dont j'accablai le missionnaire, il en est une à laquelle je tiens à constater qu'il répondit par une négation complète : c'est celle de l'infanticide. Le portrait que j'ai fait des naturels est assez noir pour que je ne doive pas omettre le bien que l'on peut en dire. Il ne paraît donc pas vrai que ce crime puisse être imputé aux mères indiennes, qui sont généralement aussi des femmes fidèles, à moins qu'elles ne se croient déshonorées par la stérilité. Chez les païens, plusieurs années séparent le mariage d'avec les fiançailles, qui se font par les parents dès l'âge le plus tendre, mais les missionnaires exigent qu'il ait lieu six mois après, et jamais avant l'âge de douze ans.

Ma curiosité étant vivement piquée par tous ces renseignements, je priai l'abbé Tuffou de me faire entrer, sous son égide, dans la maison d'un indigène, privilége que n'obtient certainement pas un Européen sur mille. En conséquence, nous allâmes voir, un soir, *Marie Apa*, jeune homme qui, saisi d'un zèle ardent, avait commencé par étudier pour la prêtrise, mais crut bientôt plus sage et plus prudent de prendre femme. Pour la première fois je reçus l'hospitalité chez un Indien, et des marques sincères de politesse autant que du désir de plaire. La maison était très-petite, basse, ornée de quelques meubles européens et d'images de saints, une cloison séparant les hommes des femmes, comme il n'arrive pas souvent sous le toit de l'Indien, où tous les membres, même les plus éloignés, d'une famille, vivent et dorment pêle-mêle sur quelques mètres carrés. Je me trouvais chez un Canarais catholique qui mangeait du bœuf, respectait un Européen, et ne craignit pas de me montrer le dernier degré de confiance en m'ouvrant lui-même la porte de l'appartement réservé à ses filles. Je ne sais si elles goûtèrent autant ma présence, car elles étouffèrent à

son germe un éclat de rire, et tremblèrent comme des feuilles d'automne.

J'allai voir aussi à Shimouga les deux seules familles européennes qui y soient établies; une était celle du médecin, hardi chasseur qui appela mon attention sur un monceau d'au moins cent crânes de léopards tués dans un rayon de quelques milles. Habile praticien, comme je n'avais nulle raison d'en douter, il me recommanda instamment de ne plus m'exposer au soleil, qui avait foudroyé son père. Dans ce pays, on ne semble mourir que de deux manières : d'un coup de soleil ou du choléra. On se rappelle que depuis plusieurs jours j'étais absolument grillé par la chaleur. Le 1er avril, elle monta à 100° Fahrenheit à l'ombre, c'est-à-dire 38° centigrades, quoique je fusse sur un plateau élevé d'à peu près huit cents mètres : qu'était-ce donc alors sur la côte où j'allais descendre?

Le 2 avril, même température.

Le 3, j'accepte avec bonheur la franche invitation à déjeuner de l'abbé Tuffou, où, sans oublier de faire honneur à chaque plat, nous parlâmes de Rodez, des Pyrénées et de la France, cette patrie des apôtres, quoiqu'elle ait enfanté d'aussi méchants philosophes. Touché de l'accueil paternel que j'avais reçu, je fis, ce jour-là, au vénérable prêtre des adieux qu'une si courte connaissance avait suffi pour rendre pénibles; puis, rentré au bungalow, où vinrent me trouver plusieurs indigènes désireux de me voir, je louai une autre charrette et de nouveaux bœufs pour continuer mon voyage le lendemain vers l'ouest, renvoyant par une route directe, à Tchitteldroug et Bengalore, ceux qui m'avaient jusque-là si bien servi.

La température étant tombée à 36°, je pouvais espérer qu'elle allait redevenir supportable.

En effet, le 4 avril je m'éloignai de Shimouga par un grand vent de sud-ouest et une température qui ne dépassa

pas 32°, rentrant enfin parmi mes vieux amis des Nilgherries, les épais bambous, que je trouvais beaux, bien que la chute de leurs feuilles brûlées ne me laissât pas la moindre ombre. A vingt-trois hilomètres, rare intervalle entre deux bungalows, j'en trouvai un des plus modestes, dont la porte était soigneusement fermée et le gardien absent. J'envoyai donc chercher partout le *cotwall*, ou magistrat indigène chargé de la garde du bungalow, que l'on mit deux heures à trouver, deux ou trois autres étant employées à acheter et faire griller quelques poules, si bien que je déjeunai ce jour-là à l'heure de mon dîner, et dus coucher dans ce taudis humide où des oiseaux malhonnêtes, établis dans le plafond, faillirent me frapper du malheur qui affligea Tobie.

Le lendemain matin 5, j'allai de bonne heure à la chasse, la température n'étant encore que de 24°; mais je ne réussis à tuer que quelques mauvaises poules d'eau sur un étang dont elles semblaient s'être assimilé la vase, tellement je trouvai leur chair humide et lourde. Après un triste déjeuner de poulets, je rédigeai une plainte au *collector*, premier magistrat du district, où il exerce un pouvoir presque illimité, pour qu'il donnât une leçon au négligeant *cotwall*, espérant par là être utile aux voyageurs qui viendraient après moi, et aussi éprouvant un besoin impérieux de laisser échapper par cette soupape un peu de l'indignation que faisait fermenter en moi chaque jour de plus en plus l'apathie des indigènes. Alors je vis arriver l'infortuné *cotwall*, traînant ses petits enfants par la main, et me suppliant, au nom des devoirs de la paternité qu'il avait dû remplir, de lui épargner cette fois la douleur d'une disgrâce. Je le fis, mais il joua sans doute le même tour à chacun des voyageurs qui passèrent par là, rares il est vrai, s'il faut en juger par l'étonnement que je produisais chez les indigènes.

J'approchais maintenant de la chaîne de *Ghâttes*, qui court parallèlement à la mer à peu près comme celle des Andes, montagnes couvertes des plus épaisses forêts de l'Inde, asile redoutable des miasmes, des fièvres et de tout ce qu'il y a de plus féroce dans le règne animal. Outre les bambous aux gerbes gracieuses, s'y agitant de tous côtés, on s'arrête avec curiosité devant l'arbre à teck, le banian, toutes les espèces de sandal, le sycomore, le bois de fer, dont les lianes, le bétel et le cardamone caressent les pieds et les rameaux. Parmi les animaux, je citerai le tigre, l'éléphant et le bison, des serpents de toutes les couleurs, des sangliers, des daims, des paons, des coqs de bruyère et des singes tellement nombreux, qu'il semble parfois que sur un arbre il n'y ait pas de place pour en loger un seul de plus. C'en était fait des plaines poudreuses de Maïssour, comme de son atmosphère légère et sèche : je rentrais sous l'humide voûte des forêts, où je sentais tout mon corps s'alanguir et se saturer d'eau, exactement comme dans le *Terai* de l'Himalaya.

Le 5 avril, je fis péniblement dix-huit kilomètres, arrivant à *Anantapour* par une fort belle route bordée d'arbres alignés en colonnade. Je laissai à gauche la route de *Nuggur*, chef-lieu du district du même nom, cassai mon fusil, et, après un abominable dîner, fus obligé de coucher dehors, l'intérieur du bungalow étant envahi par les oiseaux, les insectes et les chauves-souris.

Le 6 sera un jour mémorable dans ma vie. Parti à cinq heures du matin, je voyageais depuis plusieurs heures entre deux murailles de forêts où l'on n'entendait que le bruit du vent; j'étais allongé dans ma charrette, lisant une revue anglaise, lorsque Sébastien assoupi se leva en sursaut en jetant un cri, mes bœufs ruèrent, et ma pauvre charrette, quittant aussi le sol, comme sous le coup d'un tremblement de terre faillit se jeter sur le flanc. Ne comprenant rien à

ces saccades, j'en demandai tranquillement compte à mon cocher, qui, avec l'accent de l'effroi, me cria : « des tigres, monsieur! des tigres, voyez! » Ils étaient deux, en effet, père et fils, qui avaient bondi comme la foudre du sein d'un fourré, espérant enlever mes bœufs; mais, effrayés par nos cris et nos gestes, il rebroussèrent chemin, à mon grand étonnement, aussi vite qu'ils étaient venus. J'avoue que je n'ai jamais senti refluer tant de sang vers mon cœur que pendant ce bien court épisode, car un Européen met longtemps à se persuader qu'il existe des forêts où il puisse abonder en toute liberté un être dont il n'a vu que de si rares échantillons dans des cages de fer : c'est un animal encore fabuleux pour qui ne l'a rencontré que dans une ménagerie : mais, malgré le prestige qu'il exerce, même sur le plus brave chasseur, j'ai bien lieu de croire, d'après tout ce qu'on m'en a dit, que lui aussi, comme les autres animaux, tremble devant l'homme au point de ne jamais oser l'attaquer de front, à moins qu'il ne se sente blessé. Tous les animaux sont lâches jusqu'à ce qu'il s'agisse de défendre leur vie, et restent fascinés, cloués sur place devant la face auguste de l'homme. Il n'y a rien de plus effrayant pour eux.

Le jour dont il s'agit, je crus prudent de ne pas beaucoup m'éloigner à pied de ma charrette, surtout avec une aussi forte chaleur, qui était remontée à plus de 33°. Je rencontrai une petite armée de paons au bord d'un étang, comme on le voit dans tout pays qu'habite le tigre, arrivant le soir après une journée de dix-huit hilomètres, au bungalow de *Ságr*, village brahme où il me fut impossible de trouver même un poulet pour dîner. On sait que les brahmes ne mangent aucune espèce de viande, et se nourrissent principalement de lait, de riz et de légumes. Ne trouvant que très-peu d'eau à boire, je n'eus ce soir-là qu'une consolation, sans laquelle l'humeur eût enfin triomphé de moi, celle d'être traité poliment par les indigènes; mais mon es-

prit ne fut pas, malgré cela, en paix pour la nuit, car le bungalow était entouré de serpents dont les traces se dessinaient sur la poussière de la route aussi larges que mon bras, et les hurlements des chacals ne discontinuaient pas autour de mes portes forcément ouvertes.

Un grand vent de mer se leva pendant la nuit, avec un bruit qui devait charmer quelqu'un de brisé par les privations et les fatigues d'un voyage sur terre dans un pays semblable à celui que je parcourais. Comme jadis en sortant de l'Amour, je humais avec une sorte de bonheur les fraîches bouffées de ce vent maritime où je cherchais l'odeur tant désirée de l'Océan, en attendant que du haut des Ghâttes mon regard pût enfin tomber encore sur ses flots bleus.

C'est ce qui m'arriva le lendemain, où je ne m'arrêtai pas au bungalow de *Talgoupa*, mais fis trente-six kilomètres pour m'arrêter le soir à *Djóg*, au bord même de l'effrayante cataracte de *Guerseppa*, dont tout homme qui admire la nature devrait au moins connaître le nom et la position. Pendant la première moitié de cette longue journée, je ne cessai de monter par des pentes excessivement roides, sur une route de montagnes absolument déserte, animée cependant par l'éclatante couleur des papillons qui voltigeaient alentour, par la silhouette des vautours étonnés de voir leur solitude envahie, par les cris rauques de mille singes et par les anneaux mouvants du perfide « serpent vert » qui se glissait sur les feuilles; sa couleur était tellement verte, qu'à un mètre de distance je mettais plusieurs minutes à le découvrir, malgré toutes les indications de Sébastien. Sa piqûre est mortelle, et sa présence d'autant plus à craindre qu'il traverse la route en sautant d'un branche à l'autre, donnant un coup de sa queue au passant lorsqu'il s'y attend le moins. Il est très-long, d'une teinte uniforme, et très-mince, quoique bien moins mince que le « *whip snake* » (serpent fouet),

dont je trouvai un échantillon établi au milieu de ma route, levant orgueilleusement la tête. Celui-ci est presque une ficelle douée de vie et passe aussi pour très-venimeux.

Je remarquai en outre ce jour-là, sur la pente orientale des montagnes, une sucrerie où l'on broyait la canne à grands renforts de cabestans et de cris, comme s'il était question de renflouer le *Great-Eastern;* près de là je vis un arbre dont les feuilles le distinguaient immédiatement du banian, ou *Ficus indica,* mais qui, comme lui, renvoyait à terre ses branches pour y reprendre racine. Une demi-heure de montée, et j'arrivai enfin sur le haut d'un col élevé où sifflait plaintivement le vent de la mer, à l'extrémité de l'immense plateau de l'Inde centrale, qui atteint ici son point culminant.

Des éclats de tonnerre m'y accueillirent comme l'artillerie accueille les grands hommes, honneur céleste dont je m'occupai fort peu en face du spectacle qui se déroulait sous mes pieds, s'étendant jusqu'à la mer que je dominais de 1200 mètres, mais ne pouvais voir à travers le brouillard qu'exhalait la côte.

On ne saurait oublier ni résister à décrire un aussi grandiose panorama. Je n'ai peut-être jamais embrassé à la fois une telle étendue d'aussi sombres forêts, excepté en Sibérie. C'était un véritable Ténare où reluisaient paresseusement au soleil des marais ou des bras de rivière qui semblaient vénéneux comme le Styx, tant la fumée qui en sortait donnait des idées pestilentielles. Au-dessus de tout ce *djungl* tombaient cependant d'aplomb des flots de lumière qui, arrêtés à leur passage dans ce monde de feuillage sans parvenir jamais au sol, y faisaient bruire des milliards d'insectes. C'était la vibration, le bourdonnement lointain d'une pédale d'orgue, des plaintes comme celles d'un cadavre qui reviendrait douloureusement à la vie sous son linceul. Dans ces gorges humides il me fallait pourtant descendre au plus

vite, afin d'arriver avant la nuit à Djôg. La température étant de 32° au haut du col, qu'allais-je donc trouver en bas ?

La route s'enfonça dans les forêts, descendant en zigzags bien ménagés, mais trop roides pour que je n'aimasse pas mieux marcher, ce que je fis, pressant le plus possible mes bœufs, pour ne pas être anuité au milieu de tant de bêtes féroces. Heureux, là et partout, si je n'avais eu dans l'Inde à redouter qu'elles ! J'aurais préféré une bonne lutte avec ces animaux, à cette guerre sourde et continuelle avec les indigènes, où le plus fort reste toujours le vaincu, sans autre ressource que la résignation ou le désespoir ! Arrivé au bungalow de Djôg, je ne trouvai pas le pioun, qui était allé chez lui. J'envoyai donc un jeune homme le chercher; mais l'infidèle serviteur ayant eu l'audace de me faire répondre qu'il ne se dérangerait que si je lui écrivais une lettre, et jugeant enfin le moment venu de frapper un grand coup pour m'assurer un respect plus nécessaire que jamais, je me fis conduire dans une rage concentrée jusqu'à la porte de l'insolent, où ma colère fit explosion. L'ayant trouvé à manger avec ses amis, je m'élancai dans sa chambre, souillant par cela seul toute sa maison, l'accablai de coups sur la tête, et, le saisissant par l'épaule, le lançai à quatre pas de chez lui, où, après avoir chancelé comme un animal blessé, il tomba presque sans connaissance. Retenez vos larmes, ô philanthropes ! C'est pour avoir eu le cœur trop tendre que je n'étais jamais parvenu encore à me faire obéir. Cette leçon-là me fit passer pour un Jupiter tonnant, tant aux yeux du pioun, qui se serait après cela fait hacher en morceaux pour moi, que de Sébastien, chez qui, depuis quelques jours, je voyais d'alarmants symptômes de mécontentement, provenant peut-être d'une grande fatigue.

Ces émotions n'ayant en rien diminué le besoin impérieux de ravitaillement qu'éprouvait continuellement mon

estomac, je fus transporté au septième ciel en trouvant au bungalow un charmant officier de Hurrihur qui, en voyant l'empressement avec lequel j'acceptai son invitation à dîner, dut me croire glouton comme le « grand roi. » Des assiettes, de l'argenterie, des flambeaux, des fauteuils, des lits, rien ne manquait au confort matériel dont ce prudent officier se faisait accompagner dans sa tournée. Aussi content de mon camarade que de sa table, je promis d'aller avec lui le lendemain explorer dans tous ses détails la splendide cataracte au sommet de laquelle nous étions installés, et que je vais m'évertuer à décrire.

Il ne faut pas se figurer ici une masse d'eau comme à Niagara, qui en cela est unique, quoiqu'il s'agisse d'une grande et large rivière, aussi imposante après les pluies que la Tamise à Londres; elle se précipite d'un bond dans un abîme en fer à cheval de la même largeur que celui de Niagara, et formant une paroi parfaitement verticale cinq fois plus haute. Voilà déjà de quoi étonnner. Mais ce qui rend ce gouffre exceptionnel, par l'effroi qu'il fait éprouver, c'est la facilité de pouvoir aller y plonger ses regards du sommet lui-même, du bord qui surplombe à une hauteur quadruple de celles des tours de Notre-Dame. Cette cataracte est tellement élevée que l'on peut dire avec vérité que le climat à sa base n'est plus le même qu'à son sommet, comme le prouve fort bien le thermomètre.

Le bungalow des voyageurs, assez fréquenté après la saison des pluies, vers le mois d'octobre, est situé au nord, adossé à des forêts, et un peu plus haut que le niveau supérieur de la rivière, qui coule à environ trois cents mètres de là. On y entend gronder le torrent, mais on ne voit pas sa chute; il faut descendre pour cela au sud pendant quelques minutes sur des pelouses bien ombragées, et l'on arrive alors sans s'en douter au bord de l'abîme, où le sol s'affaisse si subitement de près de trois cents mètres, que l'on court

le risque de tomber dedans en voulant continuer sa marche de plain-pied vers l'autre rive, qui est exactement au même niveau, et, du bungalow, ne semble nullement séparée de celle-ci ; on dirait une vallée horizontale entourée de hautes montagnes, jusqu'à ce qu'on ait mis le pied au bord fatal, où l'on éprouve la même sensation, la première fois que le regard y plonge dans le vide, que si l'on planait dans les airs. Souvent, lorsque des nuages croupissent au fond de la vallée après être remontés de la mer, ou que la rivière grossie se change elle-même en nuage à la moitié de sa chute, on se croirait au bord d'une fournaise à profondeur inconnue.

L'avantage que possède cette cataracte sur toutes celles que je connais, c'est qu'on peut l'aborder et la voir dans toutes les positions, d'en haut, d'en bas, en face et latéralement; aussi a-t-on élevé à peu de frais d'agrestes observatoires ornés de bancs, à diverses hauteurs sur le flanc des précipices environnants, où l'on peut sans danger étudier cette merveille naturelle sous toutes ses faces.

Je partis donc le 8 avril de grand matin avec mon nouvel ami et bon nombre de domestiques pour porter notre déjeuner, sans compter le pioun que j'avais battu et qui nous guidait en tremblant, de crainte que dans un nouvel accès de fureur je ne le lançasse dans l'abîme. La rivière était alors au plus bas, parsemée de rochers communiquant par des ponts primitifs en bois, et se divisait en quatre chutes distinctes, la *Grande chute*, qui était la plus au nord, le *Roarer* (littéralement « Rugisseur »), la *Fusée*, et la *Dame Blanche*, qui, après les orages de juillet, se mêlent, confondent leurs eaux et leur écume, et forment un fleuve dont le courant furieux fait trembler sur leurs racines les séculaires forêts d'alentour.

Nous arrivâmes d'abord au point où la « grande chute » quitte le bord du rocher pour se lancer dans l'espace. Nous allongeant sur le ventre, nous passâmes la tête dans le vide,

retenant jusqu'à notre regard, comme s'il allait tomber et nous entraîner. Tous les montagnards savent combien l'œil se trompe quand il s'agit de précipices, combien peu il y en a qui restent verticaux lorsqu'on en approche, et Humboldt a dit, il me semble, que nulle part on n'avait encore trouvé dans la nature une paroi mathématiquement droite de cinq cents mètres. Je ne sais si j'en ai vu de cette hauteur; mais celle dont je parle n'en a pas loin de trois cents; elle est tellement perpendiculaire, qu'il est très-facile de cracher dans le petit lac vert qui dort dans l'ombre à sa base; et je rappellerai ici la cataracte du Weatherboard, en Australie, qui est plus haute encore, quoiqu'elle inspire certainement moins de terreur. Il ne s'agit que de tendre le bras, une pierre à la main, et de la laisser tomber, pour qu'elle arrive en un peu plus de huit secondes au milieu du lac, ce qui prouve même que l'on surplombe un peu. Les pierres plates se perdent dans l'immensité du gouffre, se mettent à tourner comme des *boumarangs*, en cherchant leur route, se laissent emporter par des tourbillons, et volent parmi des millions de pigeons effarés qu'entraînent des trombes de vent. C'est un plaisir exquis, dans la dévorante chaleur du jour, de rester penché sur ce bord, où un vent frais, sorti du pied de la cascade, remonte sans cesse en vous inondant d'une froide et douce vapeur. Les eaux de la rivière avant sa chute, exposées au soleil depuis le matin, ont une température de plus de 30°, tandis que celles des petits lacs d'en bas, où le soleil n'arrive qu'à midi, sont glaciales, bien longtemps même après qu'il a commencé à y décharger ses feux.

Mais n'anticipons pas.

Ayant traversé la rivière à l'aide des petits ponts dont j'ai parlé, nous descendîmes au midi par un sentier en zigzags où on me signala, parmi tant d'arbres à moi inconnus, celui dont on extrait le *gamboge* (gomme-gutte[1]), ainsi que ceux

1. Le *garcinia morella*.

dont les naturels de la côte se servent pour mâter leurs navires. Les arbres de ces forêts valent de cent à mille francs la pièce. Cette descente, vers la fin, devient roide et difficile : il y a tantôt des escaliers, tantôt des rochers de taille colossale à escalader ; enfin on ne peut aller qu'à pied, et il faut se garder de négliger, comme nous, de se munir d'un parasol ; car, après midi le soleil, descendant droit sur vous comme par l'orifice d'un puits, prend une ardeur meurtrière.

Sortis avec assez de peine du chaos de rochers qui obstruaient les approches du cirque (si l'on veut me passer une expression pyrénéenne), nous glissâmes d'abord fort involontairement sur des pierres toutes mouillées par la vapeur des cascades ; puis, ayant trouvé un rocher parfaitement sec, espèce de promontoire d'un seul bloc haut de dix mètres qui tombait à pic sur les eaux limpides d'un des lacs, nous nous préparâmes, devant du bœuf et de la bière, à nous dédommager de nos travaux.

Ces petits lacs sont plutôt des étangs quant aux dimensions ; mais leur eau, d'un vert d'émeraude, n'est jamais stagnante, quoiqu'elle soit tranquille comme la surface d'un miroir, excepté à la base du roc, où l'eau qui tombe dessus d'une si étonnante hauteur doit en remuer les plus lointaines profondeurs. Ils sont là trois ou quatre, entourés d'une ceinture de granit, dont on suit les prolongements à plusieurs mètres sous la surface, tant ces eaux séduisantes sont claires. Il est impossible, sous les tropiques, de voir un tel bain préparé par la nature, sans se jeter dedans immédiatement. Nous le fîmes donc, l'officier et moi, malgré les cris du naïf Sébastien, qui affirmait y voir des alligators ; mais nous trouvâmes l'eau tellement froide, que nous ne pûmes y rester, phénomène étrange en pareille latitude. La profondeur de ces lacs a été très-exactement mesurée par un officier de marine, qui en trouva le maximum à vingt-

deux brasses (plus de quarante mètres). Quant aux autres chutes, j'y reviendrai plus tard. Pour le moment, je tiens à décrire un bien frappant, et pour moi mémorable exemple de la puissance du soleil de l'Inde.

Voulant à toute force arriver aussi près que possible du pied d'une des cascades, à la nage s'il le fallait, et ne voulant pas mouiller mes habits sous la lourde pluie qui tombait tout autour, je partis pour mon expédition n'ayant qu'un pantalon pour tout costume, sans songer qu'il était midi et que le soleil allait paraître par-dessus le bord supérieur du précipice. C'est ce qui arriva; mais mon amour-propre étant engagé, je continuai par monts et par vaux sur des éboulements énormes de rochers glissants comme un glacier, jusqu'à ce que, vaincu par d'insurmontables obstacles, je dus battre en retraite. Pendant une demi-heure on put voir mon dos et ma poitrine rougir comme le fer dans le feu, malgré l'arrosage continuel des cascades, qui séchait à l'instant même. Lorsqu'il fallut me rhabiller, ce fut un martyre, et pendant trois jours et trois nuits je souffris des tortures comme celles de saint Laurent, ne pouvant m'allonger pour dormir. J'eus une forte fièvre, et au bout de huit jours je perdis presque toute la peau de mon corps, que Sébastien était occupé à m'arracher pendant mes repas, en feuilles aussi grandes que celles d'un livre. Ce n'est certainement que par une spéciale clémence du ciel que mon crâne abrita ce jour-là mon cerveau contre la folie ou la mort.

Lorsque d'en bas et pendant plusieurs heures nous eûmes regardé à satiété ces belles chutes, nous songeâmes à remonter, nous laissant guider aveuglément par le pioun. Mais, soit qu'il eût le vertige après les coups que je lui avais octroyés la veille, soit qu'il ignorât la route, il la manqua, et nous fit monter en plein soleil sur des pentes qui eussent fait reculer même un chamois. Il fallut donc,

après une heure de vains efforts, redescendre jusqu'en bas, nous attendant à tout moment à être renversés par le soleil. Jamais de ma vie je ne l'ai senti aussi terrible; sans suer beaucoup, j'étais comme saturé de ses rayons; mon sang changé en flots de soufre, et les deux mains soigneusement croisées sur mon crâne, je crus vraiment qu'une catastrophe depuis si longtemps méritée allait enfin me punir de ce que mes amis appelaient, à tort ou à raison, des fanfaronnades; mais, Dieu merci, il n'en fut rien. Le seul incident qui survint en remontant, après avoir retrouvé la route, fut la rencontre de deux serpents très-venimeux : l'un, d'un beau jaune tacheté de noir, que je coupai en deux avec ma canne; l'autre, un serpent vert, qui sautant sur un arbre de dessous les pieds de Sébastien, lui fit une telle frayeur, que pendant longtemps il ne put s'en remettre. Nous ne vîmes pas de tigres, quoique ces bois en fourmillent, et que peu de jours auparavant on y eût tué un « mangeur d'hommes » de la plus belle espèce.

Lorsque je dus repasser la rivière au-dessus des chutes, il me fut impossible de résister à l'envie de prendre un second bain : mais j'eus beau me plonger en différents endroits, je ne trouvai que de l'eau tellement chaude, que je n'en retirerai aucun soulagement, sans compter que dans mes pérégrinations, faites nu-pieds sur les rochers, je m'en brûlai la plante aussi efficacement que si javais marché sur des tisons ardents. J'étais donc grillé du crâne aux talons lorsque je rentrai ce jour-là au bungalow après une journée entière passée au soleil. Privé de tout appétit, je me mis à feuilleter le livre où les voyageurs avaient décrit leurs impressions, essentiellement différentes selon la saison de leurs visites. La plus amusante remarque était celle-ci, que je reproduis en anglais, parce qu'elle perdrait tout son sel par la traduction :

« Surgeon Gibson..... Has seen in his time a great many

falls, moral and physical, and must allow that those here do not fall short of any, and that it is a fallacy to think otherwise. »

Les plus instructives étaient les suivantes, donnant différentes statistiques sur les chutes, obtenues par un intrépide officier de marine qui s'était, comme Blondin à Niagara, fait passer d'un bord à l'autre dans un panier traîné le long d'une corde à l'aide de poulies fixées aux extrémités. Au milieu de sa course aérienne, il avait déployé les étendards de l'Angleterre, de la France et de la Turquie, et bu une bouteille de champagne en leur honneur, car c'était pendant la guerre d'Orient.

Voici les chiffres donnés par lui dans le livre du bungalow, que je n'ai modifiés que pour changer les pieds anglais en mètres, et les degrés Fahrenheit en centigrades :

L'eau bouillant au sommet des chutes à 98°,88, et à leur base à 99°,77, la différence de niveau correspondante = 291 mètres. D'après le temps que mettent les pierres à tomber, c'est-à-dire huit secondes, on arriverait à une hauteur de 314 mètres.

En comparant les observations du baromètre anéroïde, on obtient 259 mètres. Enfin, par une mesure directe avec une corde, on obtient 253 mètres. La hauteur du bungalow au-dessus de la mer, mesurée d'après le baromètre anéroïde, est de 565 mètres.

Aussi satisfait que possible d'un spectacle qui avait dépassé toutes mes espérances, je me hâtai de quitter le lendemain le hameau de Djôg, pour aller à *Guerseppa*, dont les chutes ont usurpé le nom, quoiqu'elles soient à vingt-deux kilomètres plus en amont. Si je m'éloignai aussi vite, c'est que la mousson, saison pluvieuse où il devient impossible de voyager, menaçait d'éclater bientôt comme l'indiquaient de fréquents orages, une atmosphère plombée, et un ciel de jour en jour moins clair. Ce fut une très-

rude journée que celle du 9, où je ne cessai de monter pendant neuf kilomètres, la vallée de la rivière étant impossible à suivre à cause des hauts précipices qui l'étreignaient de deux côtés. M'enfonçant de plus en plus dans la puissante végétation du Malabar, j'eus au moins le bonheur de cheminer presque toujours sous l'ombre de ces forêts, de ces taillis dont l'Europe ne connaît point les pompes. La chaleur, nullement extrême au thermomètre, le devint tellement quant aux sensations, que j'éprouvai une fatigue qui me rappela les mauvais jours de la Mongolie, quoique alors des influences boréales en fussent la cause; cependant aujourd'hui je ne cesserai de répéter que la chaleur et l'éblouissante atmosphère des tropiques sont, *à la longue*, préférables. Impossible d'énumérer les animaux que je rencontrai, dont les arbres, la route et l'air foisonnaient. Ceux qui me frappèrent le plus furent des pigeons de toutes les couleurs, bleus, verts, noirs et bruns : des papillons dignes de l'Himalaya; des paons, des vautours, des taons, et surtout des singes qui faisaient trembler la forêt en sautant d'une branche à l'autre, poussant des cris rauques qui n'avaient rien de mélodieux. Les serpents ne manquèrent pas non plus, surtout leurs traces, d'une étonnante largeur, qu'ils avaient laissées en glissant sur la route. J'aurais joui de toute cette nouveauté, après la nudité du Maïssour, si mon cocher qui prétendait ne s'être engagé à aller qu'aux cataractes, n'était tombé dans la plus mauvaise humeur et n'avait rallumé ma colère un peu éteinte. Quel moyen reste-t-il, je le demande à tous, excepté la force brutale, de se faire justice avec de tels hommes? Plus mous que des éponges, plus rampants que des vers, plus poltrons que des hyènes, leur âme est encore plus noire que leur figure; on les rendrait plutôt blancs qu'honnêtes, et tout voyageur doit être tenté de se demander : « Un homme peut-il être noir et intègre? » Je crois

que non. Je n'admire pas toujours la politique parfois ambiguë de l'Angleterre ; mais qui dira qu'individuellement il existe un peuple plus loyal? La meilleure preuve en est qu'un Hindou compte sur sa parole et son honneur au point de signer tout billet qu'on lui présente sans savoir le lire ; que faut-il donc penser ou faire d'un peuple qui grandit à cette noble école depuis si longtemps, et qui est aujourd'hui aussi pourri, aussi fourbe que jamais? Pour quelques sous l'Hindou se parjure sur l'*eau du Gange*, aussi sacrée à ses yeux que l'est le crucifix pour le chrétien ; le sentiment de la beauté physique est le seul qu'il possède ; quant au moral, je le déclare sans crainte, il est à mes yeux inférieur au chien, dont il n'a ni le courage, ni la fidélité, ni la reconnaissance. On trouverait plutôt de l'or au fond de nos cloaques qu'un parfait honnête homme entre l'Himalaya et le cap Comorin, et il faut venir aux Indes pour apprendre qu'il existe au monde des vices qui n'ont pas de nom, un peuple pour qui l'honneur et la vérité sont des chimères, une langue où il n'y a pas de mot pour dire « merci » !!!

Mes voyages par terre tendaient heureusement à leur fin lorsque j'arrivai à pied, dégoûté, et fort tard, à Guerseppa, trop tard pour passer la rivière dans un bac afin de coucher au bungalow situé sur la rive gauche. Disons donc, sans diminuer en rien la portée des lignes précédentes, que, pour une fois, anuité au milieu d'un village, je reçus l'hospitalité d'un indigène, c'est-à-dire qu'il me permit de coucher devant sa porte, sous sa vérandah. Entrer chez lui était hors de toute question. Je le remerciai cependant et le fais ici publiquement, avec d'autant plus de plaisir que par un bien rare désintéressement il refusa le lendemain matin tout dédommagement pécuniaire. Je n'étais plus qu'à six lieues de la mer, que je n'avais pas encore vue, mais qui envoyait jusqu'ici une puissante marée, à l'aide

de laquelle je traversai facilement la rivière le matin pour aller chercher à déjeuner au bungalow. Inutile! On me vendit un poisson complétement pourri, et je dus me rabattre encore sur mes inestimables boîtes.

Aussitôt après je fis un arrangement, que je rendis aussi solennel que possible, avec cinq ou six marins indigènes, pour qu'ils m'emmenassent au plus vite avec le jusant à *Honour*, port de mer situé à huit lieues de Guerseppa. Il fut convenu de la manière la plus irrévocable qu'ils seraient là à trois heures de l'après-midi. En attendant, je pris un esquif avec deux hommes pour remonter de deux milles cette charmante rivière, jusqu'aux ruines assez célèbres de quelques vieux temples. Sans contredit, le cours inférieur de la Guerseppa, jusqu'à son embouchure à Honour, rappelle les descriptions du Paradis terrestre, comme les rivières de Ceylan, avec lesquelles ses bords chargés de cocotiers et de bambous, et dominés par de hautes montagnes, lui donnent la plus grande analogie. C'est exactement la même nature. Après beaucoup de méandres, nous débarquâmes dans une anse sablonneuse et tranquille, et nous enfonçâmes sous les arbres à la recherche des vieilles ruines. Elles n'en valaient pas la peine : quelques escaliers moussus, des petits temples de granit et quatre statues de marbre vert assez grossières, voilà tout : tandis que la rivière et ses bords m'enchantaient, verte, riche et voluptueuse nature qui n'a pas sa pareille au monde. L'Inde fait aimer la terre.

Je devais cependant m'éloigner à la hâte, et je m'irritai de ne pouvoir partir à l'heure voulue. En effet, mes rusés bateliers, accablés par une température de 35° à l'ombre, trouvant mille excuses pour retarder mon départ jusqu'à la nuit, n'arrivèrent qu'un à un pour ne pas se trouver au grand complet même à huit heures du soir. Comme je trépignais d'impatience, un vieillard vint me désarmer en me disant :

« Maître, mes cheveux ont blanchi sur cette rivière sans que jamais je l'aie descendue le jour. » Il fallut donc encore obéir et renoncer au plaisir de glisser entre ces belles rives avec le soleil pour les éclairer. Je ne résistai pas alors au désir de les explorer à pied avant la nuit, me hasardant, sans savoir qu'il y avait du danger, dans les forêts où les tigres venaient souvent se promener jusque sous les murs du village, et où, au dire des indigènes on voyait quelquefois des pythons mesurant cent pieds de longueur! Je pris aussi un bain dans la rivière, l'œil toujours ouvert pour échapper, comme un éclair, à la gueule des alligators plus nombreux, il paraît, que les poissons, que l'on ne trouve dans cette rivière qu'à marée haute.

C'est dans cette torpeur intellectuelle, cette indifférence que l'on éprouve lorsqu'on est torturé de tous les côtés à la fois, lorsque l'esprit devient un champ de bataille où les combattants épuisés font trêve, que je m'embarquai le soir avec tous mes effets, sans dire un mot à personne, sur un *patama*, grand bateau ponté portant un mât, sur l'arrière duquel on m'avait préparé une couche moelleuse. Je l'eusse trouvée royale, sans les horribles souffrances provenant de mon coup de soleil, qui me forçaient constamment à tourner sur moi-même, et à me rouler dans la fièvre, aggravée par celle de mon esprit. « Non, » me dis-je en étouffant mon désespoir, comme l'ancre se levait et que la silhouette arrêtée des arbres commença à passer comme une sombre armée de fantômes, « non, dorénavant je ne veux plus avoir affaire aux indigènes, dussé-je voyager complétement seul! et si l'un d'eux me désobéit cette nuit ou m'inspire la moindre défiance, voilà la rivière et tous ces monstres! »

Je ne sais si ce châtiment fut mérité, attendu que je m'endormis vers minuit d'un si profond sommeil, que mon équipage aurait pu se révolter et m'égorger tout à son aise. Ce dont je me souviens seulement, c'est que le 11 avril, au

milieu des splendeurs d'une aurore tropicale, j'ouvris les yeux et me vis à l'ancre, en face de l'Océan qui tonnait, et d'une barrière d'écume que des plages toujours blanches arrêtaient dans sa course vagabonde.

CHAPITRE XXXIX.

Honour. — Vingt et un kilomètres à pied au soleil. — Coumpta. — Pensées de retour en Europe. — Souvenirs de saint François-Xavier. — Un serpent dans ma chambre. — Approches de la mousson. — Festival. — Chapelle portugaise. — Départ pour Bombay. — Goa. — Vingourla. — Arrivée à Bombay. — Les Parsis. — Je monte sur les *Ghâttes*, à Pounah. — Chaleur atroce. — Ascension à Sinh-Gar. — Trois cents pouces d'eau dans quatre mois. — Visite à un grand-seigneur indigène.

J'étais sur la rade de *Honour*, mouillé tout près de la rive droite de la Guerseppa, devenue un fleuve majestueux au large estuaire. Dans cette ville assez grande, peuplée de brahmes fort riches, et port de mer, je devais croire que je trouverais dans un bungalow de premier ordre une trêve à mes fatigues et privations : mais, y étant monté, je commençai par faillir y étouffer de chaleur, et ayant attendu plusieurs heures pour avoir un mauvais poisson, sans pain, sans lait pour mon thé, sans sucre, j'écrivis, indigné, dans le livre public que ce bungalow me semblait plutôt un monument élevé à la mémoire des infortunés voyageurs qui ne pouvaient tarder d'y mourir, qu'un utile abri contre la faim et les misères de leur vie. Ce fut même avec la plus grande peine que je réussis à avoir de l'eau à boire, m'en passant nécessairement pour mon bain.

Tout cela n'était encore rien, comparé au malheur qui allait m'arriver.

Mon fidèle Sébastien, par qui seul je vivais depuis plu-

sieurs mois, mon domestique, mon interprète, mon cuisinier, je dirais presque mon compagnon, faillit pour la première fois à ses devoirs, dans l'occasion où je pouvais le moins me passer de lui. Au moment de son dîner je l'appelai, l'appelai encore, sans lui faire donner signe de vie, et quand enfin il se présenta, je ne pus lui dissimuler mon mécontentement. Mais l'éruption qu'avaient trop bien préparée les fatigues de la route, peut-être même mon excessive indulgence, comparée à la sévérité des autres maîtres, éclatant tout à coup, il s'oublia tellement que je dus, sans hésiter, lui mettre le poing sous le nez, sans cependant y toucher. La lave déborda, le feu sortit, et saisissant ses effets, mon fougueux serviteur me souhaita un insolent bonjour, refusant même les gages que je lui devais.

Me voilà dans une ville malabare, ne parlant pas la langue du pays, n'ayant personne pour me servir, personne qui voulût ou sût faire la cuisine! Voilà à quoi est exposé à tout moment l'Européen qui court l'Inde avec un seul domestique. Et je ne sais comment, mais mon cœur lui-même souffrit dans cette occasion, lorsque je me trouvai complétement entre les bras de la Providence. Par bonheur, je fis la connaissance d'une famille portugaise de Goa, dont le fils, voulant bien me prendre en pitié, fut trouver mon fugitif, lui exposant d'abord l'énormité de sa faute, son ingratitude, le sort qui l'attendait s'il me quitttait, etc.... Puis il l'invita à revenir, dans son intérêt, me faire des excuses, quoiqu'en réalité ce fût bien moi qui avais le plus besoin de lui, et qui le suppliais fièrement de rentrer sous mon ombre protectrice. Sébastien ayant donc comparu devant moi le soir, me fit des excuses en présence de deux témoins, et j'eus presque un remords de l'avoir peiné, car si un Indien peut avoir du cœur, je crois que celui-ci en avait.

Ainsi j'eus encore mon dîner cuit, et l'insupportable chaleur de la nuit, que conservaient sous leurs branches d'é-

normes banians dont le bungalow était entouré, m'empêcha seule de dormir tranquillement. Sans la beauté de son site, Honour serait la tristesse même ; outre l'insalubrité de son climat, on n'y oublie pas le triste épisode de 1670, lorsque dix-huit Anglais y ayant établi une factorerie pour y faire le commerce du poivre, y furent massacrés jusqu'au dernier à l'instigation des brahmes, dont un de leurs *bull dogs* avait tué la vache.

Cette ville fut prise et reprise bon nombre de fois depuis les jours où la reine de Guerseppa se promenait sur ses forts aujourd'hui en poussière. Les Portugais y mirent le feu ; les rajahs de Bednour leur succédèrent pour céder la place eux-mêmes aux troupes d'Haider-Ali. Puis vinrent les Anglais en 1783, qui la rendirent bientôt à Tippou.

Aujourd'hui, on y trouve trois ou quatre Européens qui chassent à outrance dans les environs, le bison surtout. Il peut y avoir douze cents indigènes, parmi lesquels beaucoup de brahmes fort riches, et presque tous catholiques. Aussi y a-t-il plusieurs églises de ce culte : mais les unes sont desservies par des prêtres *orthodoxes*, et les autres par des prêtres *schismatiques*, tous venus de Goa. Car l'on sait qu'un schisme s'est déclaré depuis longtemps à Goa, une grande partie de son clergé ayant refusé, je ne sais pourquoi, de reconnaître l'autorité du pape. Je fis sur cette côte la connaissance de plusieurs prêtres portugais, qui se montrèrent hommes aussi aimables que bons prêtres : mais comme ils ignoraient même l'espagnol, nos conversations se firent toujours en latin.

Les naturels de cette côte me parurent bien plus sociables qu'ailleurs, mieux élevés, plus riches et physiquement fort beaux. Je fis à Honour la connaissance d'un brahme, remplissant les fonctions de magistrat, qui lui valaient de la part du gouvernement douze cent cinquante francs par mois.

Sa femme avait fait venir de Bombay un piano dont elle jouait fort bien.

Tout chrétiens qu'ils sont, les habitants de ce pays semblent cependant avoir encore une pauvre idée de la manière dont nous, Européens, remplissons les devoirs qu'impose ce titre; l'anecdote suivante en est une preuve. Ne sachant comment me rendre à Bombay, j'avais fait un arrangement, conclu en règle, avec le capitaine indigène d'un *patamá* que j'avais frété pour cinquante francs jusqu'à Goa, devant lever l'ancre, *sans faute*, le lendemain. A l'heure fixée, point de capitaine. J'allai moi-même le chercher, pour savoir s'il comptait partir; non-seulement je le trouvai dans l'indécision sur ce point, mais il me signifia, après avoir changé son prix et tergiversé de toutes les manières, qu'il ne voulait plus de moi. Je le fis alors comparaître en présence de deux Portugais, et le sommai de s'expliquer. « Ah! » me dit-il, « c'est que j'ai deux jeunes brahmes pour passagères;.... qui me répond de vous? Vous occuperez, si vous voulez, la cuisine et elles l'arrière, etc., etc. » L'infâme! pensai-je, en hésitant si je me jetterais sur lui pour lui arracher les cheveux.

Force m'étant d'abandonner mon projet d'aller par mer, je restai à Honour jusqu'au 14 avril, passant mon temps à lire et à me baigner avec les plus grandes précautions dans une mer pleine de monstres. Le soir du 13, me promenant sur le quai, je vis embarquer les deux petites brahmes ornées de fleurs, accompagnées de leurs maris, les quatre ensemble n'ayant pas cinquante ans!

Je n'avais plus d'autre ressource que celle d'aller par terre à *Coumpta*, où j'attendrais le passage d'un des bateaux à vapeur de la ligne de Calicut à Bombay, qui y faisaient escale. Le 14, à quatre heures du matin, je fis partir mes effets à dos de coulies, accompagnés de Sébastien, et ne partis moi-même qu'à dix heures, après déjeuner, pour

faire seul à pied une course de vingt et un kilomètres dans le sable.

N'ayant aucun abri contre le soleil, j'en fus presque écrasé, quoiqu'il y eût d'abord quelques nuages chargés de pluie, à laquelle succéda un fort vent d'ouest. Mourant de soif, je m'arrêtai au bord de la route près d'un des innombrables et interminables villages dont elle est parsemée, et fis monter un homme au haut d'un cocotier, où il m'arracha deux cocos dont le lait me désaltéra pour quelque temps. Ayant à traverser plusieurs rivières, je trouvai des ponts de pierre antiques et solides comme le fer, excepté sur une rivière assez large que je passai, à mi-route, dans un bac. C'est ainsi que j'arrivai en quatre heures à *Coumpta*, ville importante en ce que c'est là qu'on embarque la plus grande partie du coton du *Dharwar* pour l'envoyer à Bombay, et de là en Europe. Traversant encore une rivière large et limpide dans un bac, je filai devant les bazars, où les boutiquiers ahuris se demandaient qui je pouvais être : puis je montai sur une colline rocailleuse qui domine la ville à l'est, où était perché, comme un nid d'aigle ou un phare, un élégant bungalow. C'est sans contredit le mieux situé que j'aie jamais habité. Derrière, à l'est, s'élevait le bleu rideau des ghâttes du Malabar, dont un plateau aride comme un désert me séparait. A quatre cents pieds au-dessous de moi, à l'ouest, s'étalait la ville de Coumpta, remplie de cocotiers qui en cachaient les maisons, mais dont le bruit arrivait jusqu'à moi; plus loin, un promontoire terminé par un beau phare s'avançait au large, et derrière, jusqu'au fond d'un horizon tout inondé de soleil, s'étendait l'Océan, attendant avec calme que les tempêtes de la mousson vinssent ressusciter sa colère.

Je restai là douze jours passés à lire, à errer aux alentours, et à me baigner sur les plages veloutées où je laissais rouler sur moi une mer toujours tiède, sans oser m'a-

venturer parmi ses perfides poissons. Occupant à moi seul ce petit palais, que je n'eusse pas échangé contre celui des Tuileries, je méditai, sinon dans l'abondance et le luxe, du moins dans le repos le plus absolu, sur les longs voyages qu'il me semblait temps de clore bientôt. Mon imagination volant par delà les flots plus vite et plus sûrement que l'étincelle électrique, j'aimais à remonter par la pensée cette mer sainte que fendirent les Hébreux; puis glissant au pied des pyramides et près du Liban, j'arrivais parmi les rochers des Pyrénées, au pied de ces vieux sapins qui attendaient mon retour : songes bénis qui allaient enfin devenir une réalité, après s'être joués si longtemps de moi! Les saints du désert n'ont jamais regardé le ciel avec plus de ferveur que moi lorsque, du haut de ma colline, je voyais chaque soir tomber le soleil vers ces rives africaines où j'allais bientôt pouvoir le voir lever! Ni les harpes de Babylone, ni l'harmonieuse statue de Thèbes, ne rendirent jamais des sons plus doux que ceux des oiseaux qu'hébergeaient mes bocages, lorsqu'ils saluaient à son réveil l'astre joyeux qui n'avait pas encore eu le temps de devenir exterminateur! Du moins je le trouvais ainsi, parce qu'une puissance irrésistible me poussait maintenant vers l'Europe, et qu'à la seule idée d'y revenir, toute la nature prenait pour moi des couleurs magiques. J'aimais ce rocher où le vent m'apportait ses plus consolantes mélodies, et je croyais y entendre les brises de ma patrie! Trois semaines seulement me séparaient de Marseille! Et puis, en catholique, je pensais que le sol où je respirais avait peut-être gardé l'empreinte d'un des plus grands saints de l'Église : saint François-Xavier avait laissé ici un parfum de sainteté qui vivait encore.

A quelques pas même de chez moi, au fond d'une gorge, je pouvais voir une église catholique dont le pasteur m'appellerait « frère » presque à première vue. Aussi me

faire seul à pied une course de vingt et un kilomètres dans le sable.

N'ayant aucun abri contre le soleil, j'en fus presque écrasé, quoiqu'il y eût d'abord quelques nuages chargés de pluie, à laquelle succéda un fort vent d'ouest. Mourant de soif, je m'arrêtai au bord de la route près d'un des innombrables et interminables villages dont elle est parsemée, et fis monter un homme au haut d'un cocotier, où il m'arracha deux cocos dont le lait me désaltéra pour quelque temps. Ayant à traverser plusieurs rivières, je trouvai des ponts de pierre antiques et solides comme le fer, excepté sur une rivière assez large que je passai, à mi-route, dans un bac. C'est ainsi que j'arrivai en quatre heures à *Coumpta*, ville importante en ce que c'est là qu'on embarque la plus grande partie du coton du *Dharwar* pour l'envoyer à Bombay, et de là en Europe. Traversant encore une rivière large et limpide dans un bac, je filai devant les bazars, où les boutiquiers ahuris se demandaient qui je pouvais être : puis je montai sur une colline rocailleuse qui domine la ville à l'est, où était perché, comme un nid d'aigle ou un phare, un élégant bungalow. C'est sans contredit le mieux situé que j'aie jamais habité. Derrière, à l'est, s'élevait le bleu rideau des ghâttes du Malabar, dont un plateau aride comme un désert me séparait. A quatre cents pieds au-dessous de moi, à l'ouest, s'étalait la ville de Coumpta, remplie de cocotiers qui en cachaient les maisons, mais dont le bruit arrivait jusqu'à moi; plus loin, un promontoire terminé par un beau phare s'avançait au large, et derrière, jusqu'au fond d'un horizon tout inondé de soleil, s'étendait l'Océan, attendant avec calme que les tempêtes de la mousson vinssent ressusciter sa colère.

Je restai là douze jours passés à lire, à errer aux alentours, et à me baigner sur les plages veloutées où je laissais rouler sur moi une mer toujours tiède, sans oser m'a-

venturer parmi ses perfides poissons. Occupant à moi seul ce petit palais, que je n'eusse pas échangé contre celui des Tuileries, je méditai, sinon dans l'abondance et le luxe, du moins dans le repos le plus absolu, sur les longs voyages qu'il me semblait temps de clore bientôt. Mon imagination volant par delà les flots plus vite et plus sûrement que l'étincelle électrique, j'aimais à remonter par la pensée cette mer sainte que fendirent les Hébreux; puis glissant au pied des pyramides et près du Liban, j'arrivais parmi les rochers des Pyrénées, au pied de ces vieux sapins qui attendaient mon retour : songes bénis qui allaient enfin devenir une réalité, après s'être joués si longtemps de moi! Les saints du désert n'ont jamais regardé le ciel avec plus de ferveur que moi lorsque, du haut de ma colline, je voyais chaque soir tomber le soleil vers ces rives africaines où j'allais bientôt pouvoir le voir lever! Ni les harpes de Babylone, ni l'harmonieuse statue de Thèbes, ne rendirent jamais des sons plus doux que ceux des oiseaux qu'hébergeaient mes bocages, lorsqu'ils saluaient à son réveil l'astre joyeux qui n'avait pas encore eu le temps de devenir exterminateur! Du moins je le trouvais ainsi, parce qu'une puissance irrésistible me poussait maintenant vers l'Europe, et qu'à la seule idée d'y revenir, toute la nature prenait pour moi des couleurs magiques. J'aimais ce rocher où le vent m'apportait ses plus consolantes mélodies, et je croyais y entendre les brises de ma patrie! Trois semaines seulement me séparaient de Marseille! Et puis, en catholique, je pensais que le sol où je respirais avait peut-être gardé l'empreinte d'un des plus grands saints de l'Église : saint François-Xavier avait laissé ici un parfum de sainteté qui vivait encore.

A quelques pas même de chez moi, au fond d'une gorge, je pouvais voir une église catholique dont le pasteur m'appellerait « frère » presque à première vue. Aussi me

hâtai-je d'aller frapper à sa porte et cultivai son amitié pendant tout mon séjour.

Je fus rarement entièrement seul; car des indigènes, plus curieux peut-être qu'intéressés, vinrent quelquefois m'offrir des ananas, des bananes, ou me vendre d'élégants objets en bois de sandal, faits à Coumpta même.

Le 17, il arriva de Bombay un négociant en coton, M. Robinson, qui me fit passer trois jours de la manière la plus agréable, par son instructive conversation d'abord, puis par le luxe incroyable de table et de meubles dont il se faisait suivre, et auquel il me fit gracieusement participer. Il se plaignait amèrement de l'administration de la justice dans la présidence de Bombay, les cours anglaises ne se chargeant que des causes d'une importance d'au moins vingt-cinq mille francs, toutes les autres étant du domaine des cours indigènes, qui en renvoyaient sans cesse l'examen à dix mois et parfois même à deux ans. A ce propos il me raconta l'histoire plaisante que voici.

Un brahme qui s'était engagé à bâtir une maison dans un temps donné moyennant deux cent cinquante francs payés à l'avance, n'ayant pas encore commencé au bout de plusieurs mois, on le traduisit devant une cour indigène, qui renvoya l'affaire à neuf mois. Mais comme cela n'arrangeait nullement ceux qui voulaient avoir leur maison immédiatement, on lui donna le change de cette manière. Une nuit on fit un assaut général de sa maison, emportant tous ses meubles, sachant parfaitement qu'il en appellerait aussitôt à la justice. C'est ce qui arriva; mais la cour lui ayant signifié qu'on ne s'occuperait du redressement de ses griefs que dans deux ans, le pauvre homme fut bien obligé, pour recouvrer son mobilier, de satisfaire à toutes les demandes qu'on lui avait faites. Il remboursa d'abord les deux cent cinquante francs avec intérêts, et se mit bien vite à construire la maison.

M. Robinson me fit aussi un bien noir tableau, qui ne put du reste m'étonner, du caractère profondément fourbe de tous les indigènes avec qui il était en relations commerciales, même les plus riches, qui descendaient aux dernières bassesses pour s'assurer quelques roupies de plus sur des sommes énormes. Il avait avec eux un rôle bien difficile à jouer, celui de se les concilier après avoir presque anéanti leur commerce sur cette côte par la grandeur de ses opérations. De la culture du coton dans le Dharwar il entretenait de larges espérances, quoiqu'il l'avouât bien inférieur à celui d'Amérique, et qu'il dût, pour réussir, passer lui-même chaque année dans des lieux excessivement sauvages toute la saison pluvieuse, entouré de marais et de bêtes féroces. A cette époque il était même impossible de sortir de chez soi, et il fallait vivre comme un anachorète.

C'est par Coumpta que trouve aujourd'hui son débouché tout le coton des districts limitrophes, en attendant que l'on ait amélioré le port de *Sadashevagur*, situé bien plus favorablement à trente lieues plus au nord. Ce coton, arrivé à Bombay, est expédié en Europe sur de magnifiques navires, que l'on achève de charger avec des graines, du ricin, des cornes de buffle et de cerf, etc. Mais ici le touriste oublie son rôle : ne lui laissons pas se donner tant d'importance.

J'attendais chaque jour le vapeur de Calicut en route pour Bombay, et je humais pendant toute l'après-midi, avec M. Robinson, le vent de la mer qui s'engouffrait sous notre vérandah, lorsqu'un beau matin, au milieu d'une conversation, il s'arrêta tout à coup et m'imposa silence par son air effaré : « Voyez, me dit-il, ce quelque chose de luisant qui glisse là-haut le long du plafond. » Nous ne nous trompions pas : c'était bien un beau et grand serpent qui, étant monté dans le toit par les colonnes de la vérandah, l'avait percé et s'était installé dans ma chambre peut-

être depuis fort longtemps, dormant au-dessus de mon lit, de manière à me tomber la nuit sur la figure s'il avait perdu l'équilibre au milieu des poutres qu'il enlaçait de ses replis. M. Robinson ayant une carabine à deux coups, alla vite la chercher, et, lui déchargeant un premier coup, lui fracassa la tête sans le tuer; le second lui déchira toute la poitrine; mais le monstre palpitant encore, nous nous armâmes d'une longue perche, et, après l'avoir adroitement enroulé autour de son extrémité, nous l'abatîmes sur le plancher, qu'il fit trembler en y tombant lourdement comme un cadavre. Il ne mourut cependant qu'après que nous eûmes écrasé complétement sa grosse tête sous nos talons; alors je l'étendis tout de son long, le mesurai, et lui trouvai exactement six pieds français, avec une circonférence égale à celle de mon poignet. Je pense qu'il ne pouvait peser moins de quinze kilogrammes. C'était un « mangeur de rats, » serpent nullement venimeux, mais beaucoup trop familier. Le soir j'allai l'étendre dehors sur le dos, en faisant des replis de son corps comme s'il était plein de vie, et laissant reluire sa poitrine au clair de lune, afin qu'il servît d'épouvantail à ceux qui voudraient, comme lui, profaner notre demeure.

Ce bungalow avait du reste une mauvaise réputation, à cause d'une cave naturelle qui passait dessous, où l'on prétendait avoir un jour tué un léopard, et qui abritait maintenant de farouches porcs-épics. Il est toujours sûr que je n'y goûtai plus de paix depuis ce jour-là, surtout après le départ de mon compagnon, qui se mit bientôt en route pour aller passer la mousson dans le Darwar, suivant à cheval plusieurs douzaines de charrettes qui portaient tous ses pénates et ses nombreux serviteurs. Ce qui, dans tout autre pays, eût suffi à un régiment, n'était pas trop pour un seul homme. Il avait encore l'innocence de croire à la bonne foi de son maître d'hôtel, qui, la veille de ce grand départ, in-

vita en cachette (comme je le sus plus tard par Sébastien) un certain nombre de connaissances et leur fit en grand seigneur les honneurs de la cave de son maître. Quelques jours après j'apprenais à Bombay qu'un de mes amis d'Outacamund avait été soudain trahi par un domestique qu'il avait presque eu la témérité de croire honnête, lequel déguerpit emportant à travers la péninsule tout ce qu'il avait pu prendre du vestiaire de son maître. Quelle idée trop pauvre peut-on se faire d'un pays où celui qui prétendrait posséder un domestique intègre se couvrirait de ridicule?

Il n'y avait pas jusqu'au chef de bureau des bateaux à vapeur à Coumpta qui n'hésitât pas à demander quelquefois aux passsagers novices dans le pays trente pour cent de plus que le prix fixé pour leur passage à Bombay. Le gouvernement qui l'employait connaissait probablement sa fourberie, mais comme il était parfaitement inutile de chercher un honnête homme pour le remplacer, on le laissait là. Cet homme n'était cependant pas un Asiatique pur sang, il en avait de portugais dans les veines, de ce sang dégénéré partout où il a été se souiller avec la lie de l'humanité. A Goa comme à Macao il existe une race abâtardie qui ne porte guère de nom maintenant, parce qu'on ne sait plus ce qu'elle est, mélange d'astuce et de vanité au moral, de toutes les couleurs au physique, et qui, pour descendre au dernier degré de l'échelle sociale, n'a plus qu'à embrasser le paganisme. Et cette race eut pourtant son origine dans la patrie de Vasco de Gama et d'Albuquerque, qui vint mourir dans l'ancienne Goa, lieu oublié qui fut le centre de sa puissance. Les Anglais, qui ne pardonnent jamais la vanité, encore moins l'hypocrisie, ont une indicible horreur pour la race des *half castes*, et même pour chaque individu en particulier, dans la compagnie duquel ils ne voudraient pas être vus. Je me hâte cependant de dire que j'ai connu parmi les métis portugais les gens les plus honorables, à

Honour d'abord, puis dans la personne du prêtre de Coumpta, homme d'une intelligence, d'une politesse et d'un zèle tout à fait rares. Il n'en était pas ainsi du chef de bureau des bateaux à vapeur, qui eut l'insolence, sur le sol libre appartenant à l'Angleterre, de me demander si j'avais des papiers privés, qu'il tenait à lire avant de me donner un billet pour Bombay. Dégoûté de cet individu, et désespérant de voir jamais arriver le steamer en question, j'allai encore prendre des informations au sujet des *patamas*, dont un grand nombre étaient en partance pour le nord, où ils allaient faire le dernier voyage de la saison pour ne plus bouger pendant la mousson. Il y en avait de fort grands, jaugeant environ deux cents tonneaux, mais d'une forme disgracieuse et nullement légère. Ils portaient deux mâts inclinés sur l'avant, au haut desquels était installée une voile unique dont la vergue, aussi longue que le navire, s'appuyait contre ces deux mâts. Quant aux poulies, aux *drisses*, et même l'arrangement intérieur, ils se rapprochaient des nôtres, ressemblant, pour le désordre, à un mauvais charbonnier. J'aurais singulièrement tenu à faire une traversée sur un de ces bâtiments pour juger des qualités d'un Hindou comme navigateur, et voir si l'on saurait être bon marin quand on n'a ni force ni sang-froid. Pour quelques roupies on peut y faire des traversées de plusieurs centaines de milles sans courir le moindre risque d'être assassiné; mais comme ils sont mauvais voiliers et n'ont pas souvent de boussole, ils se contentent de suivre bien lentement le long des côtes, et en partant à la fin d'avril, je devais craindre non-seulement d'avoir de forts vents d'ouest qui eussent contrarié ma marche, mais des tempêtes furieuses qui précèdent d'ordinaire la mousson. Or cette mousson règne durant quatre mois de l'année, à partir de la fin de mai, où le vent souffle continuellement du sud-ouest et de l'ouest, accompagné d'une pluie littéralement diluvienne;

c'est une période de repos forcé pendant laquelle il n'y a que les grands vapeurs de la Compagnie Péninsulaire et Orientale qui osent braver la fureur de la mer. Sur la côte du Malabar, un Européen qui arriverait pendant cette saison pourrait croire que le monde touche à sa ruine, car on le dirait en proie à la stupeur ou à la folie. La foudre, volant d'un bout de l'horizon à l'autre, semble tomber de tous côtés à la fois, et durant la nuit donne à la nature l'apparence d'une immense fournaise; les montagnes, entourées de plaines changées en lacs, ont des teintes sanglantes, et des nappes d'eau descendent du ciel avec une telle violence qu'elles rebondissent de plusieurs pieds sur le sol. Aucune route n'est alors praticable, les flancs des montagnes ne sont plus que de fumantes cataractes de boue, et dans cette dévastation universelle la mer elle-même, brisée par l'ouragan, ne porte plus de navires.

Il n'y a qu'un charme dans cette saison, c'est l'abaissement de la température; aussi passe-t-elle pour être la plus saine de l'année. Déjà, dans mon bungalow de Coumpta, où je goûtais, depuis si longtemps, sans qu'il m'en coûtât rien, les délices de la plus parfaite indépendance, le vent de la mer, de plus en plus humide, commençait à gémir la nuit en me forçant de dormir sous une couverture. Les cocotiers du rivage penchaient leur tête, les pierres du désert auquel j'étais adossé rendaient des sons mélancoliques, et mes papiers et mes livres s'envolaient dans ma chambre; j'entrevoyais donc, avec un certain bonheur, des jours moins caniculaires, quoique je dusse me préparer à regretter souvent l'aspect d'un ciel toujours bleu.

Le 19, le vent souffla du nord, portant beaucoup d'humidité, la température étant encore à plus de 32°.

Presque tous les soirs, il m'apportait de la ville les accords barbares des concerts indigènes, de leurs tantams et de leurs cris. Mais ce jour-là, à la nuit close, la musique

devint tellement infernale que je crus à quelque émeute populaire. Bientôt j'aperçus des torches rouges et échevelées, portées par des espèces de démons cuivrés, puis une procession de prêtres, entourés d'éventails et de parapluies, tout ce cortége s'avançant vers le pied de ma colline avec des hurlements sataniques. S'ils ne venaient pas donner l'assaut au bungalow, j'étais à me demander que pouvaient signifier tous ces préparatifs. Mais je vis bientôt que c'était une démonstration complétement pacifique, faite pour inaugurer une pagode. Descendant moi-même à leur rencontre, sans qu'il fût besoin d'une branche d'olivier, je me cachai le mieux que je pus dans la foule qui entourait l'autel improvisé et tout paré d'or et de guirlandes, sur l'emplacement où les murs sacrés allaient s'élever. Il y avait un tabernacle, des cierges, des prêtres couverts d'ornements; enfin, d'une très-petite distance, et en se bouchant le nez et les oreilles, on aurait pu croire à une cérémonie de notre culte. Ce n'est pas que j'accuse les Hindous d'être malpropres; mais seulement leur odeur leur est particulière, et il est indubitable qu'il n'existe pas de foule aussi sale, mal élevée, dangereuse et turbulente, que celle d'une populace européenne. Aux Indes comme en Chine, dans la foule la plus compacte, on évite de vous marcher sur les pieds; on ne vous bouscule pas; on se contente de vous flairer, et ce n'est que parce qu'un Européen semble se faire un point d'honneur de presque toujours s'y mal conduire, qu'on le maltraite quelquefois.

Un Asiatique, à peu d'exceptions près, est si poli qu'il dévaliserait plutôt toute votre maison que de vous coudoyer sur une grande route. C'est ainsi que je me suis toujours mis à l'aise dans les plus grandes foules d'Indiens et de Chinois. A peine m'eut-on aperçu au festival de Coumpta que la cérémonie fut interrompue, et tous les

rangs s'éclaircirent pour faire place à l'Européen qui l'honorait par sa présence et la gravité de son attitude. On alla même me chercher une chaise; mais je préférai circuler jusqu'à l'arrivée des bayadères, sans lesquelles il n'y a point de fêtes aux Indes. On leur donne en général vingt-cinq francs par soirée. C'est alors, autant pour reconnaître la politesse dont j'avais été l'objet que pour me convaincre par mes yeux d'un fait qui me semblait impossible, que j'offris une roupie à une des danseuses, à condition qu'elle fît le fameux tour de force dont j'ai déjà parlé, et que, dit-on, elles font toutes. Elle mit la pièce par terre entre ses deux charmants pieds, se renversa lentement en arrière jusqu'à ce que sa figure vint paraître sur la roupie; mais au lieu de la ramasser avec l'œil, comme je l'avais demandé, elle la prit avec la bouche. Je la fis donc recommencer, et elle réussit parfaitement; après quoi elle me remercia avec un sourire qui n'eût point déparé le front le plus candide. Aucune d'elles n'était jolie, mais jamais fleur ne se balança plus gracieusement sur sa tige. Pas un geste, pas une inconvenance ne trahit chez elles leur déplorable état, et c'est bien plutôt de la pitié que du mépris que l'on doit avoir pour ces pauvres païennes. En cela nous ne valons certainement pas les autres races de la terre : les plus vulgaires échantillons de l'espèce humaine se trouvent dans les cabarets de l'Europe et de l'Amérique, où ils paraissent sous un extérieur bestial que l'on cherchait en vain chez les peuples les plus avilis.

Le lendemain j'allai m'agenouiller dans un sanctuaire chrétien, entendre la messe, où assista une foule vraiment édifiante de recueillement. Les indigènes du Bengale sont bien loin d'avoir la foi et la ferveur de ceux du Canara et du Malabar. Rien même d'inusité ne me frappa, sauf le verre d'eau que l'on présenta aux communiants après qu'ils eurent fait leurs dévotions. Il y eut ensuite quelques con-

fessions et baptêmes, après quoi j'allai féliciter le prêtre sur la tenue exemplaire de son troupeau. Le saint homme, s'étant singulièrement attaché à moi, je ne sais pourquoi, parut profondément affligé de mon prochain départ, et, voulant absolument me laisser un souvenir, il me donna une racine qui, après avoir été laissée quelque temps dans l'eau de riz, lui communique la propriété de guérir infailliblement les morsures des serpents les plus venimeux. J'oubliai de lui en demander le nom ; c'est peut-être celle du cotonnier.

Le 20, le temps devenant lourd et humide, il tomba une légère pluie, par une température de 31°, qui continua le lendemain.

Le 24, comme on attendait à chaque instant le vapeur de Calicut, déjà très en retard, je crus prudent de descendre dans le bungalow de la douane, situé au bord de la mer, d'où je pourrais m'embarquer en quelques minutes. Le lendemain et le surlendemain, ne voyant point de bateau, je dégourdis mes membres devenus paresseux en faisant quelques courses dans les forêts qui longeaient la côte. Les indigènes, excessivement polis, durent me prendre pour une salamandre, car il y avait constamment 33° à l'ombre, plus de 50° au soleil, et ils redoutaient d'y paraître. Enfin, le 26 avril, après douze jours d'attente, je pus m'embarquer avec un respectable ministre protestant, qui arrivait de l'intérieur et allait à Bombay.

Que l'on me passe le mot de « patraque, » seule épithète qui puisse convenir à l'atroce bateau sur lequel je mis trois jours à faire trois cents et quelques milles. C'était une répétition de ma navigation sur la Baltique : mauvaise nourriture, prix exorbitant, pas de cabine, et plusieurs centaines d'hommes, de femmes et d'enfants allongés dans tous les sens sur le pont, les uns sur les autres, de manière à y rendre les promenades les plus nécessaires absolument im-

possibles ; tels furent le couronnement et la fin de mon voyage à travers la Péninsule.

Le lendemain, nous nous arrêtâmes à plusieurs milles du *Nouveau Goa*, situé lui-même à deux lieues du « vieux Goa, » dont je ne saurais donner beaucoup de détails, n'ayant pas eu le temps d'aller à terre. Nous mouillâmes dans ce qui est réputé le meilleur port de cette partie de l'Inde. C'est un labyrinthe d'îles extrêmement peuplées, ayant quelquefois près de mille habitants au kilomètre carré. Le vieux Goa, de glorieuse mémoire, était, au seizième siècle, une ville somptueuse, dont il ne reste aujourd'hui que quelques fort belles églises, entre autres celle de « Saint-Cajetan, » construite, dit-on, sur le modèle de Saint-Pierre de Rome. Quelques vieux palais, ornés de tableaux des grands maîtres, des couvents, la cathédrale et les murs en ruines où siégea si longtemps le tribunal de l'inquisition, sont aussi des choses dignes d'intérêt. Mais, pour celui qui ne voit que le port de Goa du pont d'un navire, c'est la nature qui paraît admirable. C'est toujours la chaîne des ghâttes, qui se dresse à travers les nuages derrière la plaine la plus riche, tandis que la rade, bleue comme l'azur, semble un lac de montagnes.

C'est la terre classique du *manguier*, dont personne ne se dispense jamais de goûter les fruits savoureux, au risque d'être puni pour le moindre excès de ce genre par la pénible éruption cutanée si commune aux Indes, et appelée en anglais « *Prickly heat* » : elle dure quelquefois plusieurs semaines, couvrant le corps entier de boutons rouges, et vous faisant souffrir nuit et jour les plus cuisantes démangeaisons. De Goa je dirai encore que c'est la ville du monde entier la moins chère, une famille entière pouvant y vivre à l'aise avec trois mille livres de rente, et dans le luxe avec le double de cette somme. Souvent les passagers de Bombay et de Calicut y passent une nuit : alors, si c'est le dimanche,

ils ne manquent pas d'être invités à un des bals hebdomadaires donnés par le vice-roi, qui sont toujours très-animés.

Quelques heures après nous touchâmes à *Vingourla*, hameau blotti sous les cocotiers, où je ne remarquai qu'une belle plage, des rochers fort dangereux au large, et une jeune beauté de Gujerat, dont la figure, la taille, tous les membres et le costume formaient le plus admirable chef-d'œuvre. Ni les statuaires antiques, ni Virgile, ni Raphaël n'ont jamais tiré de leur imagination rien d'aussi divin quant à la forme ; et si ce n'était sa suprématie morale, je ne saurais plus reconnaître dans l'Européenne la reine de la création.

A Goa et Vingourla nous prîmes à notre bord un grand nombre d'indigènes qui m'amusèrent infiniment en ce que, leurs différents préjugés de caste leur défendant de se nourrir des aliments cuits à bord, ou de se servir de notre eau, ils arrivaient chacun armé de paniers remplis de mangos et de cruches pleines d'eau. Tout en se moquant de ces ridicules usages, on doit être saisi d'une sorte de respect lorsqu'on voit, comme on l'a souvent vu, ces hommes pusillanimes et en apparence sans volonté, se laisser mourir de faim et de soif dans les longues traversées, plutôt que de toucher à une nourriture préparée par des Européens.

Le 28 nous touchâmes à *Ratnaguiri*, dans le Concan, jadis place forte sous les Mahrattes. La pêche à la sardine s'y fait au filet en janvier et février, par d'habiles pêcheurs aux formes aussi athlétiques qu'élégantes.

Lorsqu'ils jettent leur filet ou épient le poisson, on pourrait les comparer aux plus beaux groupes de la sculpture grecque. Ces sardines se pêchent en si grande abondance, qu'on s'en sert comme engrais dans les rizières.

Enfin, le 29, une forêt de mâts se dessinant sur l'horizon, avec un promontoire sur la gauche terminé par un

phare, et des montagnes aux formes sévères sur la droite, nous entrâmes avec précaution dans la rade de Bombay, dont on ne pouvait voir que l'immense fort, sans une seule maison. La mer et tous les quais étaient couverts de lambeaux de coton : à part cela il n'y avait guère de ressemblance avec le splendide amphithéâtre de la capitale de la Louisiane; et, mouillé sous les noires murailles du fort battues par la mer, on pouvait à peine croire qu'il se trouvât là même le moindre village. Ce n'est pas ainsi que se présentent Calcutta et Madras : mais aussi combien leurs environs sont pâles et nuls, comparés à la puissante végétation qui entoure Bombay, descendant vers elle avec ses marais et ses rivières, du haut des ghâttes et de leurs terrasses de rochers ! Si son climat l'a fait justement appeler le « tombeau des Européens, » voici, à quelques lieues, des montagnes accessibles par le chemin de fer, des plateaux toujours frais, au climat tempéré comme celui de l'Angleterre. A eux je dois la santé, car elle se délabra bien vite dans la spongieuse et maladive atmosphère de cette capitale, où j'arrivai cependant après les extrêmes chaleurs.

Dois-je faire une description détaillée de cette immense ville, peuplée de six ou sept cent mille âmes? La tâche serait difficile, car ce n'est pas en deux mois passés presque toujours à chercher un peu d'air sain à respirer, que l'on peut en connaître tous les dédales. De son aspect général je dirai cependant qu'il a de la grandeur, par la largeur et la longueur des rues, l'immense hauteur des maisons, les belles lignes du fort vues de la *maïdane*, et Bombay offre, à mon avis, un coup d'œil complétement introuvable ailleurs, dans l'infinie variété de costumes de tous les peuples de l'Asie, que l'on voit circuler ensemble dans chacune de ses rues. Il y a d'abord les riches *Parsis*, au costume si bizarre, adorateurs du feu, descendant de

Zoroastre, qui forment le quart de la population. Il y a des Arabes avec leurs lourds turbans, des juifs et des fakirs, des Persans, les nomades des déserts de Boukhara et de l'Oxus, des Chinois, des Nubiens et des Caffres : jamais on ne vit réunis un tel bariolage de couleurs, une telle confusion de langues que dans les bazars infects de Bombay.

On peut dire que la ville se partage en trois parties. Au sud, c'est l'îlot de *Kalâba*, terminé par un phare, et couvert de maisons avec jolis jardins. Plus au nord, sur l'île de Bombay, se trouve le fort semi-circulaire bâti par les Portugais, dont les murs chargés de près de mille canons, contiennent une ville d'au moins cent mille âmes. C'est là que sont la plupart des magasins, les bureaux de tous genres, l'hôtel de ville, la cathédrale protestante, et les fameux « *cotton screws* » « hélices à presser le coton » dont chacune mue hydrauliquement et par la vapeur, est capable de presser sept balles par heure.

Passant l'esplanade, ou *maïdane*, champ de Mars avec promenade, borné à l'ouest par la mer, et parsemé de citernes monumentales, nous arrivons à la ville propre de Bombay, avec ses innombrables bazars, ses temples dédiés au feu; à son extrémité, après une lieue de rues, nous trouvons l'hôtel ou palais du riche Parsi nommé baronnet par la reine, sir *Jamsidji Djijiboy*, le club, les jardins botaniques, puis, sur la coline qui domine la mer, les « *tours de silence* » de ce peuple étrange, les Parsis, qui y exposent leurs morts pour être dévorés par les vautours.

Plus au nord encore est le palais du gouverneur, au milieu des marais; enfin, à deux lieues de là, se trouve le village de *Mahim*, célèbre pour ses huîtres autant que pour ses deux églises portugaises.

Analyser la religion et les mœurs de tous les peuples qui habitent Bombay me mènerait excessivement loin; mais je

tiens à appeler l'attention du lecteur sur les *Parsis*, qui y sont en force suffisante pour imprimer un cachet tout particulier à la ville.

C'est le peuple le plus naturellement commerçant de l'univers, le plus habile en affaires, et, chose étrange au milieu de l'Asie, il est resté d'une probité exemplaire. Quoique leur religion soit un tissu des plus incroyables superstitions, ce sont des hommes très-intelligents et très-capables, qui parlent tous l'anglais, beaucoup même aussi bien qu'un Anglais. Comme les « quakers » ils soutiennent entre eux leurs pauvres par des souscriptions, ils dépensent largement en œuvres utiles, en travaux publics de tous genres, l'argent qu'ils sont si habiles à accumuler, et le monde entier connaît la philanthropie sans limites du feu sur Cursidji Djamsidji Djijiboy, qui jetait royalement les millions. On ne peut leur reprocher, dans les rapports sociaux, qu'une ridicule ostentation, un orgueil frisant l'arrogance, qui s'expliquent par le fait que presque tout le commerce de Bombay est entre leurs mains. L'ostentation, propre aux petits esprits, est un défaut commun à tous les Asiatiques, depuis le boutiquier de Canton qui a pu s'acheter une bague en or faux, jusqu'au Parsi dix fois millionnaire de Bombay, qui roule carrosse avec un cocher anglais bien poudré. Tout Parsi est un *snob* dans toute la force du terme, et c'était risquer d'exalter son orgueil jusqu'à la folie que de proposer de former un corps de volontaires parsis, comme le firent les journaux de Bombay, lorsqu'ils s'imaginèrent que des soldats français allaient envahir la ville et leurs bureaux. J'avoue que pour quiconque a vu les honnêtes Parsis dans leur longue robe, le nez et le corps en avant, une mitre en carton peint sur la nuque, et les jambes ployées sous un petit corps que faisait osciller le vent, cette idée a de quoi exciter l'hilarité durant toute une semaine.

Une armée toute blanche de Parsis montés sur des chevaux de bataille, avec leurs lunettes et leurs petites touffes de favoris; un escadron de Parsis! une charge de Parsis ! Y pensez-vous? Dans ces mots eux-mêmes il y a une cacophonie qui fait larmoyer de rire ; je suis plein de respect pour leur honnêteté, leur bon cœur : j'ai vu des pères porter leurs beaux enfants dans leurs bras, leur prodiguer l'affection, les caresses et les gâteaux; j'en ai vu d'autres qui savaient écrire dans les journaux : mais un Parsi, l'épée au côté, s'élançant martialement sur des batteries françaises, c'eèt une image tellement comique qu'un éditeur colonial a seul pu l'enfanter.

Des cérémonies religieuses des Parsis je ne puis parler par expérience, attendu qu'on me refusa obstinément l'entrée des temples dédiés au feu, où il brûle sans s'éteindre depuis un nombre inconnu de siècles. Le Parsi ne fume jamais, mais il ne se refuse pas à éteindre un incendie. Il est très-curieux d'aller au coucher du soleil sur la plage à l'ouest de la Maïdane, où ils se prosternent religieusement par centaines à la fois en face de l'astre qui descend, marmottant confusément des prières dans la langue gudjérate, qu'ils ont adoptée. Ce sont des hommes sérieux et profondément religieux, quoique leurs enfants soient les plus rieurs et les plus espiègles de la terre.

C'est dans un hôtel parsi que je me logeai à Bombay, situé dans le Fort, trouvant ceux du nord de la ville beaucoup trop loin de la mer. Il n'y a pas à Bombay d'hôtel de première classe comme ceux de Calcutta, et pour peu que l'on soit difficile, il faut se loger au club, ce qui est fort cher. C'est une ville qui n'offre aucune espèce de distractions, et exclusivement commerçante : bien des millionnaires y continuent le commerce par goût, et personne ne l'habite par plaisir. Elle n'a qu'un immense avantage sur les deux autres grandes capitales, c'est d'avoir à quelques heures de

ses portes des lieux de refuge pour les malades et les ennuyés, *Pounah*, ville située dans un beau climat à six cents mètres d'élévation, et un peu plus loin celle de *Malabaleshwar*, à près de quinze cents, où l'on jouit d'un climat complétement européen.

Ce fut naturellement vers ces montagnes que je dirigeai mes pas, cinq jours seulement après mon débarquement à Bombay, où ma santé commençait déjà à s'ébranler. Prenant, le 2 mai, le chemin de fer de Pounah, je sortis à la hâte de l'île de Bombay, et traversai comme une flèche des champs de la plus riche culture et d'un vert d'émeraude, grâce à l'humidité toujours croissante du temps, et à des averses beaucoup trop fréquentes. Bientôt se dessinèrent plus clairement les singuliers et hardis profils des ghâttes, où l'on ne voyait guère de pyramides aiguës, mais des terrasses aussi nettement découpées que si elles avaient été taillés d'un coup de rasoir, et terminées par d'affreux précipices noircis par la pluie. Du côté de *Narell*, but de nombreux pique-niques de Bombay, on voyait se dresser quelques cimes, rocs absolument nus aux têtes rondes ou élancées. Je ne dirai rien des caves de *Salsette*, de *Thanah*, de tous ces temples, bouddhistes ou autres, creusés dans le flanc des montagnes, que je ne connais que par les livres, ayant eu le bonheur de contempler les plus belles de l'univers, celles d'Ellora, dont je parlerai en temps et lieu. Laissant à droite des murailles de quatre cents mètres surmontées par des terrasses, avec leurs massifs de *trapp* et de *latérite*, nous arrivons en chemin de fer au pied du cirque qui semble d'abord infranchissable, même à un piéton; nous sommes à la station de *Kampouli*, à 60 mètres seulement au-dessus du niveau de la mer, quoique déjà à plus de trente lieues de Bombay. Il s'agit d'arriver à ce petit bungalow tout au bord du précipice que l'on voit à peine là-haut, à cinq cents mètres au-dessus de sa tête. Le chemin de

fer n'exécutant pas encore, ni ici, ni nulle part, semblable tour de force, quoique la locomotive doive sous peu gravir en zig-zags ce mur abrupt, avec une pente moyenne de 1/48e, nous montons dans une voiture ou dans un palaquin, et, confiant nos bagages à un coulie, nous gravissons, traînés par des bœufs, ce redoutable *Bhor ghât*, suivant une route ferrée et large, mais excessivement roide. Singulier effet ! à cent mètres à peine au-dessus de Kampouli, déjà le climat est moins chaud, les bouffées d'air moins accablantes, le soleil moins cruel. Chaque tournant de la route nous mène dans une zone plus froide, jusqu'à ce que nous arrivions, à l'ombre d'arbres bien connus en Europe, à la station de *Khandala*, située au sommet de ce volcanique escarpement, à près de 600 mètres au-dessus de la mer; dans un parcours de six kilomètres, nous avons fait plus de quarante tournants, et contemplé sans discontinuer une des scènes les plus variées de l'Inde. A droite, surplombe d'une manière presque inquiétante le rocher appelé «*Duke's nose*», sentinelle avancée sur les côtes maintenant nébuleuses du *Konkan ;* dernière nous, la vallée étranglée d'où nous sortons, avec les flancs de ses précipices couverts de cascades ; tandis qu'au fond étincelle la mer comme un horizon d'argent; enfin, devant nous, perlée par la pluie, brille une verdure inouïe, au milieu d'arbres et de prairies qui effacent de ma mémoire jusqu'à celles de l'Irlande. Voici une autre gare où nous attend un train impatient de rouler librement sur les plateaux infinis du Dekhan : montons-y, quoique l'air soit ici d'une telle pureté et d'une telle légèreté que nous y ferions facilement quinze lieues à pied.

Mais à mesure que nous avançons, la plaine devient nue, les arbres disparaissent; évidemment les flancs des ghâttes ont absorbé toute la pluie, intercepté tous les nuages à leur passage; nous sommes dans une région

sereine, alors qu'un déluge tombe pendant quatre mois à quelques milles plus à l'ouest, et l'aridité de la Tartarie succède aux haies, aux buissons infectés de tigres, et aux rizières. Enfin *Pounah*, l'ancienne capitale des Mahrattes, aujourd'hui remplie de troupes anglaises et de brahmes, paraît sur la scène, au bord d'une large rivière que trahissent, avant qu'on ne l'ait vue, des bords fleuris et des arbres touffus. A l'ouest de tout cet assemblage de maisons, peuplées d'au moins cent mille âmes, et de ces belles rues ornées d'innombrables temples, nous voyons à quelques milles la colline qui porte celui de *Parbâti*, dédié à Shiva, dont la femme, s'étant gratté les bras en un jour de forte chaleur, donna ainsi naissance à un autre petit dieu qui a un temple à Pounah. Beaucoup plus loin, paraissent vaguement, à l'ouest, les contours des terrasses élevées de *Sattara*, et entre autres de la montagne carrée de *Sinh-gar* (littéralement « antre du lion »), couronnée d'un fort plus étonnant par sa position que la grande muraille de Chine.

Négligeant Pounah, malgré son bungalow, un des meilleurs de tous ceux que j'ai vus dans l'Inde, malgré ses promenades et sa nombreuse société européenne, c'est vers cette singulière masse de Sinh-gar que je me dirigeai, le 5 mai, dans une belle calèche découverte louée à un Parsi pour la journée, moyennant vingt francs. Il faisait 38° 1/2 à l'ombre, à six cents mètres au-dessus de la mer : je me félicitai donc de mon sort, et ne regrettai que d'être resté assez de jours à Bombay pour contracter les germes d'une fièvre dont heureusement je ne pouvais encore prévoir la gravité.

A dix-huit kilomètres de Pounah, j'arrivai brûlé au pied de la montagne, où je fus assailli par une troupe d'hommes sollicitant, une petite balançoire à la main, l'honneur de me porter au sommet. Beaucoup trop roides en effet pour

que l'on puisse y être porté en palanquin, les flancs du Sinh-gar se gravissent sur une petite planche où l'on est assis, suspendu par deux cordes, et oscillant entre deux bambous qui s'appuient horizontalement sur les épaules de quatre hommes. Il me fallut longtemps pour comprendre ce que ces hommes me voulaient avec cette machine, croyant que l'ascension devait se faire à pied. Je partis, glissant de droite et de gauche sur mon siége un peu dur, remuant comme un pendule, criant même quelquefois, et craignant beaucoup l'effet du soleil tant que je ne marchais pas. Il faisait dans ce moment 38° à l'ombre. Au bout d'une heure, j'étais déjà rendu à une des portes du fort qui couronne la montagne, dont il entoure complètement le sommet, plateau d'une demi-lieue de périmètre, s'appuyant de tous les côtés sur des précipices si étourdissants que l'on ne croirait jamais, si l'on n'avait l'histoire à la main, que ce fort fut pris d'assaut deux fois, d'abord sur les braves Rajpouts par les Mawalis, et, en 1818, par les Anglais, sans la perte d'un seul homme.

Aujourd'hui ce plateau élevé ne contient que quelques bungalows habités par des Européens qui viennent chercher la santé dans cette atmosphère raréfiée et pure, à une hauteur de 1250 mètres. La vue est magnifique du côté de la mer, où l'on voit, en les dominant presque toutes, les montagnes déchirées des Ghâttes, avec leurs précipices vierges encore des pas de l'homme, trop abrupts peut-être pour ne pas le rester toujours. Le vent souffle et gémit sans cesse à leur base et au sommet de l'observatoire d'où je les dominais, mais tandis qu'il éteint la vie animale et végétale pendant plusieurs mois de l'année dans leurs gorges brûlantes, il reste constamment frais sur les cimes, surtout pendant les pluies, qui les battent impitoyablement de juin en octobre. C'est une vraie mitraille.

On croirait à peine, si la statistique ne le prouvait, à la

prodigieuse quantité de pluie qui tombe sur ces montagnes, à Mahabaleshwar surtout, pendant cette saison. En quatre mois il en tomba une fois près de trois cents pouces, c'est-à-dire plus de soixante-dix pouces par mois, plus de deux par jour, et à raison de près de neuf cents par an!!! il y a des jours où il en est tombé jusqu'à *un pied!!!*

J'ai dit qu'à la base du Sinh-gar j'avais trouvé une température de 38°; une heure après, au sommet, je trouvai une différence en moins d'un peu plus de 5 degrés : au bord de la mer il faisait probablement 44°, ce jour-là, à l'ombre. Ce qui me frappa, c'est qu'en comparant encore mes deux observations à la descente, je trouvai strictement la même différence. Mais ce fut alors la colère, et non pas seulement le soleil, qui m'enflamma, lorsque mes porteurs vinrent en masse et avec des gestes menaçants me sommer de leur donner le double du prix convenu. A quoi bon parler encore à mon lecteur de la mauvaise foi d'un Hindou? Passons outre en la signalant brièvement comme l'état de la température, et sans dire même un mot du temple de *Parbati*, où je vis fort mal et de fort loin, grâce à la jalousie du prêtre, une statue en or de Shiva; rentrons à Pounah, sans oublier toutefois de mentionner la rencontre fort agréable de deux brahmes : car à eux je dus l'honneur bien rare d'être présenté chez une famille indigène de la plus exquise politesse. On me fit monter dans un salon meublé à l'européenne où le fils de la maison, jeune homme de la plus rare beauté et chamarré d'or et de soie, vint m'oindre de parfums en me passant au cou des guirlandes de fleurs. Ici rien de rampant ou de servile; il y avait quelque chose de royal dans l'attitude, les poses et le regard de mes hôtes : aussi me fis-je un devoir de les traiter complétement en égaux, en épuisant tout le vocabulaire des compliments. Avec son manteau de soie, et son turban brodé d'or long de quarante mètres, appuyé sur une

jambe et le poing sur la hanche, le jeune homme surtout me sembla l'acteur le plus accompli; aristocratique et théâtral en même temps, il m'inspira tellement de respect que je me confondis en politesses, et lorsqu'il me fit reconduire dans la rue au milieu des torches, j'allai, tant soit peu ébloui, terminer au bungalow une soirée féconde en réflexions.

CHAPITRE XL.

Voyage aux temples d'Ellora. — Chaleur torride et fièvre. — Voyage à Shoulapour, puis à Nassick. — Adieux à l'Inde et à toutes ses beautés.

On ne conçoit pas comment une différence de niveau de six cents mètres peut produire un aussi grand changement de climat que celui qui a lieu entre Bombay et Pounah, la différence étant aussi grande qu'entre le Sénégal et l'Angleterre. Il y a néanmoins des journées complétement africaines à Pounah, et généralement sur tout le vaste plateau du Dekhan, nom vague appliqué à une grande partie de l'Inde centrale, entre les Ghâttes occidentales et celles de la mer du Bengale. Lorsque certains vents brûlants viennent à y souffler, comme il arriva pour mon malheur dans mon voyage aux caves d'Ellora, la respiration devient à peine possible, quoique l'on transpire peu et que l'air soit d'une parfaite sécheresse. Pour me conduire à ces temples célèbres, situés sous le vingtième degré de latitude nord, au nord-est de Bombay, j'engageai chez un Parsi un *nibs*, petit cabriolet à deux roues recouvert de toile, spécifiant clairement que pour mes deux cent vingt-cinq francs il devait me mener en deux jours à Aurungabad, en changeant de chevaux à chaque bungalow, m'y laisser un ou deux jours, et me ramener en deux autres. Arungabad se trouve à cent quarante-cinq milles (deux cent trente-quatre

kilomètres) de Poonah, et Ellora à vingt-huit kilomètres plus loin.

Jamais encore je n'avais fait une entreprise qui commençât si mal et fût menée à d'aussi mauvaises fins. Dès les premiers moments du voyage, que j'inaugurai le 6 mai de grand matin, par une chaleur déjà inquiétante, la fièvre me prit tout à coup dans mon *nibs*, où je m'affaissai d'une fatigue prématurée. Au second bungalow, celui de *Korigaon*, je vis sans la moindre émotion un grand objet qui devait inspirer de l'intérêt, sinon de l'admiration : je veux parler d'un hideux obélisque élevé à la mémoire des héros anglais qui tombèrent là dans une des plus sanglantes batailles qui se soient jamais livrées contre la cavalerie, pas toujours indomptable, des Mahrattes. C'est un informe et disgracieux morceau de basalte placé au milieu d'un petit cimetière, pitoyable monument qui prouve singulièrement l'antipathie du génie anglais pour les beaux-arts. Comment le goût ne s'épure-t-il pas en face de cette architecture si variée et si légère des Hindous? Comment ces monstruosités restent-elles debout devant la tige des palmiers, et à quelques lieues des merveilles d'Ellora?

A *Sérour*, le thermomètre marquant 40° à l'ombre, je devins tellement souffrant que je me fis indiquer une pharmacie tenue par un indigène, et le priai de me vendre quelques remèdes. Mais il s'y refusa obstinément, et je m'en allai tant soit peu indigné de ce qu'il existât une loi par laquelle on ne laissait d'autre alternative à un voyageur malade que de succomber à ses souffrances, ou de dépenser, en consultant un médecin anglais pour être autorisé à acheter une drogue, autant de livres sterling qu'elle aurait coûté de sous.

Je suis à me demander si j'ai jamais vu, en Tartarie ou en Australie, rien d'aussi affreux, d'aussi mélancolique, d'aussi décourageant que ces plaines fumantes du

Dekhan. Je doute que les voyageurs bronzés échappés au cœur de l'Afrique aient rien vu d'aussi hideux, d'aussi plutonique que ces horizons de terre, de cendres et de sables bruns et jaunes, ou que ces collines décharnées et décomposées comme des cadavres de longue date. Entre elles je cherchais un objet sur lequel mon œil pût se reposer; je ne voyais qu'une bande tremblante de vapeur et de poussière au-dessus de laquelle s'agitaient sous un souffle de feu, quelques arbrisseaux défeuillés. L'atmosphère elle-même vibrait et semblait en proie à la fièvre : pas un animal n'était dehors, pas même un insecte : le soleil, comme une puissante machine infernale ou le démon du feu, torturait tout ce qu'il touchait; à midi, pas un pouce d'ombre ne paraissait nulle part; le vent était à la tempête, et remplissait de poussière, en la faisant tourbillonner, ces plaines rutilantes et soporifiques.

C'est ainsi que j'arrivai, dans le plus complet épuisement, à la fin de ma première journée, et que j'entrai à la nuit, après trente mortelles lieues, sous les massifs remparts d'*Ahmed Naggar*.

Je n'allai point voir ses temples et ses mausolées, comme bien l'on pense; je n'en vis que le bungalow, où je m'endormis, aux sons des fanfares militaires, avec la consolation d'avoir deux Européens près de moi; en arrivant on m'avait cependant signalé au bout de la cour du bungalow un monument où avait été fondu le fameux canon maintenant placé à Bidjapour, pièce monstrueuse dont la seule décharge, au dire des indigènes, renverserait par son bruit de grands édifices, qui ont néanmoins osé rester debout lorsqu'en 1829 on fit feu avec quatre-vingts livres de poudre. L'histoire nous dit que le nizam Hassaïn-shah, dont Ahmed Naggar était la résidence et la capitale, repoussa en 1564, devant ses murs, certain rajah du nom de Ram, dans une bataille où un million d'hommes furent engagés. Le sangui-

naire Aureng-Zeyb mourut ici âgé de près de cent ans, et en 1857 sept cipahis révoltés y furent exécutés.

Je m'en éloignai le lendemain de mon arrivée, après avoir essayé de quelques remèdes que m'administra obligeamment un des Européens que j'y avais trouvés. Mais avant midi la température dépassant déjà 40° à l'ombre, non-seulement moi, mais mes chevaux, fîmes mine de rendre notre dernier souffle. Au village de *Toka* je retrouvai une vieille connaissance dans le Godavéry, ici plutôt torrent que fleuve, quoique aux jours de sa colère, s'il remplissait le bassin maintenant sec que j'allais traverser, il dût paraître encore bien formidable. Ayant bu un verre de très-mauvaise eau pour tout dîner, je traversai la rivière au gué, entrai sur les immenses territoires du nizam d'Haïderabad et dus forcément m'arrêter, vaincu par la souffrance, à *Dehgaom*, d'où je partis le lendemain matin, arrivant sous les murs d'*Aurungabad* à temps pour voir briller le premier rayon du jour sur ses minarets et ses dômes éclatants.

Je passerai assez rapidement sur la semaine suivante, pour ne pas entretenir et fatiguer le lecteur des monotones bulletins d'une maladie qui m'était bien due, après onze mois de guerre avec le soleil. Étendu sur un lit de douleur, je ne dus qu'au zèle et à l'intérêt du chirurgien anglais de la garnison, qui venait constamment me voir, de ne pas succomber à la tristesse. En effet, n'ayant plus assez de force pour m'irriter, c'est sur moi-même qu'en retombait l'effort lorsque le misérable pioun du bungalow, dégoûté de ce que je ne contribuais pas par mes consommations à remplir ses coffres, me laissait impassiblement m'évanouir à tout moment et tomber à terre sans me tendre la main, alors que je rugissais en appelant au secours.

Non, Annibal n'eut pas tant de peine à fondre les rochers des Alpes qu'il m'en aurait fallu, dans mes jours les plus cruels, pour amollir en ma faveur le cœur pétrifié à tout

jamais de cet homme. Un nègre du Soudan aurait eu pitié de moi pendant ces longues nuits, ces vertiges, cette brûlante fièvre qui me dévorait, lorsque dans des lieux où le soleil ne pénétrait jamais, la température monta presque tous les jours à 42°! Mais comme pendant huit jours je ne mangeai pas en tout une livre de nourriture, et que mon égoïste gardien ne pouvait s'enrichir à mes dépens, il me laissait crier, restant impitoyablement sourd à mes plaintes.

Je dois exprimer tous mes remercîments au docteur indigène que m'envoyait souvent le chirurgien du régiment, malgré l'extérieur trop doctoral qu'il cherchait à se donner en entrant chez moi et en me tâtant le pouls; c'était un homme fort capable qui m'inspirait de la confiance et sut gagner mon attachement par sa bonté; quant au docteur anglais et à mes aimables compagnons du bungalow, qui s'évertuèrent tous à m'être secourables et utiles, qu'il me soit permis de leur témoigner encore ici ma plus vive gratitude.

Enfin, le 16 au soir, tant soit peu rétabli, ayant laissé coucher le soleil, je me fis porter en litière, tout environné de torches, à Ellora, but unique d'un si long voyage. Passant vers minuit au milieu du village de *Rozah*, où reposent les cendres d'Aureng-Zeyb, je vis défiler d'abord à droite et à gauche, éclairés par la lueur fugitive de mes torches, des murailles en ruines, des mausolées de saints et des arbres séculaires qui seuls, à cette heure, veillaient sur les tombeaux. A entendre les plaintes de mes porteurs fatigués par cinq heures de marche, on aurait cru que les morts se relevaient pour gémir sur de vieux péchés, ou qu'ils s'indignaient que l'on soulevât leur poussière. Bientôt je me sentis fortement incliné sur l'arrière, et je compris que nous nous élevions sur les flancs sacrés des collines d'*Ellora*, qui s'étendent en forme de croissant sur une longueur de trois kilomètres, tournant leur face concave vers l'ouest et le vil-

lage de Rozah. Au bout d'une demi-heure, gravissant quelques marches de pierre, je fus déposé à la porte d'une magnifique *musjid*, ou mausolée mahométan, où je pus respirer toute la nuit un air frais, sous un dôme aussi élevé que celui des belles églises chrétiennes. Comme il n'y a pas de bungalow près d'Ellora, c'est là que les Européens viennent s'établir, en ayant soin d'apporter avec eux tout ce qu'il faut pour vivre, car on n'y trouve absolument qu'un gîte. Lorsque l'aurore parut, je sortis par la porte occidentale regardant la Mecque, pour voir où j'étais, et contempler le Dekhan qui se déroulait à perte de vue à quarante mètres au-dessous de moi. Avant que l'atmosphère et la plaine ne fussent embrasées par le vent autant que par le soleil, j'éprouvai, malgré mon extrême faiblesse, un indicible charme à m'asseoir à l'ombre pour humer le souffle toujours frais des splendides matinées de l'Inde. Mais l'air se changeant bientôt en feu, le désert devint aussi poudreux que si toutes les armées de Xerxès l'avaient envahi, et je rentrai sous mon dôme, où, sans respect pour les mânes des saints musulmans qui hantaient ses murs, je mangeai un succulent jambon d'York.

Il n'est pas dans mes attributions, après un séjour de quelques heures, de décrire en détail ce qui passe pour une des merveilles du monde, ce que tant d'autres ont habilement décrit et ce qu'il faudrait plusieurs mois pour comprendre. Responsable seulement de mes impressions, je me hasarderai à dire qu'à Ellora, comme à Niagara, comme à la première vue de tant de grandes choses, je fus légèrement désappointé, d'autant plus que ce que j'avais devant moi n'avait aucune analogie avec l'idée que je m'en étais faite et que s'en forme presque tout le monde. Je m'imaginais, trompé par le mot de « caves », voir des collines, des précipices percés de galeries, de voûtes, de temples de toutes sortes; cela existe, il est vrai, à Ellora, où il y a au moins

une demi-lieue d'excavations, une entre autres, espèce de salle, ayant soixante mètres sur cinquante, six de hauteur, et ornée de vingt-huit colonnes; quelquefois même il y a plusieurs étages de ces excavations; mais ce n'est pas cela qu'on va voir à Ellora, et ce qui a rendu ce lieu aussi célèbre que les pyramides d'Égypte. En fait de simples excavations, on ne peut en voir de plus belles que celles d'Éléphanta, situées à une heure de Bombay. Ce qui, de toutes les parties du monde, attire les voyageurs, savants ou artistes, au pied de ces inhospitalières collines, c'est, en première ligne, le temple de *Kaïlas*, édifice des plus compliqués, aussi grand que l'église de la Madeleine à Paris, et qui se compose en entier d'un seul rocher dans lequel il a été comme sculpté. Si l'on admire tant les petites merveilles d'ivoire des Chinois, que dire d'un rocher, d'un fragment de montagne transformé par la main de l'homme en un chef-d'œuvre d'architecture qu'il n'y a qu'une voix dans le monde pour appeler sublime? Les proportions, la symétrie et la grâce de ces chapelles, pagodes et colonnades réunies en un seul tout magnifique, ne frappent pas seulement un artiste, nul ne peut les contempler sans étonnement, quoiqu'il ne sache pas exactement le secret de tant de beauté. Chacun voit que rien n'y manque, qu'une main de maître a taillé ces flancs, qu'un souffle divin y a passé et qu'il est resté dans la pierre.

Tout homme armé de patience aurait pu creuser les *caves* d'Ellora comme les catacombes de nos grandes cités; mais il fallait être homme de génie pour créer le temple de Kaïlas, création dans toute la force du terme, puisqu'il est strictement vrai de dire qu'on l'a produit sans matériaux. Ce n'est pas un assemblage de parties ou de morceaux : on ne l'a point bâti : il y avait un bloc informe de basalte auquel on n'a jamais rien ajouté, et il en est sorti une somptueuse basilique, où l'on voit des chapelles, des portiques, des co-

lonnes supportées par des éléphants, deux obélisques hauts de douze mètres, une pagode haute de trente, des escaliers qu'éclaire un jour sombre, et des galeries obscures, j'allais dire religieuses. La totalité couvre un espace qui a cent vingt-trois mètres de longueur, soixante de largeur, et les murs extérieurs étant séparés par un intervalle de huit ou dix mètres du pied de l'escarpement de rocher où l'on a taillé l'édifice entier, il s'ensuit qu'il est complétement isolé au centre d'une cour, creusée elle-même dans les flancs de la colline. La main du temps a passé, en les noircissant, sur ces murs couverts d'innombrables statues, qui, je l'avoue, ne m'ont pas paru posséder de grand mérite. On les a beaucoup étudiées pour décider la question encore à résoudre, si ces temples étaient bouddhistes ou brahmes : elles ont jeté du jour sur la mythologie de l'Inde ; mais je crois qu'un artiste, et à bien plus forte raison un chrétien, les trouvera fort grossières, du dernier mauvais goût comme de la dernière obscénité. Ajoutons qu'on remarque quelque chose d'Égyptien dans beaucoup de sculptures de l'Inde.

L'antiquité de ces monuments n'a pas soulevé moins de discussions que la religion qui les avait élevés. Je crois cependant que l'on est d'accord aujourd'hui à ne pas leur accorder plus de mille ans d'existence, trop de ruines s'y étant faites en quelques années pour qu'ils fussent encore debout s'ils dataient, comme le voudraient les brahmes, de cinq mille ans. Malgré la dureté du basalte et des roches quartzeuses dont ils sont formés, ils se détériorent dans quelques endroits très-sensiblement. Espérons que le gouvernement éclairé qui pousse le scrupule jusqu'à venir en aide aux idoles et à leurs prêtres, ne laissera pas tomber en poussière et saura rendre impérissables ces monuments grandioses que l'art chrétien lui-même n'a jamais surpassés.

Le soir même, je m'éloignai des caves d'Ellora, ou, pour

parler comme les indigènes, d'*Eroula*, et arrivai dans le courant de la nuit à Aurungabad, dont je tiens à dire quelques mots.

C'est une ville à l'aspect entièrement oriental ou mahométan, pleine de mosquées, de dômes éclatants, et de minarets sortant du milieu des arbres. Je citerai surtout le mausolée de *Rabia Durrani*, que je visitai avec la fraîcheur du matin. C'est un modèle exact, en petites dimensions, du fameux « *Taj-Mahal* » d'Agra, monument qui n'a pas son pareil, élevé par Shah-Jahan, père d'Aureng-Zeyb, à la mémoire de sa sultane favorite. Quoique le mausolée d'Aurungabad soit bien inférieur à celui-ci, n'ayant coûté que deux millions deux cent cinquante mille francs, au lieu de dix-huit millions que coûta l'autre, c'est encore un monument de la plus grande beauté, surtout le matin, lorsque le marbre blanc qui le recouvre en partie brille au soleil levant. Entouré de jardins admirablement entretenus, qu'ornent une pièce d'eau verte comme l'émeraude, et treize fontaines, le dôme, tout de marbre, s'élève à une hauteur d'environ vingt mètres, porté sur une terrasse où l'on arrive par un escalier. Aux coins de cette terrasse se dressent quatre minarets élancés, dont l'un, frappé par la foudre, menace ruine : les trois autres, plus petits, sont sveltes comme des peupliers. Directement au-dessous du dôme se trouve le sarcophage, à une profondeur de cinq ou six mètres. Une rampe octogone de marbre entoure ce caveau; épaisse de quatre pouces, quoique percée à jour et ciselée avec un art infini, elle semble une véritable dentelle. En voyant partout, sous la voûte, dans les galeries et dehors, une telle profusion de marbre, l'on peut à peine croire qu'il ait dû être transporté de Lahore, il y a deux siècles, voyage qui demandait alors plus de quatre mois.

De cent mille âmes qu'elle contenait à la glorieuse époque d'Aureng-Zeyb, la population de cette ville est aujour-

d'hui tombée à cinquante mille, malgré sa belle position à six cents mètres au-dessus du niveau de la mer, et la salubrité relative de son climat. Elle serait morte sans l'activité qu'y jette une nombreuse garnison anglaise, dont les jeunes officiers passent presque toutes leurs matinées à la chasse; il n'y manque aucun gibier, depuis la caille, le paon et la perdrix jusqu'au tigre, au sanglier, au cerf et au loup. Nulle part le culte de Diane n'est plus en honneur qu'aux Indes; nulle part il n'offre plus d'émotions et n'est un plus utile apprentissage de la guerre. Si j'étais moi-même disciple de Nemrod, je me serais plus étendu sur la chasse au tigre, pratiquée au Bengale à dos d'éléphants rangés en bataille, et dans la présidence de Madras généralement à pied. J'aurais décrit celle du sanglier, « *pig sticking*, » où l'on perce adroitement son ennemi de lances. Mais à d'autres, aux « Gérards » de l'Inde, le soin de raconter toutes ces péripéties dont; autant par habitude que pour lancer mon énergie sur d'autres champs, je me suis constamment éloigné. Brûlé comme une pierre calcaire sous la main du chimiste, épuisé par des privations réitérées, exposé depuis trois ans à toutes les températures que peut supporter un animal, j'entrevoyais maintenant avec bonheur le jour qui me ramènerait au foyer pour y trouver un peu de repos, laissant à d'autres le soin de guerroyer avec les bêtes sauvages.

Le 18 mai, je fis atteler mon *nibs*, prévoyant, à cause de mon retard forcé d'une semaine, une lutte désespérée à soutenir à Pounah contre le Parsi qui me l'avait loué. Je fis mes chaleureux adieux au chirurgien qui m'avait si bien soigné, ainsi qu'à mes compagnons du bungalow, puis je repris la route fatigante de Pounah, par une température qui s'obstinait depuis quinze jours à monter à 42°, la plus élevée que j'aie observée dans aucun pays, excepté l'Australie, où elle avait atteint 49° à l'ombre. Je fus obligé de coucher le premier jour au bungalow d'*Imourga*, parce que mes chevaux qui

devaient m'attendre tout le long de la route, avaient été si mal nourris, qu'ils pouvaient à peine se traîner. Le lendemain ce fut bien pire, attendu que je ne les trouvai plus où ils devaient être, et que je dus doubler les relais avec les mêmes. Puis les roues de mon nibs se détraquèrent: il fallut chercher une forge, attendre plusieurs heures sur la route, assommer de droite et de gauche les paresseux, mais invoquer, avant tout, le Dieu de la patience, qui finit par me prêter son précieux secours. Le troisième jour ayant déjeuné à Ahmed-Naggar, j'arrivai tard, avec un cheval mourant de fatigue, à *Sérour*, où je passai la nuit dans un bungalow aussi bien tenu qu'un hôtel, éloge que je dois à presque tous ceux que j'ai vus dans la présidence de Bombay. La vie y est chère, et on est toujours obligé d'y payer sa roupie pour une nuit; mais on y trouve toujours une ménagerie complète de poulets, du thé, des assiettes, et des « *cots*, » pour allonger son matelas.

Enfin, le 20, j'entrai à Pounah, où je pris aussitôt un ton amer et superbe avec mon Parsi pour l'effaroucher, en lui reprochant d'avoir retiré la moitié de mes chevaux le long de la route. C'était bien heureux pour moi, car, sans cela, j'aurais été tenu de lui donner au moins trente francs d'indemnité pour chacun des jours que j'étais resté à Aurungabad, au delà des cinq jours convenus. M'appuyant donc sur sa coupable négligence, je refusai péremptoirement de lui donner plus du tiers de cette somme. Alors il se refugia dans l'humilité, vint avec son frère plaider, chapeau bas, sa pauvreté, me fit une scène déchirante et battit mon cœur en brèche. Ne réussissant pas, il prit un ton plus haut, me menaçant de me poursuivre à Bombay; mais je laissai les deux infortunés se prosterner et se redresser alternativement, brûlant de remporter une victoire de ce genre sur des Parsis, les plus habiles diplomates de la terre en matière d'argent. Je leur donnai ce que je croyais raisonnable, leur offris ma

main qui fut acceptée, et ils s'en allèrent étonnés d'une défaite à laquelle ils ne s'attendaient guère.

Dès le lendemain je repartis pour la capitale, retrouvant assez de forces pour descendre à pied le *Bhor ghâtte*, et admirer à loisir autant les travaux cyclopéens qui s'y exécutaient pour y faire arriver un chemin de fer, que la singulière nature des escarpements, dont les couches entièrement horizontales s'étendaient à perte de vue. Le Bhor ghâtte, comme presque toutes les montagnes de cette côte, pourrait se comparer à une falaise à parois hautes de près de cinq cents mètres, terminées par des terrasses, ou surmontées de forteresses et de cylindres naturels.

Un rude appétit m'ayant saisi au bas de la montagne, je m'arrêtai dans une auberge, que je signale à la vindicte publique, parce qu'on m'y fit payer trente sous quatre œufs qui, dans les plus beaux jours de leur jeunesse, n'en avaient coûté qu'un. C'est ainsi que les Européens dans l'Inde, comme les Parsis et les Indo-Portugais, entendent leurs intérêts. Je n'arrivai point trop tôt à Bombay, car, après deux ou trois jours de tonnerre accompagné d'averses, le thermomètre se soutenant à 34°, les nuages de la mousson parurent le 2 juin comme une voile funèbre, messagers de déluge, de bruit et de consternation. Dans cette seule après-midi, il tomba à Bombay plus de *sept pouces d'eau*, avec un vent furieux qui la chassait horizontalement dans les rues. De ma fenêtre, à cent mètres au plus de la cathédrale, je n'en voyais plus, par moment, le clocher. La température descendit en quelques heures de 10°; nous ne pûmes dormir sans couverture, et toute l'artillerie du monde, tonnant à nos portes, n'eût rien enfanté de plus formidable que les éclats précipités du tonnerre. C'était à se demander si le matin on trouverait un édifice laissé debout par le vent et la foudre.

Désormais il ne fallait plus songer à voyager dans l'Inde

jusqu'au mois d'octobre. Je devais ou me renfermer à Pounah ou revenir par la prochaine malle en Europe. Adieu les rêves longtemps caressés de visiter Agra, le Cashmir, de rentrer en Russie par Boukhara et Orenbourg, d'aller chercher sur les murs du Kremlin à me consoler orgueilleusement des fatigues que m'avaient coûtées des voyages commencés là au milieu de tant d'amertume....

J'aurais voulu, après trois années si étrangement remplies, et débordant de souvenirs si poétiques, me retrouver plein de vie et de bonheur dans ces mêmes lieux où le bâton du pèlerin avait failli, à peine saisi, me tomber des mains! J'aurais voulu me loger au même hôtel à Moscou, y revoir tout radieux les mêmes figures, traverser la Baltique sur le même navire, et descendre encore sur les mêmes rives de la Tamise, dont la vue m'avait un jour rempli de tant de désolation! Libre comme l'air, tout chemin me semblait ouvert, et rien cependant n'était plus impossible à réaliser que de pareils désirs. Si j'avais voulu visiter le nord-ouest de l'Inde, la mousson m'eût contrarié. Plus loin, aux frontières du Caboul, on m'eût égorgé sans pitié. Restait la route de la Perse, pour laquelle j'avais des facilités, connaissant un négociant persan qui m'avait promis des secours en tous genres; mais comment arriver au fond du golfe Persique, à cette saison, avec des vents d'ouest et de sud-ouest? J'y aurais mis plusieurs mois à la voile, et il n'y avait pas de vapeur. Tout cela bien pesé, ainsi que l'état de ma santé qui ne se rétablissait que lentement, je ne consultai plus que les battements de mon cœur, et le mois de juin me verrait en route pour l'Europe.

Il me restait trois semaines jusqu'au dernier départ du mois, que j'employai comme il suit.

Le 5, je fis avec quelques amis, le capitaine Howard entre autres, que le lecteur se rappelle peut-être, et dont moi je ne saurais perdre le souvenir, une course aux caves d'Élé-

phanta. C'est ce même capitaine qui, deux ans auparavant, m'avait généreusement offert, à Shang-Haï, un passage pour Singapour. Après quelles mutuelles vicissitudes nous nous retrouvions inopinément ici ! A nous deux, il n'y avait presque pas un rivage au monde que nous n'eussions visité ; aussi notre conversation n'aurait su tarir pendant une semaine entière.

Nous allâmes joyeusement, sur un bateau à voiles ponté, nous faire débarquer de l'autre côté de la profonde baie dont la ville de Bombay occupe le côté occidental. Là se trouve l'île d'*Éléphanta*, à laquelle certains auteurs donnent dix kilomètres de tour, tandis que d'autres ne lui en donnent que cinq, parce qu'à marée basse sa surface est double de ce qu'elle est à marée haute. C'est dans une colline de rochers, dont on gravit une partie par un escalier de pierre, que se trouvent creusées les caves célèbres, qui doivent leur nom à un monstrueux éléphant de pierre construit près de leur entrée, aujourd'hui une masse informe. Le plus grand temple, carré de quarante mètres de côté, est orné de piliers massifs, placés en lignes parallèles du nord au sud et de l'est à l'ouest. Ces piliers sont lourds, parce qu'ils supportent une montagne ; mais ils ne manquent pas de la grâce qu'un Hindou sait mettre à tout ; on y voit, en outre, des colonnes flûtées montées sur des piédestaux carrés, et terminées par des chapiteaux représentant des feuilles.

Beaucoup de ces colonnes sont brisées, et leurs fragments gisent à terre, quoique les temples n'aient pas, selon de compétentes autorités, plus de huit cents ans d'existence. Quant aux sculptures qui les décorent, je crois que l'épithète de « grotesque » est la plus indulgente qu'on puisse leur appliquer ; ce qui est digne de remarque, en ce qu'il est évident que les peuples de l'Inde, qui ont un sentiment si exquis du beau, surtout pour la forme, ne peuvent jamais produire un morceau de sculpture qui vaille la peine d'être

regardé. Si bien faits eux-mêmes qu'ils seraient un trésor pour l'artiste à qui ils serviraient de modèles, ils ne reproduisent sur la pierre que des types burlesques et méconnaissables, que l'on serait tenté de prendre pour des caricatures. Telles sont du moins les remarques que j'ai toujours faites.

Ayant vu Ellora, je ne tenais pas à passer fort longtemps à Éléphanta ; ainsi nous revînmes tous avec un excellent vent à Bombay, en une heure, et le temps s'obstinant encore à rester beau, quoique la mousson eût inauguré son règne avec tant d'apparat, je partis quelques jours après avec Sébastien pour la ville éloignée de *Shoulapour*, où s'arrêtait le chemin de fer de Bombay à Madras. De là j'espérais aller voir Bidjapour, la ville des temples et des ruines par excellence. Il y a plus de cent lieues de Bombay à Shoulapour, dont je connaissais déjà les quarante premières jusqu'à Pounah. Après cette ville je me retrouvai, et roulai languissament toute une journée, sur ces plaines terreuses et unies du Dekhan, où la pluie récente avait cependant déjà laissé dans quelques oasis reverdies la trace de son heureux passage. Mais ce que je ne retrouvai plus, c'est la chaleur africaine qui m'avait naguère tant éprouvé. Un vent puissant venu de la mer soufflait maintenant sa pure haleine sur tous ces vastes horizons, en me faisant désirer ardemment de revenir dans les pays privilégiés où ni la fièvre ni le soleil ne venaient arrêter l'impétuosité ou éteindre l'enthousiasme.

Dans mon wagon, je fus non moins satisfait de me trouver en compagnie de deux riches indigènes de la plus grande propreté, ainsi que du plus affable extérieur. Il reste toujours quelque chose de bon à dire d'un peuple où la politesse et l'aménité existent encore assez pour cacher la rouille de tous les ressorts de l'âme, comme le marbre et les fleurs cachent les cadavres qu'ils recouvrent. Je désirerais choisir

comme compagnons de voyage, un Français pour m'amuser, un Anglais pour m'instruire, un Indien pour m'apprendre à ne jamais perdre ma dignité. Si avec cela, un homme capable, noir ou blanc, mais habile en l'art culinaire, se chargeait de combattre pour mon estomac, je ferais bien facilement et souvent le tour du monde. Je n'ai absolument rien à dire du village de *Shoulapour*, sinon qu'en sortant de Bombay j'y respirai librement sous un climat tout autre : jamais on n'en désirerait de plus agréable : il n'y tombe annuellement que vingt pouces d'eau; il n'y a que l'œil qui souffre en ne trouvant pas un objet pour se reposer sur un horizon assez semblable aux steppes russes. Ayant appris que la rivière *Bimah*, que je devais traverser pour aller à *Bidjapour*, était devenue un torrent infranchissable pendant les premières pluies de la saison, je dus me résigner à la pensée d'avoir fait deux cents lieues pour rien, et repartir le lendemain pour Bombay.

Triste voyage que celui-là, où l'on n'avance, jusqu'à Pounah, que de six lieues à l'heure, sans trouver un seul buffet sur un parcours de soixante lieues ! Il fut encore attristé par une émeute qui eut lieu dans le wagon des femmes, où elles étaient tellement tassées qu'elles allaient tomber par les portières. Je ne me suis guère encore plaint du traitement, nécessairement brusque, que les Anglais font subir aux indigènes; mais ici je dois remarquer qu'il y a souvent injustice, en ce qu'on en met dans une voiture deux fois plus qu'elle n'en peut contenir.

J'ai dit que l'on voyageait très-lentement sur ce chemin de fer : il faut ajouter que c'est à fort bas prix, comme sur tous ceux de l'Inde, où les premières classes ne reviennent souvent qu'à un peu plus d'un sou le kilomètre. Les mécaniciens sont tous Anglais, mais non les employés de gare. Aujourd'hui et aujourd'hui seulement on déploie une rare activité pour compléter l'immense réseau qui doit relier les

points les plus extrêmes de la péninsule; mais il faut que l'on ait été jusqu'à présent d'une rare apathie, pour qu'en plein dix-neuvième siècle il n'y ait pas encore dans toute l'Inde trois mille kilomètres de chemin de fer en exploitation. Il est vrai qu'en Australie il n'y en a pas encore deux cents.

Entre Shoulapour et le sommet du Bhor ghâtte, nous eûmes constamment beau temps; mais, arrivés là, nous trouvâmes la vallée entière où nous allions descendre remplie de nuages épais prêts à crever de toutes parts, qui remontaient à gros bouillons vers nous. Dans quelques instants nous fûmes submergés, la route changée en torrent de montagne, et tout le flanc des précipices en cascades jaunâtres. « Voilà la mousson, me dis-je; revenons, fuyons de tels climats, et allons retrouver le soleil en Égypte, ou sur la cime des Pyrénées, où nous l'avons laissé ! » La tristesse de Bombay à mon retour, avec ses grandes maisons mouillées, sa Maïdane changée en lac et ses rues fangeuses, était telle, que rien ne m'aurait décidé à y séjourner plus longtemps. J'en repartis donc une troisième et dernière fois, pour chercher un peu d'air sec et pur dans une autre direction, vers la ville de *Nassick*, et les sources sacrées du fleuve Godavéry, dont les eaux devaient maintenant avoir appris à me connaître. Ici encore la chaîne jamais interrompue des Ghâttes, qui court tout le long de la côte sur une longueur de trois cent cinquante lieues, allait m'intercepter le passage au *Tol ghâtte*, de même hauteur à peu près que le Bhor ghâtte, mais dont la pente moins forte rendra plus facile la tâche des ingénieurs du chemin de fer de Bombay au Gange. Après avoir parcouru cinquante kilomètres jusqu'à la station de *Calliane*, laissant à droite le chemin de fer de Pounah, je continuai ma route au nord-est en passant près de *Wassind*, village remarquable par la colline boisée qui le domine, au haut de laquelle se dresse verticalement un obélis-

que naturel, au moins aussi élevé que celui de la place de la Concorde à Paris. La plus intense verdure régnait maintenant sur tout ce beau pays, couvert de prés, de forêts et de rivières, qu'une pluie incessante battait, ou plutôt bombardait sans relâche. Les rails étaient si mouillés, que sur des pentes de 1/40, la locomotive nous traînait à peine, et à la station située au pied du ghâtte, où je dus monter dans une mauvaise diligence pour y passer trois heures, il n'y avait plus autour de la gare qu'une véritable mare. L'ascension du *Tol ghâtte* me rappela beaucoup certaines gorges des montagnes de l'Irlande, lorsqu'une pluie de plusieurs jours en a saturé les prés et les arbres. Sans bœufs, je ne sais comment on aurait pu gravir ces pentes souvent très-roides, où un chemin de fer depuis si longtemps désiré rampera bientôt comme un serpent jusqu'au faîte élevé de cette barrière de géants, tantôt sur des remblais, tantôt sur des viaducs, tantôt sous terre, presque toujours sur quelque œuvre d'art.

Enfin je parvins au sommet, après quatre harassantes lieues, pour ne rien voir à travers le brouillard et la pluie, mais pour respirer du moins dans l'air pur des montagnes. Remontant alors en chemin de fer, je sortis comme une flèche de cette région noire et triste, et le bruit du train commença à résonner plus clairement et plus haut dès qu'il vola sur des plaines éclairées par un soleil presque éternel. Quand j'arrivai à la station de *Nassick*, je cherchai la ville; apprenant qu'elle était encore à trois bons kilomètres, je montai en charrette et me fis rouler en cahotant jusqu'au bungalow, situé dans un lieu charmant au sud-ouest de la ville. Ici les punkahs n'étaient plus nécessaires, tellement l'air était frais : il en était de même pour le bain matinal, et je fus plus d'une fois tenté de suivre l'exemple des Européens qui, craignant l'action de l'eau froide sur un système énervé par huit mois de chaleur torride, y mêlent généralement un peu d'eau chaude.

Bien courte sera ma description de Nassick, espèce de Jérusalem païenne où viennent sans cesse de pieux pèlerins pour aller, à huit lieues de là, se sanctifier aux sources sacrées du Godavéry. Comme je n'étais venu que pour fuir Bombay, je me contentai d'apercevoir, dans quelques promenades à travers des rues tortueuses, les temples élégants qui bordent le fleuve, et les grands escaliers de pierre où viennent des familles entières de brahmes au brillant costume, autant pour laver leur linge que pour effacer les souillures de leur âme. Assis au haut d'une falaise tombant à pic sur l'eau et ses îlots de rochers, je pouvais voir et admirer pour la dernière fois, sans être vu moi-même, tous ces groupes, ces processions de jeunes brahmes portant sur la tête leurs cruches d'eau. Je regrettais de n'être point photographe, car ce poétique ensemble de vieilles maisons, de murs de temples ombragés par de grands rameaux, et de femmes blanches comme les nôtres, étalant dans leurs draperies et dans toutes leurs allures une grâce incomparable, eût formé un tableau que nous ne trouvons, en Europe, que sur la toile de nos grands peintres ou dans les pages illustres de nos poëtes. Derrière, et bien loin, se dressaient des pics chargés de nuages roses et fragiles où se reflétait le paradis; et tout en frémissant de bonheur à l'idée de revenir en Europe, je me disais que je n'y verrais jamais de spectacle aussi enchanteur.

O terre de l'Inde! terre lumineuse, terre de toutes les beautés! à votre seul souvenir l'imagination se colore de feux célestes, l'âme se repeuple de riantes images, la parole devient chaude et sonore! Quand ma tête serait blanche et froide comme le sommet de vos montagnes, quand elle serait chauve comme vos sables les plus arides, quelque chose de jeune s'allumerait encore en moi chaque fois que ma pensée s'envolerait vers vos rivages! Le plus violent amour du sol natal ne me fera point oublier vos brillantes solitudes,

et les heures dorées que j'y ai si librement coulées ! J'irai dormir encore dans ces mausolées au cri des chacals, j'y écouterai bourdonner les insectes à l'ombre fantasmagorique des vieux banians ; je m'approcherai de ces puits où venaient, d'un pas pudique et grave, l'amphore sur la tête, des sylphides légères, et peut-être sur ces monts déshérités quelque pyramide céleste gardera-t-elle religieusement l'empreinte de mes pas ! Mais les brises natales m'appellent : après quelques secousses passagères, mon âme reprend, comme l'aiguille mystérieuse, sa direction normale ; un infernal sifflement m'appelle et m'arrache à mon fidèle serviteur qui me prodigue ses larmes ; déjà j'ai fui des plages de l'Inde : leurs promontoires se séparent, se dispersent et s'éclipsent ; l'Europe va reparaître à mes regards : jamais pourtant ces flots qui bouillonnent et jaillissent sous mes pas ne me parurent plus amers, et je me retourne en m'éloignant, comme Orphée vers son Eurydice !

CHAPITRE XLI.

La mousson. — Aden et la mer Rouge. — Mont Sinaï et Suez. — Le Caire, Alexandrie et Constantinople. — Voyage à Vienne par le Danube et la Hongrie. — Trieste, Venise et Milan. — Gènes et Marseille. — Retour au pied des Pyrénées.

C'est le 27 juin. La mousson a établi son règne : il pleut, il vente, il fait gris; presque tous les passagers sont accablés par le mal de mer, et songent peu à la patrie qu'ils vont revoir dans trois semaines. Pour moi, je suis partagé entre l'homme et le voyageur : le premier, presque éclipsé, revient à la lumière; le second jette encore un triste regard vers le sillage du navire. C'est toujours en mer que l'on se replie sur soi-même, et que l'on fouille et démêle tous les secrets de la nature humaine. S'il est jamais permis de se désoler, c'est bien sur le pont d'un navire quand il fait mauvais temps, que tout le monde est malade et silencieux, et que les meubles courent comme autant de juifs errants. Mais l'espérance sillonnait mon âme de brillants éclairs.

Je laissai stoïquement battre la pluie et siffler la tempête dans les mers bouleversées de l'Arabie, et, sorti en bien peu de jours de l'empire des moussons, le soleil, astre de paix et de consolation, nous couvrit de feux et de lumière. Le 7 juillet parut, sur un horizon d'azur, une chaîne de montagnes si blanche qu'on l'eût crue couverte de neige; ce n'étaient cependant que les sables éternels de la grande île de *Socotra*, terre silencieuse et morte comme ce qui reste

d'un incendie. Pour la première fois de ma vie je voyais le sol de l'Afrique, le seul continent où ne s'étaient promenés ni mes pas ni mes regards.

Le lendemain nous mouillâmes dans le port le plus affreux et le plus déshérité du monde, *Aden*, sur la côte arabique, où Caïn persécuté vint, dit-on, finir ses jours. On n'y respire que du feu et de la poussière qui vole partout, au ciel, sur la mer, sur les montagnes et par-dessus des cratères brûlants, quoique éteints. Nulle végétation de la base au sommet de ces pics décharnés et déchirés de ravins, ni au bord de ces routes poudreuses où défilent, l'œil fatigué et le cou pendant, des chameaux arrivant des profondeurs du désert. On ne voit point leurs jambes, cachées par la poussière qui court horizontalement, on ne sait sur quel continent l'on marche, et l'on dirait la terre elle-même malade, si la matière était susceptible de l'être.

Au point de débarquement il n'y a que quelques magasins tenus par des Parsis, et un hôtel où l'on trouve toujours des ânes prêts à vous emporter au galop, si vous voulez affronter le soleil, et aller visiter la ville d'Aden, située à cinq kilomètres de là au fond d'un cratère. Les pierres calcaires sorties d'un four à chaux sont moins brûlées que chaque maison de cette ville et que les roches pulvérisées qui menacent de s'écrouler sur elle; c'est le vestibule de l'enfer. Les seules choses méritant qu'on les mentionne sont de magnifiques réservoirs tout enduits de stuc que l'on vient de déblayer de la terre où ils étaient enfouis depuis des temps fabuleux; puis la population africaine de *Saumâlis* et de *Berbères*, dont les hommes, noirs, mais à la physionomie très-expressive, sont beaux, très-bien faits, et nageurs infatigables. Ils vendent des plumes et des œufs d'autruche, des chapeaux du Zanzibar, des cannes en corne de rhinocéros, etc. Puis, au moment où le bateau, mouillé au large, va repartir, ils viennent à la nage demander

qu'on leur jette quelques pièces d'argent qu'ils vont chercher dans vingt-quatre pieds d'eau, y restant quelquefois plus d'une heure à jouer comme de jeunes baleinons. J'ai cru remarquer qu'ils étaient très-colères et querelleurs, mais d'une grande franchise et très-gais. Lorsqu'ils sont malades, ils se font d'affreuses brûlures sur le corps avec un fer rouge. Fort heureusement qu'on ne reste à Aden que le temps de faire du charbon; car le soleil y est au moins aussi dangereux que dans l'Inde, et de plus il y a impossibilité à un Européen de s'aventurer au delà d'une lieue de la ville sans courir très-grand risque d'être assassiné. Ayant pris la température de l'eau de mer à la surface, je la trouvai de 30°, la plus haute que j'aie observée dans aucune mer. De même le lendemain matin, lorsque nous passâmes entre le célèbre îlot de Périm et l'Arabie, je trouvai à l'air une température de 37°, qui est de beaucoup la plus élevée que j'aie jamais éprouvée en mer. Mais ce qui est fort singulier, c'est qu'au moment même où nous entrions dans la mer Rouge, et où l'air devenait si chaud, la mer devint tout à coup très-froide, en perdant son bleu azuré pour prendre une teinte beaucoup plus pâle. Je ne la trouvai jamais rouge, et elle reprit dans sa partie supérieure un bleu aussi franc que le cobalt. Puisque le fleuve Bleu est le plus jaune de la terre, et la mer Jaune verte, il sera bien permis à la mer Rouge d'être bleue.

Quoi qu'il en soit, on souffre rarement de la chaleur comme dans ce passage du détroit de Bab-el-Mandeb à Suez. De crainte de coups de soleil, on tend alors sur le navire deux toiles très-épaisses à un mètre d'intervalle, d'où pendent tout autour des rideaux également en toile qui interceptent complétement la vue en même temps que les rayons d'un soleil foudroyant. Dernièrement il a été constaté que plusieurs passagers étaient morts dans la mer Rouge par le simple effet d'une chaleur excessive : ils

étaient morts de suffocation. C'est en sillonnant ces eaux si calmes et éblouissantes de lumière que l'on se demande, non pas comme les Anglais : « Le canal de Suez se fera-t-il? » mais : « A quoi, à qui servira-t-il? » Car nul navigateur n'ignore et ne contestera que de remonter ou de descendre la mer Rouge à voiles est souvent une affaire de quarante à soixante jours; que la traversée de la Méditerranée est sujette à toutes les contrariétés possibles, enfin, que pendant les six mois de l'année où souffle dans la mer des Indes la mousson du nord-est, il faudrait encore une quarantaine de jours pour gagner Bombay, soixante peut-être pour arriver à Madras, en sorte qu'une traversée de Marseille à Bombay par Suez ne pourra que rarement se faire en moins de temps que celle du cap de Bonne-Espérance, et en prendra souvent infiniment plus ; à l'appui de quoi je puis avancer ici l'opinion de tous les marins que j'ai consultés à Bombay lorsque je voulais, à contre-mousson, aller à Muscat ou au golfe Persique : il n'y en eut pas un seul qui ne m'affirmât que je serais heureux si je parvenais à faire en cent jours une traversée de douze cents milles! Ainsi donc le commerce, tant qu'il ne se fera pas à la vapeur, ne prendra jamais la route de Suez, puisqu'on arrive facilement aux Indes par le Cap en quatre-vingt-dix jours, et que l'on peut compter partout sur des vents, sinon invariables et constants, du moins généraux. Accalmi dans la mer Rouge, imparfaitement explorée et pleine de récifs de corail, entre deux côtes arides où l'eau douce est un élément presque inconnu, un navire à voiles est dans la plus périlleuse position, comme peuvent le prouver les capitaines chargés de conduire à Djeddah les pèlerins mahométans en route pour la Mecque, et comme l'atteste le sort trop certain de ceux dont on n'a jamais entendu parler depuis leur départ.

Voilà ce qu'une assez longue expérience de la mer et

des vents m'autorise à dire du canal de Suez comme moyen de raccourcir les traversées de l'Inde et de la Chine; sous tous les autres rapports je n'oserais exprimer une opinion.

Vers le milieu de la mer Rouge, le vent se levant de l'O. N. O., la température s'abaissa jusqu'à 32°, ce qui est encore élevé pour la mer. L'eau redevint très-bleue et le devint de plus en plus jusqu'à Suez. De houle il n'y avait pas la moindre apparence, car il n'y en a de permanente que sur l'Océan; si l'on voit une mer absolument sans ondulations, on peut affirmer hardiment que l'on n'est pas sur l'Océan.

Enfin, le 14, c'est-à-dire cinq jours après notre passage à Périm, et dix-sept jours après notre départ de Bombay, nous entrâmes dans le golfe de Suez, laissant à notre droite le *mont Sinaï*. Des deux côtés s'étendait une chaîne de hautes montagnes de l'aspect le plus repoussant : toutes chargées de sable blanc, il n'y avait que leurs sommets qui se dessinassent clairement sur le ciel, leur base étant entièrement couverte d'une brume sablonneuse et mouvante qui leur donnait quelque chose d'éthéré. Dans les ravins il y avait des masses de sable accumulées qui ressemblaient beaucoup à des glaciers, et je ne doute pas que les voyageurs africains n'éprouvent souvent de grandes difficultés à distinguer sur de hautes montagnes la neige du sable, tellement celui-ci paraît blanc.

Maintenant il me semblait humer déjà l'atmosphère chérie des mers de l'Europe; l'Asie était bien loin, j'allais poser mon pied sur le sol des Pharaons, d'Abraham et de Moïse, celui qu'avaient foulé Homère et Platon, Alexandre et Napoléon; les minarets du Caire et la vieille silhouette des pyramides allaient se dresser devant moi, la Jérusalem sainte m'envoyait un air chargé de piété, Marseille n'était plus qu'à six jours de moi, et, debout sur le pont du navire, plein de santé et de reconnaissance pour la clémence

divine, l'amour de Dieu remplissait tout ce que, dans mon cœur, n'absorbait point l'amour filial! J'aurais été entièrement à mes émotions, si notre vulgaire pilote ne nous eût expliqué en ces termes le passage des Hébreux à travers la mer Rouge dans l'endroit même où nous étions : « Mosa dit à l'eau : Allons, va-t'en à droite et à gauche ; reste-là; fais une route, » etc., etc.

Le 14 au soir, nous mouillâmes en rade de *Suez*, à quatre milles au large, au milieu de grands vapeurs français, dont la présence intriguait singulièrement et offusquait plusieurs de nos passagers, jaloux outre mesure de toute influence française.

Je n'ai rien à dire de ce port si médiocre, je le trouvai encore plus petit que je ne m'y attendais. Quand on s'appelle « Suez, » il semble que l'on doive être quelque chose de grand et d'important; ce n'est en réalité qu'un hameau brûlé, brûlant et malpropre, entouré par des déserts et par la mer, et contenant une gare et un hôtel assez bien monté. A peine nos passagers eurent-ils quitté le vapeur, qu'ils furent emportés incontinent avec la malle vers le Caire et Alexandrie, franchissant les cent lieues de l'isthme en quatre ou cinq heures. Moi je passai la nuit à bord et ne débarquai que le lendemain à Suez, où je pris un billet pour le Caire, à propos de quoi je signalerai ce fait aussi étrange qu'incontestable, que la Compagnie péninsulaire et orientale, toujours avide et toujours mécontente, fait payer à tous ses passagers, à leur départ de l'Asie ou de l'Australie, cent soixante-quinze francs en sus du prix de leur passage, pour traverser l'isthme de Suez; or, un billet de première classe pris à Suez même n'en coûtant que la moitié, je me demande comment tant de voyageurs, à plus forte raison tant d'Anglais, se laissent ainsi escamoter quatre-vingt-sept francs à chaque voyage sans mot dire? Voilà le fait, qu'on le commente et qu'on l'explique comme on voudra·

J'étais trop pressé de revenir en France pour me détourner vers les travaux du canal, ou vers le mont Sinaï, excursion facile en prenant des vapeurs turcs qui vous mènent au port de *Toka*, dans la mer Rouge, d'où la montagne sacrée n'est plus qu'à une courte distance.

Je partis le 15 juillet pour le Caire, traversant, par des courbes qui me semblèrent extraordinaires, la partie la moins large, mais non la moins hideuse de ce gigantesque désert qui, sous les noms divers de Sahara, de désert d'Arabie, de Scinde et de Gobi, traverse le vieux monde d'une extrémité à l'autre. Si certains géographes ont paru présomptueux en cherchant à prouver qu'il n'existait dans ce vieux monde qu'une seule chaîne de montagnes, depuis les Pyrénées jusqu'à l'extrémité de l'Himalaya dans l'île chinoise de Formosa, ils n'auraient pas eu tant de peine à démontrer qu'il n'y avait réellement qu'un seul désert; car il n'y a pas discontinuité de sables, tantôt brûlants et tantôt glacials, entre le Sénégal et la Mandchourie. Mais je préfère encore les steppes durs et désolés du Gobi, à ces collines de sable mouvant que l'on voit changer de place en quelques heures sur la route de Suez au Caire. Il y a de nombreuses stations sur le chemin de fer, maisonnettes en bois où l'on parle toujours français, et où l'on paye tout à des prix exorbitants; un verre de limonade m'y coûta trente sous.

Comme j'avais pris un train omnibus, nous allâmes très-lentement, ce qui me donna la faculté d'étudier un peu les habitants, ou plutôt les voyageurs. Beaucoup étaient habillés à la turque, que l'on découvrait être Français dès qu'ils parlaient. Enfin, à nuit close, j'aperçus quelques arbres, des mosquées, et descendant à la gare du *Caire*, nous fûmes littéralement attaqués par des hordes de cochers et de ces innombrables petits âniers de la capitale de l'Égypte sur lesquels on pourrait écrire un chapitre. Infa-

tigables comme leurs ânes, pour lesquels ils éprouvent une grande affection, toujours gais et spirituels, ils galopent après leur bête, faisant souvent dix lieues par le soleil le plus ardent, et ayant souvent soin d'escamoter le mouchoir ou la bourse du voyageur exclusivement préoccupé de son équilibre, avec des étriers mobiles comme ceux des chameaux de la Mongolie. C'est inutile de vouloir diriger ces ânes, qui sont horriblement têtus; du reste, si on les laisse aller seuls de n'importe quelle partie du Caire, ils vont droit à *Shepherd's hotel*, où descendent presque tous les voyageurs des quatre parties du monde.

A d'autres, bien plus aptes et plus habiles, le soin de décrire cette grande ville avec ses rues tortueuses, ses bazars toujours frais, ses mosquées, ses palais, ses jardins, et ses caravanes de chameaux qui défilent au milieu d'une foule bigarrée de toutes les couleurs. Je remarquerai seulement que la grande mosquée du Caire m'a semblé plus magnifique encore que Sainte-Sophie de Constantinople. Le soleil y dardait implacablement pendant tout mon séjour, mais il y est parfaitement innocent pour quiconque vient de l'Asie, quoiqu'il brûle au moins autant à la surface. J'ai trouvé le climat de la basse Égypte des plus séduisants, même le jour où, par 40° à l'ombre, j'allai, sans abri aucun, voir les pyramides. Je n'aurai pas l'orgueil de dire que j'en trouvai l'ascension facile, quoique tout montagnard puisse la faire seul, sans le secours de ces nuées d'Arabes qui sont une des plaies de l'Égypte. Arrivé au sommet, où je ne trouvai de nom célèbre que celui de Jenny Lind, je cédai cependant à la tentation, non d'y graver le mien, mais de l'y laisser mettre, car je transpirais comme jamais le Dekhan, ni l'Australie, ni le Canada ne m'avaient fait transpirer.

Après avoir été saluer le sphinx, j'eus la curiosité de monter sur un chameau pour voir s'il ressemblerait à ses

barbares confrères de la Mongolie; mais il fut beaucoup plus humain, car il laissa mes os et ma peau intacts. C'est à mon âne que je devrais de la reconnaissance, lui qui, la veille, m'avait mené, à travers le désert, à la « Forêt pétrifiée, » me ramenant au Caire, et faisant ainsi seize lieues dans les vingt-quatre heures.

Parlerai-je de la beauté physique des Égyptiennes? Je ne l'ose; tout noble et gracieux que soit leur port, tout éloquent que soit leur regard, elles me parurent, après les Indiennes élancées, comme de beaux chênes après de jeunes palmiers. Cependant j'ai trouvé la grâce encore indigène partout en Orient, chez les hommes comme chez les femmes, particulièrement chez les Arabes, qui ont moins de corpulence que les Turcs.

Ce qu'un Français doit remarquer avec satisfaction au Caire, c'est que tout le monde y parle sa langue, et l'homme civilisé qui l'ignore parle au moins l'italien, qui est la langue du commerce dans tout l'Orient. La vie semble bien douce, la locomotion bien facile, le luxe bien séduisant, au voyageur fatigué qui rentre ainsi en Europe. De la musique, des hôtels, des voitures, des amusements de tous genres pour lesquels il ne faut se donner aucune peine, comme cela flatte et sollicite celui qui a dû souvent se demander avec inquiétude s'il pourrait se nourrir le lendemain! Je subis une espèce de métamorphose lorsque je rentrai dans notre civilisation : je fus heureux de me retrouver dans des foules européennes, dans des églises encombrées de chrétiens, et sur des places où l'uniforme français attirait tous les regards. Mais je me garderai bien de cacher que je trouvai la vie énervante, surtout celle que mènent tant de mes compatriotes qui passent un bon quart de leur vie à fumer dans les cafés, institution que j'avais perdue de vue depuis bien longtemps; l'on s'amollit en Europe, nous respirons une atmosphère trop voluptueuse, et

j'aurais peine aujourd'hui à reprendre, par l'Oural, la longue route de Péking.

Avant de quitter le Caire, j'ajouterai que l'on n'y voit plus de marché aux esclaves, que l'ophthalmie y est très-fréquente, et que l'eau qu'on y boit est excellente une fois clarifiée, précaution dont se dispensent parfaitement les Arabes.

Arrivons maintenant aux bords de la Méditerranée, à Alexandrie. Il y a là quelque chose de Barcelone, avec beaucoup plus de costumes orientaux. Quant à la ville, elle est entièrement européenne, sauf la fameuse colonne de Pompée et les aiguilles de Cléopâtre.

Je demande pardon à mes lecteurs de n'y avoir presque rien observé ; cela tient à ce que ma pensée m'égarait alors, à six jours de Marseille, au point de paralyser toute curiosité. Je pris donc bien vite la route de Constantinople pour éviter, selon mon usage, le plus de mer possible.

Le ciel de la Méditerranée, la baie de Smyrne, les charmantes Smyrniotes toujours avides de causer, et valsant entre elles, s'il n'y a pas de valseur, aux sons d'une musique qui vous arrive par les fenêtres ouvertes ; puis les îles de Chio et de Ténédos, les historiques plaines de Troie et le mont Ida, enfin les Dardanelles et les pics neigeux de l'Olympe, je passe tout cela sous silence pour m'arrêter forcément un instant dans la « Corne d'or, » au pied des minarets de la Rome de Mahomet.

Constantinople ! A ce mot, que de souvenirs, que d'images traversent l'esprit ! La seule vue de cette immensité de mosquées illuminées au soleil levant, sur leurs sept collines baignées par la mer, fascine le voyageur, alors même qu'il aurait visité toutes les merveilles du globe !

Regardez maintenant vers la mer de Marmara, parsemée d'îles, le Bosphore couvert de caïques, bordé de palais en

marbre, et ces montagnes lointaines, vertes ou neigeuses... Quel idéal coup d'œil!

Comme on a dit et répété que Constantinople n'était belle que de loin, je m'abstiendrai d'émettre ici la même opinion, lui rendant pourtant cette justice que le palais du sultan ne déparerait pas Paris, que c'est une des plus grandes villes du monde, dont il faut au moins quatre heures pour faire le tour à cheval, en suivant des murailles aussi majestueuses que celle de Chine; enfin que ses environs et ses promenades doivent faire envie à toutes les capitales de l'Europe. Il serait bien que l'on apprît aux soldats turcs à ne pas tenir leur fusil si horizontalement sur l'épaule, parce que le curieux, en se promenant dans les rues, lorsqu'il cherche Sainte-Sophie ou les vallons des « Eaux douces d'Asie et d'Europe, » se trouve quelquefois une baïonnette dans l'œil. Je ne commettrai pas le blasphème de dire que les Turcs ne savent pas faire le café; mais je recommanderai aux palais délicats de s'en abstenir, attendu que c'est une poussière plutôt qu'un liquide. Avec des motifs tout aussi philanthropiques, j'avertirai les poitrinaires de ne pas fumer le « narguillier, » vu qu'il leur serait moins funeste de faire trois jours de suite l'ascension du mont Blanc, sans s'arrêter pour respirer; mais à tous je dirai : allez voir, soit à Constantinople, soit à Scutari, sur la rive asiatique, les dervischs tourneurs et les dervischs hurleurs. Vous verrez là des hommes graves et sérieux, à barbe vénérable, hurler d'une voix rauque comme des possédés, et, rangés en cercle autour de leur chef qui donne le signal, se prosterner avec un mouvement accéléré jusqu'à terre pendant trois quarts d'heure de suite. Au bout de la moitié de ce temps, il y en a toujours quelques-uns d'épuisés qui tombent sur leurs voisins ou roulent sur le sol, les yeux éteints et leur chevelure de sibylle tout en désordre; mais ils se relèvent et continuent avec une sorte de frénésie jusqu'à la

fin, aux détonations de plus en plus fortes des cymbales et des instruments de cuivre. Puis, la séance terminée, des mères allongent leur petits enfants par terre pour que les prêtres, en marchant dessus sans leur broyer les os, attirent sur eux les bénédictions célestes. Aux murs sont suspendus toutes sortes d'instruments de supplice, avec lesquels ces fanatiques s'infligent quelquefois impunément, dit-on, mille tortures; mais je n'ai point vu cette représentation. Les dervischs tourneurs se comportent beaucoup mieux, et feraient les premiers valseurs du monde, car ils tournent sur place et sur un seul pied, se servant de l'autre pour imprimer le mouvement de rotation, pendant une bonne demi-heure, les deux bras tendus, les yeux fermés et tout le corps roide comme celui des belles dames en cire qui pivotent toute la journée chez nos perruquiers. Il y a du moins là de la majesté, et rien de terrible ni de risible, excepté peut-être leur tunique, qui, en tournant, fait crinoline.

Mais je m'oublie; trop de fois déjà toutes ces choses ont été décrites, et que de plumes célèbres nous ont dépeint cette grande ville et tous ses mystères! Je dois bientôt baisser le rideau et m'écarter modestement, parce que mon rôle est fini. L'Europe ne m'appartient pas; mon cœur est à elle, mais je n'aurai pas la présomption de la décrire, ni surtout de la chanter. Sous un rapport même, je la trouvai presque barbare dès que j'y rentrai; je veux parler des passe-ports : il n'y a qu'en Europe que l'on ne puisse circuler librement sans craindre qu'à chaque pas un individu, un inconnu vienne insolemment vous demander : « Qui êtes-vous? d'où venez-vous? où allez-vous? » etc.

Il n'en était pas ainsi dans mes déserts et mes forêts! N'ayant que ma parole pour prouver que j'étais honnête homme, ce n'est que par une faveur et l'obligeance du consul de France à Constantinople, que j'obtins le tout-puissant morceau de papier attestant que je n'avais jamais

assassiné personne. Sans cette bonté je n'aurais pu quitter la ville, car je ne trouvai au bureau du consulat qu'ignorance et impolitesse en la personne d'un employé, qui entreprit de me prouver que ni en Asie, ni dans aucun pays, on ne pouvait voyager sans passe-port! Celui qui osait me donner le démenti ne devait pas avoir fait de bien fortes études. La liberté! elle n'est plus, ou elle n'est pas encore implantée sur notre vieux sol! Le cœur est touché lorsqu'on revient le fouler; mais à l'instant même, des chaînes aux mille anneaux vous tombent au cou et aux jambes, et de tous les animaux qui s'y nourrissent, nous sommes encore les moins libres. Bien loin de moi cependant l'idée de préconiser la vie sauvage et nomade; nous ne sommes pas nés pour cela, et la pensée que je me serais fait passer aux yeux de mes lecteurs pour un homme non civilisé me jette dans l'épouvante; mais je trouve que notre civilisation commet bien des fautes, qu'elle n'est point ce qu'elle devrait être. Cela dit, je réprouve sincèrement la vie et les habitudes du sauvage : il est la chenille et nous le papillon, ou plutôt il est le charbon et nous le diamant. Ses yeux féroces n'ont point le privilége de laisser couler des larmes, bien moins de les faire couler; sa femme et sa fille ne valent pas pour lui une bouteille de vin, et ces hommes si poétisés se mangent entre eux. Si telle est la voix de la nature, si tels sont ses appétits, le premier péché du premier homme eût été de manger incontinent sa femme.

Non, des accents de tendresse n'effleurent guère ces lèvres épaisses : jamais les effusions de l'harmonie et ses bruits célestes n'enivrèrent de telles oreilles! Non, nous ne sommes pas au monde seulement pour tendre des piéges aux animaux et nous entr'égorger! Les races perfides et licencieuses qui pensent autrement se voient balayées tous les jours davantage de la face du monde par une main vengeresse et mystérieuse. En Tasmanie il n'y a plus un abo-

rigène; en Australie, malgré les sociétés organisées pour les protéger, ils se sont éclipsés; ils disparaissent même dans la Nouvelle-Zélande; l'eau-de-vie seule n'a pu dépeupler les forêts de l'Amérique, et où sont aujourd'hui les hordes qui peuplaient jadis les bords de la Seine et de la Tamise?

Malgré tous nos vices et toutes nos misères, notre race peuple aujourd'hui les seuls asiles qui restent à la vertu et à la justice, à l'amour et à la religion; et celui qui le déplore se rend coupable du plus énorme péché que l'on puisse commettre contre la nature.

Telle est, mon lecteur, croyez-le bien, de grâce, ma profonde conviction; ce n'est pas un sauvage qui demande à figurer dans votre bibliothèque.

Ouvrez-lui donc vos portes et laissez-le passer, puisque le voilà muni d'un *passe-port* qui lui donne le droit d'entrer partout, même dans les prisons.

De Constantinople j'aurais pu prendre mon billet directement pour Paris, où je serais arrivé en un peu plus de cinq jours par la Hongrie, Vienne et Strasbourg; mais, tenant à voir un peu l'Europe centrale, je ne pris mon billet que pour Vienne. Quittant donc l'excellent « hôtel de l'Europe, » je défilai bien vite devant les splendides rives du Bosphore, sillonnai la mer Noire, aperçus les Balkans, et débarquai au bout de dix heures au port turc de *Küstenjé* [1], d'où un chemin de fer de quinze lieues m'emporta à *Tserna-Voda*, sur le Danube. Là un vapeur muni de tout le luxe possible, excepté d'eau potable, me fit remonter pendant deux jours ce fleuve bourbeux et peu intéressant jusqu'aux « Portes de fer » où, resserré entre des montagnes très-boisées, il forme des rapides écumants. Arrivé à *Baziasch*, en Hongrie, je pris le chemin de fer, passai à *Temeshvar*, et arrivai dans la somptueuse ville de *Pesth*, où je restai

1. C'est là, dit-on, que fut exilé Ovide.

avec plaisir plus d'une semaine. Alors je partis pour la capitale de l'Autriche, qui me plut infiniment moins, à cause de ses rues beaucoup plus étroites et de son atmosphère de tristesse. Ce n'est que dans les parcs de Schönbrunn que je trouvai, avec une magnificence royale, de l'air et des pensées riantes. Pas même au grand théâtre je ne fus satisfait, tout splendides que fussent les décors et admirables les artistes, parce qu'on y donnait un opéra de Wagner où je ne vis absolument que la fumée d'un cerveau brûlé; mais je sais qu'il n'appartient pas au premier regard venu de pénétrer jusqu'aux insondables profondeurs de certains génies. Ils ne relèvent que de la postérité.

Peut-être l'atmosphère politique qui régnait en Autriche contribua-t-elle à rendre mes impressions un peu trop sombres; aussi me garderai-je de donner mes appréciations comme exactes. Je trouvai partout beaucoup de politesse, ce qui n'arrive pas en tout pays.

Entre Vienne et Trieste j'eus un beau sujet d'étonnement et d'admiration en gravissant en chemin de fer les pentes du *Shemering*, merveille de la puissance humaine qui me fit presque oublier de regarder les riches vallées peuplées de villages, et les flancs déchirés des montagnes où nous montâmes par mille artifices jusque dans la région des nuages. Grande fut aussi ma joie lorsque le lendemain matin je vis les flots de l'Adriatique dominés par les crêtes des Alpes. De Trieste et de Venise je ne dirai mot, une seule pensée absorbait alors tout mon être, et rien ne me frappait.

J'allai à Milan, en traversant ces belles plaines de la Lombardie, où je ne pus me défendre d'un moment d'enthousiasme pour l'Europe. Alors je vis et sentis combien la nature est embellie par l'homme civilisé, la fumée de ses habitations et les clochers de ses églises. Quelque chose saisissait mon cœur à mesure que je me voyais plus entouré

d'êtres de ma chair et de mon sang; je me reprochai d'avoir commis une erreur en me vouant à la nature sans partage; comme le chiffon devient papier et le marbre statue, je me sentais transformer en quelque chose de plus noble que tout ce que j'avais été jusqu'alors; mais c'est en m'avançant sous la voûte de cette grandiose cathédrale de Milan, que mon admiration pour l'homme ne connut plus de bornes : du haut même de sa flèche aérienne, si frêle en face des colosses des Alpes qui bornaient l'horizon, je me demandais si la main de la nature avait jamais rien dessiné d'aussi majestueux. Il est vrai que le mont Blanc s'était caché de pudeur, comme s'il savait que j'arrivais de l'Himalaya.

J'allai à Gênes, en sortis comme si les gendarmes étaient à ma poursuite, et revis enfin la terre de France en passant devant Nice. Mais si le récit de mes longs voyages a pu me gagner la sympathie du lecteur, je ne dois point le laisser encore : je le ramènerai aux collines du Béarn, jusqu'au pied des Pyrénées, dont je lui ai tant parlé.

Je m'étais mis un soir, au dernier jour de ces voyages, dans la diligence de Toulouse à Tarbes, et, lorsque l'aurore parut, je revis le contour pur et net de ces montagnes que je crois presque capables de m'aimer. Alors, en vérité, je faillis leur tendre les bras, et leur donner quelques larmes. Oui, les voilà ! C'est bien cet antique *Pic du Midi*, dressé sur les plaines de l'Adour, et penché sur l'horizon comme pour m'accueillir, lui dont, dix ans avant de pouvoir y monter, je chérissais déjà la silhouette. A ses pieds, c'est la vallée de *Campan*, dont chaque année, au retour du collége, je revenais explorer les méandres : vallée bucolique où le plus grand saint ne saurait mourir sans verser une larme, quoique le ciel doive y être pour ceux qui y ont vécu ! On dirait que les feuilles de ces bois balsamiques palpitent à mon approche, à mesure que je reconnais chacune de ces pa-

triarcales montagnes avec leur royaume de neige et de silence, plus lugubres encore que les glaçons effarés qui errent autour des pôles ; et ce sont pour moi des amis d'enfance que ces âpres et redoutables belvédères où tant de fois mon âme fiévreuse agita ses ailes quand l'orage allait y éclater ou la nuit s'y abattre.

Pourquoi donc revoir sitôt ce que je n'aurai plus le courage de quitter? Je n'ai jamais tant aimé la vague horreur de ces précipices, où mon oreille revient chercher la sombre harmonie des sapins et de l'avalanche; et mes yeux, eussent-ils plongé dans les ténèbres de la vieillesse, ces yeux, qui ont vu tous les aspects de la nature, voudront s'éteindre aussi doucement que le soleil d'automne, aux lieux consacrés par le seul amour terrestre qui soit impérissable!

Oui, c'est bien là ma patrie! Trois ans n'y ont rien changé : la nature m'est fidèle, et tous ses hymnes sont aujourd'hui pour moi! Je suis salué à mon retour comme la colombe qui rentra dans l'arche avec un symbole de joie dans la bouche, et je crois voir les anges eux-mêmes abaisser leur vol, comme s'ils allaient à la rencontre d'un pécheur!

Lecteur ami, qui m'avez suivi dans tant de pays, je ne vous oublie pas non plus : je vous reprends donc la main pour ne la quitter qu'au seuil de ma porte; là seulement les grandes neiges sibériennes, les gorges de la Nouvelle-Zélande et toutes les splendeurs de l'Inde disparaîtront de ma pensée; le voyageur s'effacera sur le seuil paternel, mais vous me serez témoin que l'homme et le fils sont bien restés!

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME.

CHAPITRE XXV. — Immutabilité du caractère anglais. — Retour à Nelson par la vallée de la Waïrao. — Cent vingt lieues à pied. — Détroit de Cook. — Tempête. — Wellington et visite aux Maoris. — Adieux aux missionnaires catholiques et à la Nouvelle-Zélande. — Remarques sur les Maoris. — Anthropophagie. — Ressources de cette belle colonie..... 1

CHAP. XXVI. — En mer. — Retour à Sydney. — Jardins botaniques. — La presse. — Course pédestre aux montagnes Bleues. — Cataracte de Weatherboard. — Ravages de la grippe. — Mes adieux à Sydney..... 24

CHAP. XXVII. — Départ de Sydney. — Luxe de la Compagnie *P. and O.* — Melbourne. — Tempête. — Les navires de moyenne taille sont les meilleurs. — L'Australie occidentale. — Les naturels : leurs armes, leurs danses. — Anthropophagie. — Opinion de différents auteurs sur eux. — L'Australie occidentale peuplée de mystères. — L'océan Indien. — Les tropiques. — Arrivée à Ceylan..... 43

CHAP. XXVIII. — M. Coleman. — Les Cingalais. — Voyage à Colombo et à Kandy. — Le bouddhisme et souvenirs de la Mongolie. — Les éléphants au travail. — Ascension d'Anthony Peak. — Retour à Galle. — Mariage musulman. — Beauté de la nature à Ceylan. — Solitude du voyageur..... 72

CHAP. XXIX. — Madras. — Escamoteurs. — Catimarons. — Arrivée aux bouches du Gange et à Calcutta. — Description de cette ville. — Les adjudants. — Fourberie et servilité des indigènes. — Le soleil du Bengale. — Le palanquin..... 97

CHAP. XXX. — Calcutta continué. — La presse. — Le Strand et la

musique militaire. — Fanatisme. — Vie d'un Européen à Calcutta. — Des milans m'arrachent mon bonnet et mes cheveux. — Danse des bayadères chez un rajah. — Supercherie, superstition et débauche. — Rapports impossibles entre les races européennes et hindoues. — Monuments de Calcutta..... 119

CHAP. XXXI. — Modes de voyager aux Indes. — Départ pour l'Himalaya. — Rajmahal et le Gange. — Les bungalows. — Une nuit bien agitée. — Arrivée à Purneah. — Chapelle catholique. — Départ en palanquin. — Soleil levant sur les monts Himalaya. — Sublimité de ce spectacle. — Kishengunj. — Bêtes féroces..... 142

CHAP. XXXII. — Montée à Dorjiling. — Description de ce lieu et de son sublime panorama de montagnes..... 170

CHAP. XXXIII. — Couvent catholique à Dorjiling. — Guerre de Sikhim. — Caractère de l'Anglo-Indien. — Grande course. — Coucher de soleil en automne. — Thé de l'Inde. — Le voyage de Calcutta à Lhassa jamais accompli. — Mes adieux à Dorjiling. — La religion protestante aux Indes. — Climat du Bengale. — Gelée blanche. — Dernière vue de l'Himalaya. — Purneah. — La nuit sur une lande du Bengale. — Les Sikhs. — Le Gange. — Retour à Calcutta. — L'*Alpine Club* de Londres..... 197

CHAP. XXXIV. — Hésitations et projets. — M. Kilburn : luxe, usages et salaires. — Jardins botaniques. — Trois routes pour traverser la Péninsule. — Départ pour Madras. — Côte du Coromandel. — Coconada et missionnaires catholiques. — Le Godavéry. — J'arrive à Madras. — J'inaugure à coups de poing le règne de la force brute. — Festival nocturne. — Le fort Saint-Georges et souvenirs des guerres avec la France. — M. Dymes : le club de Madras et le luxe aux Indes..... 224

CHAP. XXXV. — Départ pour Bengalore. — Le Carnatique. — Arcot. — Tripatour. — Poste de bœufs. — Chaleur. — Arrivée à Bengalore. — Un léopard mis en liberté. — Modes de locomotion. — Départ en charrette; sa description. — Mon caractère s'aigrit au contact des indigènes. — Levée du soleil sur les murs de Séringapatam. — Festival hindou. — Mausolée d'Haïder-Ali. — Première vue des monts Nilgherries. — Maïsour et missionnaires catholiques. — Le Rajah. — Je remonte en charrette..... 248

CHAP. XXXVI. — Montée aux Nilgherries. — Description de ces montagnes. — Longue et brûlante descente sur les plaines du Coïmbatour. — Fatigues et privations. — Arrivée à Salem..... 276